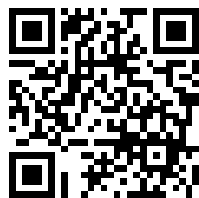

This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



BULLETIN HISTORIQUE

BULLETIN HISTORIQUE

SCIENTIFIQUE, LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE & AGRICOLE

ILLUSTRÉ

PUBLIÉ PAR LA

SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE

DU PUY ET DE LA HAUTE-LOIRE

PARAISANT TOUS LES TROIS MOIS

TOME IX

Année 1924



LE PUY-EN-VELAY

IMPRIMERIE MARCHESSOU

PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON, SUCCESSIONS

23, BOULEVARD CARNOT, 23

LOAN STACK

AS162
SG17B8
v. 9-11

ANNE DE TOURZEL D'ALÈGRE

COMTESSE DE LAVAL

MARÉCHALE DE FERVACQUES

L'EXPOSITION *rétrospective des Maréchaux de France*, ouverte à Paris de mai à juillet 1922, au Palais de la Légion d'honneur⁽¹⁾, a fourni, peut-être, l'unique occasion d'admirer de multiples documents et souvenirs se rapportant à d'illustres personnages de l'Auvergne et du Velay. Dans le nombre, de très beaux portraits provenant de la galerie de M. le comte Hervé d'Hunolstein ne furent pas les moins remarquables et, parmi ceux-ci, il nous a été particulièrement agréable de retrouver celui du maréchal d'Alègre, peint par Rigaud, et l'exquise physionomie, moins connue, d'Anne de Tourzel d'Alègre, maréchale de Fervacques.

Anne d'Alègre était la fille aînée, comme on le sait, d'Antoinette du Prat et de ce Christophe de Tourzel d'Alègre, seigneur de Saint-Just près Chomelix et d'Oissey près Dammartin en Goële, le même qui, acquis à la religion réformée au début des guerres civiles, étant revenu en 1563 au catholicisme, et « fort expert en telles cures de playes, par des linges et des eaux », offrait devant Orléans, au dire de Brantôme, de « charmer par enchantement et par paroles prononcées et méditées la plaie de M. de Guise », mortellement blessé par Poltrot de Méré⁽²⁾. C'est ce même Christophe qui, vers 1575, se rallia de nouveau à la

⁽¹⁾ Voir l'ouvrage publié à cette occasion : *Exposition rétrospective des Maréchaux de France*. Money édit. Paris, 1 vol. in-4 illust.

⁽²⁾ Brantôme : *Œuvres*, édit. Lalanne, IV, p. 256-257.

Réforme, prit, à la mort de son frère Yves III, avec lequel il avait entretenu de longs dissentiments, encore aggravés par suite des dissidences religieuses qui les avaient séparés, le titre de marquis d'Alègre et, après avoir été élu député de la noblesse du bailliage de Rouen, si l'on en croit Gaspard Chabron, « ne pouvant plus supporter les grands malheurs que les premiers troubles de la religion causaient dans la France, se retira à Rome comme en un port de sûreté » (1) où il mourut en 1580, à l'âge de 55 ans.

A peine disparu, sa veuve, Antoinette du Prat, tutrice de son fils Christophe II et de ses quatre filles : Anne, Marie, Madeleine et Marguerite, eut à lutter de toute son énergie pour maintenir les prétentions de son mari. En face d'elle, se dresse, en effet, à cette heure, son neveu, ce jeune Yves IV d'Alègre, baron de Meilhaud, qui, de retour d'Allemagne, brûle de rentrer en possession du vaste héritage des Tourzel, patrimoine auquel prétendait par ordre de primogéniture son oncle Christophe, devenu son père d'adoption. Nous n'étudierons pas ici, en détail, ces procédures interminables et ces luttes familiales restées célèbres. Nous renverrons sur ce point aux recherches de MM. Truchard du Molin (2) et Pierre de Vaissière (3), quoique ce dernier ait parfois un peu exagéré et se soit généralement attaché à ne voir dans les d'Alègre sinon des monstres, du moins que le côté le moins brillant de leurs physionomies : On n'écrit pas seulement l'histoire à coups de documents puisés aux Archives nationales, de lettres de rémission, ou de plaidoyers du temps plus ou moins partiels et éloquents. Il est toujours utile de tenir compte des mœurs du siècle et de placer les personnages que l'on étudie dans le vrai cadre de leur époque.

Pour en revenir à Anne d'Alègre, sa jeunesse semble s'être ressentie de ces haines entre familles, haines sans cesse renaissantes. Dans la nuit du 23 au 24 décembre 1581, le baron de Meilhaud, ayant résolu de faire valoir par la force, sans attendre plus longtemps, sa qualité de donataire universel de son oncle

(1) G. CHABRON : *Histoire manuscrite de la maison de Polignac* (copie à la Société académique du Puy).

(2) *Les d'Alègre au XVI^e siècle* (Annales de la Soc. acad. du Puy).

(3) *Une famille. Les d'Alègre*, Paris, 1914. In-8.

Yves III, escorté d'une bande de gens armés, se présente devant le château de Blainville en Normandie, en chasse les occupants, parmi lesquels sa cousine Anne, la future maréchale de Fervacques, « qui estoit lors, dedans le dict chasteau » et s'y établit en maître, contraignant sans plus de retard « les sujets de cette seigneurie » à lui en payer les redevances. Sans délai, de son côté, Antoinette du Prat, veuve de Christophe d'Alègre, a « recours au Roy ». Elle en obtient dès le 27 décembre des lettres patentes, enjoignant au Parlement de Rouen de faire « le nécessaire ». Yves IV d'Alègre résiste d'abord, recevant à coups d'arquebuse le sergent chargé de lui remettre la signification de la Cour, puis, jugeant prudent de se « retirer au Conseil d'Estat et d'y présenter requête », il finit par obtenir du Roi de porter sa cause devant le Grand Conseil, à condition de « vider dans la huitaine le chasteau de Blainville » (1).

Près d'une année plus tard, par contrat du 7 août 1583 (2), (et non 7 septembre, comme l'ont avancé à tort le Père Anselme et Moréri), Anne d'Alègre épouse Guy-Paul de Coligny, dit Guy XIX, comte de Laval, fils aîné de François de Coligny seigneur d'Andelot, colonel général de l'Infanterie française et de Claude de Rieux comtesse de Laval et de Montfort. Cette union fut de courte durée puisque, veuve dès 1586 après avoir perdu son mari à la bataille de Taillebourg, et tutrice d'un fils Guy XX, — ce qui lui valut dans la suite plusieurs libéralités par lettres royales, données à Tours le 8 mars 1596 (3), — si l'on s'en rapporte à la savante étude du comte Bertrand de Roussillon : *La Maison de Laval* (4), Anne confie ce fils unique, conformément aux dernières volontés de son père, à Antoinette du Prat, sa grand'mère, pour le faire instruire dans le culte protestant, lorsque cette dernière se réfugie à Sedan « pour cause de religion ». Entre temps, Guy XX de Laval étant seigneur de Vitré et ayant comme tel la nomination du capitaine de la place et le droit d'en présenter au Roi le gou-

(1) *Plaidoirie pour Antoinette Duprat veuve de Christophe d'Alègre du 26 juin 1582*. (Archiv. nat. parlement civil, plaidoiries X^{1a} 5107, fol. 405 v^o-408).

(2) Voir le texte de ce contrat dans *La Maison de Laval* par le C^{te} Bertrand de Roussillon, 1903, in-8°, t. V, p. 118-123.

(3) P. ANSELME, t. VII. Gén. *Tourzel d'Alègre*.

(4) *Op. cit.*, t. IV, p. 327.

verneur, Anne d'Alègre fait au nom de son fils mineur désigner par Henri III comme gouverneur de Vitré son propre frère Christophe II, qui, à cette époque, devait être encore assez jeune puisque cette désignation relatée dans une lettre de Henri IV à M. du Bourdaige paraît être de 1588 (1).

Faut-il ajouter foi aux chroniques du temps qui nous représentent le fils d'Anne d'Alègre, ce comte de Laval, dernier rejeton de la maison de Châtillon, branche d'Andelot, comme étant, à l'âge de 20 ans, de mœurs fort libertines ? Né le 6 mai 1585 et élève à Sedan du pasteur Daniel Tilenus, le futur précepteur de Turenne, déjà instruit et plein de vaillance, il abjure en mars 1605 la foi protestante, « grâce aux Capucins », avance M. Jacques Pannier dans son *Eglise réformée de Paris sous Henri IV* (2), circonvenu, d'après d'autres, par les Jésuites (3). Du Plessis-Mornay l'a pourtant vivement encouragé à ne pas quitter la religion de sa mère. D'aucuns affirment que ce qui contribua à l'y décider ne fut autre chose qu'une déconvenue d'amour, « faisant voir à l'œil, déclare Madame de Mornay, que la débauche de sa vie, qu'il n'eut put continuer telle parmi nous, le menoit là » (4).

On parle des fiançailles, en effet, de Guy XX de Laval, avec Marguerite de Béthune-Rosny, fille de Sully, et si ce dernier, devant la fierté d'Anne d'Alègre, qui n'a vu, en lui demandant pour son fils la main de sa fille, « que l'ancien petit gentilhomme Bauceron devenu premier ministre », a répondu que c'était « trop d'honneur vu le peu de dot qu'il faisoit état de donner à sa fille » (5), le projet, en réalité, a primitivement été appuyé par le Roi. Il y aurait eu, semble-t-il, jusqu'à des promesses de part et d'autre lorsqu'une nouvelle intervention du souverain change

(1) BERGER DE XIVREY : *Recueil des lettres missives de Henri IV* (19 oct. 1589) t. III, p. 58-59. (Collect. des Documents inédits sur l'Hist. de France). « Le sieur d'Alègre a été pourveu par le feu roy du gouvernement du dict Vitrey » ; — P. DE VAISSIÈRE : *Op. cit.*, p. 236.

(2) *Op. cit.*, in-8° Champion, Paris, 1912, pp. 200-201. — Nous saisissons, ici, l'occasion qui nous est offerte pour remercier M. Jacques Pannier des intéressantes communications qu'il a bien voulu nous faire concernant la maréchale de Fervacques.

(3) AORIPPA D'AUBIGNÉ, *L'Enfer*, édition Ch. Read, 1873, in-12, p. 83.

(4) *Mémoires de Madame de Mornay*, édit. de Witt, II, p. 63 ; — J. PANNIER, *loc. cit.*, p. 200-201.

(5) *Mémoires de Sully*, I, p. 246, chap. LXXIII.

brusquement la face des choses. C'est Henri IV, lui-même, qui, par une malinée de janvier 1605, aurait invité son ministre à « rompre doucement les engagements réciproques » et, revenant sur ses anciennes intentions, aurait décidé Sully à accorder la main de sa fille au duc Henri de Rohan (1). Le contrat fut signé le 7 février 1605 et, peu de temps après, le comte de Laval, malgré « les empeschements de sa mère à tomber ès pattes de l'Antéchrist » (2) —, ce qui fut loin, si l'on s'en rapporte à Joubert, de plaire au Roi, — était converti à la religion catholique.

Cet événement, écrit l'annotateur de *L'Enfer* d'Agrippa d'Aubigné (3) désappointa les huguenots et fit grand bruit (4). Guy XX était bravement tué en Hongrie, le 30 décembre 1605, l'année même de son abjuration, à la tête des troupes dont l'Empereur lui avait confié le commandement (5), et sa succession allait donner lieu à de grands procès.

(1) J. PANNIER, *op. cit.*, p. 325.

(2) Id., p. 118.

(3) Agrippa d'AUBIGNÉ : *L'Enfer*, satire « dans le goût de Sancy » publiée pour la première fois d'après le manuscrit du recueil de Conrart avec une notice préliminaire, des éclaircissements et des corrections, par Ch. Read. Paris, Librairie des Bibliophiles, 1873, 1 vol. in-12, p. 83.

(4) Cet événement molesta d'autant plus les réformés de Vitry que le synode national de 1583 s'était tenu au château du seigneur de Laval.

« En ce mois (avril 1605), dit l'Estoile, se présentèrent deux amples sujets pour exercer les plumes et langues des curieux et médisans de ce siècle, à scavoir le rasement de la pyramide (élevée en mémoire du parricide de Jean Chastel) qui se devoit faire incontinent en faveur des Jésuites; l'autre, la nouvelle catholicité de M. de Laval. A quoi les uns et les autres ne s'espargnoient, et en publièrent force escrits et discours, mais avec peu de fruit, estant bien mal aisé de tirer d'une passion une verité ».

(5) « Peu auparavant, Sa Majeste avoit eu advis de la mort de M. de Laval, tué en Hongrie, jeune seigneur fort accompli, riche de plus de cent mille livres de rente, et de, celle de son gouverneur, M. de Gerges du Faur, duquel M. de Rosni eut la dépouille ». (*Suppl. à l'Estoile*, fin déc. 1605.)

Il existe, à la bibliothèque de l'Arsenal, une pièce assez curieuse sur la mort du comte de Laval. Elle est intitulée : *Lettre consolatoire à Madame la mareschale de Fervacques, sur la mort de Monsieur le comte de Laval, son fils, tué en la guerre de Hongrie*. A Paris, chez Anthoine du Brueil, tenant sa boutique sur les degrés de la sale du Palais, 1606 (22 p. in-16). Cette lettre, en prose, due à Anthoine de Nervèze est suivie de *Stances* à la mémoire du défunt, au nombre de quinze, de six vers chaque. La dernière finit ainsi :

Laval, vis donc heureux dans l'empire des anges...
Si la Parque te print au plus beau de ton âge
Tu fis un grand profit parmi ce grand dommage,
« Car qui meurt pour le ciel vit éternellement. »



Dès 1599, Anne d'Alègre avait convolé en secondes noces et épousé Guillaume IV de Hautemer, comte de Grancey, baron de Mauny, seigneur de Fervacques, chevalier des ordres du Roi, maréchal de France et gouverneur de Normandie, fils de Jean V de Hautemer et de Anne de la Baume-Montrevel dame de Grancey. Le maréchal de Fervacques, « après avoir acquis beaucoup d'honneur », si l'on s'en rapporte au Père Anselme (1), aux batailles de Renty, de Saint-Quentin, de Gravelines, de Dreux, de Saint-Denis et de Montcontour, avait été honoré de l'ordre du Roi, s'était successivement engagé au service d'Henri de France duc d'Anjou d'où il était passé à celui de François duc d'Alençon et de Brabant, qui l'avait nommé premier gentilhomme de sa chambre, grand maître de sa maison, chef de ses finances et de son conseil, lieutenant-général, enfin, de ses armées aux Pays-Bas. On avait fortement accusé Guillaume de Hautemer d'avoir été l'auteur du pillage d'Anvers où, en 1583, il avait été arrêté et fait prisonnier par les habitants de la ville. Après la mort du duc d'Alençon, son maître, il s'était attaché au parti d'Henri IV qu'il servit avec beaucoup de dévouement aux sièges de Paris et d'Amiens, comme aussi en plusieurs autres occasions pendant les troubles de la Ligue (2). D'une noblesse relativement récente, puisqu'elle ne remontait guère qu'à Jean de Hautemer, seigneur du Fournet et du Mesnil-Tison en 1300, Marbault prétend, dans ses *Remarques sur les mémoires de Sully* (3), que le Roi n'avait nommé M. de Fervacques maréchal de France que pour lui faire avoir en mariage Anne d'Alègre « qui ne vouloit pas déchoir ».

Cette dernière n'eut point d'enfant de cette seconde union et

(1) P. ANSELME, t. VII, p. 393-394.

(2) A l'*Exposition rétrospective des maréchaux de France* a figuré, entre autres documents, faisant partie de la collection du comte de Grancey, une fort curieuse lettre autographe de Henri IV au maréchal de Fervacques avant la bataille d'Ivry (1590) et dont voici le texte : « *Fervacques à cheval, car je veux voyr à ce coup-ci dequel poil sont les oysons de Normandie. Venez droit à Alansson. Henry* ».

(3) *Loc. cit.*, Collect. Michaud, II, p. 35.

nous devons avouer que le très beau portrait qui la représente, et qui a figuré à Paris, à l'*Exposition rétrospective des Maréchaux*, n'aurait qu'un intérêt relatif pour notre histoire locale si, une pièce originale, due à l'extrême obligeance de M. Grellet de la Deyte qui la possède dans ses archives et nous l'a aimablement communiquée, ne venait donner à cette toile un attrait spécial.

Le document auquel il est fait allusion est, en effet, une quittance délivrée, le 20 octobre 1602, par Pons Grellet, sieur de Chabannes, lieutenant-général du marquisat d'Allègre pour « illustre, haulte et puissante dame Madame Anna *marquise d'Alègre*, comtesse de Laval, fame et épouse à hault et puyssant seigneur Messire Guillaume de Haultemer seigneur de Fervacques, duc de Gransey, pair et mareschal de France », payant par les mains de M. Guillaume de Malfant, receveur du marquisat.

La maréchale de Fervacques prenait donc en 1602 la qualification de *marquise d'Allègre* et les officiers de cette terre importante rendaient à cette époque la justice en son nom. Comment ce fait, qui n'a été jusque là signalé par aucun de nos historiens, peut-il être justifié ? La chose est assez simple et en voici l'explication.

Lors du règlement de la succession d'Yves III d'Alègre, règlement sanctionné par l'arrêt du Grand Conseil du 28 avril 1588, le château d'Allègre était, comme il est dit, demeuré « pour ses reprises » à la veuve du défunt : Jacqueline d'Aumont (1). Ce même arrêt avait attribué, en outre, la plus grande partie des biens possédés en Auvergne par le dit Yves à la branche de Christophe d'Alègre qui devenait l'aînée. Anne, la future maréchale de Fervacques, veuve du comte de Laval, avait favorisé, nous l'avons vu, l'entrée dans la vie publique de son jeune frère Christophe II, en le faisant désigner comme gouverneur de Vitré. Celui-ci, quoique à peine âgé de 22 ans, ne tardait pas à devenir en Normandie l'un des chefs les plus en vue de la cause royaliste et recevait, en 1591, comme récompense de ses services, le gouvernement de Gisors. Malheureusement, à peine établi, de telles plaintes furent portées sur sa conduite violente qu'en mars 1592, Henri IV lui retirait sa charge qu'il confiait à Jean de Saint-Simon, seigneur de Hédouville et nommait, le 3 avril suivant, lieutenant de Roi

● (1) Archives nationales, V^e 330.

au bailliage de Gisors, un ancien compagnon d'armes de Christophe d'Alègre, qui s'était distingué à Arques et à Ivry : François de Montmorency baron de Hallot.

Christophe vit-il dans ce choix, et de la part de son camarade de Hallot, qui venait d'être grièvement blessé devant Rouen, une manœuvre déloyale? Quoiqu'il en soit, le 12 septembre 1592, au matin, il quittait son château de Blainville, accompagné d'une quinzaine de ses serviteurs les plus dévoués et atteignait le lendemain Vernon où Montmorency se rétablissait chez un ami des suites de ses dernières blessures. Frappant à la porte, d'Alègre demande à voir M. de Hallot qui, sans se faire attendre et ne se doutant de rien, descend aussitôt, péniblement appuyé sur ses béquilles. A sa vue et sans répondre à son salut, Christophe II prononce ces simples mots : « Monsieur, il faut mourir ! » et, aidé de ses complices, lui porte plusieurs coups de poignard ou d'épée sur le corps (1).

Ce meurtre eut un tel retentissement dans toute la province que d'Alègre, pour échapper à l'action intentée contre lui devant le parlement de Caen par M^{me} de Hallot, puis devant le Conseil du Roi et afin d'avoir la vie sauve, ne trouve rien de mieux que d'adhérer à la Ligue en se faisant accepter par Mayenne. Mais, si le privilège de Saint-Romain, privilège fameux en Normandie et dont nous avons parlé ailleurs (2), valut à Christophe II, jusqu'à un certain point, l'impunité de sa faute, celui-ci jugea prudent de ne pas braver plus longtemps l'animadversion publique et se retira précipitamment en Italie. Quelques mois auparavant, le 8 juin 1592, Yves IV d'Alègre, gouverneur d'Issoire, avait été assassiné dans cette ville en compagnie de sa maîtresse Françoise Babou de la Bourdaisière marquise d'Estrées, la mère de la belle Gabrielle, dans les conditions que l'on sait (3).

(1) *Journal de l'Estoile*, édit. Brunet, V, p. 180; — Bibl. nat. mss. fr. 30. 887. Cabinet de d'Hozier, imprimé (Arrêt du parlement de Normandie du 13 février 1593; — Arch. nat. Arrêts du Grand Conseil (V^o. 163-169-249); — F. BOUQUET, *Rech. hist. sur les sires et le château de Blainville*. Rouen, in-8°, 1863 p. 69 et sq.

(2) G. PAUL, *Le château d'Alègre et ses seigneurs*, Paris, 1908, p. 39-40; — Voir aussi. A. FLOUQUET, *Hist. du privilège de Saint-Romain, en vertu duquel le chapitre de la cathédrale de Rouen délivrait anciennement un meurtrier tous les ans, le jour de l'Ascension*, 1833, in-8°, t. I, p. 393 et suiv.

(3) *Mss. d'Issoire*; — A. LONOU, *Hist. de la ville d'Issoire*, in-4, Clermont, 1890.



Au milieu de ces circonstances tragiques, l'immense héritage des Tourzel, après avoir donné lieu à tant de débats de procédure, allait donc être une fois de plus l'objet de bien des convoitises. Si, comme l'a écrit M. Pierre de Vaissière (1), ce n'est plus à main armée que ceux qui prétendent en avoir leur part vont se battre, c'est à coups de factums, de contredits et d'oppositions que, désormais, on tentera de se faire rendre justice. Les sœurs de Christophe II, et à leur tête la future maréchale de Fervacques, ne manquent pas, comme on le pense, de faire valoir leurs droits.

De son côté, leur cousine, cette Isabelle de Coupigny, sœur d'Yves IV d'Alègre, a su dès la première heure admirablement manœuvrer. Celle qu'on accusa, pour parvenir à se débarrasser jadis de son frère Yves, et bien avant le meurtre d'Issoire, d'avoir « artificieusement composé une boîte dans laquelle estoient arrangés trente six canons de pistolets, chargés chacun de deux balles avec ressort accomodé de façon que ouvrant la boîte, ce ressort laschant faisoit feu, lequel prenant à l'amorce à ce préparée, faisoit à l'instant jouer les trente six canons et jeter soixante et douze balles » (2), sut se soucier fort peu de l'arrêt du Grand Conseil du 28 avril 1588 et de la sentence de confiscation portée contre Christophe II.

Mariée à Gabriel du Quesnel baron de Coupigny, très habilement elle se rapproche de Jacqueline d'Aumont veuve d'Yves III et, par deux transactions en date du 3 février et 6 juillet 1593, s'entend avec celle-ci pour entrer en possession du marquisat d'Allègre (3). Dès 1594, d'après un document visé dans l'*Analyse des archives communales de la ville de Dreux* (4), Gabriel du

p. 332 et suiv. ; — MARC DE VISSAC, *Chronique de la Ligue dans la Basse Auvergne*, in-12, Riom, 1888, p. 250 et sq.

(1) *Loc. cit.*, p. 260.

(2) *Journal* de P. de l'Estoile, édit. Brunet, t. III, p. 64-65.

(3) Bibl. nat. fonds Clairambault, vol. 1219 : *Factum d'Yves marquis d'Allègre* 1730, in-fol. p. 10-11.

(4) Lucien MERLET, *loc. cit.*, in-12, 1865, p. 17.

Quesnel prend le titre de marquis d'Allègre. On le retrouve en 1605, avec la même qualification à l'occasion d'une affaire d'honneur où il sert de second au vidame de Chartres contre M. de Clermont-Gallerande (1). Mais, en réalité, et au moins à partir de 1602, ainsi que l'atteste la pièce originale conservée dans les archives de M. Grellet de la Deyte, le baron de Coupigny se déclarait plutôt qu'il n'était réellement maître du marquisat d'Allègre.

A cette date, en effet, la justice est rendue, ainsi qu'il est prouvé, au nom de la maréchale de Fervacques, qui, vraisemblablement, continuant à tenir les intérêts de son frère absent, et s'appuyant sur l'arrêt du Grand Conseil, avait su, momentanément, se faire attribuer cette terre.

Du reste, dès le retour d'Italie de Christophe II, ce dernier obtient d'être réintégré dans ses biens et, à partir de son mariage, le 27 avril 1608, avec Louise de Flaghac, malgré les hostilités qui reprennent entre les d'Alègre-Coupigny et les d'Alègre-du Prat, hostilités qui se prolongeront encore pendant plus de cent ans, Christophe sans conteste redevient le véritable seigneur d'Allègre et de Blainville (2).

En 1610, le maréchal de Fervacques est chargé de rassurer les Parisiens après la mort de Henri IV (3). Il meurt à son tour en 1613, âgé de 75 ans et Anne de Tourzel, veuve une seconde fois, songe un moment à se remarier. Il y eut même, au dire de M. Jacques Pannier, des candidats fort divers dont Paris s'amusa (4). Dans le nombre, on se plaît à citer particulièrement Maurice de Nassau et surtout le prince de Joinville qui lui conservera une amitié fidèle (5). C'est lui qu'on trouve au chevet d'Anne d'Alègre, lors de sa dernière maladie, où l'on rencontre également la duchesse de la Trémoille, la comtesse de Soissons, Anne de Rohan, le marquis d'Andelot, la duchesse de Longue-

(1) Bibl. nat. Vc Colbert, vol. 16, fol. 398 et v°.

(2) Archives dép. de la Seine-Inférieure : Liasse Blainville.

(3) J. PANNIER, *L'Église réformée de Paris sous Louis XIII*, 1922, p. 426.

(4) Communic. de M. Jacques Pannier, secrétaire de la Bibliothèque de l'histoire du protestantisme français. — Il parut, à cette époque, un libelle sous ce titre : *Inventaire des livres de Maître Guillaume : les quinze Joyes de mariage, revues et corrigées par la maréchale de Fervacques*.

(5) Ibid. (Communic. de M. Jacques Pannier à Paris).

ville, le conseiller Jean de Mesmes (1). Et c'est devant ce brillant auditoire, en l'hôtel de Madame de Fervacques, que, durant l'hiver de 1619, a lieu la fameuse « dispute » sur l'Eucharistie entre l'évêque de Genève, le futur saint François de Sales, de passage à Paris, et le pasteur Pierre du Moulin (2). Quelques mois après, nonobstant les prières publiques, faites suivant son désir dans le temple de Charenton, la maréchale s'éteint.

Demeurée jusqu'à la fin de sa vie, fervente protestante, malgré l'abjuration de son fils qui lui avait été si sensible, elle est assistée à ses derniers moments par le même pasteur du Moulin, qui, à sa demande, en 1609, avait fait imprimer à la Rochelle et lui avait dédié son *Théophile* ou *Traité de l'amour divin*, « contenant cinq degrez, cinq marques, cinq aides de l'amour de Dieu » (3).

« N'estant point apprentifve aux afflictions, lui écrivait l'auteur, « vous avez soigneusement recherché les lénitifs que la parole de « Dieu nous fournit. Cette sobriété et honnesteté qui reluit en « vous et vous a du tout esloignée de la vanité qui règne aujourd'hui au monde vous a appris à vous entretenir avec Dieu. Il « vous a donné d'estre en votre famille seule exemple d'une constante et sainte persévérance en la profession de sa vérité » (4).



« Bonne protestante jusqu'à la fin », suivant l'expression d'un historien, telle doit donc nous apparaître la maréchale de Fervacques dans le splendide portrait faisant partie de la galerie de M. le comte d'Hunolstein (5). Cette toile nous la représente vêtue d'une somptueuse toilette du temps, dans tout l'éclat de sa beauté.

(1) Ibid. (Communic. de M. Jacques Pannier à Paris).

(2) J. PANNIER, *op. cit.*, p. 429; — *Bulletin de la Soc. d'hist. du protestantisme*, 1858, p. 467.

(3) J. PANNIER, *L'Église réformée de Paris sous Henri IV*, p. 550.

(4) *La France protestante*, t. I, p. 129.

(5) Portrait au château de Saint-Cirgues (Puy-de-Dôme). — Nous tenons à remercier ici, d'une façon toute particulière, M. le comte d'Hunolstein d'avoir bien voulu nous autoriser à reproduire ce portrait, comme aussi un certain nombre d'autres, concernant différents membres de la maison de Tourzel d'Alègre.

Et cette mise, à vrai dire, des plus élégantes et recherchées, ce costume plutôt sombre largement décolleté, rehaussé de multiples pierreries, ce visage des plus soignés et agréables, illuminé par de très beaux yeux, tout cet ensemble des moins sévères peut paraître un peu étrange, à prime abord, chez une femme de la religion réformée en qui, au dire du pasteur du Moulin, on se plaisait à louer généralement la sobriété.

Aussi, préférera-t-on, peut-être, à cette peinture, le crayon de la Bibliothèque nationale portant la date de 1595 (1), ou le dessin en buste, avec chapeau de velours, du musée du Louvre (2), qui nous fournissent un autre aspect de la physionomie d'Anne d'Alègre, comtesse de Laval. Il est vrai qu'à côté de ces portraits, on ne saurait passer sous silence celui conservé, de nos jours, dans une salle du château de Fervacques près de Lisieux, dénommée « Chambre de Henri IV » en souvenir des séjours qu'y fit, dit-on, le Roi vert galant, et sur lequel se lit cette aguichante inscription :

*Courons, ventre-saint-Gris ! la dame de Fervacques
Mérite prompt retour et de tendres attaques (3).*

GEORGES PAUL.

(1) Bibl. nat. (*Réserve, portraits dessinés*, boîte 5); — H. BOUCHOT, *Portraits*, p. 200.

(2) A. TARDIU, *Dict. iconographique de l'Ancienne Auvergne*, 1904, in-4, p. 10; — C^{te} Hervé d'HUNOLSTEIN, *Notice sur les familles d'Alègre et de Tourzel d'Alègre. Leurs possession en Auvergne. Leur descendance*, 1923, in-8, p. 34.

(3) *Journal des Débats*, n° du 30 juillet 1922 (Communic. de M. Ulysse Rouchon).

ANDRÉ CHANTEMESSE

(1851 - 1919)

(Suite et fin.)

HOMMAGES

Du *Figaro*, 26 février 1919 :

Le docteur André Chantemesse, professeur d'hygiène à la Faculté de Paris, membre de l'Académie de médecine, inspecteur général des services sanitaires, commandeur de la Légion d'honneur, vient de mourir soudainement.

Né en 1851, il eut pour camarades, au lycée du Puy, deux hommes qui devaient avoir sur sa carrière une influence décisive, le docteur Roux, qui devait devenir directeur de l'Institut Pasteur, et M. Charles Dupuy, qui devait présider la Chambre et le Conseil des ministres.

Chantemesse entra d'abord modestement, dans l'industrie. Mais à vingt-cinq ans ayant réalisé quelques économies, il se jeta dans les études médicales avec l'ardeur d'une vocation longtemps contrariée. A vingt-huit ans, il était interne des hôpitaux ; en quatrième année, il obtient la médaille d'or ; et il était encore à Lariboisière quand il fut nommé médecin des hôpitaux ; en 1889, il arrivait premier au concours de l'agrégation.

Entre temps, il étudiait la microbiologie chez Pasteur et chez Koch, organisait, grâce à Cornil, le premier laboratoire français d'enseignement de la bactériologie, et révélait ses talents de chercheur par de remarquables travaux en collaboration avec Dieulafoy, avec Cornil, avec Brouardel. Chantemesse eut l'heureuse idée de s'attacher comme collaborateur Fernand Widal, tout jeune encore ; c'est avec lui qu'il fit voir clairement la coïncidence entre les distributions d'eau de Seine aux Parisiens et la recrudescence de la typhoïde dans nos hôpitaux ; avec lui qu'il obtint des pouvoirs publics l'alimentation de la capitale en eau de source. Et c'est encore avec Widal qu'il

prépara le premier vaccin chauffé immunisant contre la typhoïde, découverte de laboratoire dont les conséquences lointaines furent considérables.

Après une carrière de chercheur et quelques années d'enseignement très brillantes, Chantemesse, depuis quelques années, se reposait un peu de tant d'activité. On le revit au premier rang lorsque le professeur Vincent préconisa son vaccin anti-typhoïdique préparé à l'éther. Avec la dernière énergie Chantemesse revendiqua la priorité de l'invention vaccinale, composa un vaccin préparé par la chaleur, obtint du gouvernement d'en fournir les troupes de l'armée.

Cette dispute retentissante et, par instants, un peu pénible pour les amis des deux savants rivaux, assombrît les dernières années de Chantemesse. Mais il laisse, en mourant, une œuvre considérable. Il lègue à son jeune fils un nom qui restera mêlé à l'histoire du début de l'école pastorienne et à quelques-unes des découvertes importantes des temps héroïques. — H. BIANCHON.

De l'*Illustration*, 1^{er} mars 1919 :

Le professeur Chantemesse, membre de l'Académie de médecine, inspecteur général des services sanitaires, vient de mourir à l'âge de soixante-huit ans.

Un des derniers élèves de Pasteur, il appartient à la pléiade de précurseurs qui firent triompher les doctrines bactériologiques du maître, malgré une opposition d'autant plus dangereuse qu'elle fut d'abord exempte de parti-pris. Travailleur opiniâtre, entreprenant, doué d'un sens critique assez rare qui le portait à étendre sans cesse le champ de ses investigations, le docteur Chantemesse avait étudié quelques temps en Allemagne, dans le laboratoire du célèbre docteur Koch ; il accomplit ensuite un grand nombre de missions à l'étranger, à l'occasion des épidémies. Ses travaux, fort variés, ont tous une réelle valeur ; ceux concernant la fièvre typhoïde le placent hors de pair et permettent de le ranger parmi les grands bienfaiteurs de l'humanité.

Après avoir prouvé la transmission de la fièvre typhoïde par les huitres parquées dans des eaux contaminées, le docteur Chantemesse s'attela délibérément à la recherche d'un vaccin contre cette redoutable maladie. Les premières expériences faites à l'étranger avaient été, comme d'habitude, accueillies avec scepticisme ; sans se laisser décourager, le savant français, en collaboration avec le docteur Widal, les reprit sur une plus vaste échelle et, en 1888, les deux bactériologistes purent annoncer des résultats décisifs. Leur procédé suscita de vives controverses. Le problème de la vaccination pour la fièvre typhoïde, comme pour d'autres affections, consiste à inoculer un microbe « plus ou moins mort », encore assez virulent pour conférer l'immunité, mais ne l'étant pas assez pour tuer le patient. Nombre de spécialistes employaient à cet effet un agent chimique imaginé par eux : éther, iode, chloroforme, etc. Chantemesse et Widal s'en tinrent au vaccin « chauffé », c'est à dire au vaccin stérilisé par la chaleur à une température que les données de l'expérience les amenèrent peu à peu à modifier.

En 1913, l'Institut attribua le prix Osiris de 100.000 francs, moitié aux docteurs Chantemesse et Vidal, moitié à un de leurs émules, le docteur Vincent.

Le docteur Chantemesse, né au Puy en 1851, possédait la ténacité féconde qui distingue en général les enfants de cette région ; parfait galant homme, il sut toujours répondre avec une extrême mesure aux attaques parfois excessives menées contre lui au nom de la Science. — F. H.

De la Revue scientifique, 1^{er}-8 mars 1919 :

Le professeur André Chantemesse vient de succomber à une atteinte de grippe. Né au Puy (Haute-Loire), le 13 octobre 1851, le distingué praticien n'avait pas encore 68 ans. Agrégé près la Faculté de médecine de Paris en 1889, il était bientôt appelé à la chaire d'hygiène. Depuis longtemps membre de l'Académie de médecine et inspecteur général des services sanitaires, il avait été un des plus ardents protagonistes des théories pasteurienues.

La *Revue* publiera une étude détaillée sur son œuvre. Nous nous contenterons aujourd'hui de signaler ses travaux sur la fièvre typhoïde et quelques-uns de ses ouvrages : *Les Processus généraux, Moustiques et fièvre jaune, Mouches et cholera, Frontières et prophylaxie* », etc. — R. L.

Larousse mensuel, Juin 1919 :

Chantemesse (André), médecin français, né au Puy (Haute-Loire) le 13 octobre 1851, mort à Paris le 28 février 1919. Son père le destinait au commerce, ce qui fit qu'il ne commença ses études médicales que tardivement, à l'âge de vingt-cinq ans. Mais son ardeur au travail lui permit de rattraper le temps perdu. Interne des hôpitaux de Paris en 1880, médecin des hôpitaux en 1883, il fut nommé le premier au concours d'agrégation, en 1889. Après avoir occupé quelque temps la chaire de médecine expérimentale à la Faculté de Paris, il fut, en 1898, nommé professeur d'hygiène, en remplacement du professeur Proust. En 1901, il était élu membre de l'Académie de médecine et nommé, en 1903, inspecteur général des services d'Hygiène, titre transformé, plus tard, en celui de conseiller technique sanitaire du ministère de l'Intérieur. Il était commandeur de la Légion d'honneur.

Chantemesse fut un bactériologiste de la première heure, un de ceux qui, comprenant l'immense avenir réservé à la microbiologie, allèrent étudier auprès de Pasteur la science nouvelle et les horizons inattendus qu'elle ouvrait à la médecine. La tâche qu'il se traça fut, dès lors, double : instruire les jeunes générations médicales de ces notions ignorées d'elles et appliquer les connaissances qu'elles fournissaient et les méthodes qu'elles ignoraient à l'hygiène humaine. La première partie de ce programme lui fit consacrer à la bactériologie ses leçons d'agrégé, qui eurent un grand succès auprès des étudiants et des médecins, tant français qu'étrangers et, à fonder, avec l'appui du professeur Cornil, dont il était l'élève, le premier laboratoire de bac-

tériologie qu'ait possédée la faculté de Paris. La seconde l'amena à poursuivre ses études sur la microbiologie des maladies infectieuses qui devaient le conduire à des découvertes intéressantes.

La fièvre typhoïde fut surtout l'objet de ses recherches. Il découvrit, avec Brouardel, le bacille de cette maladie dans les eaux d'alimentation de la ville de Paris ; la comparaison des statistiques de morbidité de cette ville avec les tables de distribution des eaux de source et de rivière montra que ses déductions étaient exactes et amena de sérieux progrès dans la fourniture de l'eau potable aux cités. Plus tard, il tenta le premier, avec Widal, des essais sur la vaccination antityphoïdique et fabriqua ultérieurement un vaccin destiné à l'homme. L'Académie des Sciences reconnut la valeur de ces travaux en décernant aux deux bactériologistes, Chantemesse et Widal, le prix Osiris (1917), conjointement avec le professeur Vincent (du Val de Grâce). Il fut encore l'un des premiers à établir le rôle des huitres défectueusement parquées dans la genèse de la fièvre typhoïde. Enfin, il fabriqua, contre cette maladie, un serum sur la valeur curative duquel des incertitudes persistent.

Chantemesse fut, avec Charrin, le premier médecin du service de la rage, lorsque Vulpian déclara à Pasteur qu'il pouvait sans appréhension appliquer sa découverte à la préservation de l'homme contre cette terrible maladie.

En sa qualité d'inspecteur général des services d'hygiène, Chantemesse fut chargé de nombreuses missions et d'études sur les épidémies et le moyen d'empêcher leur propagation. Les rapports qu'il fournit, dans ces occasions, ont souvent servi de base aux réformes réalisées en matière d'hygiène publique, de police sanitaire maritime, etc.

Parmi ses plus récentes missions, on peut citer l'enquête qu'il fut chargé de conduire sur les empoisonnements de Cholet (1913).

On a de lui : les *Processus généraux; Moustiques et fièvre jaune; Mouches et choléra; Frontières et prophylaxie*. Après la mort de Brouardel, il assumait avec Mosny, la direction du *Traité d'hygiène*, le plus récent ouvrage d'importance sur ce sujet.

Il est mort subitement, d'une syncope cardiaque, peut-être causée indirectement par la grippe, qui l'avait gravement atteint et dont il semblait que sa robuste constitution eût triomphé. — Dr HENRI BOUQUET.

BIBLIOGRAPHIE

Sur l'œuvre de Chantemesse, on consultera utilement ses *Titres et Travaux scientifiques*. Paris, G. Carré et Naud, 1901, 168 p. in-4°.

Voici la liste de ses principaux ouvrages imprimés :

ÉTUDE SUR LA MÉNINGITE TUBERCULEUSE DE L'ADULTE, LES FORMES ANORMALES EN PARTICULIER. Paris, 1884, in-8.

FIÈVRE TYPHOÏDE (dans le TRAITÉ DE MÉDECINE publié sous la direction de Charcot, Bouchart et Brissaud). Paris, 1891, in-8.

PATHOLOGIE GÉNÉRALE ET EXPÉRIMENTALE. LES PROCESSUS GÉNÉRAUX, en collaboration avec Podwysotsky. Paris, 1901-1903, 2 vol. gr. in-8°.

LES ACTUALITÉS MÉDICALES. MOUCHES ET CHOLÉRA, en collaboration avec le Dr Frédéric Borel. Paris, 1906, in-16.

MOUCHES ET FIÈVRE JAUNE, en collaboration avec le même. Paris, 1906, in-16.

HYGIÈNE INTERNATIONALE : FRONTIÈRE ET PROPHYLAXIE, en collaboration avec le même. Paris, 1907, in-8.

TRAITÉ D'HYGIÈNE MARITIME, en collaboration avec les Dr^s Brel et Dupuy. Paris, 1909, in-8°.

PLEURÉSIES TUBERCULEUSES, en collaboration avec le Dr Courcoux. Paris, 1913, in-16.

INAUGURATION DE LA PLAQUE COMMÉMORATIVE DU PROFESSEUR CHANTEMESSE

L'inauguration de la plaque commémorative placée sur la façade de l'immeuble portant le n° 57 de la rue Panessac, maison natale d'André Chantemesse, a eu lieu le 9 juillet 1923, à 2 heures, sous la présidence de M. Paul Strauss, Ministre de l'Hygiène, de l'Assistance et de la Prévoyance sociales, venu au Puy à l'occasion du passage dans cette ville de M. Alexandre Millerand, président de la République.

Gravée sur une belle tranche de marbre blanc, par les soins de la maison Riban, cette plaque porte cette inscription :

DANS CETTE MAISON
EST NÉ LE 13 OCTOBRE 1851
LE PROFESSEUR CHANTEMESSE
MORT A PARIS LE 25 FÉVRIER 1919.
IL PRÉSERVA L'HUMANITÉ DE LA FIÈVRE TYPHOÏDE.

CETTE PLAQUE, POSÉE SUR L'INITIATIVE DE LA SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE DU PUY ET DE LA HAUTE-LOIRE, A ÉTÉ INAUGURÉE LE 9 JUILLET 1923, PAR M. PAUL STRAUSS, MINISTRE DE L'HYGIÈNE, DE L'ASSISTANCE ET DE LA PRÉVOYANCE SOCIALES, ASSISTÉ DE M. LAURENT EYNAC, SOUS-SECRÉTAIRE D'ÉTAT DE L'AÉRONAUTIQUE ET DES TRANSPORTS AÉRIENS, DÉPUTÉ DE LA HAUTE-LOIRE.

Quand le Ministre arrive rue Panessac en compagnie de son chef de cabinet, de M. le Secrétaire général de la Haute-Loire, de MM. Constant et Néron, députés, du Président du Conseil général, de M. le Maire du Puy, il est reçu par le Président de la Société, entouré des membres du bureau et du Conseil d'administration.

Un grand nombre de sociétaires sont présents. Ils se groupent autour de M^{me} André Chantemesse, du Dr Robert Chantemesse, officier aviateur, chevalier de la Légion d'Honneur, médaillé militaire, croix de guerre, qu'assistent M^{me} Paul Strauss, M. René Strauss, chef du cabinet du Ministre de l'Hygiène, le Dr Thierry, ancien chef des travaux de Chantemesse, M^{mes} Félix Boudignon, Henri Cuq, Milhit, Jules Tuja, Auguste Durand, Breschet, Vidal-Galland, Ulysse Rouchon, etc., M. le chanoine Régnier, vicaire général du diocèse, parent du professeur; Alexandre Constant, Antoine Jacotin, Léon Cortial, ses condisciples et amis.

M. Julien Breschet, président de la Société, prend place sur l'estrade improvisée et prononce le discours suivant :

DISCOURS DE M. J. BRESCHET.

Monsieur le Ministre,
Mesdames, Messieurs,

Au moment où la France entière, dans un élan unanime de reconnaissance, célèbre la gloire de celui qui fut à la fois un grand savant et un grand patriote, au moment où le nom de Pasteur est sur toutes les lèvres, il appartenait à la Société académique du Puy d'associer à sa mémoire un de ses collaborateurs, un de ses amis, un de ses continuateurs.

Il appartenait à notre Société de faire connaître aux habitants du Puy que le professeur Chantemesse fut un enfant de notre cité, qu'il passa au Puy toutes ses années de jeunesse et que c'est dans notre vieux lycée qu'il reçut sa première formation.

Qu'advint-il de lui lorsque, poussé par une vocation irrésistible, il quitta le foyer paternel pour aller dans la grande ville où s'accomplit ensuite toute sa carrière ? Une voix plus autorisée que la mienne vous le dira. Il me suffit de retenir que, parvenu par son travail aux plus grands honneurs, il n'en était pas moins resté notre compatriote, qu'il aimait à revenir dans sa ville natale, à se retrouver avec ses anciens camarades, et enfin qu'il était membre d'honneur de notre Société.

C'est pour cela qu'en attendant que nous puissions rendre à sa mémoire un hommage plus éclatant, nous avons fait apposer cette plaque qui rappellera aux générations futures notre illustre compatriote.

Permettez-moi, Madame, de vous saluer respectueusement.

Vous avez partagé l'existence du grand savant que nous voulons glorifier, vous avez été témoin intime de sa vie toute de travail, de ses lutttes et aussi de ses succès. Nous ne vous séparerons pas de lui dans son souvenir et nous vous adressons l'hommage de notre profonde sympathie.

Monsieur le Ministre,

Nous apprécions comme il convient le grand honneur que vous nous avez fait en acceptant la présidence de cette cérémonie. Votre présence nous prouve surabondamment en quelle estime vous teniez le professeur Chantemesse, et, en vous adressant nos plus vifs remerciements, nous sommes heureux de voir votre nom associé à l'hommage que nous rendons à un enfant de notre cité.

M. le docteur Louis Martin, sous-directeur de l'Institut Pasteur, prend ensuite la parole :

DISCOURS DE M. LE D^r LOUIS MARTIN.

Monsieur le Ministre,
Mesdames,
Messieurs,

La Société d'Agriculture, Sciences, Arts et Commerce du Puy et de la Haute-Loire a eu l'heureuse idée de fixer par une plaque commémorative le lieu et la date de la naissance du professeur Chantemesse.

En acceptant d'assister à cette cérémonie intime, Monsieur le Ministre, vous associez le gouvernement de la République à l'hommage rendu à l'homme de bien et au savant. Permettez-moi de vous en remercier bien sincèrement au nom de tous les amis du savant médecin.

Mieux que d'autres vous l'avez connu ; car avec lui vous avez mené le bon combat contre les misères humaines et contre les maladies. Vous avez pu apprécier combien il était fidèle dans ses amitiés, bon jusqu'au dévouement pour ses malades.

Tenace et persévérant dans la poursuite de la vérité, fin observateur au point de devancer souvent ses contemporains dans les visions de l'avenir de la science, il a creusé un sillon profond, et son nom restera attaché à de grandes découvertes qui ont été profitables à l'humanité ; il fut de ces hommes qui, pour Pasteur, ont reçu la plus haute récompense de leur travail.

* *

Il est né dans une humble maison de cette rue Panessac qui a toujours été le centre du commerce des grains et de la dentelle.

Si, par un retour en arrière, nous cherchons à fixer l'aspect de cette rue au moment de la naissance de Chantemesse, nous devons rappeler qu'elle fut toujours très animée et très passante ; le samedi, elle était encombrée des chars et charrettes des paysans qui venaient livrer leurs grains ; très souvent la circulation était presque impossible aux extrémités, ce qui provoqua les réclamations des habitants, nécessita l'élargissement de la rue et amena la suppression de la porte Panessac (1).

(1) Jules Vallès, de vingt ans plus âgé que Chantemesse, a décrit la porte Panessac, et sa rue.

« La porte de Panessac. — Elle est en pierre cette porte et mon père me dit même que je puis me faire une idée des monuments romains en la regardant.

Notre génération n'a pas connu la vieille porte, mais nos parents en avaient gardé le souvenir très vivant.

La famille Chantemesse quitta la rue Panessac pour s'installer au boulevard Saint-Louis en face de la Poste, et Chantemesse se trouva ainsi le voisin de Charles et d'Adrien Dupuy. Des amitiés fidèles se sont nouées entre ces collégiens qui du boulevard Saint-Louis gagnaient, probablement ensemble, le vieux lycée. Par une heureuse chance, le lycée du Puy avait à cette époque comme élèves : Charles Dupuy, Chantemesse, Emile Roux, Adrien Dupuy.

Pour faire revivre leurs journées de jeunesse, il aurait fallu à ma place un des survivants de ces fidèles compagnons. En tout cas je puis dire que tous ont gardé le meilleur souvenir et du lycée et des promenades aux environs du Puy ; et, dans ce Paris où tous se sont retrouvés, on était heureux d'évoquer ces bonnes années. Quand on parlait du Puy, c'était un moment de repos qu'on s'accordait pour couper les dures heures du travail, pour oublier les soucis et les responsabilités.

De ces quatre bons amis deux devinrent médecins. Je me suis laissé conter que Chantemesse fut attiré vers les études médicales par l'ascendant d'un de nos éminents compatriotes, le docteur Reynaud. Je sais aussi, pour l'avoir souvent entendu dire, que le docteur Emile Vibert contribua beaucoup à entraîner vers la médecine la vocation du docteur Roux. A voir ces hommes bienfaisants entourés d'estime et quelquefois d'honneurs, les jeunes voulurent imiter les anciens.

Lorsque Chantemesse eut terminé ses études au lycée du Puy, il pensait bien gagner Paris pour commencer ses études médicales ; son père s'y opposa.

Son père était dessinateur en dentelles ; il aimait passionnément son métier ; véritable artiste, il avait un culte pour cette dentelle du Puy dont il avait créé de nombreux modèles et, pris par l'amour de son art, il ne pouvait comprendre que son fils unique ne fût pas un adorateur de ce beau qu'il servait.

Chantemesse put gagner Paris, non pas pour habiter le quartier des Écoles, mais bien la rue des Jeûneurs, non pas pour apprendre la médecine, mais l'art et le négoce.

Et, tout en obéissant aux ordres paternels, il venait voir son ami Chaussende qui, plus heureux que lui, avait commencé sa médecine,

« J'ai d'abord une espèce de vénération, puis ça m'ennuie ; je commence à prendre le dégoût des monuments romains.

« Mais la rue.... Elle sent les graines et le grain. Les culasses de blé s'affaissent et se tassent comme des endormis le long des murs. Il y a dans l'air la poussière fine de la farine et le tapage des marchés joyeux... »

et chez son ami il parcourait les livres de médecine que Chaussende n'ouvrait guère, car il n'avait qu'un amour modéré pour les sciences médicales.

Cette vie ne dura pas longtemps; Chantemesse perdit son père; sa mère lui permit de suivre ses inclinations et Chantemesse devint médecin tandis que son ami Chaussende devenait financier.

La mère de Chantemesse s'installa à Paris pour ôter tout souci matériel à son fils qui, dès lors, mit les bouchées doubles. Externe en 1877, il est nommé interne en 1879, obtient la médaille d'or en 1883, est attaché à l'Institut Pasteur en 1885, agrégé en 1889, professeur en 1897, membre de l'Académie de Médecine en 1901.

Je connus Chantemesse en 1884; je le trouvai au chevet de notre ami commun Chabanon qui habitait rue Férou, à l'hôtel Fénélon, et se mourait de fièvre typhoïde. Chantemesse avait soigné de la même maladie un de ses camarades, Edmond Brive, comme lui étudiant en médecine et qui habitait près du Panthéon, à l'hôtel des Grands Hommes. Brive aussi succomba; Brive et Chabanon étaient deux enfants du Puy.

Je tiens à rappeler ces faits, car on oublie trop que, dans cette carrière médicale, la province apporte beaucoup à Paris. De tous ces provinciaux, quelques-uns comme Chantemesse connaissent la gloire et la renommée, beaucoup comme Brive et Chabanon étaient alors terrassés par la fièvre typhoïde que presque tous contractaient. Il ne faut pas s'étonner de trouver toujours Chantemesse comme médecin de nos compatriotes, car il était l'ami dévoué; déjà célèbre, il avait notre confiance; il était notre modèle et, nous ses compatriotes, nous étions fiers de lui. Plus tard, quand il sera professeur, académicien, il gardera son bon accueil, son dévouement et toujours nous le retrouverons au chevet d'autres typhiques, d'autres malades, car il possédait la science et la bonté.

Chantemesse a dû garder présente à l'esprit la lamentable agonie de ses camarades, et je dois être dans la vérité en pensant que ce fut une des raisons qui l'incitèrent à étudier tout particulièrement la fièvre typhoïde.

Celui qui a connu cette période où la fièvre typhoïde fauchait la jeunesse des écoles et qui voit maintenant que presque tous les étudiants terminent leurs études sans payer leur tribut au minotaure, celui qui réfléchit, se demande quels sont les hommes qui ont permis d'obtenir ce merveilleux résultat.

Ces hommes furent nombreux; mais ils furent tous des disciples du grand Pasteur et Chantemesse fut parmi les plus actifs pour mener

cette lutte contre la terrible maladie. Conter cette lutte victorieuse c'est repasser toute la vie de notre compatriote.

Quand on entreprend de combattre une maladie microbienne, le premier résultat qu'on doit obtenir, c'est de découvrir le microbe qui produit la maladie.

Pour la fièvre typhoïde c'est Eberth qui décrit le premier ce microbe. Gafky puis Chantemesse, en France, l'ont ensuite bien étudié.

Ce microbe ressemble beaucoup à un bacille qu'on rencontre dans les matières fécales et qui se nomme *Bacterium coli commune*.

Il a fallu de nombreuses et patientes observations pour arriver à trouver des caractères distinctifs permettant de les différencier, et il était, il est même encore très difficile de les séparer, de les isoler, quand ils se trouvent réunis dans les selles ou dans les eaux. En employant les milieux phéniqués, en utilisant les milieux lactosés, Chantemesse a permis la différenciation et la séparation de ces microbes.

Quand le germe qui produit la maladie est bien connu, les hygiénistes doivent rechercher comment ce microbe pénètre dans l'organisme, comment en un mot nous prenons la maladie.

Ici encore les travaux de Chantemesse sont de première importance. Avec Brouardel il incrimine la pollution des eaux. Il le prouve pour de nombreuses épidémies et, alors, avec son ardeur coutumière, il poursuit sans répit le Service des Eaux de Paris, démontre que toute distribution d'eau de Seine aux Parisiens leur vaut la fièvre typhoïde; cette simple démonstration, finalement acceptée par tous, vaut aux Parisiens une diminution considérable de la morbidité et de la mortalité.

Un des premiers, Chantemesse incrimine les huîtres, les coquillages, et signale que les convalescents gardent dans leurs excréments des bacilles de la fièvre typhoïde.

Mais Chantemesse voit plus loin; il veut vacciner contre la fièvre typhoïde et il se propose de traiter les malades avec un sérum spécifique.

Les résultats obtenus dans le traitement des malades furent vraiment très bons puisque il put abaisser la mortalité de 17 % à 4,3 %.

Il ne faut pas oublier que si guérir est bon, prévenir est mieux et c'est dans l'étude de la vaccination anti-typhique que Chantemesse avec Widal s'est montré un précurseur, et qu'il s'est acquis son plus beau titre à notre reconnaissance.

C'est en 1888 que Chantemesse et Widal publièrent leur première note sur ce sujet.

Pour comprendre toute l'importance de cette découverte, il faut la situer dans le temps et voir quel était l'état de la science au moment de cette publication.

La vaccination anti-charbonneuse était acceptée, mais on discutait encore sur le mécanisme de cette vaccination.

De nombreux savants cherchaient à vacciner avec des substances solubles secrétées par les microbes, Chauveau, Roux et Chamberland, Charrin, Chantemesse et Widal poursuivaient la solution de ce problème.

C'était l'époque héroïque de la bactériologie, on semait encore ; mais, pour bien des maladies, on prévoyait déjà de belles moissons.

Permettez-moi de vous citer un travail du professeur Bouchard, paru en 1889, c'est-à-dire une année après la publication du travail de Chantemesse et Widal et qui montrera bien et l'importance de la découverte et aussi les discussions qu'elle va immédiatement soulever (1) :

« Je crois qu'une grande évolution vient de s'accomplir. Le but (trouver des substances vaccinales) était indiqué depuis longtemps. M. Chauveau l'avait pressenti, M. Pasteur en avait eu la prescience ; tous deux l'avaient nettement affirmé.

« De tous côtés dans les deux mondes, les travailleurs se pressaient donc dans une même voie, celle que leur indiquait la lettre (de Pasteur) à Duclaux ; et, dans la même année où ce dernier appel avait retenti, ils apportaient simultanément la même solution.

« L'histoire ne séparera pas les promoteurs de l'idée de ceux qui en ont donné la démonstration.

« Après les publications de Charrin, de MM. Roux et Chamberland est venue la découverte de Chantemesse et Widal touchant le pouvoir qu'a le bacille de la fièvre typhoïde de sécréter une matière vaccinale... ?

« Après s'être assurés que l'injection dans le péritoine de la souris d'un quart de centimètre cube de culture du bacille d'Eberth amenait toujours le mort de l'animal, ils ont chauffé leur culture à 100° pour se débarrasser de la vie des microbes et ont reconnu alors que, pour tuer la souris, il fallait lui injecter une dose de liquide cinq ou six fois plus considérable ; si la dose était moindre, l'animal survivait, mais il possédait l'immunité ».

Tout en reconnaissant l'importance de la découverte, Bouchard discute la pratique de la vaccination et il dit :

« Dans les expériences de Chantemesse et Widal, on n'a pas séparé les matières vaccinales des matières toxiques.

« Mais est-on sûr de pouvoir jamais le faire ?

« Est-on sûr que la matière vaccinale à l'état de pureté ne produira pas sur l'organisme à côté d'un effet utile certains effets fâcheux ?

(1) Ch. Bouchard, *Thérapeutique des maladies infectieuses*. Paris, librairie Savy, 1889, p. 128-130.

« Il ne faut procéder qu'avec une extrême réserve dans les applications qu'on pourra tenter chez l'homme.

« La vaccination est pleine de promesses; mais elle est grosse de dangers ».

Telles étaient les idées de Bouchard en 1889, et quand on pense que c'était un des maîtres de Chantemesse et Widal, et, si l'on veut bien se rappeler qu'il était à ce moment une des plus hautes personnalités médicales, on comprendra facilement pourquoi la vaccination contre la fièvre typhoïde ne fut pas immédiatement acceptée en France.

Tandis que cette vaccination est pratiquée dans les armées anglaise, américaine, allemande et japonaise, en France on l'ignore.

Chantemesse vaccine bien les élèves et les infirmières de son service; mais il n'est pas suivi et la question reste en sommeil jusqu'en 1909.

Il y eut alors devant l'Académie de médecine un grand débat sur la prophylaxie de la fièvre typhoïde. Dans cette discussion, Chantemesse fait connaître les bons résultats obtenus à l'étranger par la vaccination et il demande la nomination d'une commission, et l'Académie vote les conclusions d'un rapport rédigé par le professeur Vincent dans la séance du 24 janvier 1911.

Ce rapport concluait en recommandant la vaccination pour les personnes plus particulièrement exposées à contracter la maladie; mais l'emploi de la vaccination restait facultatif.

Fort heureusement, la question fut reprise par Chantemesse, et aussi par M. Vincent, et tous deux, avec des vaccins différents, purent démontrer l'efficacité de la vaccination sur les troupes marocaines.

Il fallait une loi pour rendre cette vaccination obligatoire dans l'armée. Sur l'initiative d'un sénateur, le docteur Léon Labbé, elle fut présentée au Sénat qui l'adopta et la Chambre des Députés la vota définitivement le 23 mars 1914, ce qui permit son application pendant la guerre.

Comme le progrès marche à pas lents! C'est en 1888 que Chantemesse et Widal démontrent qu'on peut vacciner les souris, c'est en 1899 que Chantemesse vaccine les élèves de son service; c'est seulement en 1911 que l'Académie de médecine conseille l'emploi facultatif, et en mars 1914 que la vaccination est imposée par une loi.

Que de vies humaines ont été perdues par suite de nos hésitations! Mais ainsi va trop souvent la vie, et Chantemesse a encore été dans les heureux puisqu'il a vu la réalisation de son rêve.

..

En vous exposant comment Chantemesse a lutté pendant plus de trente ans contre la fièvre typhoïde, je ne vous ai présenté qu'une partie de son œuvre.

Comme bactériologiste, il a vu le premier avec Widal le microbe de la dysenterie.

Comme hygiéniste, il a représenté la France dans de nombreux congrès, dans de nombreuses missions internationales.

Comme clinicien, il a donné une description, qui est restée classique, de la méningite tuberculeuse chez l'adulte.

Enfin il faut que je vous rappelle qu'il fut le premier en France à donner dans une Faculté de médecine un cours de bactériologie.

Son maître, le professeur Cornil, voulut bien lui prêter son laboratoire et aussitôt les élèves accoururent.

Dans ce grand Paris où tous cherchent le succès, où la lutte est parfois âpre, on est agréablement surpris de constater souvent l'intimité qui s'établit entre maîtres et élèves; cela se voit particulièrement dans le milieu médical où les patrons remplacent souvent les parents absents.

Cornil fut pour Chantemesse un maître aimé et un ami sûr et dévoué. Quand Chantemesse eut conquis de haute lutte tous les grades, il lui aida à fonder un foyer et lui trouva la compagne douce et dévouée, celle qui devait comprendre et aimer le savant en sachant s'effacer.

Ils fondèrent une famille et leur fils, chevalier de la Légion d'honneur pour sa belle conduite pendant la guerre, s'est déjà montré digne de son père.

C'est entre ces deux êtres aimés que Chantemesse s'éteignit, terrassé en quelques heures, alors qu'il avait gardé la pleine possession de toutes ses qualités. Il mourut en pensant à l'avenir de la science et à l'avenir de ses amis.

Pour nous, il ne disparaît pas, car il a augmenté notre patrimoine scientifique et ses travaux nous restent.

La vie du savant est comme une journée qui n'aurait pas de soir et qui ne finirait jamais. Après lui l'idée, plus forte que la mort, continue à diriger les actes d'autres hommes qui sont ses disciples, et quand ce savant est un médecin, ceux qui lui succèdent continuent son œuvre bienfaisante. Il est juste dès lors que son nom soit conservé par ceux qu'il soulage, préserve ou guérit, même après sa mort. Il est juste de garder la mémoire du professeur Chantemesse dans cette ville du Puy où il est né et qu'il a toujours grandement aimée.

M. le docteur Louis Martin donne ensuite lecture du télégramme suivant qu'il vient de recevoir du docteur Emile Roux :

Témoignez à famille Chantemesse, à M. le Ministre, à Municipalité, mes regrets absence cérémonie à laquelle s'associe tout l'Institut Pasteur. Exprimez notre admiration pour œuvre Chantemesse et mon affection pour ami regretté. Amitiés. — D^r ROUX.

DISCOURS DE M. P. STRAUSS.

M. Strauss, ministre de l'Hygiène, tient à associer son hommage personnel à celui que viennent de rendre au professeur Chantemesse la Société Académique du Puy par son président et l'Institut Pasteur par M. le docteur Louis Martin

Il s'y associe pour deux raisons.

Ministre de l'Hygiène, c'était un devoir pour lui que d'apporter le tribut officiel de la reconnaissance du gouvernement envers un serviteur dévoué et un bienfaiteur désintéressé de l'Humanité.

D'autre part, il avait connu le docteur Chantemesse ; il fit avec lui partie de plusieurs missions et assista à ses côtés à divers congrès internationaux, notamment à Budapest. Il avait pu apprécier ses généreuses qualités du cœur, son profond amour de la Science et son dévouement tenace aux causes humanitaires.

Unissant les morts aux vivants, la mémoire de Chantemesse à celle des disciples du grand Pasteur, il dit que la ville du Puy a le droit d'être fière, très fière, de compter parmi ses enfants, qu'ils lui soient attachés par la naissance ou par l'adoption, trois hommes qui honorent la France et qui continuent l'œuvre de Pasteur : le professeur Chantemesse, le docteur Martin, le docteur Emile Roux.

Leurs travaux sauvent chaque jour des vies humaines. Et le ministre de l'Hygiène rappelle les angoisses mortelles que causait à tous les cœurs patriotes le danger de la typhoïde pour nos armées aux premiers jours des hostilités. C'est grâce à Chantemesse que nos soldats purent échapper au fléau ; son vaccin conserva des vies précieuses au salut de la Patrie et de la France

M. Strauss félicite la Société Académique de sa généreuse pensée : il tient à la féliciter non seulement pour avoir voulu perpétuer le souvenir de Chantemesse, mais aussi pour avoir donné à cette commémoration solennelle le cadre familial, le cadre intime au milieu duquel s'écoula la première jeunesse de cet illustre enfant de la ville du Puy.

Après avoir salué Mme Chantemesse et son fils, décoré de la Légion d'honneur pour faits de guerre, M. Strauss termine en ces termes :

« Inclignons-nous avec respect et avec reconnaissance devant de tels serviteurs de la Science. Dans leurs luttes quotidiennes contre les maladies épidémiques, ils ont rendu service à leurs concitoyens, à la Patrie, à l'Humanité ».

La cérémonie est terminée.

LE CHANOINE BONNEFOY

(1838 - 1921)

Le chanoine Géraud-Guillaume-Louis Bonnefoy, doyen du chapitre de Notre-Dame du Puy, est décédé à Brioude le 24 juillet 1921. Il était né à Sainte-Florine le 8 août 1838 et avait exercé le saint ministère à La Mothe, à Saint-Ilpize, à Brioude, à Saint-Ferréol de Cohade, à Champagnac-le-Vieux avant de venir occuper une des stalles capitulaires de la Cathédrale du Puy. Sa vie fut celle d'un prêtre digne et vertueux et l'on a eu raison d'indiquer que la discrétion de Bonnefoy l'a accompagné jusqu'au tombeau (1). Mais si elle est un exemple, la modestie de ce prêtre ne doit pas nous empêcher de rendre hommage à son œuvre scientifique qui n'est pas sans mérite ni sans valeur.

Presque au début de sa carrière sacerdotale, l'abbé Bonnefoy vint à l'Archéologie et à l'Histoire. Lacordaire lui avait appris que « le premier lieu où l'on rencontre ceux qu'on aime c'est leur histoire. L'histoire est le passé de la vie se survivant à lui-même dans un souvenir écrit... Un homme qui n'a pas d'histoire est tout entier dans sa tombe; un peuple qui n'a pas dicté la sienne n'est pas encore né... L'histoire est un privilège, un don fait au génie en faveur des grands peuples et des grandes choses ». — Se basant sur ces principes éminemment justes, le jeune ecclésiastique aima bientôt consacrer ses loisirs à la recherche documentaire et à l'étude des titres de la chronique locale et régionale.

Du couvent des sœurs de Saint-Joseph de Brioude dont il

(1) *Semaine religieuse du Puy en Velay*, XLI^e année, p. 364-5, article signé E. B.

était l'aumônier, Bonnefoy apercevait quotidiennement les clochers de Saint-Julien; c'est vers le passé de la noble collégiale que se dirigea sa curiosité. En 1874, il dissertait sur les commentaires de Grégoire de Tours concernant Saint-Julien, puis en 1876, il donnait aux *Tablettes historiques du Velay* une utile contribution : la traduction des pages de la *Gallia christiana* relatives au chapitre des chanoines-comtes.

Saint-Julien de Brioude devait rester l'une des préoccupations principales de l'annaliste; cependant il ne voulut pas se priver du plaisir de promener son examen sur d'autres sujets et sur d'autres centres de vie religieuse : La Chaise-Dieu attira son regard d'érudit; nous le verrons aussi interroger les murs vénérables de Notre-Dame du Puy et tenter d'élucider quelques questions se rattachant aux fastes de la basilique.

Des sujets délicats tels que les origines et la technique des tapisseries de l'abbaye de Saint-Robert ne rebutaient pas la patience de l'archéologue et si nous ne pouvons, après les travaux de Guiffrey, adopter ses conclusions sur les ateliers d'où sortirent les merveilleux *arazzi* commandés et offerts par Jacques de Saint-Nectaire, sa notice est pleine de descriptions qui en font une nomenclature précieuse et utile.

Entre temps, le curé de Cohade se penchait avec sollicitude sur le souvenir vacillant d'une humble fille des champs, Bonite d'Alvier, sorte de sainte Geneviève brivadoise dont les bréviaires du chapitre ont gardé la légende, pieusement transcrite par Jacques Branche dans la *Vie des saints et des saintes d'Auvergne*, et qui eut son heure d'exaltation, à l'époque où les Normands approchèrent de Brioude.

Un jour, Bonite se rendait à la ville pour faire sa prière à Saint-Julien quand elle rencontra l'ennemi caché dans les « vigeries » de l'Allier. Après lui avoir demandé tout ce qu'ils avaient intérêt à savoir, les envahisseurs laissent aller la pauvre bergère, lui faisant jurer, sous peine de mort, de ne pas révéler aux habitants de Brioude la présence des étrangers. Echappée ainsi aux brutalités des troupes, Bonite continue sa route; elle voudrait bien conjurer la ruine qui menace la ville et le tombeau de son protecteur, mais elle a fait le serment de ne rien dire à aucun être humain. Alors elle s'arrête devant chaque pierre

qu'elle rencontre sur ses pas et fait à chacune cette confidence que le patois nous a conservée : *Peira, peira ! i te dise que l'ennemi z'y vè la graveira !* Cette révélation fut le salut de Brioude.

Bonnefoy désirait que la renommée de la jeune héroïne, dont le culte était autrefois célébré à Brioude, fût consacrée par l'autorité pontificale, que la Congrégation des Rites, instruite de l'antiquité et de la continuité des hommages dont elle a été l'objet, ainsi que des signes surnaturels, des témoignages historiques la concernant, ordonnât la confirmation du culte de la sainte et le rendit obligatoire pour tout le diocèse. Il y revint à plusieurs reprises en s'occupant du nouveau Sanctoral du Puy et toujours se montra un avocat empressé autant qu'habile et persévérant.

Ayant doté une canonie de seconde érection en 1895, l'aumônier de l'Hospice de Brioude fut nommé chanoine prébendé de Notre-Dame le 17 mai de cette même année et vint se fixer au Puy.

Malgré ses sympathies et ses préférences pour sa chère terre d'Auvergne, le chanoine Bonnefoy ne pouvait pas ne pas être séduit par l'aspect grandiose de la cathédrale et par ses glorieuses annales. Il voulut les connaître et nous lui devons sur ce sujet de nombreux mémoires complétant un substantiel petit livre de cent pages, édité en 1903, troisième volet du tryptique dont les deux premiers étaient consacrés à Saint-Julien et à l'abbaye de Saint-Robert de la Chaise-Dieu. Ces travaux sont insérés dans la *Semaine religieuse* ou dans le *Bulletin* de la Société académique.

Le 7 février 1900, le chanoine Bonnefoy était, en effet, élu membre résidant de cette compagnie et il participa régulièrement à ses travaux. Successivement, il entretint ses collègues de questions curieuses et intéressantes, les unes imprimées, telles : les origines de saint Odilon de Mercœur ; le roi saint Louis au Puy ; les fonctions du sescal dans le chapitre de Notre-Dame ; les bréviaires manuscrits de l'abbaye des chanoines réguliers de Pébrac ; Guy Folqueis ou Fulcodi, évêque du Puy ; l'inscription de la porte papale de Notre-Dame ; — d'autres, restées manuscrites, sur les redevances dues à la Cour pontificale par les principales églises du Velay (1909) ; le Jubilé du Puy et ses origines (1910) ; la Chaise-Dieu (1912 et 1913).

Grâce à Bonnefoy encore, le buffet d'orgues de la Chaise-Dieu eut les honneurs du Congrès archéologique de 1904 et en mettant en vedette ce beau vestige de l'abbatiale de Serroni, notre collègue proposa de l'attribuer à Coysevox dont l'inscription COX, rencontrée par lui sur la cuirasse romaine couvrant le buste de la cariatide soutenant le côté gauche de l'encorbellement, lui paraissait devoir être une abréviation du nom du sculpteur.

L'âge n'enlevait rien de ses facultés de travail au chercheur et il poursuivait sa tâche avec patience dans le calme de son appartement de la rue du Général-Lafayette. Il resta jusqu'au bout l'un des membres les plus assidus des réunions de la Société dont il était depuis le 3 décembre 1912 vice-président et nous nous souvenons de la bienveillante autorité qu'il manifesta en présidant, le 4 mars 1920, l'assemblée générale des sociétés savantes locales fusionnées sous le nom de la plus ancienne d'entre elles. Nous fûmes heureux de lui témoigner ce jour-là notre respectueuse sympathie et notre estime affectueuse en le nommant par acclamations président d'honneur.

Le chanoine Bonnefoy, doyen du Chapitre depuis 1916, représentait au bureau de la Société académique l'arrondissement de Brioude. Sa dernière communication, faite à la séance du 4 novembre 1920, avait trait aux reliques de saint Julien récemment restituées à l'ancienne collégiale. Ainsi, du début de sa carrière scientifique à la fin, il était resté fidèle à ses sujets de dilection. Il a également terminé son existence dans cette vallée de l'Allier qui l'avait vu naître, et certainement, douce récompense, au moment suprême, son regard a rencontré près de lui ses amis de toujours venus pour lui faire escorte dans un monde meilleur : Monseigneur saint Julien, saint Robert de Turlande et Bonite, l'innocente bergère d'Alvier...

BIBLIOGRAPHIE

LIVRES. TIRAGES A PART.

SAINT-JULIEN ET SAINT-GRÉGOIRE DE TOURS. Tours, imprimerie J. Bouserez, 1874. In-8°, 22 p.

LA NOBLE ÉGLISE COLLÉGIALE DE SAINT-JULIEN DE BRIOUDE. Le Puy, J.-M. Freydier, imprimeur-libraire, 1877. In-8°, 51 p.

Traduit de la *Gallia Christiana*, avec une photographie de l'église.

LES TAPISSERIES DE L'ABBAYE DE SAINT-ROBERT DE LA CHAISE-DIEU (se vend au profit de l'Eglise). Brioude, Imprimerie Watel et Allezard, 1879. In-8°, 36 p.

— 2^e édition, Autun, imprimerie du Sacré-Cœur, 1901. Même nombre de pages.

L'ABBAYE DE SAINT-ROBERT DE LA CHAISE-DIEU. Guide du touriste. Le Puy, imprimerie Freydier, 1881. In-16, 60 p.

— 2^e édition, Le Puy, imprimerie Prades-Freydier, 1890. In-16, 60 p. •

— 3^e édition, Aurillac, Imprimerie Moderne, 1903. In-16, 70 p.

UNE SAINTE DE L'ÉGLISE DE BRIOUDE, BONITE D'ALVIER. Le Puy, imprimerie J.-M. Freydier, 1882. In-18, 48 p.

Extrait de la *Semaine Religieuse* du diocèse du Puy, année 1881-1882.

SAINT-JULIEN DE BRIOUDE. Histoire et archéologie. Brioude, imprimerie A. Watel, 1896. In-32, 53 p.

LA CATHÉDRALE DU PUY. Histoire et archéologie. Le Puy, A. Prades-Freydier, imprimeur-éditeur, place Michelet, 1903. In-12, 95 p.

LE BUFFET D'ORGUES DE LA CHAISE-DIEU. Caen, Delesques. In-8°, 1905, 8 pages.

RECUEILS, REVUES, JOURNAUX.

Bulletin de la Société d'Agriculture, Sciences, Arts et Commerce du Puy.

Tome II (1900-1901). — P. CLXV-CLXXVI. Le berceau d'un Saint. Odilon de Mercœur (962-1048).

Tome IV (1902-1903). — P. 114-120. Le roi saint Louis à Notre-Dame du Puy.

Tome V (1904-1908). — P. 176-179. Mémoire sur les fonctions du sescal dans le chapitre de Notre-Dame du Puy. — P. 180-185. Mémoire sur les Bréviaires manuscrits de l'abbaye des chanoines réguliers de Pébrac. — P. 269-272. Mémoire sur Guy Fulcodi, cinquante-cinquième évêque du Puy. — P. 273-276. Mémoire sur l'inscription de la porte papale. — P. 293-299. Mémoire sur l'église de la Chaise-Dieu.

Congrès archéologique de France.

LXXI^e session, tenue au Puy en 1904 par la Société française d'archéologie, Paris, Picard. In-8°, 1905. — P. 406-413. Le buffet d'orgues de la Chaise-Dieu.

•

La Semaine religieuse du diocèse du Puy-en-Velay.

2^e année (1881-1882). — P. 313, 363, 378, 399, 415, 477, 527, 575, 648, 731, 779, 811. Hagiographie. Une sainte de l'église de Brioude : Bonite d'Alvier.

15^e année (1894-1895). — P. 428, 463, 510, 542, 589, 623. Histoire d'une collégiale en Auvergne : Saint-Julien de Brioude.

17^e année (1896-1897). — P. 167, 220, 236, 264, 283, 329, 367, 382, 397, 429, 445, 477, 509, 596, 642, 675. Pèlerinage de Notre-Dame du Puy ou la Cathédrale du Puy. Histoire et Archéologie.

20^e année (1899-1900). — P. 146, 165, 194, 213, 243, 275, 307, 341, 356, 421, 436, 518, 548, 564. Le nouveau sanctoral du diocèse du Puy.

21^e année (1900-1901). — P. 543, 559, 590. Le berceau d'un saint : Odilon de Mercœur (962-1048).

22^e année (1901-1902). — P. 167, 183, 231, 740. Le nouveau sanctoral du diocèse du Puy.

23^e année (1902-1903). — P. 387. La Sainte-Epine de la Cathédrale.

28^e année (1907-1908). — P. 750-2. Le roi saint Louis à Notre-Dame du Puy.

29^e année (1908-1909). — P. 362, 392, 424, 439. La Sainte-Epine de la Couronne donnée par saint Louis au Puy.

Tablettes historiques du Velay.

Tome V (1874-75). — P. 292-321, 451-467; **Tome VI** (1875-76). — P. 475-500; **Tome VIII** (1877-78). — P. 217-242. Le culte de saint Julien de Brioude.

AUGUSTE SOUCHON

(1866-1922)

Au lendemain du décès du professeur Souchon, et depuis cette date, des voix autorisées ont rendu l'hommage qui convenait à notre éminent compatriote. Nous n'avons pas l'intention de nous substituer à tant de maîtres, ni la prétention d'écrire à nouveau des feuillets qui sont des témoignages, mais nous croyons qu'il n'est pas inutile de préciser ici la biographie du défunt, d'énumérer les diverses phases d'une carrière si remplie, de déterminer les œuvres dont il a doté la science économique et de montrer par des faits et des citations l'estime en laquelle était tenu l'homme aussi bien que le doyen de la Faculté de Droit de l'Université de Paris. Ceci est la tâche de l'annaliste : *colligere fragmenta ne pereant*.

Descendant d'une famille d'Yssingeaux représentée dans la capitale du Velay à la fin de l'ancien régime par un féodiste « défenseur officieux » (1), Auguste Souchon naquit au Puy le 1^{er} janvier 1866. Son père était officier de cavalerie. L'enfant, qui vécut ses premières années dans l'Est (sa mère était originaire de Belfort), dut à cette circonstance de connaître une jeunesse assez mouvementée, qu'agitaient les nombreux changements de résidence de ses parents. Malgré ces inconvénients, il était bachelier

(1) Au cours du xviii^e siècle, Vital Souchon vivait à Yssingeaux. De son mariage avec Marguerite Bernard vint un fils, Jacques, uni à Marguerite Proffit, d'où Pierre-André Antoine, féodiste, vice-recteur de la confrérie des Pénitents du Puy en 1785, père d'André-Auguste Souchon, avoué, puis juge au Tribunal Civil du Puy (1796-1879) et grand-père du lieutenant-colonel Léon Souchon (1832-1892).



AUGUSTE SOUCHON (1866-1922)

en 1883 et se faisait inscrire à la Faculté de Droit de Nancy. En 1886, il était reçu à la licence et proclamé lauréat du Concours général des Facultés de Droit. Il vint alors à Paris, se fit inscrire au barreau et il y eut pour camarades Hitier, Noulens, Bouloche, Deslandres, Beudant, Viviani, Jeanneney, Lescouvé, Tissier, — des noms que l'on rencontre dans l'histoire politique et sociale du début du xx^e siècle.

Secrétaire de la conférence des avocats à la Cour d'appel en 1889-1890, Souchon, devenu docteur en droit en 1889, avec deux thèses sur *l'Incapacité des enfants de famille en matière d'obligations contractuelles dans le très ancien droit* et *l'Exécution des contrats synallagmatiques passés par le failli antérieurement à la faillite*, concourut à ce moment pour l'agrégation.

Le premier concours où se présenta Souchon en 1890, constata M. Hitier (1) a marqué la fin du régime traditionnel : le concours de l'ancien type dont le droit civil faisait les frais avec au début la fameuse dissertation de droit romain écrite en latin et en clôture les non moins célèbres argumentations sur les textes du Digeste et du Code. Je suivais le concours en spectateur et tout cet appareil m'impressionnait. Souchon, dont la vocation de romaniste n'était pas très ferme, m'expliqua qu'il ne fallait pas s'exagérer les périls de ces exercices plus effrayants en apparence qu'en réalité. L'argumentation, me disait-il, a beaucoup perdu de ses surprises depuis que les candidats, par mesure de prudence, ont pris le parti de se communiquer les hypothèses sur lesquelles ils doivent discuter avec mention des textes sur lesquels ils comptent s'appuyer, depuis surtout que pour réduire l'alea au minimum certains quadrilles répètent la scène à jouer avant de monter à la salle des actes.

Quant à la dissertation en latin, Souchon, finement, l'estimait favorable aux candidats pour lesquels le droit romain conservait quelques mystères. L'obligation, disait-il, de s'exprimer en latin empêche ceux qui savent quelque chose de montrer leurs connaissances et cela permet aux autres de dissimuler leur ignorance en démarquant pendant six heures les textes du Digeste. C'est très avantageux, ajoutait-il, pour la seconde catégorie où je me range.

Au lendemain de l'agrégation, le jeune professeur fut désigné pour une chaire à la Faculté de Droit de Montpellier, mais le lieu-

(1) Auguste Souchon, *Notice lue à la rentrée de la Faculté de Droit*, p. 6.

tenant-colonel Souchon, son père, étant décédé sur ces entrefaites (14 janvier 1892), il obtint une mutation qui le rapprochait de sa mère fixée au Puy et il vint à la rentrée de 1893 enseigner à Lyon un cours d'économie politique du doctorat et d'histoire des doctrines.

Paris cependant devait finir par absorber le professeur. En 1898, il y fut chargé du cours de licence d'économie politique, en suppléance de Beauregard, puis de l'enseignement de l'économie rurale, en attendant d'être titularisé dans cette chaire (juillet 1902).

Jusque là, l'économie politique avait vécu au régime de deux leçons par semaine, alors que les enseignements plus anciens, forts de leurs traditions, en comportaient trois. Cette situation de parente pauvre faite à l'économie politique, avec ce qu'elle avait d'un peu humiliant, n'avait jamais provoqué de protestation de la part de ses représentants; leur modestie s'en accommodait, sans compter que certains économistes, avec la fertilité de moyens dans l'argumentation qu'ils tenaient évidemment de leur formation première de juristes, présentaient le régime des deux leçons comme un hommage rendu à la supériorité de l'économie politique. Ils y voyaient la preuve que celle-ci réclamait chez les professeurs une préparation plus mûrie et chez les étudiants un travail d'assimilation plus lent.

Comme il arrive souvent dans les Facultés de Droit, les deux interprétations pouvaient se soutenir et de fait on n'a jamais su laquelle des deux était la bonne.

En tout cas il se trouva quelqu'un du côté du droit privé pour suggérer en douceur que, puisque l'économie politique avait besoin de tant de place, on pouvait lui offrir une troisième leçon par semaine.

La proposition prenait de court les économistes, ils n'étaient pas habitués à tant de générosité. Souchon, très habilement, vint à la parade : « Nous n'osions pas le demander, dit-il, mais nous acceptons avec reconnaissance ».

Les trois cours furent acquis aux économistes; par la suite, ils devaient démontrer qu'ils n'étaient nullement embarrassés pour remplir les heures supplémentaires qui leur avaient été accordées sans qu'ils les eussent sollicitées (1).

Déjà à cette époque, Souchon était aussi maître de conférences

(1) Hitier, *op. cit.*, p. 9-10.

d'économie politique à l'Institut agronomique (1901). De nouvelles leçons d'économie sociale allaient par la suite lui être demandées : à l'Ecole des Sciences politiques (1918), au centre des hautes études militaires à l'Ecole de guerre (1920). D'autres honneurs l'attendaient du reste. En 1913, il était élu membre de l'Académie d'Agriculture ; en 1919, il devenait secrétaire général de la Société des Agriculteurs de France, puis membre de l'Académie des Sciences morales et politiques. Par 41 voix enfin, en juin 1922, ses pairs le désignaient pour la charge de doyen de la Faculté de Droit de l'Université de Paris.

Nous devons considérer ces éminentes dignités comme l'expression de la déférence dont était entouré le professeur ; elles reconnaissaient également le mérite du savant auteur de quelques ouvrages de tout premier ordre sur des questions difficiles intéressant l'avenir même du pays.

Sans parler de sa collaboration remarquée à la *Revue politique et parlementaire*, à la *Revue d'Economie politique*, à la *Réforme sociale* où il avait donné d'intéressantes chroniques sur l'organisation coopérative de la vente du blé, sur l'agriculture anglaise et le protectionnisme, sur les grèves des ouvriers de l'Agriculture, Souchon avait signé : les *Théories économiques dans la Grèce antique* (1897) ; la *Propriété paysanne* (1898) ; les *Cartels de l'agriculture en Allemagne* (1903) et surtout la *Crise de la main-d'œuvre* (1914).

Le village abandonné, la terre sans bras, voilà le mal étudié par le professeur.

On en retrouve déjà les idées essentielles dans une communication que Souchon avait faite en 1910 à l'Académie des Sciences morales et politiques sur ce sujet, écrit M. F. Guiraud (1).

Après avoir rappelé la crise agricole qui, sous forme d'une mévente des grands produits du sol, a sévi en France dans les vingt dernières années du XIX^e siècle et en avoir sommairement indiqué les causes et les conséquences, Souchon examinait la crise de main-d'œuvre, plus redoutable encore, sous ses deux formes : difficulté à trouver des ouvriers, àpreté des rapports entre patrons et salariés. Il montrait notamment que l'appel croissant aux auxiliaires étrangers pouvait

(1) *Larousse mensuel*, n° 158, avril 1920, p. 111.

entraîner une sorte de dénationalisation de notre sol, sans oublier l'appauvrissement dans les cultures qui résultait fatalement de cette pénurie de main-d'œuvre. Il dénonçait, d'autre part, le sérieux péril que les conflits entre ouvriers et patrons faisaient courir à l'agriculture, en raison de la gravité des grèves agricoles qui, par les conditions mêmes où elles s'exercent, dégénèrent très vite en dévastations. Quant aux remèdes, s'il jugeait difficile un relèvement des salaires — déjà fortement accrus depuis 1900, — s'il prenait nettement position contre le collectivisme et montrait de la méfiance à l'égard de l'intervention de l'Etat, Souchon estimait que le sort de l'ouvrier agricole pouvait être amélioré par un système de primes, par un aménagement meilleur du logement des gens de ferme et, pour les journaliers, par la pratique de l'allotment des Anglais, c'est-à-dire des concessions — soit gratuites, soit à titre de bail avec des prix modiques, — et par l'accession à la propriété, à la faveur de la loi Ribot. Ces conclusions ont été pour la plupart reprises par Méline, dans son récent volume, le *Salut par la terre*.

Préparé par de sérieuses et longues enquêtes, conduites dans les diverses régions de la France et portant sur toutes les classes d'ouvriers agricoles, riche de renseignements et très suggestif dans ses conclusions, le livre de Souchon a consacré l'autorité de son auteur en matière agraire.

Les événements de 1914 ne détournèrent pas Souchon de sa tâche mais ils lui en créèrent de nouvelles. Il fut de ceux qui voulurent être des mobilisés sur le front intérieur et son activité s'employa utilement au bénéfice des blessés. Le professeur se transforma en administrateur de l'hôpital auxiliaire n° 68 de la Société française de secours aux blessés militaires; il fut encore président du conseil d'administration de l'hôpital Notre-Dame de Bon Secours, vice-président de l'Office central des Œuvres de bienfaisance, secrétaire général du Comité de Paris de la Fédération nationale d'assistance aux Mutilés de terre et de mer.

Dans ces divers postes de devoir, le sociologue cherchait les meilleures méthodes de solidarité à appliquer aux immenses besoins créés par la guerre. En avril 1918, il entretenait ses confrères de l'Académie des sciences morales des principales questions qui pouvaient se poser à propos des mutilés en suivant toute leur vie, depuis le moment où ils sont à l'hôpital jusqu'à celui où ils ont retrouvé un métier, et il était amené ainsi à traiter notam

ment les questions de pension, de rééducation obligatoire et facultative, de retour à la terre et d'accession à la petite propriété rurale.

La fin des hostilités laissait ces problèmes à l'ordre du jour et il était normal que Souchon fût présent au Comité de perfectionnement de l'Office national des mutilés et réformés de la guerre, à la Commission de la main-d'œuvre agricole, au conseil de la Société générale d'éducation et d'enseignement de même qu'il avait de nombreux titres — et entre autres son ascendance maternelle — pour siéger au Comité consultatif d'Alsace-Lorraine...

Là, comme partout, le professeur allait rendre d'éminents et discrets services que beaucoup auraient certainement ignoré si, le 23 septembre 1920, les motifs de sa tardive promotion dans la Légion d'honneur au titre de l'Agriculture n'avaient été éloquents malgré leur sobriété :

« 29 ans de services : s'est acquis, par la haute valeur de son enseignement et sa profonde connaissance des sciences sociales et politiques, une place éminente dans le corps enseignant de l'Institut national agronomique et de la Faculté de droit de Paris. Pendant la guerre, s'est fait remarquer par son dévouement absolu et son désintéressement le plus complet d'abord dans l'organisation du placement en agriculture des chômeurs et des réfugiés et ensuite comme secrétaire général de la Fédération nationale d'assistance aux mutilés de guerre ».

Que ne pouvait-on attendre d'un homme en pleine possession des merveilleuses ressources d'une intelligence nette, avertie, admirablement pondérée? Ses collègues de la Faculté avaient été bien inspirés en l'élisant doyen; à tous les points de vue il méritait cet éclatant témoignage de considération. Malheureusement, ce ne devait être là qu'une palme sur le lit d'un moribond...

Atteint dans ses forces vives par un mal insidieux, Auguste Souchon eut à peine le temps de recevoir les félicitations de ses amis : le 30 juillet 1922, il expirait dans une maison de santé de la capitale dans la conscience entière de l'événement, avec un courage tranquille, apanage des consciences droites et des âmes d'élite.

Les regrets furent unanimes et unanimes les éloges.

Dans l'*Echo de Paris*, Maurice Barrès faisait ainsi ses adieux à son collaborateur qu'il nomme l'« ami parfait » :

Charmes, 31 juillet 1922.

Mon cher directeur et ami,

Il ne nous est pas permis d'être les témoins profondément attristés de la mort de M. Auguste Souchon, l'éminent doyen de la Faculté de Droit, sans lui apporter dans ce journal l'hommage de notre reconnaissance.

S'il a été donné aux lecteurs de l'Echo de Paris de créer durant la guerre la Fédération nationale des Mutilés, qui a rendu tant de services et qui a servi de modèle à tant d'œuvres pour les blessés, on n'exagérera jamais la part qui revient à M. Auguste Souchon dans les résultats que nous avons obtenus. Louis Barthou, qui fut le président de notre comité de Paris, et à qui je dois dans le principe l'amitié de Souchon, ne me démentira pas. Les « Anciens de la Fédération » et les « Officiers mutilés », que préside le colonel Fabry, c'est-à-dire les deux groupements qui ont hérité du reliquat de nos fonds, attesteront à leur tour ce que M. Auguste Souchon mit à leur disposition, avec une constance quotidienne, de science et de bonté.

M. Souchon joignait, à un degré éminent, les talents d'un haut juriste et d'un maître de notre Université aux vertus d'un président de Société de saint Vincent de Paul. Je me figure que j'ai connu dans cet ami parfait quelque chose d'équivalent à ce que fut un Frédéric Ozanam. De tels hommes, par leur bon sens, leur culture, leur force de travail et leur bonté sont de véritables trésors français. Nous l'aimions et le respectons.

J'ai conscience d'être au-dessous de la vérité quand je me fais dans ces termes l'interprète des grands blessés qu'il a fraternellement aidés et de ses collaborateurs.

Veillez agréer, mon cher Directeur, toutes mes amitiés.

MAURICE BARRÈS.

M. Souchon, notait M. Jean Guiraud dans la *Croix* (1^{er} août 1922), était un juriste de haute valeur qui avait appuyé sur l'histoire ses études juridiques. Il s'était spécialisé de plus en plus dans les questions agricoles et, récemment, il était envoyé, pour les traiter comme expert, à la Société des Nations.

C'était un esprit pondéré, modéré et bienveillant. Quel que fût l'intérêt passionné qu'il prenait à une question, il la traitait posément, l'envisageant sous tous ses aspects, plein de courtoisie pour ses contradicteurs quand il en trouvait.

Il était catholique et ne s'en cachait pas, pratiquait sa religion dans sa vie publique comme dans sa vie privée. Il était membre de la Conférence de saint Vincent de Paul de Saint-Pierre du Gros-Caillou. Dans son département de la Haute-Loire, où il jouissait d'une grande consi-

dération, il avait été l'un des promoteurs de l'Union catholique, son action s'exerçant sur tous les terrains, y compris le terrain électoral. En février 1913, il avait été l'un des cinq initiateurs de la tentative qui fut faite alors pour grouper les catholiques de France dans l'action civique pour la défense de leurs droits. Cette action catholique ne l'empêcha pas d'avoir de nombreuses amitiés en d'autres milieux, telle celle qui le liait à M. Millerand. C'est qu'il s'imposait à tous par la loyauté de son caractère, la fermeté et la courtoisie de ses opinions.

Souchon, écrivait M. Henri Joly dans le *Journal des Débats* (3 août 1922), enseignait à l'Ecole la législation rurale et agricole. Il y était préparé par ses relations provinciales et par la connaissance qu'il avait prise directement de ce qui devait être l'objet de ses études théoriques. Sa science économique dépassait d'ailleurs le cercle où il était appelé à professer. A l'Institut, il était toujours prêt à donner des avis précieux sur les diverses questions de l'heure présente. En dehors de l'Académie, le mélange de haute courtoisie et de calme autorité qui émanait de toute sa personne avait fait de lui un président très désigné de mainte œuvre charitable, économique et catholique. Là, il savait soutenir les aspirations libres et généreuses, mais il savait aussi les maintenir dans la prudence qu'il sentait commandée par la raison et par l'expérience des réalités humaines, de leur force de résistance et de leurs droits.

Le 5 août 1922, M. Colson, parlant au nom de l'Académie des Sciences Morales, s'exprimait en ces termes sur le défunt :

Il était un de ces hommes rares qui honorent les corps dont ils font partie plutôt qu'ils ne reçoivent d'eux un lustre supplémentaire. Dans ma longue carrière je n'ai point rencontré de jugement plus sûr, d'âme plus haute, d'esprit plus détaché des intérêts personnels pour ne se soucier que de la vérité, de la science et du bien public. Profondément chrétien, il ne se laissait influencer en rien par la partialité qu'engendre souvent toute conviction absolue. Cruellement éprouvé par la perte d'un fils unique, par la perte de sa femme, après de longues souffrances, il gardait toute l'aménité d'un homme heureux.

Ce côté rare de la physionomie de Souchon est à retenir soigneusement car il indique un grand cœur ; il a été présenté avec émotion par son ami intime, M. le professeur Hitier :

Ce qu'il y a eu d'admirable chez Souchon, c'est l'exemple qu'il a donné en face des coups qui l'ont frappé.

Ceux qui ne connaîtraient que ce que j'ai dit de la vie officielle de

Souchon, si pleine d'honneurs et de succès de carrière accumulés, pourraient croire qu'il fut un homme heureux. Combien ils se tromperaient. Sa vie n'a été qu'un long calvaire toute d'épreuves au foyer domestique. Sa mère brûlée vive dans un épouvantable accident; sa belle-sœur assassinée; sa femme disputée pendant vingt ans à un mal mystérieux; son fils unique emporté après des mois d'agonie (1). Ce furent les épreuves successives réservées à Souchon.

Devant les unes et les autres il s'inclina, ne se reconnaissant pas le droit de discuter ni de se révolter et puis, au lieu de se renfermer dans sa douleur, Souchon estima que le devoir lui commandait de se faire violence et de se donner aux autres. Il se donna sans compter.

D'abord aux neveux et nièces de sa femme restés orphelins. Il fut pour eux le protecteur vigilant et sûr. Il fut récompensé de ses soins par l'affection de tous, en particulier par le dévouement, on peut dire filial, de la nièce qui, restée à son foyer après la mort de M^{me} Souchon, épargna à son oncle l'horreur de la maison vide.

Il se donna aux pauvres, aux malheureux, dans les œuvres religieuses vers lesquelles se portait sa foi, telles les conférences de saint Vincent de Paul, aux œuvres sociales sans caractère confessionnel par besoin de se dépenser et quand sonna avec le mois d'août 1914 l'heure où la France fit appel au dévouement de tous ses enfants, Souchon fut un des premiers à comprendre que, pour ceux que leur âge dispensait de partir, il y avait un devoir à remplir à l'arrière. Ce devoir, il le remplit et au delà aussi comme secrétaire général de la Fédération des Mutilés, l'œuvre de Maurice Barrès et de Barthou.

Enfin, Souchon, resté seul, se donna à ses amis. L'amitié fut, on peut dire, le culte de sa vie. Il fut toujours un ami incomparable.

Cet homme très répandu, qui comptait tant de relations dans les milieux les plus divers, gardait jalousement son intimité à un cercle d'amis serrés autour de lui.

A côté de collègues de Souchon à la Faculté, ses contemporains immédiats, on trouvait des camarades de sa jeunesse d'étudiant de Nancy et de Paris qui, en dépit de la diversité des carrières embrassées, lui avaient gardé une fidélité inaltérable, aussi des camarades du Palais connus au temps du stage et d'autres encore.

Quand ces hommes se rencontraient à la table hospitalière de Souchon, il n'avait pas besoin de les présenter les uns aux autres. Tous se

(1) M^{me} Léon Souchon, née Adèle Le Bleu, est décédée à Espaly-Saint-Marcel le 5 septembre 1904; M. Léon Souchon est décédé le 12 novembre 1914; M^{me} Auguste Souchon, le 28 octobre 1919.

connaissaient et étaient en confiance, unis par ce lien très puissant de l'affection vouée à l'ami commun (1).

Malgré les soucis inhérents à ses hautes fonctions et son éloignement ordinaire du Puy, Souchon gardait une affection particulière pour les choses et les gens de son pays. Il fut, il y a trente ans, un des causeurs les plus brillants de la première série de conférences organisées au Puy grâce à l'initiative de MM. Ch. Dumont, Lévy, Pecquery et Raphaël, professeurs du lycée; et en remerciant de son élection comme membre d'honneur de la Société académique, il nous exprimait naguère ses regrets de ne pouvoir prendre à nouveau la parole aux Vendredis dans cette salle des Ambassadeurs qu'il connaissait bien et où il avait été applaudi.

Sa mémoire fidèle ramenait fréquemment son esprit vers la maison d'Espaly, se mirant dans les eaux de la Borne, en face de la silhouette fauve du Puy se découpant sur l'améthyste sombre des Cévennes. Il mettait une sorte de coquetterie à assister aux réunions de la Société des Enfants de la Haute-Loire à Paris, et il se plaisait à pencher sa stature élevée sur le visage historique de sa province, à en scruter les traits, à en déterminer les contours, à en pénétrer l'âme.

En 1922, il écrivait une préface aux *Médailles d'Auvergne et de Velay* de MM. Georges et Pierre Paul, et, en quelques phrases, il accusait précisément les reliefs de la physionomie morale des habitants de ce pays-ci, quelques uns des « traits éternels » du Velay.

Les hommes toujours sont modelés par la nature et par l'histoire. Quelle nature est mieux capable que la nôtre de donner sa forte empreinte? Notre histoire a été grande. Il y a eu des heures du Moyen Age où Le Puy-Sainte-Marie était une des capitales religieuses de l'Europe. Au xvi^e siècle, des scènes se sont déroulées dans nos montagnes, qui sont les plus épiques dans le plus grand drame de conscience qu'ait jamais vécu la France. Les descendants des pèlerins, des croisés et des ligueurs, vivant dans nos durs rochers sous notre ciel lumineux mais rigoureux, ne peuvent pourtant pas être de la race élégante et facile que trouve la Loire en descendant vers la plaine...

Il reste que nos grands hommes ont été plutôt des soldats et des

(1) Hitier, *op. cit.*, p. 20-22.

politiques que des lettrés et des professionnels de la science. C'est peut-être que la spéculation purement intellectuelle demande des inquiétudes que ni notre terre ni notre histoire ne nous ont apportées.

On peut se demander aussi quels sont dans l'action même les traits caractéristiques de notre race vellave... Quelques-uns de nous sont violents et nous n'avons pas le droit d'oublier un Saint-Vidal... Pourtant nos violences ne sont jamais de celles où s'évapore la volonté. Celle des nôtres est singulièrement contenue. Voyez un cardinal de Polignac ou un maréchal Fayolle... Mais il y a chez nous aussi un sens aigu de la réalité psychologique. Il n'est peut-être pas de régions françaises où l'esprit de finesse soit plus répandu. C'est même un jeu dans lequel nous sommes souvent redoutables parce que la nature plus d'une fois ne donne pas à nos hommes les apparences aigues qui mettent tout d'abord en éveil le possible adversaire...

Voilà une synthèse qu'approuveront tous ceux qui ont pratiqué nos annales et ont voulu découvrir notre paysage, l'originalité de nos villes et de nos bourgs, comprendre le langage de nos monuments, lire aussi entre les lignes des parchemins poudreux et interpréter les récits des chroniqueurs.

Et de savoir combien Auguste Souchon, ayant senti profondément sa terre, était apte à l'exprimer, cela rend plus vifs nos regrets de la disparition si prématurée d'un homme qui faisait honneur à sa race et qui, tel un d'Alègre, un Polignac, un La Fayette, un Fayolle, *servit* avec distinction, par les mêmes qualités, à la fois les nobles traditions de sa petite patrie et les intérêts primordiaux de la France dans le monde.

HOMMAGES

AVENIR DE LA HAUTE-LOIRE.

1922, 3, 4, 9 août. — Auguste Souchon. — Ses obsèques.

LA HAUTE-LOIRE.

1922. 31 juillet, 4 août. — Auguste Souchon.

LE TEMPS.

1922. 31 juillet. — Auguste Souchon.

LE JOURNAL DES DÉBATS.

1922. 1^{er} et 3 août. — Auguste Souchon.

L'ECHO DE PARIS.

1922. 1^{er} août. — Auguste Souchon.

LA CROIX.

1922. 1^{er} août. — Auguste Souchon.

LA RÉFORME SOCIALE (Bulletin de la Société d'Economie sociale).

1922. Décembre. — Discours de M. Duval-Arnould, député de la Seine, à la séance du 13 novembre 1922.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES AGRICULTEURS DE FRANCE. Supplément.

1922. Septembre. — Note de M. Hitier.

1923. Avril. — Discours du marquis de Vogüé.

JOURNAL OFFICIEL.

1922. 11 octobre. — Eloge du secrétaire perpétuel de l'Académie d'Agriculture.

NOUVELLES RELIGIEUSES.

1922. 1^{er} septembre. — Auguste Souchon.

AUGUSTE SOUCHON, membre de l'Institut, membre de l'Académie d'Agriculture, doyen de la Faculté de Droit de l'Université de Paris.

Notice lue à la rentrée de la Faculté de Droit le 14 décembre 1922 par Joseph HIRIER, professeur à la Faculté de Droit et à l'Institut agronomique.

Paris, Les Presses Universitaires de France. In-8°, 23 p.

BIBLIOGRAPHIE (1)

I. — LIVRES ET BROCHURES

DE L'INCAPACITÉ DES ENFANTS DE FAMILLE EN MATIÈRE D'OBLIGATIONS CONTRACTUELLES DANS LE TRÈS ANCIEN DROIT (Thèse de doctorat, 1889).

DE L'EXÉCUTION DES CONTRATS SYNALLAGMATIQUES PASSÉS PAR LE FAILLI ANTÉRIEUREMENT A LA FAILLITE (Thèse de doctorat, 1889).

LES THÉORIES ÉCONOMIQUES DANS LA GRÈCE ANTIQUE. Paris, 1897, 1 vol. in-8°.

LA PROPRIÉTÉ PAYSANNE. Paris, 1898, 1 vol. in-8°.

LES CARTELS DE L'AGRICULTURE EN ALLEMAGNE. Paris, 1903, 1 vol. in-8°.

LA CRISE DE LA MAIN-D'ŒUVRE AGRICOLE EN FRANCE. Paris, 1914, 1 vol. in-4°.

Auguste Souchon écrivait, quand la mort est venue le surprendre, un livre sur *la Politique agraire en Europe*.

..

Brochures publiées par le Musée social en vue de l'Exposition de San-Francisco, 1915 :

AGRICULTURAL CREDIT IN FRANCE (70 pages).

MUTUAL AID IN AGRICULTURAL INSURANCE (42 pages).

COOPERATION OF PRODUCTION AND SALE IN FRENCH AGRICULTURE (29 pages).

AGRICULTURAL SOCIETIES IN FRANCE (93 pages).

..

LA MAIN-D'ŒUVRE AGRICOLE PENDANT LA GUERRE. (Association nationale d'expansion économique 1917), 11 pages.

(1) Nous devons les éléments de cette partie de notre travail à M. Eugène Mercier auquel nous adressons nos vifs remerciements. Sans avoir la prétention d'être complète, cette bibliographie présente le relevé des principaux travaux d'Auguste Souchon.

II. — REVUES

Revue critique de législation et de jurisprudence.

Tome XX (1891). — P. 223. Droits du conjoint survivant dans la succession du conjoint prédécédé.

Tome XXIV (1895). — P. 372. Les questions de domicile de secours et la loi du 15 juillet 1893.

Revue du Droit international public.

Tome I (1894). — P. 513. Les questions de désarmement.

Revue d'économie politique.

Tome XIV (1900). — P. 421. La dernière enquête royale sur la crise agricole en Angleterre.

Tome XVII (1903). — P. 289. L'alcool et son cartel en Allemagne.

Tome XVIII (1904). — P. 273. L'agriculture anglaise et le protectionnisme.

Revue politique et parlementaire.

Tome IV (1895). — P. 122. A propos de la conversion de l'Unifiée égyptienne.

Tome XXIX (1901). — P. 63. L'organisation coopérative de la vente du blé.

Tome XXX (1901) et **Tome XXXIX** (1904). — P. 376 et 377. Un nouveau traité d'économie politique.

Tome XXXII (1902). — P. 431. L'industrie sucrière en France après la Conférence de Bruxelles.

Tome XLIII (1905). — P. 368. L'avenir du socialisme.

Tome XLIX (1906). — P. 156. Quelques livres nouveaux.

Tome LXXXVI (1916). — P. 167-183, 303-325. La hausse des prix et les projets de taxation.

Tome CVIII (1921). — P. 327. La Société des Nations et les réglementations agricoles.

La Réforme sociale.

Tome IV, 6^e série (1907). — P. 620. De la participation aux bénéfices.

Tome VIII, 6^e série (1909). — P. 722. Les grèves des ouvriers de l'agriculture.

Tome X, 6^e série (1910). — P. 236. La situation économique actuelle des petits et moyens industriels et commerçants.

Tome X, 7^e série (1913). — P. 16. L'école de la paix sociale et la tâche de demain.

Tome X, 8^e série (1920). — La vie chère et sa répercussion sur le patrimoine intellectuel du pays.

Bulletin du Ministère de l'Agriculture.

1913. — Indemnité pour cause de plus-value aux fermiers sortants.

Séances et travaux de l'Académie des Sciences morales et politiques.

1910. — P. 828. La crise de la main-d'œuvre dans l'Agriculture française.

1918. — P. 641. La question des mutilés.

ÉTUDES SUR L'HISTOIRE DE L'ART DANS LA HAUTE-LOIRE

PEINTRES ET SCULPTEURS DU VELAY

(Suite)

Les restes de l'ancien autel de Saint Paulien sont formés de pilastres et de morceaux de frises dont on a formé une armoire dans la sacristie, et d'un petit retable à fronton fermé qui sert aujourd'hui d'ornement aux fonts baptismaux.

Ce rétable est formé d'un fronton supporté par des colonnes corinthiennes cannelées aux deux tiers, le bas des colonnes décoré de feuilles de vigne, sarments et raisins.

Le couronnement est orné d'artichauts, de pommes de pin, et le même motif est reproduit dans la frise dont le modèle est très étoffé.

Des pilastres placés derrière les colonnes sont ornés de feuilles et fleurs de lierre, motifs reproduits sur les pilastres de la sacristie.

Toutes les sculptures sont exécutées par un véritable artiste : le dessin en est varié, élégant, les modelés sont vigoureux et justes, accrochant bien la lumière, les ombres bien réparties.

Un caractère assez frappant est l'absence de toute stylisation dans l'interprétation des feuillages. Ce caractère permet de dater le travail de Saint Paulien de quelques années avant celui de l'église du Collège.

On peut le placer au début du ^{xviii}^e siècle, et les ressemblances dans la composition et le choix des motifs de décor sont assez précises pour qu'il soit possible de le croire sorti du même atelier

que le retable corinthien de l'église du Collège. Cet atelier serait dans notre hypothèse celui de Claude et de Gabriel Crouzet dont on trouve comme une signature dans la maladresse avec laquelle sont exécutées les figures de chérubins, presque toutes assez laides et vieillotes.

Les Crouzet, conservant en cela le caractère de leurs prédécesseurs du *xv^e* siècle, étaient de bons décorateurs, mais de médiocres statuaires.

Le tableau de Guy François qui occupe le milieu du retable au fond du chœur de l'église du Collège du Puy porte la date de 1619. Si l'on écarte l'hypothèse indiquée plus haut du transfert d'un retable de Saint-Pierre-le-Monastier au Collège, retable dans lequel ce grand tableau aurait été encadré cinquante ans après son exécution, on doit admettre que cette décoration est contemporaine de la construction de l'église.

La décoration de l'église du Collège présenterait ainsi un intérêt spécial pour l'histoire de l'art —, nous y verrions un témoin de l'évolution subie par l'art religieux durant le dix-septième siècle, et cela serait d'autant plus intéressant que selon toute vraisemblance l'église du Collège du Puy est le premier essai en France du style auquel les Jésuites devaient donner leur nom et dont on se fait en général une idée fausse.

Le mouvement de la Réforme avait au seizième siècle fait sortir l'Église catholique de la sécurité dont le résultat avait été dans la décoration l'abandon sensuel de la Renaissance. La lutte contre l'hérésie amena dans l'administration des intérêts religieux une tendance à l'austérité, et suivant l'influence des idées sur les arts, l'architecture, la sculpture et la peinture abandonnèrent l'imitation dangereuse de l'antiquité pour rechercher avant tout l'expression de la pensée chrétienne, et la meilleure appropriation des églises aux besoins de la religion.

Pour donner au culte toutes les commodités nécessaires, Vignole reprit les formes romaines et créa ce type d'église à vaste vaisseau central entouré de chapelles, voutée en coupes et en berceau, permettant d'avoir beaucoup de place et de lumière, qui fut le modèle de l'architecture religieuse pendant plus de deux siècles sous le nom de style jésuite ou baroque.

L'église est au début vaste, sévère, sans ornements. En Italie, grâce à l'abondance des artistes, elle est aussitôt décorée de peintures, et les autels, réduits dans leurs dimensions pour éviter de masquer les tableaux, ne donnent pas l'occasion de créer des œuvres de sculpture. En France, le décor reste longtemps pauvre, car les artistes, chassés par les guerres de religion, ne sont pas encore allés en Italie chercher un enseignement qui devait suppléer aux traditions perdues.

Le père Martellange avait étudié en Italie avant que le style du Gesu fût déformé par les placages de sculptures contournées qui donnent à cet art sévère le caractère sous lequel on le voit le plus souvent, caractère riche et parfois peu religieux.

Mais lorsqu'il établit en s'inspirant de Vignole les plans de l'église du Collège du Puy, la sévérité primitive de l'art religieux de la Contre-Réforme, ou plutôt de la contre-Renaissance, commençait à s'atténuer. Rome triomphait de l'hérésie, et ce triomphe se traduisait au dehors par la plus grande richesse dans l'ornementation des sanctuaires.

L'intérieur des églises, parfois envahi dans certaines régions de l'Espagne ou de l'Italie par une excessive profusion d'ornements, est en France décoré de retables en bois souvent doré et peint, qui entourent la nef et lui donnent un aspect de richesse sans rompre les lignes de l'architecture.

Certains de ces retables, comme celui de Naves en Corrèze, sont de véritables monuments de bois, dont la construction a duré de longues années.

Les retables de l'église du Collège du Puy sont au nombre de cinq, leur construction paraît s'échelonner dans tout le cours du ^{xviii} siècle. Le dernier en date, un retable construit en 1737, aux frais de Lamic, dit Mylord, baron de Lardeyrol, ne paraît pas avoir laissé de traces, et le plus ancien est vraisemblablement celui qui décorait la chapelle donnée vers 1620 par Jehan Laurens, official du chapitre (1).

Le retable du chœur est le plus important. Il occupe toute la largeur et plus des deux tiers de la hauteur de la nef. Il est entiè-

(1) Monlezun, *L'Église Angélique*.

rement doré, mais autrefois il dut avoir, suivant l'usage, un fond de couleur.

La partie principale du retable se compose de six colonnes, dont quatre, groupées par deux, encadrent avec un fronton entrecoupé le beau tableau du *Christ en croix* de Guy François. Deux niches de chaque côté du tableau contiennent des statues de saint Pierre et de saint Paul, et deux colonnes soutiennent de chaque côté l'entablement.

Ces colonnes sont d'un bon style corinthien à cannelures; leur partie inférieure est décorée « à la rustique » de têtes de chérubins, rubans et festons composés de fleurs, de pommes et de grenades.

Les deux colonnes qui occupent les extrémités du retable sont plus anciennes que les quatre autres : les cannelurés, mieux répartis, sont moins régulières, le relief du décor à la rustique au bas des colonnes est plus apparent, le modelé est plus robuste, l'ensemble du décor, composé de têtes de chérubins soutenant des rubans et des bouquets de fruits, d'un dessin plus gras. Les quatre autres colonnes furent assurément faites ou refaites au moins cent ans plus tard, car leur dessin d'ornement présente la maigreur caractéristique du milieu du XVIII^e siècle. La même observation s'applique aux dés de colonnes, dont les arabesques sont également différentes et présentent les mêmes caractères.

Les six chapiteaux, très élégants, nullement contournés, paraissent être contemporains des colonnes les plus anciennes.

Derrière les colonnes sont des pilastres peu apparents, décorés de feuilles de vigne.

Les dés de colonnes à droite et à gauche du retable sont reliés par deux grandes arabesques drapées soutenues par des têtes de chérubins, avec festons de pommes et raisins, et grosses volutes.

La partie centrale est occupée par le grand tableau du *Christ en croix* avec la Vierge, sainte Madeleine et saint Jean-Baptiste, de Guy François.

Deux consoles rondes ornées de chérubins soutiennent les deux statues de saint Pierre et de saint Paul, sans caractère. Ces statues occupent des niches surmontées de têtes de chérubins avec de grosses chutes de festons.

L'entablement de style corinthien est plat sur les côtés et surmonté de deux petits frontons cintrés qui semblent parasites :

est facile de voir qu'ils ne sont pas dans l'axe de la décoration. Au milieu est un grand fronton entrecoupé sur les glacis duquel sont deux anges couchés, dont l'exécution ne paraît pas remonter sensiblement plus haut que le début du dix-huitième siècle.

Au milieu du fronton est une autre décoration formée de deux colonnes ornées de guirlandes, accostées de deux volutes formant des consoles renversées supportant un autre fronton entrecoupé que terminent les armes de la Société de Jésus surmontées d'un chérubin.

Entre les colonnes est un bas-relief fort laid, où l'on distingue le Père Éternel bénissant, entouré de nuages et de chérubins; au dessous est le Saint-Esprit.

Au dessus des frontons circulaires sont deux anges de grande taille, aux vêtements dorés, aux chairs polychromes; ils tiennent les armes de la société de Jésus, une colonne et un objet qui paraît représenter une lance.

Si ce sont les anges de l'église de Saint-Pierre-le-Monastier, il faut admettre que la colonne étant le pilon dont parle le registre des marguilliers, la croix a été remplacée, de même que les armes des marguilliers, dans le remaniement général qui a transformé tout le retable.

Dans son état actuel, et malgré les transformations subies ainsi que les détériorations qui ont pu résulter d'un séjour prolongé dans les combles de l'édifice, ce retable conserve une belle allure décorative. Ses auteurs étaient certainement des artistes qui possédaient le sens des belles lignes d'architecture, et la lourdeur de certains détails, accentuée peut-être par le travail d'un doreur moderne (1), n'enlève rien à l'heureux effet d'un ensemble tout à fait monumental.

L'autel primitif devait être, suivant le type des églises de style jésuite, appliqué au mur sous le tableau de Guy François. Cette disposition, qui permettait de laisser au chœur beaucoup de place, fut abandonnée vers le milieu du xvii^e siècle pour celle plus encombrante des autels isolés au milieu du chœur, surélevés par des gradins. L'autel actuel, entièrement de bois doré, serait

(1) Vidal, d'Yssingeaux, qui exécuta cette réparation en 1827.

d'un effet décoratif beaucoup plus intéressant si les huit colonnettes corinthiennes du tabernacle étaient débarrassées des lourdes volutes qui furent ajoutées de chaque côté et ne s'y rattachent aucunement. Entre ces colonnes sont des arcatures ornées de statues de saintes sans caractère. Les motifs de décoration : cuirs, fleurs, festons, sont traités avec vigueur.

Sur cette partie de l'autel, qui paraît être la plus ancienne, on a ajusté tant bien que mal un édicule octogonal formé de huit colonnes corinthiennes supportant une balustrade à jour surmontée d'un petit dôme et d'une lanterne qui porte une statuette du Christ ressuscité. Cet édicule provient d'un autre autel, et le tombeau, d'une exécution assez robuste, mais lourde, avec des guirlandes aux coins, porte les caractères du XVIII^e siècle. On peut dire que cet autel provient d'au moins trois meubles différents.

Il est impossible de préciser davantage, et même d'affirmer simplement quelques dates, car ces divers travaux, bien qu'ils dussent être d'âges très divers, sont assurément sortis du même atelier, et les motifs de décoration se répétant indéfiniment peuvent causer des erreurs d'un demi-siècle, si l'on se base sur eux pour indiquer une date.

On peut cependant grâce à la vigueur des modelés et à l'ampleur des lignes décoratives placer l'exécution des deux grands autels latéraux au début du XVII^e siècle.

Le retable de l'autel consacré au Sacré-Cœur, dont le tableau, attribué à Guy François, représente la Vierge, l'Enfant Jésus et saint Ignace, ne doit pas être postérieur à l'année 1650. L'identification des armes peintes sur le tableau permettrait peut-être de préciser davantage.

La frise et le fronton de ce retable ne sont pas à leur place ; ils sont en faux aplomb sur les colonnes, et celles-ci ne sont pas supportées par les dés qui leur étaient destinées : ceux qui les portent sont beaucoup trop petits.

Cette reconstitution défectueuse est fort regrettable car le retable présente un réel intérêt. Les colonnes corinthiennes torsées, de belles proportions, sont régulières, les révolutions bien tournées, et l'ornement formé de feuilles et de sarments de vigne sculptés à jour est d'un habile travail.

Le tabernacle est orné aussi de colonnettes torsées bien sculptées avec le même décor; de chaque côté est une frise ornée de chérubins à quatre ailes supportant des guirlandes de pommes et de raisins et des draperies.

Les deux grosses volutes en forme de consoles renversées qui soutiennent l'ensemble du retable sont d'un superbe modelé.

C'est du travail des Crouzet de la meilleure époque, sans doute de la première moitié du ^{xviii} siècle.

L'autel qui fait face à celui du Sacré-Cœur, au retable duquel se trouve le tableau de l'Adoration des Bergers, est assurément de la même époque et en partie de la même main. On n'y relève que des différences de détails. Le tabernacle a disparu.

Deux autres autels, dédiés aujourd'hui à saint Joseph et à saint François-Régis, n'ont pas la même importance. Leur décor plus sec fait supposer que leur date est plus récente, mais les motifs de la décoration sont toujours les mêmes; ils sortent du même atelier.

Nous ne possédons pas la preuve directe que cet atelier fût celui des Crouzet, mais une pièce découverte aux archives de l'Hôpital Général du Puy permet de le supposer avec quelque sécurité. C'est une quittance pour des réparations à l'un de ces retables.

« L'an mil six cent septante-trois et le neuvième jour du mois de janvier après midi par devant moi notaire royal de la ville du Puy soubssigné et tesmoins bas nommés présents formellement établis sire Gabriel Crouzet maître doreur sculpteur de la presant ville lequel de gré et libre volonté a confessé avoir heu et reçu devant nous notaire et tesmoins de Laurans Arnaud, laboureur du lieu de Charantus paroisse de Coubon présent et acceptant, la somme de trante livres en bonnes espèces de louis et de demi louis, blancs et autre monnoye jusques au parfaict de ladite somme et ce pour samblable à lui accordée verbalement par messieurs les adicistans et autres confrères de la grande congrégation du collège de la presant ville pour dorer les figures de saint Joseph et s' Joachin qui sont au retable de la chapelle de ladite congrégation laquelle somme avoit esté donnée et léguée à ladite congrégation par feu messire Maurice Dasquemye, vivant prêtre

et chanoine en l'esglise cathedrale notre dame de ladite présent ville par son testament solempnel du treizieme novambre mil six cent soixante dix dont l'acte de subscription et receu par M^e Treveys notaire royal par lequel il aurait voullu que ladite somme de trante livres fut employée a dorer lesdites figures de laquelle du consentement de messire Jacques Blachiere prêtre docteur en théologie prefaict de ladicte congrégation pour le payement dudit prix faict verbal ledit Crouzet a quitté et quitte ledit Arnaud ensamble les messieurs de ladite congrégation et hoirs dudit feu sieur Dasquemye lesdits hoirs absants moi notaire pour eux pressant et acceptant avec promesse de ne leur en rien plus demander en payement ni de hors. Et ainsy l'a promis et juré soubz submission et obligation de ses biens aux rigueurs de toutes cours avec deue renonciation.

Faict au Puy présents M^e Mathieu Rome docteur et advocat en la cour de Monsieur le senechal dudit Puy, Anthoine de Tallon sieur de la Ribeyre, Estienne Augier, praticien de ladite ville soussignés avec lesdits establis et moy notaire royal soubsigné Treveys nottaire Blachiere curé, G. Crouzet, de Thallon presant Rome presant moi presant Bergognon aussi présent.... »

Cet acte ne nous donne pas d'indications définitives, car il est difficile de reconnaître aujourd'hui la chapelle de la congrégation, et les statues de saint Joseph et de saint Joachim ont disparu depuis longtemps. Nous y trouvons cependant une probabilité de plus en faveur de notre hypothèse ; on devait s'adresser pour les réparations, comme on le fait encore de nos jours, aux ateliers qui avaient exécuté le travail primitif.

Derniers Travaux : SAINT-VICTOR-MALESCOURS. — HÔPITAL-GÉNÉRAL. AUBENAS.

Gabriel Crouzet devait être chargé dans l'atelier de famille de travailler pour l'extérieur. Nous avons rencontré déjà son nom dans les directions les plus diverses, et après l'avoir vu à Brioude, nous le trouvons à l'autre bout du diocèse, à Saint-Victor-Malescours. Voici le prix fait de l'autel de Saint-Victor (1).

(1) Communiqué par M. Albert Boudon.

« L'an 1669 et le premier jour du mois de mai, entour midi, par devant moy, Espanhon, notaire royal soubsigné, et tesmoings bas nommés.

Se sont establys en leurs personnes Monsieur M^e Claude de Rulier, docteur en théologie, prêtre et curé de l'esglise parrochiale de Saint Victor de Malescourtz et archiprêtre de Monistrol.

Barthélemy Duplay, laboureur, du lieu de Fraisse.

Jacques Peyrard, laboureur du lieu du Molin de Vial, en ladite paroisse et marguilliers de ladite paroisse ;

et III^e Jean Brun de Lanthenas, docteur ès droits, avocat en la seneschaussée du Puy, comme parrochien de la dite paroisse ;

lesquels de leur gré, ont bailhé à pris fait à sire Gabriel Crouzet, m^e esculteur dudit Puy, presant et acceptant, à faire ung tabernacle dans le maistre autel de ladite esglise de saint Victor lequel tabernacle sera en longueur de cinq pieds et d'hauteur à proportion avec ung degré au dessous de sept pieds et demy de longueur, et tout le tabernacle sera doré d'or fin, bruni, brettelé et matte et embelli de fleurons dorés d'or bruni fin, et lequel tabernacle sera fait conformément au dessin bailhé et signé par ledit Crouzet ensemble pour les autres parties auquel y est escript, paraffé ne varietur.

Lequel tabernacle ledit Crouzet sera tenu comme il a promis d'avoir fait et parachevé à la feste prochaine de Nostre Dame de septembre, que lesdits sieur de Rulier, Duplay et Peyrard ont promis de faire apporter audit saint Victor, à leurs despens, et ledit tabernacle ledit Crouzet sera tenu d'aller dresser audit saint Victor, sans préthandre aulcung sallayre (1), à la charge par lesdits bailheurs de payer les frais et despans dudit Crouzet, et ledit tabernacle fera moyennant le prix et somme de cent quarante livres que lesdits sieurs de Rulier et Brun de Lanthenas, ensamble lesdits sieurs Duplay et Peyrard establys solidairement l'ung pour l'autre et le seul pour le tout sans division d'action ont promis de payer audit Crouzet, scavoir, dans quinze jours prochains la somme de 40 livres, et les 100 livres restant, lors

(1) Il est à remarquer que telles sont encore les conditions des sculpteurs qui exécutoient des autels dans la région du Puy.

que ledit tabernacle sera posé, à payne de despans, domaiges et inthérests.

Et oultre la susdite somme de 140 livres, le dit sieur de Rulier, curé, le dit sieur Brun de Lanthenas, ensemble lesdits sieurs Duplay et Peyrard seront tenus comme ils ont promis payer la somme de quatre livres aux compagnions qui travailleront audit tabernacle lorsqu'on posera icelluy.

Et oultre et par dessus ledit tabernacle, ledit Crouzet sera tenu comme il a promis de faire deux figures pour mettre l'une en chacung cousté dudit tabernacle pour embellir le susdit maistre autel, l'une de ses figures sera le pourtraict de Saint Victor et l'autre de Saint Pancrasse, et chacune figure sera d'haulteur de trois pieds oultre le pied d'estal, painctes, dorées, estauffées et glassées lesquelles deux figures le dit Crouzet sera tenu d'avoir fait à ladite fête prochaine de N.-D. de septembre, etc... »

Après la mort de Claude Crouzet, en 1670, Gabriel devient le chef d'atelier, et se fait aider par deux de ses fils, Claude et Claude Gabriel.

On le trouve toujours occupé à l'église de Saint-Pierre-le-Monastier, dont Claude Gabriel fut marguillier en 1679.

En 1670 « à maitre Crouzet esculpteur pour la façon ou dorure du tabernacle qu'a été posé audit autel de paroisse de ladite église Saint Pierre, a été payé la somme de 25 livres » et « pour les cadres des douze apôtres et annonciation posés sur lesdits deux autels de paroisse et de Saint Sebastien a été payé suivant le marché fait avec lui la somme de 55 livres. Pour les tableaux posés audits cadres au nombre de 15 à raison de sept livres pièce, montant 90 livres.

En additionnant tous les versements successifs, on trouve que le retable de Saint-Pierre-le-Monastier fut payé aux Crouzet 285 livres. Si l'on considère que ce prix représente sans doute la valeur de la seule main-d'œuvre, on peut supposer que le travail était important.

Le bas prix des tableaux ou bas-reliefs à sept livres pièce — avec un rabais de 15 livres sur 105, — confirme l'opinion préconçue que peuvent donner sur la médiocrité des figures de l'atelier Crouzet les termes du prix-fait de Saint Victor, où l'on paraît en faire peu de cas.

En 1673 on paie à maître Gabriel Crouzet pour la frise qui se trouvait au devant de la grande porte d'entrée de l'église de Saint Pierre (1) « pour la façon de ladite frise, d'un chérubin avec sa pente des fruits au pillier de l'escalier, appert de descharge et acquit du 16 juillet 1673, 8 livres 15 sols ».

Cette frise comportait aussi des bassins (?) qui furent argentés par Gay, peintre, lequel fut aussi chargé de blanchir le chérubin, le tout pour la somme de quatre livres.

En 1674 « pour avoir fait faire une image de Saint Joseph, a été baillé à Gabriel Crouzet, maître esculpteur, la somme de 16 livres (2) et pour avoir blanchi les six bastons du poesle, 2 livres ».

En 1677, Gabriel Crouzet, que l'on a toujours retrouvé faisant de menues réparations à Saint Pierre, entreprend pour l'église de Goudet un travail important, dont voici le prix fait (3).

« L'an mil six cent septante sept et le vingt-troisieme jour du mois de juilhet après midy estably en personne dom Sr Louis Arcis prestre religieux et procurer deuement fondé des auctres Srs religieux du prioré et couvent de Goudet, lequel de son gré à baillé à prix faict à M^e Gabriel Crouzet, sculpteur de la presant ville présant et acceptant, scavoir est de faire un tabernacle avec un Ecce Homo au milhieu et deux figures a chaque costé. L'une de St-Benoit St-Martial St-Marcelin et l'autre de St-Philibert. Et au-dessus dud. Tabernacle un St Image de la Vierge tenant son petit Jesus entre les bras et deux anges a costé et une couronne au-dessus, avec une croix et outre ce deux anges l'ung de chaque costé dudit tabernacle et fere les niches nécessaires conformément au dessain laissé audit M^e Crouzet lequel sera tenu de dorer ledit tabernacle et figures susdites et fere toutes les fournitures tant du boys or et autres couleurs necessaires. Le présent prisfaict baillié par ledit Arcis audit nom, audit M^e Crouzet présent et moy recevant au prix et somme de cent vingt cinq livres en déduction de laquelle somme ledit S^r Arcis a bailhié audit Crouzet la somme de vingt cinq livres en espesses ayant cours par ledit Crouzet retirées

(1) Archives municipales du Puy, G. G. 4, fo 339 vo.

(2) *Loc. cit.*, fo 343.

(3) Minutes du notaire Maréchal. Archives départementales de la Haute-Loire.

devant moydit notaire et tesmoins et de laquelle en aquitte ledit S^r Arcis et le surplus qui est la somme de cent livres ledit S^r Arcis a promis de payer audit M^e Crouzet la moitié à la prochaine feste Nostre Dame de Septambre et le restant lorsque le tabernacle sera porté dans ladite église de Goudet lequel Tabernacle ledit S^r Arcis sera tenu afere porter a Goudet, lequel ledit M^e Crouzet a promis avoir parachevé dicelluy dans deux moys et demy, et outre ce la somme de cinq livres poir estreine que ledit S^r précis a deslivré tout presantement audit M^e Crouzet.

Et Ainsin lesdites parties son promis et juré par tous sermant soubmission et obligation de leurs biens à toutescourtz, etc.. faict au Puy la maison de moy notaire, présans S^r Jean Joseph Sanial bourgeois et Jacques Moulin praticien soudsignés aussi lesdites parties et moy notaire royal sousigné et recepvant.

Arcis, Crouzet, Sanial, Mareschal Nre, Moulin. »

En 1678, le 14 octobre, le journal du curé du Brignon mentionne un traité fait avec M. Crouzet pour les sculptures d'un tabernacle commandé en 1655, et la statue de saint Hugues, évêque de Grenoble, patron du curé.

Gabriel Crouzet avait exécuté pour l'église de Pradelles un tabernacle qui devait être important, car le prix en était de 400 livres.

Les restes de ce tabernacle ont été, avec toutes les sculptures anciennes de l'église de Pradelles, vendus à des brocanteurs du midi pour être remplacés par des statues de plâtre multicolores, au moment de la construction de l'église neuve. C'est ainsi que furent complétés dans nos régions les effets du passage des huguenots et des révolutionnaires. Si la guerre civile est un fléau, l'ignorance en est un autre.

De 1685 à 1694 le succès de l'atelier de Vaneau ne devait guère laisser aux Crouzet que la clientèle des campagnes, aussi les documents qui les concernent deviennent-ils insignifiants.

Ils avaient toutefois conservé la clientèle de l'Hôtel-Dieu du Puy.

On trouve en effet dans les comptes de l'année 1687 la somme de 42 livres 10 sols payée à Crouzet, sculpteur, pour reste du prix fait d'un tabernacle pour l'église du Vernet (1).

(1) Archives de l'Hôpital général du Puy. Compte de 1687, art. 78.

Le 2 septembre 1687, on paie à M. Claude Crouzet, sculpteur, pour le tabernacle de l'église de l'Hôpital général, la somme de 90 livres (1).

Quelques années plus tard, l'hôpital possédait un jeune orphelin dont on voulait faire un artiste, car il recevait en même temps les leçons de Jean-François, maître peintre, et d'un Crouzet sculpteur (Claude ou Claude Gabriel). Cet apprenti se nommait Vincent Lamoureux.

Le 2 juin 1696 il commençait sans doute son apprentissage de sculpteur sur bois, car on payait à Crouzet 45 sols pour les instruments de Vincent Lamoureux, qui étaient « un valet de banc, un maliot de bois et quatre fournois servant à esculpter (2) ».

En 1700 Lamoureux était toujours à l'Hôpital Général, et continuait avec succès ses études de sculpteur. « Le dimanche 13 may 1703 — écrit le directeur Bousse — jay fait ma visite et ay trouvé que Vincens Lamoureux qui a une inclination particulière pour les culture manquoit doutils pour y travailier ayant trouvé le reste de la maison dans le bon ordre » (3).

Dans le compte de P. Rome, chanoine et sacristain de la Cathédrale du Puy, l'un des Crouzet figure à plusieurs reprises.

En 1700 (4) « on a payé à Crouzet sculpteur sept livres quatre sols pour les causes portées en sa quittance du 13 avril 1700 ».

En 1703, dans le compte présenté et affirmé le 3 juillet, il est fait mise « de la somme de trois livres seize sols payé au sieur Crouzet pour avoir poli le cuivre du tabernacle et des anges, et ce outre ce qui luy a été payé pour le monument, comme apert par l'aquit remis ».

Enfin dans le compte présenté et affirmé le 5 septembre 1709 « à M. Crouzet sculpteur, six livres pour deux bras dorés pour les saintes reliques, aquit dudit Crouzet ».

En 1718 il existait trois sculpteurs de la famille Crouzet, *Antoine*, *Claude*, fils de Claude Gabriel, et *Pierre*, fils de Claude II.

(1) Décharge du 2 sept. 1687. Archives de l'Hôpital général du Puy.

(2) Archives de l'Hôpital Général. Pièces justificatives des comptes de 1697.

(3) Archives de l'Hôpital Général du Puy. Registre des Directeurs, f° 284.

(4) Archives de l'Hôpital Général du Puy, compte présenté et affirmé le 21 février 1701.

L'aîné, Antoine, était sans doute le chef de l'atelier ; à diverses reprises, tant dans les registres des paroisses que dans d'autres documents, on trouve Crouzet désigné comme s'il n'y eût qu'un sculpteur de ce nom (1).

Antoine, ou, si l'on préfère, l'atelier Crouzet exécuta dans l'église des Jésuites d'Aubenas (Ardèche) un autel dédié à saint Ignace, saint François-Régis, et au bienheureux Stanislas.

Il avait traité pour le prix de 550 livres, mais l'acte ne fut pas exécuté, et Crouzet fut logé, nourri et payé à raison de 30 sous par jour. Ses aides, Monet et Mailhot, reçurent l'un 12 sous, l'autre 15 (2).

Il est probable, si l'on en juge par les caractères communs aux retables de la chapelle, que les Crouzet durent exécuter presque toute la décoration complétée de 1718 à 1800 par les peintres Sevin de Lyon et Molinari, du Puy.

Dans le retable dont l'attribution aux Crouzet ne peut faire de doute, puisqu'on a publié les pièces justificatives, saint Ignace occupe, entre deux consoles renversées, le milieu de la composition ; il gesticule des deux bras, d'un mouvement un peu contorsionné.

A sa gauche, saint François-Régis est dans une pose analogue ; à droite est une statue de saint Stanislas, sans caractère spécial.

Deux colonnes torses ornées de feuilles de vigne et de grappes soutiennent une frise décorée d'enroulements. Le tout est couronné par un fronton entrecoupé, dont la disposition, d'ailleurs banale, rappelle celle des retables de l'église du Collège du Puy.

On peut faire encore un rapprochement assez précis entre les statues d'Aubenas et celles qui accompagnent le retable vraiment gracieux de la chapelle des Pénitents de Saugues.

Ces boiseries furent achetées après la Révolution, aux religieuses de Sainte-Marie ou à celles de la Visitation (la quittance du voiturier publiée par M. l'abbé Fabre ne précise pas).

On y remarque pareil excès de gesticulation, mais aussi une

(1) En 1711, M. Crouzet, sculpteur, achète des tableaux à la vente du mobilier de Monseigneur de Béthune (Archives de Causans).

(2) Les Jésuites d'Aubenas, par le P. Edouard de Gigord. Paris, Picard éditeur, 1910. Les sculpteurs doreurs employés au début du XIX^e siècle à la réparation du rétable de l'église du Collège n'étaient guère mieux payés.

réelle habileté dans l'exécution des statues. Malgré des fautes d'anatomie ou de dessin trop visibles, on sent dans ces œuvres l'influence d'un enseignement nouveau, celui de Pierre Vaneau ou de ses successeurs.

Cette influence se fait sentir surtout dans la décoration des retables, dont le caractère change. Les volutes, les chutes de festons, les arabesques disparaissent pour faire place à des menuiseries simples, disposées de manière à laisser mettre en valeur les statues plus nombreuses et plus importantes.

LA FAMILLE VANEAU.

Pierre Vaneau est né à Montpellier le 31 décembre 1653, dans la paroisse de Saint-Firmin. Voici le texte de son acte de baptême découvert par M. Paul le Blanc :

« Le même jour a été baptisé Pierre Vaneau, né le dernier décembre 1653, fils à Jacques Vaneau charpentier et à Jeanne Bourgade ; le parrain a esté Monsieur M. Pierre de Florie thrésorier général de France, la marraine Dame Aimée de la Roche vefve à Monsieur de Joly advocat général en la cour des aydes de cette ville.. Canut, curé. »

On voit par la qualité du parrain et de la marraine que le charpentier de Montpellier avait de belles relations. Cette famille était sans doute dès lors protégée comme le fut par Monseigneur de Béthune celle de Pierre Vaneau.

De son mariage avec Jeanne Bourgade de Montbazin, Jacques Vaneau avait eu au moins cinq enfants :

Marie, née le 23 mars 1652, vint sans doute à Monistrol avec son frère, et fut religieuse au couvent d'Yssingaux. Elle recevait probablement de Pierre Vaneau une rente car la veuve du sculpteur en impose le service à ses enfants (1).

Pierre Vaneau fut le second.

Jeanne, née le 7 novembre 1655, fut chargée de diriger la maison de Monseigneur de Béthune. Elle figure sur son testament pour un legs de 1.500 livres qui ne fut jamais payé (2).

(1) Acte de cession de droits entre les enfants Vaneau, publié par M. Georges Boudon, *Bulletin de la Société d'agriculture, sciences et arts du Puy*, année 1902, page 54.

(2) « Je donne à D^{lle} Vaneau qui a soin de ma maison à Monistrol et qui m'a toujours

Elisabeth, née vers 1665, épouse le 15 mars 1691 Mathieu Bonfils, sculpteur à Monistrol ; on lira plus loin son acte de mariage.

Quant à Simon Vaneau, son existence nous est connue par le contrat de mariage de Pierre Vaneau, où Simon fut témoin. Dans cet acte il est indiqué comme étant sculpteur, mais on donne le même titre à Jacques Vaneau le charpentier. L'état civil de cette époque a peu de précision sur ces points de détail, et il est imprudent de conclure à la présence simultanée à Monistrol et au Puy de plusieurs sculpteurs du nom de Vaneau, présence dont il ne reste d'ailleurs aucune trace. Il est du reste bien possible que de 1665 à 1680 Mgr de Béthune ait occupé à divers travaux le père et l'oncle de Pierre Vaneau. C'est même probable, si nous le supposons d'après la protection dont il entourait cette famille. Simon Vaneau vivait encore en 1687 ; cette année il fut parrain de Simon, fils de Pierre Vaneau.

Le 17 juin 1682, Pierre Vaneau, âgé de vingt-neuf ans (et non de vingt-six comme le porte l'acte de mariage) épouse dans la chapelle de l'Evêché du Puy, devant André Hoctein, curé d'Arthemenay en Dauphiné, frère de l'épouse, Marie Hoctein, fille de Michel Hoctein médecin, de Tournon, et sœur de N. Hoctein, médecin à Monistrol-sur-Loire. Marie Hoctein, qui habitait la paroisse de Saint-Georges, était âgée de 23 ans.

Acte de mariage de Pierre Vaneau sculpteur.

L'an mil six cent quatre-vingt-deux et le dix septiesme jour du mois de juin, a esté célébré mariage dans la chapelle de l'Evesché du Puy, devant moi, André Hoctain, prêtre et curé d'Arthemenay en Dauphiné, dans le diocèse de Viesne, frère de l'épouse dessous nommée, par permission de Monseigneur l'Evesque du Puy,

Entre :

Sieur Pierre Vanaux, sculpteur, de la ville de Montpellier, domestique depuis quelque temps de Mgr l'Illustrissime et Révérendissime Messire Armand de Béthune, évesque et seigneur du Puy, fils naturel et légitime de feu sieur Jacques Vanaux aussi

servi fidèlement, la somme de 1.500 livres ». Testament de Monseigneur de Béthune, 25 mai 1703. — Archives de Causans — Communiqué par M. le chanoine Mercier.

sculpteur et de demoiselle Jeanne Bourgade, âgée de 26 ans d'une part.

Et :

Honeste filhe Marie Hoctein fille légitime de feu sieur Michel Hoctein et de demoiselle Marie Mouriau, de la ville de Tournon, diocèse de Valence, habitante aussi en la présente ville de la paroisse de Saint-Georges âgée d'environ 23 ans, d'autre part.

En présence dudit Seigneur Evesque qui les a dispansés de la publication de trois bans, et de Messire Antoine Arcis et Jean-Baptiste Dautier, prêtres et chanoines de l'église Cathédrale de Notre-Dame du Puy, sieur Simon Vanaux, aussi sculpteur, frère du dit époux et M. Louis Levesque, sieur de la Rocque, prévôt de la maréchaussée du Puy, soubsignés avec les dites parties.

Signé : Armand de Béthune, évêque du Puy ; Pierre Vaneau ; Marie Hocten ; Hocten, prêtre, curé d'Artheménay ; Simon Vanau ; Dauthier, prêtre ; Arcis, vic. gén. ; de la Rocque-Levesque, prévôt.

(Publié par M. Georges Boudon — *Bulletin de la Société d'agriculture, sciences et arts du Puy* — année 1879, p. 28).

De ce mariage naquirent :

Louis, marchand et consul du Puy, né au Puy le 7 avril 1683, mort au Puy le 20 septembre 1766 :

Simon, marchand, né au Puy le 1^{er} février 1687 ;

Louis, chanoine de Monistrol, né à le 9 février 1688 ;

Pierre, marchand, né à Monistrol le 9 février 1689 ;

Armand, chanoine, né au Puy le 2 novembre 1690, mort au Puy le 1^{er} mai 1767 ;

André né au Puy le 8 août 1692.

Peut-être faut-il ajouter à cette liste deux autres Vaneau sur lesquels les archives de l'état civil sont muettes et qui peuvent être soit des enfants de Pierre, soit d'autres désignations de Pierre le marchand et d'Elisabeth Vaneau. On trouve en effet un Pierre Vaneau désigné comme chanoine de Monistrol, et une demoiselle Isabeau Vanneau.

Les renseignements que j'ai pu réunir sur les enfants de Pierre Vaneau et leur descendance sont réunis à la fin de l'ouvrage.

Duranson a rapporté, et Malègue et Mandet après lui l'ont

répété, que Vaneau eut des fils sculpteurs qui terminèrent quelques-unes de ses œuvres. On voit par les notes qui précèdent combien ce renseignement est erroné. Ces auteurs ont recueilli avec peu de critique des on-dits, souvent contraires à la réalité, et parfois aussi des souvenirs précieux.

Mandet, toutefois, se laisse emporter par son imagination lorsqu'il construit son petit roman sur l'existence de Vaneau. Nous en reparlerons, mais pour ne rapporter ici que ses inventions biographiques, il est amusant de le voir représenter Vaneau réclamé avec instance en Pologne par la veuve de Sobiesky comme le seul capable d'exécuter le tombeau du grand roi polonais, et comme il faut bien que Vaneau rentre en France, Mandet le fait vivre jusqu'à l'âge le plus avancé.

Or Sobiesky est mort en 1696, et nous possédons aux archives municipales l'acte de décès de Pierre Vaneau. En voici le texte :

« Le même jour (29 juin 1694) M. Pierre Vanot sculpteur âgé d'environ 40 ans de la ville de Montpellier a esté enterré dans l'église de Sainte Catherine, décédé le même jour à l'evesché; ont assisté à son convoi M. Estienne Lefaulguent directeur et curé de l'église Saint George Saint Agrève M. Estienne Pelisse prêtre et vicaire de la même église ».

LES DÉBUTS DE PIERRE VANEAU.

De la vie de Pierre Vaneau nous ne savons que ce que nous apprennent ses œuvres, et les rares documents des archives municipales de Montpellier, du Puy ou de Monistrol-sur-Loire.

Les renseignements les plus précieux se trouvaient sans doute dans les minutes de Durastel, notaire de la famille Vaneau; malheureusement les minutes de cette étude antérieures à 1700 ont disparu.

On pourrait compter que l'on trouverait d'autres renseignements dans des quittances ou des contrats divers, mais ces pièces sont d'une extrême rareté. Cette rareté s'explique si l'on rappelle que Vaneau n'était pas un artiste libre de ses mouvements; il vivait sous le toit de son protecteur, Monseigneur de Béthune, qui en avait fait son sculpteur. Entre eux il ne pouvait être question d'écrits : les contrats étaient superflus, et les correspondances inutiles.

A part deux ou trois quittances, le seul autographe connu du maître sculpteur est une lettre conservée dans la collection de M. Paul Le Blanc, par laquelle il annonce à M. Torrilhon de Vacherolles, de Craponne, l'envoi de deux « statues ».

Deux historiens locaux, MM. Malègue et Mandet, ont essayé de combler cette lacune dans la biographie des artistes du Velay et n'ont pas manqué d'apporter dans leur travail une agréable fantaisie.

M. Malègue (1) résume en quelques lignes la légende de Pierre Vaneau, légende qui est encore l'histoire pour beaucoup de nos contemporains. Un sculpteur *flamand*, dit-il (Vaneau est né à Montpellier), était de la suite de Monseigneur de Béthune, quand le jeune prélat fit son entrée solennelle au Puy le 20 mai 1662. — C'était Vaneau (L'entrée solennelle est de 1665, Vaneau avait onze ans, et ce nom ne figure dans aucun récit connu de l'entrée d'Armand de Béthune au Puy)... il fonda au Puy une école de sculpture *contemporaine* de l'école de peinture de François (Vaneau est né en 1653, François est mort en 1650). Quoique étranger au Velay, Vaneau y revint après une excursion artistique *en Pologne*, où il exécuta le *tombeau du grand Sobiesky* (mort après Vaneau qui n'est jamais allé en Pologne)... *il y est mort dans un âge si avancé* (à quarante ans). *On prétend même que son fils, sculpteur comme lui, a achevé quelques-unes de ses œuvres* (Aucun de ses fils ne fut sculpteur).

Et voilà comment on écrivait l'histoire en 1866.

Si l'on veut s'imaginer quels furent les débuts de Vaneau, on peut avec assez de certitude supposer qu'il vint de Montpellier à Monistrol, où le prélat, protecteur de la famille Vaneau, paraît en avoir composé sa maison. Jeanne Vaneau, sœur du sculpteur, était chargée du gouvernement domestique dans le château de Monistrol; aussi ne fut-elle pas omise sur le testament du généreux évêque, et y figure-t-elle avec un legs qui ne pouvait être payé, faute d'argent. — Simon Vaneau son fils semble avoir rempli les fonctions de valet de chambre; quant à son père Jacques Vaneau et à son oncle Simon, charpentiers, peut être aussi sculp-

(1) *Guide de l'étranger dans la Haute-Loire*. Le Puy, Marchessou 1866, p. 214-215.

teurs, ils purent être occupés à la décoration du château de Monistrol, mais aucun document ne permet de l'affirmer.

On peut supposer toutefois que Pierre Vaneau reçut les premiers éléments de son art soit de son père, soit de son oncle Simon, ou bien encore d'un maître sculpteur du Puy tel que Claude ou Gabriel Crouzet.

Toutefois si l'on considère le niveau très élevé de son éducation et la perfection bien spéciale du métier dans ses œuvres, on se trouve conduit à lui chercher des maîtres plus savants que ces modestes artistes.

Tout près du Puy, à Saint-Etienne, était un sculpteur d'un grand talent, talent méconnu, puisqu'il mourut misérable, — mais lors de la jeunesse de Vaneau en possession de tous ses moyens. — C'était *Claude Désiré*.

Ce sculpteur nous est connu par des documents récemment découverts (1) qui nous le montrent vers 1650 travaillant aux sculptures sur bois du château de Sury-le-Comtal avec Pierre Jouvenet de Rouen, et Baudoin de Sury-le-Comtal.

Les sculptures de Sury sont fort belles, mais on ne peut y séparer l'œuvre de Désiré de celle de ses compagnons ; il n'en est pas de même de la superbe chaire de l'église Notre-Dame à Saint-Etienne, qui, après avoir été longtemps attribuée à Vaneau, doit être restituée au maître stéphanois.

L'exécution des statues de cette chaire, représentant les quatre évangélistes et saint Jean-Baptiste, ressemble assez à celle des travaux de Pierre Vaneau pour laisser croire qu'il put recevoir des leçons de Claude Désiré. Les dates ne s'y opposent pas, car Désiré vivait encore en 1700, date de son entrée à l'hospice de Saint-Etienne.

Sans doute les travaux du jeune sculpteur parurent annoncer un artiste d'un grand avenir, car on dut le faire voyager en Italie et probablement aussi en Flandre, pays d'origine de la famille de Béthune.

Il ne pouvait entreprendre d'aussi longues études qu'avec l'appui d'Armand de Béthune. Ce prélat, ami des arts, cherchait à protéger les artistes dont le talent le séduisait : dans sa nombreuse

(1) *Bulletin de la Diana* 1907, pages 317 et suivantes.

collection de tableaux, qui fut dispersée après sa mort, on ne trouve pas moins de soixante-dix œuvres d'un médiocre paysagiste lyonnais, Chalmeton. Un tel chiffre dépasse assurément la faculté d'acquisition d'un simple collectionneur ; Armand de Béthune fut un Mécène.

(*A suivre.*)

ÉMILE GAUTHERON.

FRAGMENTS D'UN OBITUAIRE

D'UNE ÉGLISE DU PUY

DURANT l'été de 1923, les bureaux de recette de l'enregistrement du département ont versé aux archives du département leurs registres jusqu'à l'année 1820. Neuf de ces registres, à savoir les registres d'actes judiciaires du bureau du Puy numérotés 84, 85, 88, 89, 91 (an 3-an 6) et 120 (an 10), et les registres analogues du bureau de Brioude numérotés 78 (an 10), 81 et 82 (an 12), avaient le dos de la reliure constitué par des bandes de parchemin où il était aisé de reconnaître des fragments d'un obituaire. Ces bandes, décollées, donnèrent 15 fragments d'un même manuscrit.

La largeur des feuillets de ce manuscrit est de 0,270 à 0,275. On ne peut déterminer quelle en était la hauteur. L'écriture est à longues lignes; elle est homogène, soignée et paraît dater du ^{xiii}^e siècle. Les lignes ont une longueur *maxima* de 0,19 à 0,20, ce qui laisse une marge assez large. En tête des obits de chaque jour, une lettre dominicale, le quantième, exprimé suivant le calendrier romain, et, souvent aussi, le nom du mois sont écrits au minium. Les principaux alinéas sont marqués par des paragraphes rouges ou bleus. Au recto, dans la marge supérieure, les feuillets portent un numéro, qui paraît dater du ^{xiv}^e siècle.

L'obituaire est établi pour une année type dont la lettre dominicale est A. De la comparaison de la foliotation et des dates ressort qu'il a pour point de départ le 1^{er} janvier et qu'une page correspondait souvent à un jour ^a, mais aussi parfois à plus d'un

a. Par exemple, les fol. 77 v^o et 78, 177 et 178, 188 et 189 r^o.

jour ^b et plus fréquemment à moins d'un jour ^c. Et ainsi, le dernier feuillet dont un fragment soit conservé étant le 189°, et le recto de ce feuillet correspondant à la page 378 et au 20 novembre ou 324° jour de l'année, l'obituaire devait avoir en tout 210 feuillets environ.

Reste à déterminer l'église à l'usage de laquelle cet obituaire a été établi. C'est évidemment une église du Puy. J'ai cru d'abord que c'était la cathédrale ^d. J'ai même pensé qu'il s'agissait du « livres des obits de l'église du Puy » dont les rédacteurs du tome II de la *Gallia christiana* ont tiré plusieurs mentions ^e. Mais à regarder les choses de plus près, il ne serait pas impossible qu'on eût affaire à un obituaire de Saint-Pierre-le-Monastier ^f. Il ne semble pas qu'on puisse se prononcer avec certitude, en raison du peu d'étendue des fragments conservés. Et d'ailleurs, il a existé une certaine communauté pour ce qui concerne les

b. Ainsi, en haut du fol. 3 r° commence le 5 janvier et en haut du fol. 6 r° commence le 12, ce qui fait 6 pages pour 7 jours.

c. Ainsi, le fol. 78. (p. 156-157) correspond aux 20 et 21 mai (140° et 141° jours), le fol. 188 (p. 376-377) aux 18 et 19 novembre (322° et 323° jours).

d. *Département de la Haute-Loire, Conseil général, 2^e session de 1923, rapport du préfet*, p. 114.

e. 15 mentions concernant les doyens du chapitre (col. 741 B-E et 742 A-C). Plusieurs mentions concernant les évêques et les prévôts sont aussi des mentions d'obituaire (col. 693 A, 695 A, 698 B, 713 B, 747 C-D), mais sans qu'il soit indiqué précisément de quel obituaire. Dom Jacques Boyer avait envoyé aux rédacteurs du t. II de la *Gallia christiana* des notes sur les évêques, les doyens et les prévôts du Puy (*Journal de voyage*, éd. par F. Boyer et A. Vernière, dans les *Mémoires de l'Académie - - de Clermont-Ferrand*, 1884, t. XXVI p. 178, 210, 298, 347, 463); mais il ne cite guère ses sources et, en tout cas, ne cite pas d'obituaire à ce sujet.

Le seul des extraits de la *Gallia Christiana* qui corresponde à un des jours qu'on retrouve dans les fragments en question est un obit du doyen Gui de Châteauneuf (17 sept.), qui figure également au fragment n° 8. Mais un obit pouvait se trouver sous la même date dans plusieurs obituaires; cette concordance est une indice à retenir, mais non une preuve pour l'identification des fragments.

f. Qui est désigné à plusieurs reprises par l'expression *monasterium* tout court (fol. 3 v°; fol. non identifié, page a), et dont les moines le sont par celle de *monachi* tout court (passim). — Par contre, il est vrai, on trouve aussi l'expression *clerici* tout court pour désigner le clergé de la cathédrale (fol. 6 v°).

obits entre le chapitre de la cathédrale, d'une part, et les moines de Saint-Pierre-le-Monastier, de l'autre g.

P.-F. FOURNIER.

xiii^e s. — *OBITUAIRE D'UNE ÉGLISE DU PUY (fragments).* ¹

*(*Fol.* [3] *r*°) : E. N*[ona]s². — Eodem die, obiit P*[- - - fami] . lia sua donavit cl(er)icis *[- - -] | fueru(n)t xxx libr. pod. *[- - -] | Et eodem

g. Sentence arbitrale sur cet objet, de l'année 1230, ou 1233, v. s. (éd. : J.-B. Payrard, *Chartes inédites concernant l'histoire du Velay*, n° XVIII, dans les *Tablettes historiques du Velay*, 1877, t. VII, p. 373-381 ; dans cette édition, le document est daté : « anno - - - M° CC° XXX° III, III° kalend. febroarii » ; mais M. le chanoine Mercier me communique une copie du même document, faite par lui-même d'après une copie de Chassaing, où la date est : « anno - - - M CC XXX III kalendas febroarii » ; l'original serait aux archives départementales, mais, naturellement, je n'ai pu mettre la main dessus). — Renouvellement de cet accord, du 20 juillet 1255 (éd. : A. Jacotin, *Preuves de la maison de Polignac*, 1898, t. I, p. 248-253).

1. Arch. du dép. de la Haute-Loire, F. 80, n°s 1-15. L'écriture, par endroits effacée par le frottement ou restée adhérente au carton lors du décollage, est souvent malaisée à déchiffrer. Pour y parvenir, il a fallu user largement du sulphydrate d'ammoniaque. M. le chanoine Mercier a bien voulu collationner ma copie. Malgré tout, plusieurs passages restent non déchiffrés. — Les lacunes n'ont pas permis toujours de résoudre certaines abréviations. Les abréviations résolues le sont entre parenthèses, à l'exception de celle du mot *et*. Les passages écrits au minium sont en caractères gras. La lettre dominicale et le quantième sont en tête de la ligne 1 ; mais quand le nom du mois est donné, c'est en tête de la ligne 2. Pour rendre l'édition plus claire, le nom du mois est reporté à la suite du quantième, comme si ce nom était aussi sur la ligne 1. — 14 fragments seulement sont édités : c'est que le 15° (provenant du reg. 78 de Brioude) est presque entièrement blanc ; il ne porte, sur une de ses faces que la somme : « IIII d. »

Ces fragments pris en eux-mêmes ne paraîtront peut-être pas très intéressants. Mais, le ms. ayant été dépecé chez un relieur, il est possible qu'un jour on en retrouve d'autres fragments ; on aurait alors intérêt à les rapprocher de ceux-ci.

2. F. 80, n° 4 (provient du reg. 84 du Puy) : fragment d'une feuille dont le 2° fol. numéroté 6 correspond aux 12 et 13 janvier et dont le r° du 1^{er} fol. (ce fol. incomplet a perdu sa foliotation) correspond au 5 janvier. Il ressort de la comparaison des dates et du numéro du 2° fol. de la feuille que le 1^{er} fol. a dû être folioté 3 et que la feuille a dû faire partie d'un cahier de 4 feuilles (ou 8 feuillets). Du fol. 3, il reste le coin supérieur et interne. Largeur : 0,108 ; hauteur : 0,087. Il manque 0,14 à 0,12 à chaque ligne.

3. Les lettres *ona* emportées par l'arrachement de la couche superficielle du parchemin.

die, fit co*[mmemoratio - - -] | cl(er)icis l^a lb., que o*[- - -] | Bruni, apud Spaletu(m), et Po*[- - -] | Et fit per [corr. pro] utroq(ue) S(an)c(t)o Evo*[dio- - -]

*(Fol. [3] v^o) * *[- - -] et Martin(us), laycus ac cellarari(us), | *[- - -, la-] ycus, qui legavit cl(er)icis c lib(ras) | *[- - -] G. de Bornā i(n) tenem(en)to Spaleti | *[- - -] debital. Et fit ad mon(asterium). un d. | *[- - -, q]ue legavit cl(er)icis domos suas | *[- - -] a(n)niversariis, scilic(et) unu(m) pro se | *[- - -] censate ad pentionem c sol(idorum) | *[- - -] us, Anic(iensis) canon(icus), emit xx solid. | *[- - -]

..

*(Fol. 6 r^o) * **E. II. idus** *. — Ipso die, obiit Rostagnus, abbas. Et Sylvius Maleti, can(onicus). |

Et eodem die, obiit Petrus Poncii, cl(er)icus de Pua, qui dimisit o(mn)i- | bus cl(er)icis sup(er)pelliciu(m) portantib(us) et xii^{ci} monach(is) xviii marchas | argenti, que misse fuerunt i(n) teneme(n)to de Jandriac, pro quibus d(omi)n(u)s de Jandriac tenetur facere quolibet anno anniversariu(m) plen(um). | *[- - -]

*(Fol. 6 v^o) **F. Idus**. — Ip(s)o die, obiit O*[dil]o ⁷ Richardi, abbas et cano(n)ic(us), qui dimisit su- | um annuale i(n) territorio del Terrayl. |

Et eodem die, obit(us) Miracle, matris Ferrandi, can(onici), p(ro) cu- | j(us) anima | dictus Ferrand(us) legavit cl(er)icis librat(i)o(n)em i(n) clauso suo de Coloin. | Et fit in Clauzello. un d. | *[- - -]

..

*(Fol. 77 r^o) * *[- - - d]e Crotas et Steph(an)i, viri sui, q(ue) dimi- | *[- sit]

Il s'agit du mois de janvier : quand la lettre dominicale est A, c'est le seul mois dont les nones tombent un jeudi.

4. Les fol. 3 r^o et v^o, 4 r^o et v^o, 5 r^o et v^o devaient contenir les obits des 5, 6, 7, 8, 9, 10 et 11 janvier, ce qui ne laisse pas une page entière pour chaque quantième. Pour les obits conservés du v^o du fol. 3, on peut donc hésiter entre le 6 et le 7 janvier.

5. F. 80, n^o 1. Attaché à ce qui reste du fol. 3. Voir la note 2. Du fol. 6, il reste la partie supérieure. Largeur complète; hauteur : 0,087. Au r^o, dans la marge supérieure : VI.

6. Pour la date, même remarque qu'à la note 3.

7. Les lettres *dil* emportées par l'arrachement de la couche superficielle du parchemin.

8. F. 80, n^o 2 (provient du reg. 91 du Puy) : coin supérieur et externe du fol. Largeur : 0,145; hauteur : 0,085. | Il manque à chaque ligne environ 0,10. Au r^o, dans la marge supérieure : LXXVII.

---] Lv lb. p(ro) suo anniv(er)sa- | *[rio ---, qu]e misse fueru(n)t i(n)
t(er)ritorio de Bauzic. | *[- -- San]c(t)o Georgio, ubi req(u)iescit. iiii d. |
*[- --]

(*Fol. 77 v°) **F. XIII. k(a)l(endas) junii.** — Ip(s)o die, obiit As-
t(er)ius, cl(er)i*[cus ---]. |

Eode(m) die, obiit Petr(us) de *[- --] | -rtal *[- --] ? | et d(i)c(t)o
Pet(r)o et Ebrardo *[- --] | -bada vocatas del Perer et vinea(m) *[- --]
| -ri p(ro) anniv(er)sario ip(s)or(um) faciendo qua*[- --] | S(an)c(t)a
Pet(r)i de T(ur)re. Et vinea(m) tenet S*[- --]

..

(*Fol. 78 r°) ¹⁰ *[- --]grio, can. Anic., qui legavit cl(er)icis Anic(iensis)
eccl(es)ie | *[- --] faciendo sex viginti l(i)b(ras) pod(iensium), de
q(u)ib(us) fue- | *[runt---] Touzics f(a)c(t)o ap(u)d Mo(n)te(m) Rotundu(m)
un ¹¹ | *[- --] i(n) d(i)c(t)o anniv(er)sario p(er)cipia(n)t om(ne)s fr(atr)es
Mi- | *[nores ---] Mo(n)te, forisdecan(us) Anic(iensis), legavit seu
dedit | *[- -- de]bent librare et fac(er)e annua(m) plenaria(m). viii d. |
*[- --]

(*Fol. 78 v°) **A. XII. k(a)l(endas) junii.** — Ip(s)o die, obiit Ot
(un blanc), deca[nus ---] |

Eodem die, obiit B(er)trand(us) *[- --] | Anic. duas vineas sub d(omi)-
nio o*[- -- | ---] pencio ¹² *[- --] |

Et eodem die, obiit Joh(anne)s Chalvos, p(re)sb(ite)r, *[- --]

..

(*Fol. 94 v°) ¹³ **B. XIII. k(a)l(endas) julii.** — Ip(s)o die, obiit
Guill(elmu)s *[- --] | eccl(es)ie et xu monach(is) iii *[- --] | i(n) villa de

9. Fin de la ligne trop effacée pour être déchiffrée.

10. F. 80, n° 3 (provient du reg. 89 du Puy) : coin supérieur et externe du fol.
Largeur : 0,140 ; hauteur : 0,085. Il manque à chaque ligne de 0,09 à 0,10. Au r°, dans
la marge supérieure : LXXVIII.

11. Le haut des lettres et le signe d'abréviation, s'il y en avait un, étant effacés,
on ne peut savoir s'il faut lire *unum*, *unde*, ou *VII*.

12. Ligne presque complètement effacée. Le mot *pencio*, caché en partie par une
tache d'encre, est de lecture incertaine.

13. F. 80, n° 4 (provient du reg. 88 du Puy) : coin supérieur et externe du fol.
Largeur : 0,135 ; hauteur 0,088. Au r°, dans la marge supérieure : IIII^{xx} XIII. Le
reste du r° est blanc. Au v°, il manque à chaque ligne 0,11 environ.

Tauliac et *[- - -] | debital(e)s i(n) quoda(m) camp*[o - - -] | cl(er)icis
totam t(er)ram qua(m) habebat apu*[d - - -]

..

*(Fol. 96 v°) ¹⁴ **F. IX. k(a)l(endas) julii.** — Ip(s)o die, obiit Guitar-
d(us), cano(n)ic(us) *[- - -] | i(n) vinea de Chaussone, que dicit(ur)
F*[- - -] |

Eodem die, obiit Petr(us) Gro*[sse]gal ¹⁵ *[- - -] | donavit cl(er)icis
sup(er)pelliciu(m) portan*[tibus- - -] | apud Spaletu(m), in t(er)ra Guil-
l(elm)i de Borna, un(um) ha*[- - -] S(an)c(t)o Evodio. IIII d. | *[- - -]

..

*(Fol. 97 r°) ¹⁶ *[- - -] Hymbertus, cano(n)ic(us). ¹⁷ | *[- - -]

*(Fol. 97 v°) **A. VII. k(a)l(endas) julii.** — Ip(s)o die, obiit Gaufri-
d(us) *[- - -] | -batis et Guill(eltu)s Alb ¹⁸ *[- - -] |

Et ip(s)o die, obiit Joh(anne)s Salg*[- - -] | in domib(us) suis de Cal-
siala, ¹⁹ p(ro) q*[- - -] ²⁰ voluit *[- - -] | dent(ur) II d(enarii) illis q(u)i
int(er)sunt malutinis *[- - -] | domib(us) ²¹ habueru(n)t cl(er)ici LXX
l(i)b(ras), q(ue) *[- - -]

..

*(Fol. 105 r°) ²² **B. VI. id(us)** ²³. — Ip(s)o die, obiit Guill(elm)a de la

14. F. 80, n° 5 (provient du reg. 89 du Puy) : coin supérieur et externe du fol. Lar-
geur : 0,151, hauteur : 0,085. Au r°, dans la marge supérieure : IIII ^{xx} XVI. Le reste
du r° est blanc. Au v°, il manque à chaque ligne 0,09 environ.

15. Les lettres *sse* emportées par un trou de ver.

16. F. 80, n° 6 (provient du reg. 89 du Puy) : coin supérieur et externe du fol.
Largeur : 0,140 ; hauteur : 0,087. Au r° dans la marge supérieure IIII ^{xx} XVII. Il
manque à chaque ligne 0,10 environ.

17. *cano(n)ic(us)* assez effacé et de lecture non certaine.

18. Les lettres *lb* de lecture douteuse.

19. Des deux lettres *si* il ne reste que le bas, ce qui en rend la lecture très incer-
taine.

20. Le signe d'abréviation ou la lettre inscrite au dessus du *q* effacé.

21. En marge de cette ligne : *No(t)a*.

22. F. 80, n° 7 (provient du reg. 81 de Brioude) : partie supérieure du fol. Largeur
complète, hauteur : 0,037. Au r° dans la marge supérieure : CV.

23. Il s'agit du mois de juillet : quand la lettre dominicale est A, c'est le seul
mois dont le 6 des ides tombe un lundi.

Font, p(ro) cuj(us) a(n)i(m)a Guill(eltu)s Grasmene(n)t, maritus ej(us), ²⁴ | *[- - -]

*(Fol. 105 v°) G. V. idus. — Ipso die, obiit Jarentos, can(onicus). | *[- - -]

..

*(Fol. entre 144 et 150 v°) ²⁵ *[- - -] cl(er)icis cori Anic(iensibus) et xii ²⁶ mo(n)ach(is) | *[- - -] eode(m) i sext. silig(inis) a *[- - - ²⁷ | - - - an]niv(er)sario p(er)petuo faciendo dimisit | *[- - -] qua(m) tenet Adhemara, neptis ej(us)dem | *[- - -] scilic(et) vii d: pod. Et fit S(an)c(t)o Ag(r)ip- | *[- - -]

..

*(Fol. 151 r°) ²⁸ G. XVI. k(a)l(endas) octobris. — Ip(s)o die obiit Giraud(us) de Paulinhac, layc(us), p(ro) cuj(us) anniv(er)sario p(er)petuo faciendo le- | gavit univ(er)sitati cl(er)icor(um) eccl(es)ie Anic(iensis) xlv l(i)b(ras), que misse fuerunt in t(er)ra Doe. | Et Guill(eltu)s Sau(n)er)ii dimisit q(uod) fieret a(n)niv(er)sariu(m) d(i)c(t)i Giraudi de Pau- | linhac in domibus suis de Chanabataria viii *(un blanc), quas domos legavit | cl(er)icis ²⁹ p(ro) suo a(n)niv(er)sario p(er)petuo faciendo et d(i)c(t)o Giraud; et voluit q(uod) i(n) d(i)c(t)o a(n)niv(er)sario p(er)cupi-

24. En marge de la ligne : *mon*.

25. F. 80, n° 8 (provient du reg. 85 du Puy) : fragment d'une feuille dont un feuillet est numéroté 151 ; la partie conservée de l'autre fol. ne porte ni foliotation ni quantièmes ; mais le pli que le parchemin a repris naturellement après avoir été décollé montre que le fol. 151 était le second de la feuille. Si on admet que le cahier dont cette feuille a fait partie était composé de 4 feuilles, comme le premier cahier l'était vraisemblablement (voir la note 2), suivant la place que la dite feuille occupait dans le cahier, son premier feuillet devait porter un des numéros compris entre 144 et 150.

Le même raisonnement conduirait à supposer que le premier feuillet de la même feuille devait correspondre à des quantièmes compris entre les 2-3 et 14-15 septembre.

Quoiqu'il en soit, le fragment conservé de ce fol. est le coin supérieur et interne. Largeur : 0,105 ; hauteur : 0,090. Le r° est blanc. Au v° il manque à chaque ligne 0,11 à 0,12.

26. Chiffre très effacé et de lecture incertaine.

27. Quatre à cinq lettres effacées et non déchiffrées.

28. F. 80, n° 8. Attaché à ce qui reste du fol. précédent. Du fol. 151, il reste la partie supérieure. Largeur complète ; hauteur : 0,09. Au r° dans la marge supérieure : VII ^{xx} XI.

29. En marge de cette ligne, d'une écriture contemporaine : *Predicatorib(us)*.

jant om(ne)s mo(n)achi P(re)dicatores et Minores, p(ro)ut hec i(n)
canola d(i)c(t)i Guill(elm)i Saun(er)ii, s(cilicet) p(r)ima die octo- | bris.
Et fit mo(n)ast(er)io. III. d. | *[- -]

*(Fol. 151 v°) **A. XV. k(a)l(endas) octob(ris).** — Ip(s)o die, obiit
Guigo, can(onicus). Et Giraud(us) Guitardi, qui dimisit annuale | suum
in honore(m) suum. |

Eodem die, obiit Pagan(us), can(onicus), qui p(ro) suo anniv(er)sario
p(er)petuo faciendo dimi(sit) | cl(er)icis eccl(es)ie Anic(iensis) tota(m)
t(er)ram sua(m) de Bouzo*[l] ³⁰. Et voluit *[quod in] d(i)c(t)o anniv(er)-
sario p(er)ci- | piant XII monachi et cl(er)ici. Que t(er)ra e(st) de d(omi)-
nio. Et jacet in Clausello ³¹. Et fit Hospitali. VI d. |

Et eodem die, obit(us) Guigonis de Castro Novo, decan(us) Anic(ien-
sis), qui legavit cl(er)icis cori eccl(es)ie | *[- -]

..

*(Fol. 177 r°) ³² **G. V. k(a)l(endas) nove(m)bris.** — Ip(s)o die,
obiit Architbaud(us), sac(er)dos. Et Guill(elmu)s, vicecomes. Et Auzi-
lendis. Et | Pon(tius), vicecomes, qui donavit cl(er)icis Anic(iensis)
eccl(es)ie q(u)anda(m) vinea(m) i(n) Paracol q(ue) Alb(er)tica | voca-
t(ur). |

Eodem die, obiit Bozo de S(an)c(t)o Q(u)intino, miles, q(u)i dedit
can(onicis) B(eat)e M(ari)e d(omi)nium i(n) medietate cuj(us)dam | vinee
que est ap(u)d Cobchac. |

Et eodem die, obiit Ymbert(us) de S(an)c(t)o Q(u)intino, miles, q(u)i
p(ro) suo a(n)niv(er)sario p(er)petuo faciendo dimisit | univ(er)sitati
cl(er)icor(um) Anic(iensium) jus q(uo)d h(ab)ebat i(n) molendi(n)o
P(r)ati, et jus q(uo)d h(ab)ebat i mod. et semimod. | *[- -]

*(Fol. 177 v°) **A. IIII. k(a)l(endas) nove(m)bris.** — Ip(s)o die,
obiit Giraud(us) *[- -] ³³ |

Eodem die, obiit Rotb(er)tus de la Fraytissa, cl(er)ic(us), qui p(ro)
suo a(n)niv(er)sario p(er)petuo | faciendo dimisit cl(er)icis cori eccl(e-
s)ie Anic(iensis) mille sol(idos), qui missi fuer(un)t in t(er)ra Ferran- | di
de Coloin, de quib(us) h(ab)ent(ur) XL sol(idi) debitaes S(an)c(t)o Geor-
gio. III d. |

30. La lettre *l* détruite par un trou de ver.

31. in *Clausello* en interligne.

32. F. 80, n° 9 (provient du reg. 88 du Puy) : partie supérieure du fol. Largeur complète; hauteur : 0,088. Au r°, dans la marge supérieure : VIII^{xx} XVII.

33. La fin de la ligne effacée.

Eodem die, obiit Rotb(er)tus de Cavo Mo(n)te, miles, p(ro) cuj(us) a(n)i(m)a Pon(tius) de Cavo Mo(n)te, can(onicus) et forisdeca- | nus, pat(er) d(i)c(t)i Rotb(er)ti, dedit cl(er)icis ecc(lesi)e Anic(iensis) et f(rat)rib(us) Mi(n)orib(us) et P(re)dicatorib(us) c l(i)b(ras), que fuer(unt) misse | i(n) acapito, p(ro)ut i(n) canula d(i)c(t)i Pon(tii) sup(r)a, xvii. k(a)l(endas) octobris, (con)tinet(ur); et est ordi(n)atu(m) q(uod) libren- t(ur) | *[- - -]

..

*(Fol. 178 r^o) ³⁴ **B. III. k(a)l(endas).** — Ip(s)o die, obiit Steph(anu)s Guinetz, qui p(ro) suo a(n)niv(er)sario legavit cl(er)icis cori eccl(es)ie | Anic(iensis) lxx l(i)b(ras) pod(iensium), que misse fueru(n)t i(n) t(er)ritorio de Rialiac, un(de) h(ab)entur xl | sol(idi) debitaes. Et fit S(an)c(t)o Ag(r)ippano. iii d. |

Eodem ³⁵ die, obiit Durant(us) Bego, layc(us), qui dedit cl(er)icis *[- - -] domos suas *[- - -] i(n) Sauneria | Vet(er)i, quas tenet Molis ³⁶, ex quib(us) h(ab)ent(ur) xxxv sol(idi) debital(e)s. Et *[- - -] ³⁷ Dur. dedit ampli(us) | domos suas carriere de Maymac. | Et fit S(an)c(t)o Pet(r)o de T(ur)re p(ro) utroq(ue). vi d. | *[- - -]

*(Fol. 178 v^o) **C. II. k(a)l(endas) nove(m)bris.** — Ip(s)o die, obiit Odo, sac(er)dos. Et B(er)trand(us), layc(us). Et R(aimu)nd(us) Garis de Murs, | qui dedit B(eat)e M(ari)e i cartallu(m) frum(en)ti in manso de la Besseyra in festo O(mn)i(u)m S(an)c(t)or(um). |

Eodem die, obiit B(er)t(r)and(us) Gasc sive Cellararii, succentoris [sic], q(u)i p(ro) suo anniv(er)sario p(er)petuo faciendo | dimisit cl(er)icis sup(er)pelliciu(m) portantib(us) i(n) ecc(lesi)a Anic(iensi) et x mo(n)ach(is) et xiii can(onicis) Doe xxx marchas | argenti in domib(us) suis, que sunt jux(t)a Foru(m), un(de) habeant pane(m) et vinu(m), p(ro) quib(us) B(er)trandus | Gasc, nepos ej(us), solvit quolibet a(n)no c sol(idos) pod(iensium). Et jacet in cimint(er)io S(an)c(t)i Georgii. Et fit ibidem. | *[- - -]

34. F. 80, n° 10 (provient du reg. 91 du Puy) : partie supérieure du fol. Largeur complète; hauteur : 0,087. Au r^o, dans la marge supérieure : VIII^{xx} XVIII.

35. Toute cette ligne très effacée et de lecture incertaine; deux mots non déchiffrés.

36. La lettre *M* de lecture douteuse.

37. Un mot de 5 à 6 lettres non déchiffré. La fin de la ligne, après *Et*, est très effacée.

*
* *

*(*Fol. 188 r°*) ³⁸ **G. XIII. k(a)l(endas) *[decemb(ri)s]** ³⁹. — Ip(s)o die, obiit Giraud(us), dyacon(us). Et Jaucelm(us), can(onicus). Et Jarentos, abbas | *[- - -]

*(*Fol. 188 v°*) **A. XIII. k(a)l(endas) *[decem(bri)s]** ⁴⁰. — Ip(s)o die, obiit Ysimbard(us), can(onicus). Et Joues, sac(er)dos. Et Steph(anus), laycus | *[- - -]

*
* *

*(*Fol. 189 r°*) ⁴¹ *(*n° 11*) **B. XII. k(a)l(endas)**. — Ip(s)o die, obiit Julian[us - - -] *(*n° 12*) -isit, q*[ui] d*[im]isit *(*n° 13*) univ(er)sitati cl(eri)cor(um) *[- - - | - - -] *(*n° 12*) -ato i(n) *[- - -]coe, *(*n° 13*) q(uo)d est de d(omi)nio cl(eri)cico*[rum - - - | - - -] *(*n° 12*) -e *[- - -]u(n)t i(n) *(*n° 13*) decimis ville S(an)c(t)i *[- - - | - - -] *(*n° 12*) di. Et fit S(an)c(t)o Ge-*(*n° 13*)orgio. viii d. | *[- - -]

*(*Fol. 189 v°*) *[- - -] *(*n° 13*). Ip(s)o die (com)memor- *(*n° 12*) at(i)o B(er)trandi ⁴² de Pod[- - -] *(*n° 11*) p(ar)entu(m) suor(um), qui dimisit cl(er)icis cori | *[e-]*(*n° 13*)ccl(es)ie Anic(iensis) ad facien-*(*n° 12*)d(um) pane(m), vinu(m) i*[- - -mi-] *(*n° 11*) lia solidor(um), q(u)i missi fueru(n)t i(n) vinea | *[- - -] *(*n° 13*) cortili Pet(r)i Laur. *(*n° 12*) Et fit i(n) Clau-sello. *[- - -] |

*[Eodem die,] *(*n° 13*) obiit Sybilia Sab-*(*n° 12*) alona. Et Guill(elm)a

38. F. 80, n° 11 (provient du reg. 120 du Puy) : fragment de la feuille qui constituait les fol. 188 et 189. Du fol. 188, il reste la partie supérieure. Largeur complète; hauteur : 0,038. Au r° dans la marge supérieure : IX^{xx} VIII.

39. Le nom du mois était au commencement de la ligne 2. Il n'en reste que l'extrémité de deux hastes, l'une penchée vers la gauche du lecteur et au commencement du mot, l'autre à la fin du mot est traversée par un signe d'abréviation. D'autre part, quand la lettre dominicale est A, le 14 des calendes ne tombe un samedi qu'en août et en novembre, et le n° du fol. ne peut convenir au mois d'août.

40. Même remarque qu'à la note 39.

41. Il en reste 3 fragments. Le 1^{er} est attaché à ce qui reste du fol. 188 : F. 80, n° 11. Voir la note 38. Largeur : 0,105; hauteur : 0,038. — Le 2^e et le 3^e représentent la partie supérieure du milieu du fol : F. 80, n° 12 (provient du reg. 78 de Brioude); largeur : 0,037; hauteur : 0,14. F. 80, n° 13 (provient du reg. 81 de Brioude); largeur : 0,038; hauteur : 0,12. — Les 3 fragments sont déchirés et présentent des lacunes à la partie médiane. Il y a une autre lacune entre le n° 11 et le n° 12. Les n° 12 et 13 se font suite. — Longueur de l'écriture conservée : 0,155 pour les lignes 1 du r° et 1-2 du v°; 0,075 pour les autres. — Au r° dans la marge supérieure du n° 13 : IX^{xx} IX.

42. Lecture B(er)nardi aussi possible.

*[- - | - - -] *(n° 13) III^{xx} lb. pod., ex q(u)ib(us), *(n° 12) ex (com)posit(i)o(n)e f(a)c(t)a cu(m) *[- - - | - - -] *(n° 13) -o. Et d(i)c(t)a Guill(elm)a *(n° 12) Gazainha legavit *[- - - | - - -] *(n° 13) -za annua *[i]p(s)ar(um) i(n) t(er)- *(n° 12) ra de Tauliac p(ro) cl(er)ic*[- - -]

*
* *

*(*Fol. non identifié, page a*) ⁴³ *[- - -] | p(er)petuo faciendo dimisit cl(er)icis Anic(iensis) eccl(es)ie mansu(m) Majore(m) vocatu(m), apud | villam deVorzaz, cu(m) d(omi)nio, et ampli(us) l(i)b(ras) pod(iensium), q(ue) misse fueru(n)t i(n) d(i)c(t)o | manso in meliorat(i)o(n)ib(us). |

Eodem die, obiit B(er)t(r)and(us) Duc ⁴⁴, sac(er)dos, qui dedit cl(er)icis eccl(es)ie Anic(iensis) d sol(idos). S(ed) nescitur | si cl(er)ici habuerunt. Et fit mo(n)ast(er)io *[- - -] ⁴⁵. III d. tantu(m). | *[- - -]

*(*Même fol., page b*) *[- - -] | Eodem die, obit(us) m(a)g(ist)ri Guil(l)elm)i de Bern(us), ebdomadari(us), Anic(iensis), qui dedit cl(er)icis ⁴⁶ LX l(i)b(ras) pod(iensium) ad | pane(m) et vinu(m) faciend(um), de quib(us) fuerunt misse xxx l(i)b(re) i(n) domib(us) que fuerunt | Poncii d *[- - -] S(an)c(t)i Ag(r)ippani ex q(u)ib(us)] ⁴⁷ h(ab)entur XL sol(idi) debitaes. Tenet eas P*[- - -] ⁴⁸ | - - -] Janol *[- - -] i(n) t(er)ritorio Pon. La*[- - -] empto a*[pu]d Anic(ium) i(n) careria ⁴⁹ | *[- - -]

*
* *

*(*Autre fol. non identifié, page a*) ⁵⁰ *[- - -] qui dedit cl(er)icis IX d. p*[od. - - -] | Eodem die, obiit Guil*[- - -]. Et fit S(an)c(t)o Ag(r)ippano. VII d. | *[- - -]

*(*Même fol., page b*) *[- - -] p(ro) cuj(us) a(n)i(m)a B(er)trand(us) fili(us) ej(us) dimisit cl(er)icis | *[- - -] ach. c lb. que habuer(un)t can(onic) et | *[- - -] cl(er)icis *[- - -] sol. | *[- - -]

43. F. 80, n° 14 (provient du reg. 82 de Brioude) : fragment des 2 fol. d'une même feuille pris dans la partie médiane. Hauteur : 0,04 ; largeur d'un des fol. complète ; de l'autre : 0,11. Déchirures et encre très effacée par endroits. Ni foliotation, ni date, ni rien qui permette de reconnaître dans quels fol. cette bande a été découpée.

44. Mot effacé, de lecture incertaine.

45. 7 à 8 lettres non déchiffrées.

46. qui dedit cl(er)icis, dans l'interligne.

47. Plusieurs mots effacés. Les mots entre crochets, illisibles aujourd'hui, ont été déchiffrés au cours du décollage.

48. Fin de la ligne effacée.

49. Ligne très effacée : plusieurs mots non déchiffrés.

50. F. 80, n° 14. Voir la note 43. Un trou a enlevé une partie de l'écriture. Quelques mots seulement lisibles.

FRAGMENT D’AFFICHE D’INDULGENCE

EN FAVEUR DE LA CONFRÉRIE DE L’HÔTEL-DIEU DU PUY,
CONSERVÉ A LA BIBLIOTHÈQUE DE RIGA.

M^{lle} Luckin, Dr. phil., de Riga, nous communique la copie d’un fragment d’affiche d’indulgence en faveur de la confrérie de l’Hôtel-Dieu du Puy (1), que nous reproduisons ci-dessous.

Elle y joint les renseignements suivants :

« C’est en 1904 que ce fragment d’affiche d’indulgence a été trouvé par le bibliothécaire, M. le Dr. Busch, dans la reliure d’un livre latin : *Institutiones imperiales*, Lugduni [Lyon ou Leyde?] 1513, appartenant à la bibliothèque de la ville de Riga, coté *Jur. 437 a*. Ce même volume cachait encore un autre fragment en hollandais de *Renout van Montalban*. — Le fragment est en parchemin et imprimé en caractères gothiques. Le parchemin, très mince et percé de trous plus ou moins grands, a été collé sur du papier de soie grâce aux soins du Dr. Busch ». Le fragment conserve les 20 dernières lignes de l’affiche, toutes incomplètes. « Les lettres basses ont une hauteur de 4 millimètres. M. le Dr Busch et moi sommes d’accord pour reporter le document au commencement du 16^e siècle. »

(1) La copie, de la main de M^{lle} Luckin, est déposée aux archives départementales, F. 12. — M. le chanoine Vacher possède une photographie de ce fragment, qui lui a été envoyée par M^{lle} Luckin.

M. le chanoine Vacher possède aussi la copie d’une autre affiche d’indulgence imprimée, en faveur de la même confrérie de l’Hôtel-Dieu du Puy, du temps du Pape Paul III, et faite pour être placardée dans le diocèse de Bazas, et dont un exemplaire lui a été communiqué par M. l’abbé Gaston.

Sur les affiches d’indulgence, voir P.-F. Fournier, *Affiches d’indulgence mss. et impr. des XI^e, XV^e et XVI^e siècles*, dans la *Bibliothèque de l’École des chartes*, 1923, t. LXXXIV, p. 116. — Dans la même revue, même tome, p. 428, M. J. Estienne vient de publier une charte affiche en faveur de la collégiale de Saint-Martin de Picquigny, datée de 1323, plus ancienne donc de 13 ans que celle de la collégiale de Saint-Agrève, qui était la plus ancienne qu’eût connue M. Fournier.

Voici le texte du fragment :

*[- -] anz *[- - | - -]ler et demonst[r]er *[les] grandes indu*[lgen-
ces] don*[né]s du Saint Siege apo*[stolique - -]sant do(n)né qua-
ra(n)-*[te - -] participa(n)t et associé tous les co(n)freres et seurs et
bienffaiteurs dudict h*[ospital et tous leurs] parens vivans et trespassez
| *[- -]es, oraiso(n)s, jeusnes, qui se font et fero(n)t en tous te(m)ps
a jamais en la cité *[- -]ese do(n)t e(st) le gra(n)t salut des ames |
*[- -] pour entrer et estre en ceste belle et noble confrairie approuvée
de nostre mere *[sainte E]glise est ordonné, commé vous sça- |
*[vés, - -]nps la so(m)me de .x. deniers tournois vailla(n)t deux
blans a l'e(n)trée et pour vous entretenir en celle *[be]lle co(n)frairie
.v. deniers | *[- -]pour ung chascu(n) an a avoir si beaulx et gra(n)s
privileges et serés au no(m)bre du livre des confr*[ere]s de la Vierge
Marie et | *[- -]r nom affin que memoire soit de vous faicte a la vie et
a la mort devant Nos*[tre Dame] du Puys et par ainsi ches- | *[- -] en
escript, et ceulx qui en sont longte(m)ps a, acquitez vous et venez
b *[- -] escripte car il fault rendre | *[- -] a*[ins]i ce*[ul]x *[- -]toutes
p(ro)messes, fin linge, cire ou aultres choses p(ro)mises a Nostre
Da*[me. ren]dés les maintenant. |

[Nostre] sire le roy, désiran[t le salut] des ames de tout son peuple
et amplement informé des grandes eu*[vres] de charité et de misericorde
qui | *[se f]ont incessamme*[nt audict ho]spital envers les pouveres
me(m)bres de Jesu Christ, et aussi la grande et singuliere devotio(n)
qu'il a a la glorieu- | *[se Vierge Nostr]e Dame du Puys, *[consi-
de]ra(n)*[t l]es grandes graces et miracles q(ue) *[el]le faict tous les
jours a ceulx qui la requiere(n)t de bo(n) cuer, il luy plaist | *[- -
comman]de q(ue) par tout son roy*[aulm]e, Daulphiné et lieux a luy
subjectz que on recepve honnorablement les p(ro)cureurs et messagiers
et les grans | *[- -]ndulgen*[ce]s d*[u] Saint S*[iege] apostolique par
les saint peres papes de Ro(m)me donnés a tous les confreres et seurs,
bienffaiteurs du de- | *[vant dict - -] et hospital de *[l]a tres di*[gn]e
Mere de Nostre Rede(m)pteur Jesu Christ et aussi faire p(ro)cessions
generalles et solemnelles pour la bonne santé et *[- -] de] luy et de son
royaulme et pour le fruit de la terre, en defe(n)da(n)t a tous en gene-
ral q(ue) nul destourbier ny e(m)peschement ne leur soit faict en |
*[- -]quelconque, mais co(m)me p(ro)tecteur et chief de crestie(n)té.
Après, nostre dict saint pere le pape a volut et veul estre participant
és bie(n)ffaictz | *[- -]oraiso(n)s qu*[i s]e f[ont] tous les jours en
l'ho(n)ne*[ur] de la glorieuse Vierge Nostre Dame du Puys, laquelle
nous doint si bien servir q(ue) a la fin nous | *[ayons Par]adis. Amen.

LA MISSION
DU
Cardinal Melchior de Polignac
A ROME (1724-1732)

(Suite)

CHAPITRE VI

LE CARDINAL DE POLIGNAC
PROTECTEUR DE L'ACADÉMIE DE FRANCE
ET AMATEUR D'ART
SES DÉCOUVERTES — SES COLLECTIONS

MELCHIOR DE POLIGNAC ET LES ÉTUDES ASTRONOMIQUES EN FRANCE.

LA PROTECTION DE L'ACADÉMIE DE FRANCE A ROME. LES INTERVENTIONS AUPRÈS DES GRANDS PERSONNAGES ROMAINS EN FAVEUR DES ÉLÈVES. — L'ACADÉMIE AU PALAIS MANCINI. SON INSTALLATION, SA DÉCORATION.

LES BUSTES DE POLIGNAC PAR BOUCHARDON, PAR COYSEVOX. LE PORTRAIT DU CARDINAL PAR RIGAUD, LES GRAVURES QUI EN ONT ÉTÉ FAITES.

POLIGNAC AMATEUR D'ART. SES COMMANDES, SES ACHATS. LES FOUILLES DE GROTTA FERRATA; CELLES DE LA VILLA FARNÈSE. LES RICHESSES DU PALAIS D'ALTEMPS.

LES RÉCEPTIONS DU CARDINAL. SES VILLÉGIATURES A FRASCATI. QUELQUES VISITEURS DE MARQUE. LE JEU DES *MINCHIATEDE*. LES CONVERSATIONS DU PRÉLAT ET L'OPINION D'ARGENSON ET DE BERNIS.

LES « DÉPOUILLES DE ROME » EN FRANCE. *L'ÉTAT ET DESCRIPTION DES STATUES* ... — LA VENTE DES COLLECTIONS. CORRESPONDANCE EN VERS DE FRÉDÉRIC II ET DE VOLTAIRE.

Les sorties du cardinal n'étaient pas seulement politiques, elles avaient trait aussi — et nous écrivions volontiers de préférence — aux sciences et aux arts.

Melchior de Polignac rechercha toujours, en effet, les occasions lui permettant d'éprouver son goût personnel comme d'exercer le rôle de protecteur des recherches érudites et des spéculations intellectuelles. Il les provoquait volontiers et témoignait en ces circonstances le vif intérêt que lui inspiraient ces travaux en y participant ou en les encourageant de ses conseils, de son appui effectif et moral.

C'est ainsi qu'il s'employa à faciliter les études astronomiques en France en complétant par des achats avantageux les collections de verres de télescope commandées par Colbert à Campani et qu'il put, par ses relations particulières, accroître les trésors artistiques de son pays, en même temps qu'il formait une collection personnelle extrêmement vantée et à bon droit.

Sa protection éclairée fut précieuse à l'Académie de France, et nous voyons à travers la correspondance des directeurs avec quelle constance elle s'exerça et quels bons résultats elle sut favoriser.

Avant même sa nomination de chargé d'affaires, Polignac fréquentait l'Académie.

Le 27 juin 1724, Poerson mandait à d'Antin :

Mgr le cardinal de Polignac est venu à l'Académie, il y a deux jours, avec une nombreuse suite de gens de qualité et de mérite ; il vit avec plaisir les études que font les jeunes élèves, dont il parut très content. Il resta près de trois heures et fit en peu de mots l'éloge de V. G., et nous félicita sur le bonheur que nous avons d'être honoré de la puissante protection de V. G., à laquelle la France aurait une éternelle obligation du maintien et de l'élévation des sciences et des beaux-arts ... (1).

A la fin d'octobre de la même année, Poerson entretenait encore son ministre de l'intérêt témoigné par le cardinal à ses élèves :

Devant que ce seigneur soit parti pour la villégiature de Frescati, où il est actuellement, écrivait-il, j'eus l'honneur de lui présenter M. L'Estache (2), cy-devant élève de l'Académie, lequel doit faire dans l'église

(1) Arch. nat. O¹ 1958, fol. 267.

(2) Le 3 mai 1725 Poerson écrit à d'Antin : « Mgr le cardinal de Polignac est venu à l'Académie pour voir deux figures de marbre que M. L'Estache a fait pour le roy

de Saint-Louis un buste et une inscription de marbre à la mémoire du feu cardinal de la Grange d'Arquien, père de la reine de Pologne. Il parut en ressentir bien du plaisir, prenant toujours beaucoup d'intérêt à ce qui arrive à l'Académie (1).

Et le 9 mai 1725 :

Le s^r de Lestaches ayant été remercier Mgr le cardinal de Polignac de l'honneur que cette Eminence lui a faite de voir et de louer les deux dernières figures de marbre qu'il a faites pour le Roy de Pologne, cette Eminence, pour leur marquer combien elle en était contente, lui fit voir deux desseins que l'on lui a envoyé de Paris, de deux groupes de marbre pour mettre à un autel de Saint Sulpice et le chargea d'en faire quelques esquisses ou models de terre, à quoi il travaille actuellement (2).

A diverses reprises, le cardinal intervint auprès des grands personnages romains pour obtenir la permission de faire des copies d'œuvres de maîtres, et il en commanda pour lui-même.

M. le cardinal de Polignac est à Frascati pour environ encore une quinzaine de jours, écrivait le 8 novembre 1724 Wleughels (3) à d'Antin : Je l'y ay esté voir, comme il me l'avoit fait promettre, et il m'a bien promis qu'à son retour il ne manqueroit pas de nous servir. Avant de partir, il a été luy-même chez l'agent de la princesse Pio pour avoir la permission de faire copier le P. Veronèse; il ne la trouva pas; j'y ai été deux fois depuis; les gens de ce pays font tout par mesure; il a écrit en Espagne pour avoir cette permission, et il m'a prié d'assurer M. le cardinal que cela ne nous manqueroit pas. M. le cardinal se prête volontiers, comme dit très bien V. G., à tous nos besoins; aiusi, je ne manquerai pas d'agir, et avec les ordres que vous avez donnez et la permission que vous m'accordez (4).

M. le cardinal m'a fait la grâce de me demander un tableau, note

de Pologne, lesquels représentent le Faune antique et l'autre l'Empereur Commode, qui ont très bien réussy; cette Eminence, qui a très bon goût, en parut très contente ». O¹ 1958, fol. 429.

(1) O¹ 1918, fol. 337 in *Corr.*, VII, 82.

(2) O¹ 1958, fol. 433.

(3) Wleughels entretenit toujours les meilleures relations avec le cardinal. Cf. P. Clamorgan, *Un directeur de l'Académie de France à Rome, Wleughels* (*Gazette des Beaux-Arts*, Juillet-Septembre 1917).

(4) O¹ 1959, fol. 23.

Wleughels le 21 novembre 1724 j'y travaille à présent et je feray tous mes efforts pour faire un morceau qui ne soit pas tout à fait indigne de l'honneur qu'il me fait (1).

Le 28 novembre de la même année, nouvelle intervention.

Hier matin, Mgr le cardinal de Polignac fut à l'audience du pape, laquelle fut très longue, le Saint-Père aymant beaucoup de parler avec cette Eminence, laquelle est retournée aujourd'hui, de grand matin, à Monte Cavallo, pour assister le Pape dans la Sacrée Congrégation des Rites ; mais, quoique ce grand cardinal soit fort occupé, il veut lui-même demander au cardinal Pamphile, pour l'Académie, qu'il affectionne beaucoup, la permission de copier les beaux tableaux de son palais ; nous attendons avec impatience pour commencer les copies (2).

L'autorisation fut donnée, et, le 12 décembre, Poerson en informe d'Antin :

Le cardinal Pamphile a accordé à Mgr le cardinal de Polignac la permission de copier le fameux tableau du Titien représentant *Bacchus et Ariane*, permission qu'il a refusée à feu la reine de Suède et à plusieurs personnes de grande considération. Nous attendons aussi à tout moment celle de copier la fameuse *Europe* de Paul Veronèse, qui sera à peu près de la grandeur du tableau du Titien (3).

Le 18 avril 1726, Wleughels mande encore à d'Antin :

Mgr le cardinal s'emploie fortement à nous faire avoir la permission de mouler certaines figures très belles que nous avons découvertes ; aussitôt que nous l'aurons, nos sculpteurs travailleront ... (4)

D'Antin en manifeste sa satisfaction à Wleughels dans un billet du 8 mai :

Nous sommes bien obligés à M. le cardinal de Polignac de toutes les attentions qu'il a pour l'Académie ; c'est un *virtuoso* dont nous aurions de la peine à trouver le pareil ; faites lui toujours bien ma cour (5).

(1) O¹ 1959, fol. 37.

(2) O¹ 1958, fol. 358, in *Corr.*, VII, 98.

(3) O¹ 1958, fol. 362, in *Corr.*, VII, 102.

(4) O¹ 1959, fol. 191.

(5) O¹ 1959, fol. 193.

Quelques mois après, de nouveaux avantages accordés aux élèves sont signalés par Wleughels à d'Antin (25 juillet) :

Nous avons, à la fin, obtenu de faire mouler le beau Mars antique, qui est à la vigne de Madame la princesse de Piombino; mais ce n'a pas été sans peine. On nous avoit d'abord fait le chemin si beau que j'avois cru qu'il n'y avoit qu'à y aller; mais pour parvenir au but, il a fallu faire bien des pas... Mgr le cardinal de Polignac a tout fait, et quoique, pour certaine raison, ils ne se voient pas autrement, cette princesse et lui, son nom et les égards qu'on a icy pour son mérite sont cause que nous aurons ce qu'on nous avoit promis... (1).

Et le 19 septembre :

Je fus voir le cardinal Barberin. Je luy demandai sa protection pour les pensionnaires et la permission d'étudier dans son palais les belles choses qui y sont; il me répondit que toutes les portes seroient ouvertes, d'abord qu'ils y voudroient venir. Je l'en remerciai et l'assurai de faire part à V. G. des honnestetés qu'il vouloit bien avoir pour nous. M. le cardinal de Polignac nous a bien servi auprès de cette Eminence... (2).

Le 29 septembre 1729, Wleughels annonçait encore à d'Antin une nouvelle aubaine pour l'Académie :

J'ay appris que M. le prince Justiniani me donnera la permission de faire copier dans ses appartemens. C'est une grâce qu'il a refusée à tout le monde et avec raison, car il y a un fidei-commis de ses ancêtres qui deffend non seulement de laisser copier, mais de déranger ou de dépendre aucun tableau. Cependant, il y veut bien déroger en notre faveur, attendu que nous appartenons au Roy, pourvu que cela se fasse secrètement; c'est ce que nous tiendrons religieusement. Nous en avons toute l'obligation à S. E., qui, à ma prière, s'est bien voulu charger d'obtenir cette faveur (3).

La question de l'installation de l'Académie dans un nouveau palais fit aussi l'objet des soins du cardinal. Il ne dépendit pas de lui que la mission de Wleughels auprès du duc de Parme

(1) O¹ 1959, fol. 221.

(2) O¹ 1959, fol. 234.

(3) O¹ 1960, fol. 220, in *Corr.*, VIII, 54.

pour la location du petit Farnèse n'eût plein succès (1), et quand une autre proposition fut faite, il s'efforça de la faire aboutir.

Le 4 avril 1725, Wleughels exposait cela à d'Antin :

J'ai trouvé un beau palais, placé dans le plus bel endroit de Rome, grand, spacieux et qui en dehors est très bien décoré; mais j'ay cru, avant d'en écrire, devoir en parler à M. le cardinal de Polignac, selon les ordres de V. G.; ce que je n'ai pu faire sur le champ. Je luy en parlai hier, et il me dit qu'il ne croyoit pas qu'on pût mieux trouver, qu'il approuvoit fort ce choix, qu'il connoissoit fort ce palais et qu'il l'avoit vu bâtir; que même autrefois la France avoit voulu acheter ce terrain avec le palais qui est derrière, qui appartient aux Guigi; il l'a d'autant plus approuvé que cette maison appartient à M. le marquis Mancini, qui est à Paris, et que peut-être il n'en coûtera point de change pour en payer les loyers, qui vraisemblablement s'acquitteront à Paris (2).

Poerson était d'un avis identique et écrivait au même ministre le 11 avril : « Le déménagement ne coûtera pas la moitié de ce qu'il auroit coûté si nous avions été logés à la Longares, au Petit Farneze, le chemin étant plus court, plus droit et plus uny » (3).

Ce Palais Mancini est ainsi signalé dans la *Descrizione di Roma*, de Titi (éd. 1763, p. 321) :

Palazzo Mancini, oggi dell' Accademia di Francia.

Questo palazzo è nel Corso. Fu prima abitazione di Paolo Mancini, gentilhuomo romano e che servi per lungo tempo di comodo all' Accademia qui instituta degli Umoristi. Fu ingrandito per ordine del duca di Nevers, padrone di esso, colla direzione del Cavalier Carlo Rinaldi, che vi ha fatta una bella facciata e un bel portone, con sopra una bellissima ringhiera. Ultimamente fu comprato dal Re di Francia, dove ha stabilito l'Accademia e lo studio delle arti del disegno. E tutto pieno di gessi di tutto le piu eccellenti statue che sono in Italia.

Le prix demandé était de 1.200 écus romains. « Après bien des discours, des allées, des venues », on tomba à 1.000 écus faisant en monnaie de France 3.548 livres. Le 31 mai 1725, le contrat fut conclu « en présence et avec l'approbation » du cardinal, « repré-

(1) O¹ 1959, fol. 55 et 59, in *Corr.*, VII, pp. 126, 129.

(2) O¹ 1959, fol. 69.

(3) O¹ 1958, fol. 424, in *Corr.*, p. 149.

sentant Sa Majesté très chrétienne », et dans son cabinet (1). Le 7 juin, Poerson informait le ministre de l'événement :

V. G. est obéie, le contrat est signé, du consentement et de l'agrément de Mgr le cardinal de Polignac, avec lequel j'ai travaillé quelques heures, malgré les grandes affaires dont il est chargé, qui l'ont empêché d'écrire à V. G. ainsi qu'il se l'étoit promis ; mais ce seigneur me fait espérer qu'il le fera par son courier extraordinaire, étant charmé de cette conclusion, d'autant plus que notre maison tombe en ruine et qu'elle est vendue à la nation bergamasque pour y bâtir une église, ayant vendue la leur aux Pères Jésuites pour augmenter leur séminaire.

A l'égard du prix [du palais Mancini] Mgr Delgiudice en faisoit offrir deux cens écus de plus et en avoit parlé à Mgr le cardinal de Polignac, mais il n'étoit plus temps, la parole étoit donnée avec son Eminence qui n'a pas cru excéder que d'en offrir 1.036 estimant que c'étoit suivant les intentions de V. G. et honorer la France que de ne pas laisser passer en d'autres mains un palais qui est sans contredit le plus magnifique et le plus convenable de Rome... (2).

Après avoir présidé à la location de l'immeuble, le cardinal fut également consulté pour son ameublement :

J'envoye à Votre Grandeur, comme elle me l'a ordonné, le plan des chambres qu'on devoit meubler, écrit Wleughels le 7 mars 1726 ; c'est un pensionnaire nommé Gourlade qui l'a fait ; c'est un bon sujet et très honnête homme, fils du maître d'hôtel de Mgr le cardinal de Rohan. Je n'ai rien choisi sans consulter Mgr le cardinal de Polignac qui a le goust merveilleux en toute chose et qui m'a assuré vous en écrire, comme il a fait sur un autre sujet (3) dont il a eu la bonté de me faire part. Je mets toute ma gloire à remplir le moins mal que je peux le poste dont il vous a plu m'honorer...

A la fin de l'année, lustres, glaces, tableaux et tapisseries envoyés de France étoient arrivés, malgré les difficultés suscitées à Civita Vecchia par la direction des douanes pontificales, et installés suivant les indications de Polignac qui en étoit « ravi » (4).

(1) O¹ 1958, fol. 442, 1961, fol. 54, in *Corr.*, VII, p. 165-166.

(2) O¹ 1958, fol. 445.

(3) Le cordon de Saint-Michel qui fut accordé à Wleughels avec des lettres d'abolissement en juillet 1726.

(4) O¹ 1959, fol. 265. Lettre de Wleughels à d'Antin, 12 décembre 1726, in *Corr.*, VII, p. 305.

Si « ravi » qu'il retourna souvent au palais Mancini.

Une lettre du 22 mai 1727 de Wleughels à d'Antin nous montre ce qu'étaient ces visites :

M. le cardinal de Polignac vint, lundi dernier, nous voir; il voulut tout voir, fit l'honneur aux pensionnaires de monter et d'entrer dans toutes leurs chambres et de regarder avec plaisir la plupart des études qu'ils ont faites, dont il fut très content. Un des sculpteurs, nommé Adam, qui est Lorrain, lui fit voir deux bustes qu'il a travaillé, représentant une Amphitrite et un Neptune qu'il a faits par étude. Ces deux morceaux lui plurent si fort qu'il les a pris pour orner son appartement; aussi j'ose assurer V. G. qu'on ne peut guère mieux faire ny mieux travailler et avec plus de soin.

Les peintres ne font pas moins de progrès, et l'évêque de Cavaillon, de Guyon de Crochans, qui accompagnait M. le cardinal à la visite qu'il nous fit, surpris des belles têtes que le S^r de Lobelle lui montrait, le pria instamment de vouloir lui faire son portrait.

Le S^r Natoire montra à Mgr le cardinal une grande composition d'un tableau que S. E. lui a ordonné. Ce jeune homme dessine d'un goût qui le fait considérer ici et qui sera estimé en France (1).

Polignac eut aussi la satisfaction de rencontrer dans les salons de l'Académie les portraits du duc d'Antin et le sien « placé le plus honorablement » possible, suivant les instructions du Ministre (2).

En 1729, le sieur de Lobel, « qui étoit cy devant pensionnaire et qui est resté dans l'Académie pour terminer quelque étude qu'il avoit commencée », fit même un projet allégorique pour un portrait de S. E. « qui a été fort goûté, si bien qu'Elle veut qu'il l'exécute. Il fait bien le portrait, et l'invention qu'il a trouvé pour orner celui-là est bien pensée. Les Vertus sont agréables et inventées avec bien de la justesse. Il est goûté dans Rome et ne fait pas de deshonneur à l'Académie » (3).

L'année suivante, un autre artiste, Bouchardon, s'occupa aussi de fixer les traits de Melchior de Polignac, après avoir fait le portrait du cardinal de Rohan. Le 5 octobre 1730, Wleughels par-

(1) O¹ 1959, fol. 315.

(2) O¹ 1959, fol. 314. Lettre du 4 avril 1727 de d'Antin à Wleughels. *Corr.*, VII, 341. Ce portrait est sans doute celui qui est conservé à Saint-Louis des Français.

(3) O¹ 1960, fol. 440. Lettr. de Wleughels à d'Antin du 13 janvier 1729. *Corr.*, VIII, 3.

lait à d'Antin du « bruit » que cet ouvrage faisait dans Rome et de l'affluence au palais Mancini de « personnes de considération qui viennent le voir et qui en sortent très contents » (1).

(1) O¹ 1960, fol. 341 et 356 in *Corr.*, VIII, 136 et 146. Lettres de Wleughels à d'Antin. Le comte de Caylus dans sa vie d'Edme Bouchardon (Paris, 1762, in-12) cite avec éloges ce buste qui figura au salon de 1737 et il ajoute : « on voit sans peine avec quel plaisir et quel zèle il a été travaillé ». L'œuvre de Bouchardon est au Musée de Meaux.

Dans les papiers de Daignan conservés aux archives municipales d'Auch, on rencontre au f^o 29 v^o des *Vers auxquels le buste du cardinal de Polignac a donné lieu* :

De Bouchardon la main sçavante
Ne pouvait mieux transmettre à la postérité
Ces traits dont Polignac enchante
Tous ceux qui de les voir ont la félicité.
Ce marbre vit, il pense et seul il fera croire
Tant de fait merveilleux dont il montre l'auteur.
On y reconnaîtra comme dans une histoire,
Des intérêts des rois le conciliateur
Et l'oracle du consistoire.

Ces vers, qu'a publiés la *Revue de Gascogne*, mai 1909, sont contemporains du travail de Bouchardon. Écrits par dom Le Blanc, procureur général de l'ordre de Cluny en cour de Rome, ils furent insérés dans le *Mercure de France* de septembre 1731, p. 2211.

Coysevox est l'auteur d'un autre buste de Polignac, qui faisait partie de la collection Eugène Kraemer. Il fut mis en vente le 30 avril 1913 à Paris, galerie Georges Petit. Ce buste, estimé 30.000 francs, fut adjugé 48.100 francs au prince H. de Polignac.

On connaît d'autre part parmi les portraits du cardinal, celui de la collection Lacaze, maintenant au Louvre, peint par Rigaud. Il a été gravé par Daullé et figure dans les éditions in-8^o de l'*Anti-Lucrèce*. On en cite d'autres, d'après Rigaud aussi, gravés par Chereau (1729), Grateloup (celui-ci in-12 gravé en 1765 et dédié « à M. le comte de Polignac, maréchal de camp des armées du Roy. par son très humble et très obéissant serviteur Grateloup »). E. Desrochers (in-8^o) et L.A. de la Live.

Voici quelques indications plus précises :

Portrait in-fol., sur cuivre, avec les armoiries et une notice de quatre lignes en latin. Gravé par François Chereau, 1729.

Médaillon in-4, gravé sur cuivre. Gravé par Joseph Voyez, sculp.

Médaillon in-8^o, gravé sur cuivre, avec quatre vers latins sur la tablette. Bernigeroth, sc. 1748.

Médaillon in-8^o sur cuivre, avec quatre vers latins sur la tablette. Gravé par J. Daullé.

— Le même avec *Melchior de Polignac* sur la tablette.

Médaillon in-8^o sur cuivre, avec les armes du cardinal. Gravé par P. Dupin. Sur la tablette : *Melchior, cardinal de Polignac*.

Médaillon in-8^o sur cuivre. Gravé à Paris par E. Desrochers, avec notice et quatre vers français au bas.

Portrait in-32, gravé au trait par Landon.

Médaillon in-8^o sur cuivre. Gravé à Vérone par Dom. Cunego Veronensis. Quatre vers latins au bas.

Le soin de mettre en valeur l'Académie de France et de lui assurer toute la considération n'empêchait pas Polignac de satisfaire son goût particulier pour les antiquités et de saisir les multiples occasions d'accroître ses collections privées.

M^{me} la princesse Edmond de Polignac possède dans son hôtel de l'avenue Henri-Martin deux immenses toiles de Panini, représentant le cardinal au milieu des chefs d'œuvre de la Ville Éternelle (1). Il est de fait qu'il se tint constamment en relation avec les amateurs et suivit les recherches qu'il n'ordonnait pas lui-même.

Le 17 octobre 1724, Poerson écrit à d'Antin :

Mgr del Giudice ayant été indisposé, le Pape lui a fait l'honneur de le visiter. Mgr le cardinal de Polignac y fut quelques jours après et vit son appartement, qui est des mieux meublés de Rome, y ayant quantité de beaux desseins, de beaux tableaux, de fameux vases d'argent, etc. C'est de ce cabinet qu'est sorti ce tableau de Michel-Ange, peint sur une ardoise des deux costez que j'ai eu l'honneur d'adresser à V. G. pour le feu Roy, d'immortelle mémoire. S. Em., entre autres choses, si étant arrêtée pendant du temps à regarder un petit dessein de Raphael, qui est d'une grande beauté, ce prélat y fit attention et le fit mettre adroitement entre les mains d'un gentilhomme qui montoit dans le carosse de S. Em. La chose fut faite de si bonne grâce qu'Elle ne put la refuser...

Le 6 février 1725, Poerson signale encore une nouvelle bonne fortune archéologique du cardinal :

Mgr de Polignac ayant vu dans une vigne du duc de Parme une espèce de tombeau de marbre antique, que l'on y a trouvé en fouillant en terre, s'étant fort appliqué à regarder un bas relief qui est autour de ce monument, qui luy parut très beau, ce qu'ayant seu, ce prince

Médaille in-4° sur cuivre. Gravé par Roceus Pozzi.

Portrait in-folio sur cuivre, par L. F. Cars. En légende circulaire : *Melchior de Polignac S. P. E. Diac. Cardinalis Cano^m Hosp^m Des. Spir. Magnus citra Montes Mag^{is} designatum.*

(1) Ces tableaux, datés sans doute à tort de 1758 et 1759, et où le cardinal a été peint après coup, semblent être la répétition d'un dessin, que nous reproduisons hors texte, dû à Panini et conservé dans la collection Lasquin (cf. l'*Art*, 1885). Le souvenir de la galerie du palais d'Altemps a été d'autre part fixé dans un dessin de Theroud établi sur une peinture d'A. Lenoir d'après une toile de Panini, *Monuments antiques de Rome* (cf. *Magasin pittoresque*, 1859).

donna aussitôt ses ordres pour que l'on en régala cette Eminence, ce qui donna occasion à Mgr le cardinal de donner à porter à M. Wleughels une lettre de remerciement de cette galanterie à ce prince (1)...

Le lendemain, Wleughels mandait à d'Antin :

Je fus prendre congé de Mgr le cardinal de Polignac qui me dit qu'il ne vouloit pas que je partisse sans qu'il me donna une lettre pour remercier M. le duc de Parme de certain bas relief antique dont il luy a fait present (2); il ne me l'envoya point le soir, mais le lendemain matin, comme j'allois partir, il m'envoya dire que je n'attendisse pas davantage, qu'il n'avoit pas pu écrire, mais que je trouverois sa lettre à Boulogne, chez M. le marquis Monti, et que la poste y seroit devant moy. Je suis arrivé icy ce matin au soleil levant, septième de ce mois, mais la poste n'est pas encore arrivée; il est vray que les chemins sont affreux, et, sans cela, je serois encore arrivé plus vite. J'ay cependant été plus fortuné que MM. de la Rochefoucault et de la Châtre qui en sortant de Florance ont dû passer les montagnes à cheval et attendre leur équipage à Boulogne (3).

A la date du 1^{er} août 1725, une *Note anonyme sur les affaires de Rome* dit ceci :

Mgr le cardinal de Polignac étant encore dans un amoureux empressement pour l'observation des raretés et antiquités de Rome, S. E. a voulu aller, ces jours passés, avec un attelage à six chevaux, voir le cimetière Saint-Sébastien et ensuite la très noble étude de feu Mgr Strozzi chez M. le prince de Forano, que, s'y trouvant des choses merveilleuses, S. E. a été dans l'admiration pendant l'espace de trois heures environ; et elle en est puis partie beaucoup satisfaite, comme aussi du noble rafraichissement que le susdit prince a fait distribuer (4).

Le 9 août de cette année, Poerson écrit à d'Antin :

Le duc de Parme ayant fait présent d'une urne antique trouvée dans la vigne Farnèse *in campo vacino*, et cette urne ayant été endommagée, S. E. Mgr le Cardinal de Polignac a jugé à propos de la restaurer et l'a

(1) O¹ 1958, fol. 391.

(2) Faucher (*op. cit.*, II, p. 395) précise qu'il s'agit d'un bas relief « représentant une fête d'Ariane et de Bacchus ».

(3) O¹ 1959, fol. 52.

(4) O¹ 1959, fol. 103.

fait apporter à l'Académie pour que le Sr de l'Estache la restaure, à quoi il va travailler incessamment, étant très capable de le faire (1).

L'Académie, du reste, voulant prouver à Son Eminence sa reconnaissance par ses précieux offices, mettait tout son amour-propre à lui faire plaisir.

Wleughels, le 19 septembre 1726, écrit à d'Antin :

Je n'ai jamais dit à V. G. que Mgr le Cardinal de Polignac, venant chez nous, ce Carnaval, y vit un marbre dur, qui peut porter un pied et un pouce en quarré, non pas égal partout; il aime ces sortes de choses et me demanda ce que j'en faisais; je lui dis que ce n'étoit pas à moy. Dernièrement, je dinois chez lui, il m'en reparla encore; s'il avoit été à moy, je le luy aurois offert. Ce marbre peut avoir deux pouces d'épaisseur tout au plus (2).

Et d'Antin de répondre à Wleughels le 13 octobre 1726 :

Vous pouvez donner, de ma part, à M. le cardinal de Polignac le morceau de marbre dur qu'il a trouvé à son gré dans notre Académie. C'est le moins que nous puissions faire pour répondre à toutes ses courtoisies (3).

Le 19 août 1728, Wleughels mande encore à d'Antin :

On travaille bien ici; l'Académie est sur un bon pied; un de nos pensionnaires, nommé Natoire, a exposé un grand tableau à une fête dont on a dit beaucoup de bien; il l'a fait pour M. le cardinal de Polignac et représente « Notre Seigneur qui chasse les marchands hors du Temple (4) ».

Et le 10 février 1729 :

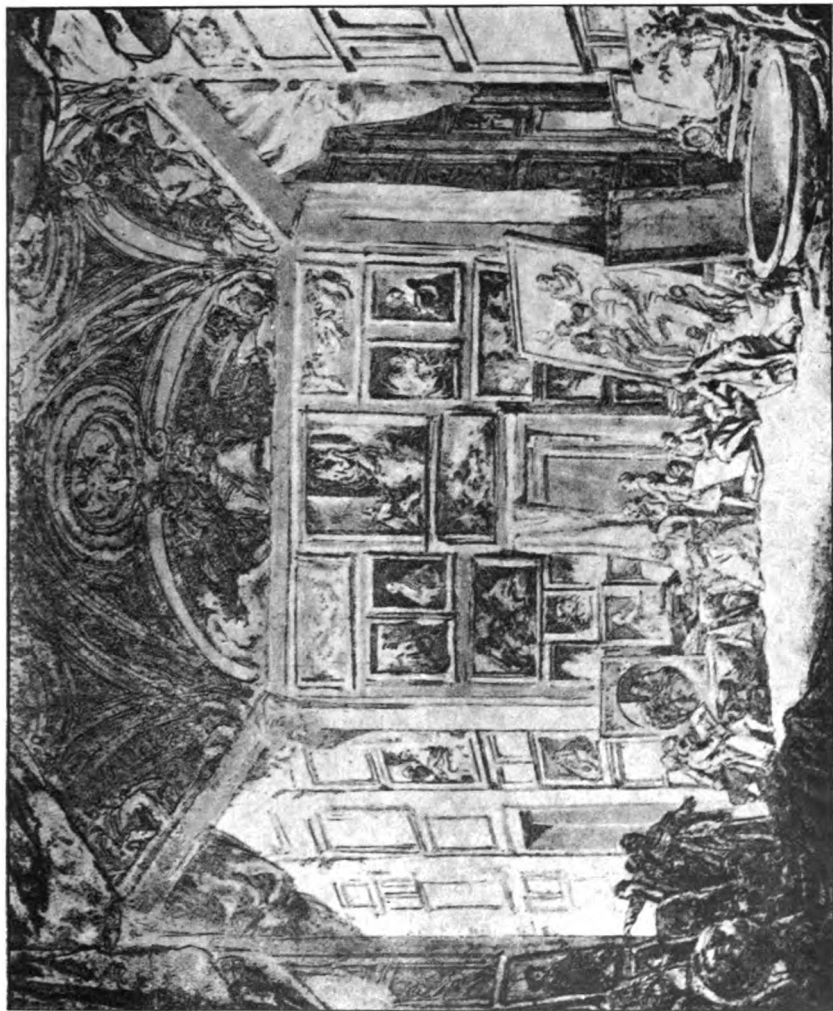
Adam a depuis peu restauré un petit Faune pour Mgr le cardinal de Polignac, où il a fait les bras, la tête et les mains. Quelques connoisseurs ont dit qu'il est heureux que la tête ait été perdue, ayant peine à croire que l'antique eut été aussi belle. La figure cependant est de bonne manière grecque. S. E. est très satisfaite. Elle vint, samedi der-

(1) O¹ 1958, fol. 467.

(2) O¹ 1959, fol. 234.

(3) O¹ 1959, fol. 239.

(4) O¹ 1960, fol. 97.



LE CARDINAL DE POLIGNAC DANS SES SALONS DU PALAIS D'ALTEMPS

(*Dessin de Panini.*)

nier, nous voir, où elle me dit obligeamment qu'elle attendoit avec un peu d'impatience le Carnaval pour venir jouir de notre appartement (1).

C'est encore par Wleughels que nous apprenons que le cardinal avait fait exécuter des tables « magnifiques et d'un prix exorbitant; elles sont la plupart d'agate orientale, mais elles ne sont que des morceaux rapportés, ce qui ne laisse pas de faire un bel effet (2).

Amateur, Polignac l'était au point de concevoir les plus magnifiques projets.

Les antiques, vers lesquels il s'était senti attiré dès l'époque où, étant auditeur de rote, il commença sa collection de médailles, le passionnaient surtout. N'eut-il pas l'idée de détourner pendant quelques jours le cours du Tibre pour y rechercher les trophées et statues qui pouvaient y avoir été jetés durant les guerres civiles?

Il fut particulièrement heureux dans les fouilles de Grotta ferrata au cours desquelles il découvrit la maison de campagne de Caius Marius, le rival de Sylla. Un magnifique salon orné lui livra dix statues du plus beau marbre, de grandeur naturelle et représentant la reconnaissance d'Achille par Ulysse à la Cour de Licomède.

Wleughels écrivant à d'Antin, le 13 avril 1729, parle de cette découverte :

M. de Polignac va partir pour sa campagne après laquelle il soupire, mais j'aurai l'honneur de le voir avant. Il aime les antiquités et a fait fouiller à plusieurs endroits autour de Rome, où il a trouvé des inscriptions, des médailles, des marbres, quelques fragmens de statues, bas-reliefs, etc., car toutes les terres ici autour sont pleines des monuments de l'ancienne Rome. Il a eu depuis peu une bonne inspiration de faire remuer la terre dans un champ semé à trois lieues d'ici. Il a trouvé huit figures fort belles, de différentes grandeurs, dont il est enchanté, car on trouve actuellement toujours quelque chose de nouveau et de bon. Si V. G. lui écrit, il sera ravi de s'apercevoir qu'elle prend part à ses découvertes (3).

(1) O¹ 1960, fol. 149.

(2) O¹ 1960, fol. 370. Lettre du 9 novembre 1730. *Corr.*, p. 158.

(3) O¹ 1960, fol. 171.

Ce fut aussi par ses soins, on le sait, que le palais des Césars fut déblayé dans les jardins de la villa Farnèse sur le Palatin.

Il vise certainement l'une de ces découvertes dans une lettre du 27 juin 1726 à Rothelin :

Je veux corriger l'erreur de ce mauvais antiquaire qui vous a toujours parlé du tombeau de Julie, écrit-il. Il devoit dire, le tombeau des domestiques de Livie fait en forme de colombier. Il étoit fort curieux, mais on l'a tout détruit pour en vendre les pièces, comme on fait toujours à l'exemple des Goths. Il m'en est échu pour ma part un devant d'urne qui contient les 3 graces, l'amour et l'hyménée, pour marquer cinq corps qu'on a trouvés dedans, mais sans inscription, de deux garçons et de trois filles. Au moins a-t-on conservé les dessins du total qui seront donnés au public.

Le 26 mai 1729, Wleughels, écrivant à d'Antin, parle encore des trouvailles du prélat :

M. le cardinal de Polignac est à Frascati, proche le lieu où il a fait de si belles découvertes et prend plaisir à défricher les terres qui lui produisent de si belles moissons. Il envoya chercher hier un des nôtres, qui a été pensionnaire, pour venir faire son portrait, tandis qu'à l'abri du tumulte et des gens qui l'obsèdent ordinairement, il peut en paix lui donner du temps, pour finir un tableau allégorique qu'il a commencé et que je crois qui deviendra bien. Ce jeune homme est de Paris et se nomme de Lobel (1).

Le 16 novembre 1730, Wleughels donne ce renseignement intéressant :

Mardi, Son Eminence revint nous voir, et je lui montrai dans ma chambre deux grands vases cinéraires encore pleins de cendre, qu'on avoit trouvé depuis peu dans des tombeaux antiques. Il fut réjoui, car il aime ces beaux restes d'antiquité ; ils sont d'agate orientale, très grands et travaillent à merveille ; il les retint pour lui. Je cherche à lui procurer des morceaux curieux, sans passer par les mains de certains charlatans dont le pays abonde. Son Eminence doit revenir au premier jour voir deux tables petites, de porphyre vert, que j'ai trouvé en certain endroit et qu'on me vient d'apporter ; ces morceaux sont rares, beaux, mais chers (2).

(1) O¹ 1960, fol. 481.

(2) O¹ 1960, fol. 373.

En mars 1732, Wleughels achète une « figure » pour Polignac. « Si tout ce que ce seigneur emporte étoit de cette beauté, écrit-il à ce sujet à d'Antin (1), il auroit en vérité dépouillé Rome de ce qu'il a d'excellent ».

Il s'agissait d'une statuette découverte dans la vigne Giustiani, dont Wleughels a fait la description suivante :

J'ai trouvé un trésor : c'est une petite statue, découverte depuis peu dans la vigne Justiniani, qui joue avec des osselets : en ce temps-là, c'étoient des espèces de dez, car ils étoient marquez; c'étoit un jeu où il falloit païer sur le champ. On trouve dans un ancien auteur qu'Auguste envoya des sommes considérables à Julie qui aimoit ce jeu là pour y jouer; c'est donc une Julie jeune que cette statue, ce qu'on reconnoit à une médaille qu'on en a qui lui ressemble, dont le revers a quatre de ces osselets avec ces paroles : *Qui ludit arram det quod satisfecit*. Cette statue, qui est très belle, est d'autant plus curieuse qu'on ne trouve point de statue de cette Julie et peu de médailles; ainsi, je crois avoir fait un achat distingué pour M. le cardinal de Polignac qui aime les belles choses; celle cy brillera avec justice entre celles qu'il emporte. Dans le moment que j'écris ceci à V. G., Son Eminence ne sçait pas encore que je lui ai fait cette acquisition; mais il faut ici brusquer l'occasion lorsqu'on trouve quelque chose de véritablement beau, car, sans cela, on ne tient rien, et je l'ai pour ainsi dire arrachée des mains des Anglois pour faire plaisir au cardinal et pour enrichir la France... (2).

Et le 15 mai :

Au sujet de la petite figure de M. le cardinal [celle qu'il avait achetée pour Polignac et dont il parle dans sa lettre du 20 mars], « elle est belle, écrit W., elle charme tout le monde, surtout ceux qui ont de bons yeux et qui aiment ce qui ressemble à la vérité. La teste est comme si elle étoit du Corège; elle s'éloigne un peu de la sévérité de l'antique; et puis, on voit bien que c'est un portrait. M. le cardinal eut la bonté de me dire en partant : « Si vous m'aviez donné une abbaye de trente mille livres de rente, je ne vous serois pas si obligé que je vous le suis (3) ».

Tous ces objets (4) vinrent orner le palais d'Altemps et y voi-

(1) O¹ 1961, fol. 43. Lettre du 27 mars 1732. *Corr.*, VIII, 314.

(2) O¹ 1961, fol. 38. Lettre de Wleughels à d'Antin, 20 mars 1732. *Corr.*, VIII, 310.

(3) O¹ 1961, fol. 67.

(4) Le cardinal de Polignac acheta peut-être des statues au cardinal Alexandre

siner avec les nombreuses toiles garnissant les salons et dues à des maîtres tels que Garchin, Maties, Bassan, Carrache, Pannini, Romains, Le Titien, Guidi, Le Dominicain, Véronèse, Van Dyck, Poussin, Porbus, Léonard de Vinci, Michel Ange, Raphaël, Le Corrège, Salvator Rosa, Rembrandt, Van Loo, Le Brun, Philippe de Champaigne et Rigaud.

Polignac recevait avec plaisir ses visiteurs au milieu de ces richesses, et nous savons qu'il les traitait avec faste.

Le 19 décembre 1724, Poerson écrit à d'Antin :

Lundy, fête de Sainte-Lucie, Mgr le cardinal de Polignac fut, en grand train de carrosses, avec les cardinaux Acquaviva, Ottoboni, Gualtario, de Belluga, à Saint-Jean de Latran, avec grand nombre de carrosses remplies de noblesse italienne et française; il y a eu grandes et belles musiques. Au retour, ce magnifique seigneur régala les Eminences et toute la noblesse qui s'y trouva avec une profusion extraordinaire (1).

Et le 12 décembre 1726 :

Demain, treize du mois, fête de Sainte-Lucie, on dira, selon la coutume, une messe solennelle dans l'église de Saint-Jean de Latran, dont S. M. est premier chanoine. M. le cardinal de Polignac en fera les honneurs; ce qu'il y a ici de François de distinction y assisteront, aussi bien que les cardinaux, les princes et prélats attachés à la France; ensuite, il y aura une magnifique repas chez S. E., où la plus part de ces Messieurs dîneront (2).

Il savait aussi leur faire les honneurs de sa villa d'été.

Dès que la période des grandes chaleurs commençait, le cardinal quittait Altemps et venait s'installer jusqu'à fin octobre à Frascati en compagnie de ses fidèles secrétaires Le Blond et Saint-Germain (3) et de toute sa maison.

Albano qui demandait à Wleughels en juin 1731 de lui « trouver de l'argent de statues antiques qu'il a ». (O¹ 1960, fol. 446. *Corr.*, VIII, 216).

(1) O¹ 1958, fol. 370.

(2) O¹ 1959, fol. 265.

(3) Jean-Hugues de Mourgues de Saint-Germain, archidiacre d'Auch, vicaire de Saint-Pierre des Arènes et de Sainte Catherine de Sienne de Solignac, chanoine honoraire de N.-D. du Puy, se rattachait à une famille ancienne du Velay originaire de Vourzac qui a donné trois premiers consuls du Puy et des ecclésiastiques

Les réceptions n'étaient pas entièrement suspendues (on voyait à Frascati des visiteurs tels que les Corsini (1), mais elles étaient moins solennelles qu'à Rome, sauf pourtant quand il s'agissait d'un ambassadeur d'Espagne, tel que le duc de Giovenasso, ou d'un prince, fut-il détrôné, tel que le chevalier de Saint-Georges, ci-devant Jacques II d'Angleterre, qui venait y dîner en compagnie du cardinal Alberoni, de l'ambassadeur de Malte, du cardinal Ottoboni et de quelques autres seigneurs, lesquels, assure Poerson, à la date du 31 octobre 1724, « furent tous charmez du grand et bel esprit de cette Eminence (2) ».

Cet esprit avait d'ailleurs motif à s'exercer alors autrement qu'à table :

Mgr le cardinal de Polignac, indique le même Poerson dans sa lettre, est à Frascati, où cette Eminence jouit de la belle saison dans un beau palais, en grande compagnie ; l'on croit qu'il y fera le raccommodement des deux plus fameuses familles de Rome, qui sont les maisons Colonna et celles des princes Borghèse qui, depuis de longues années, étaient très brouillées ensemble ; mais ce grand cardinal a trouvé le moyen de les réunir, ce qui a fait plaisir à tous les honnestes gens de Rome.

Les occupations cependant n'étaient point toujours aussi graves.

Le 20 juin 1725, Le Blond, écrivant à Rothelin, lui dit son plaisir de goûter un repos après lequel tous soupiraient depuis plu-

parmi lesquels Mathieu de Mourgues, abbé commendataire de Gondon, le plus ancien des prédicateurs du Roi, conseiller d'Etat de S. M. et premier aumônier de la Reine Marie de Médicis (1582-1670), célèbre par ses polémiques contre Richelieu.

J.-H. de Mourgues était en 1713 « premier aumônier de S. E. Mgr le cardinal de Polignac », et s'occupait de l'administration du prieuré de la Voûte-sur-Loire, légué à son neveu par l'abbé de Montebourg, mort le 8 juillet 1699 (Doc. part.). Après avoir accompagné le cardinal dans ses diverses ambassades, il revint avec lui à Paris et resta jusqu'à sa mort au service de la Maison de Polignac. C'est ainsi que nous le voyons, muni d'une procuration générale du vicomte Louis-Héracle Melchior, gouverneur du Puy et du Velay, en date du 14 juin 1744, donner à bail, dans son hôtel du Puy, le 22 mars 1751, les péages de Brives et du pont de la Chartreuse.

L'abbé de Mourgues dut mourir peu de temps après puisque le 9 novembre 1752 Charles-Joseph de la Bastie de Rulhier, curé de La Voûte-sur-Loire, prenait possession des vicairies de Solignac à la collation du vicomte de Polignac, soit Sainte-Catherine de Sienne et Saint-Pierre des Arènes, vacantes par décès de Jean-Hugues de Mourgues de Saint-Germain « dernier titulaire et paisible possesseur de ces chapelles ». (*Preuves de la Maison de Polignac*, III, 422-423.)

(1) O¹ 1960, fol. 521, in *Corr.*, VIII, 264, 17 oct. 1731.

(2) O¹ 1958, fol. 337, in *Corr.*, VII, 82.

sieurs semaines, lui annonce que Son Eminence se dispose à aller dîner chez le Roi d'Angleterre à Albane et ajoute : « Le Commandeur [de Castellane], Sansale, Taulignan et l'abbé de S. Germain ne font que jouer aux *minchiatede* tout le long du jour. Le 1^{er} desapprend, le second ne l'apprendra jamais, le 3^e en sait plus que les autres, et le 4^e est plus heureux qu'il ne mérite... »

Quand on ne jouait pas aux *minchiatede* ou que les promenades n'accaparaient point le temps, lorsque l'« ordinaire », entendez le courrier diplomatique, était expédié, on avait le loisir d'observer les phénomènes célestes, de surveiller les vendanges ou d'entretenir de la correspondance privée, aimable distraction, où, sur un mode badin, le cardinal et ses familiers se permettaient les réflexions les moins austères sur les événements comme sur les personnes, sans souci du lendemain.

« Vive Frascati, mon très cher abbé, s'écrie le cardinal, on s'y porte à merveilles ». Et ses lettres reflètent cette détente comme ses préférences personnelles. Rothelin l'a-t-il prié de le patroner pour une abbaye, Polignac s'en occupe, réalise l'affaire et plaisante ensuite son correspondant :

Avoués, mon très cher abbé de Cormeilles, lui écrit-il le 7 novembre 1726, que vous avez été bien penaud, lorsqu'après avoir crû me donner le plaisir le plus vif que je fusse capable de recevoir, en m'apprenant que vous aviez cette abbaye, vous avez vu tout de suite que vous n'aviez pris qu'un rat. Il falloit vous lever un peu plus matin. M. le cardinal de Fleury qui a tout fait de si bonne grace, et à qui nous devons être si obligés, avoit eu les *Ganos* et non pas vous. Je ne suis pas fâché que vous ayez eu cette petite mortification. Elle vous étoit due pour vous humilier un peu dans votre nouvelle gloire.

Ces billets sont un écho affaibli des causeries charmantes qui, à n'en pas douter, étaient en honneur à Frascati, et dans lesquelles excellait Polignac. En les lisant, on songe involontairement à l'impression qu'elles avaient laissé à ceux qui y avaient assisté, à d'Argenson ou à Bernis, qui s'y arrêtent dans leurs *Mémoires* :

La conversation du cardinal, écrit le premier (1), est également bril-

(1) *Mémoires*, Paris, Baudoin, 1825, p. 211. Déjà en 1699, la marquise de Sévigné disait en parlant de l'abbé de Polignac : « C'est un des hommes dont l'esprit me paraît le plus agréable; il sait tout, il parle de tout, il a toute la douceur, la vivacité, la complaisance qu'on peut désirer dans le commerce ».

lante et instructive. Il sait de tout et rend avec clarté et grâce tout ce qu'il sait ; il parle sur les sciences et sur les objets d'érudition comme Fontenelle a écrit ses *Mondes*, en mettant les matières les plus abstraites et les plus arides à la portée des gens du monde et des femmes, et les rendant dans des termes avec lesquels la bonne compagnie est accoutumée à traiter les objets de ses conversations les plus ordinaires.

Personne ne conte avec plus de grâce que lui, et il conte volontiers ; mais les histoires les plus simples ou les traits d'érudition qui paraîtraient les plus fades dans la bouche d'un autre, trouvent des grâces dans la sienne, à l'aide des charmes de sa figure et d'une belle prononciation.

Il parlait avec grâce et éloquence, remarque le second ; on ne s'apercevait qu'il parlait trop longtemps que lorsqu'on n'était plus avec lui. Sa mémoire était aussi sûre qu'ornée, et ses connaissances s'étendaient sur toutes les matières...

Personne n'usa mieux que lui ni plus longtemps du droit de parler. Un jour, on demandait à Voltaire : « Où allez-vous de si bonne heure ? — Je vais, dit-il, entendre un monologue du cardinal de Polignac ». M. de Mairan, à ce même sujet, voulait qu'on fit un tableau dans lequel le cardinal serait représenté assis commodément dans un fauteuil, la main un peu allongée, dans l'attitude d'un homme qui parle et qui s'écoute parler, et autour de lui une infinité d'oreilles, de petites oreilles de femmes, de grandes oreilles de philosophes, des oreilles de théologiens, d'antiquaires et d'artistes, et écrire au bas de ce tableau : le *Paradis du cardinal de Polignac* (1).

Ces « monologues » qu'appréciait l'auteur du *Temple du Goût* et qu'avaient goûtés avec lui tant de commensaux et tant de visiteurs, Polignac dut les interrompre pour rentrer en France. En laissant Frascati, en quittant le palais d'Altemps, le diplomate gardait néanmoins un peu de Rome puisqu'il emportait des collections provenant en majeure partie du sol italien.

L'« Inventaire des statues, bustes, testes, bas reliefs, en marbre et en bronze, avec leurs pieds d'estaux et pieds douches, ou tables de pierres précieuses et de marbre, colonnes, vases, le tout antiques et d'ouvrages grecques » dressé le 15 décembre 1738 et annexé au contrat de mariage de Louis, Heraclius, Melchior, Armand XXI, vicomte de Polignac avec Diane, Adelaïde, Zephi-

(1) *Mémoires de Bernis*, éd. Masson, I, p. 61 et 64.

rine Mazarini-Mancini (1), nous renseigne sur l'importance des richesses accumulées par l'archevêque d'Auch.

Sans citer les vases antiques, vases cinéraires, pedestaux et tables mentionnés, on peut en avoir une impression d'ensemble par l'énoncé sommaire des statues :

Esculape, haut de 6 pieds 4 pouces, avec son serpent ; — Hygie, de la même hauteur avec son serpent ; — Julie, les bras ouverts, de la même hauteur ; — Apollon, avec son arc et la couronne de lauriers, haut de 5 pieds 2 pouces ; Isis, de bazatte, ouvrage d'Egypte, haut de 5 pieds 2 pouces ; — la famille de Lycomède, en marbre grec, consistant en onze statues, découvertes dans la villa de Marius, près de Frascati et comprenant : Ulysse, déguisé en marchand, tenant sous le bras gauche une boeste avec des tiroirs, et de la main droite une épée, de 5 pieds 6 pouces de haut, compris le pied d'estal ; Minerve, tenant le petit Cyrus, dans la cotte de maille et de même hauteur ; Achille, déguisé en fille, tenant un bouclier de la main gauche et une pique de la main droite ; la Reine, femme de Lycomède, tenant une bourse de la main gauche, de 5 pieds 3 pouces ; la fille aînée tirant des bijoux d'une boîte, haute de 5 pieds 2 pouces ; six autres filles de Lycomède, dont une tenant une bague de la main droite, haute de 4 pieds 4 pouces ; l'autre, tenant un bracelet de la main gauche, couvert d'un voile fin, de la même hauteur ; un autre, de la même hauteur, tenant une médaille de la main droite, et un autre tenant un genou à terre et rebroussant ses cheveux de la main droite, haut de 3 pieds 1 pouce ; un autre retroussant sa robe de la main gauche, levant et ouvrant la main droite, de 4 pieds et demy, et un autre haussant le bras droit et tenant de la main un miroir où elle se regarde ; — un jeune faune tenant entre ses mains une flutte et à pieds, sur une souche haute de 3 pieds 3 pouces ; — un Marsias lié, tenant en la main droite une flutte à Pan ; — un jeune Bacchus tenant une tasse de la main gauche et une grappe de raisin de la main droite ; — une Venus, la main droite haute, avec un Amour, haut de 4 pieds 2 pouces ; — une autre Venus, avec un Amour à costé le couvrant, haute de 4 pieds 3 pouces ; un Attalante, avec son

(1) *Preuves de la Maison de Polignac*, IV, 572-599. Cet inventaire est complété par l'*Etat et description des statues*, tant colossales que de grandeur naturelle de demi nature, bustes, grands, moyens et demis bustes, bas reliefs de différentes espèces, urnes, colonnes, inscriptions et autres ouvrages antiques, tant grecs que romains, trouvés à Rome, assemblés et apportés en France par feu M. le cardinal de Polignac, à vendre, en total ou en parties dans les temps qui seront indiqués. Paris, J. B. Coignard, 1742, in-8°, 36 p. (Un exemplaire de cette brochure figure dans la collection Cortial, au Puy).

carquois, tenant de la main droite la pointe d'un dard et de l'autre un arc, haute de 4 pieds 6 pouces ; — un Terme représentant une tête de femme, de 3 pieds 3 pouces de haut ; — une statue de la déesse du Sort jouant aux osselets, assise sur le côté ; — une autre de Flore représentant un bouquet de fleurs.

Au nombre des petites statues antiques, on doit citer :

Une muse, avec une couronne de lauriers à la main ; — une Venus, avec un dauphin, de 3 pieds 1 pouce de hauteur ; — une Muse tendant une main, de 3 pieds 1 pouce ; — un Bacchus tenant une tasse d'une main et une grappe de raisin de l'autre, de 3 pieds 3 pouces ; — un Gladiateur armé d'un bouclier à la main gauche, sans barbe, de 2 pieds 6 pouces ; un autre Gladiateur barbu, sans bouclier, de la même hauteur ; — un Empereur romain, tenant un bâton de commandement, armé de sa cuirasse, de 3 pieds 2 pouces ; — un Enfant tenant des osselets, de 3 pieds 2 pouces ; — un Pâris tenant d'une main la pomme et de l'autre une baguette ; — un Esculape, avec son bâton entortillé d'un serpent, de 2 pieds 4 pouces ; — un Bacchus, de 2 pieds, tenant une grappe et une tasse ; — un autre Pâris tenant la pomme, de 3 pieds 4 pouces.

Parmi les bustes antiques, retenons :

Un Vitellius, de pierre de touche, armé, de bronze ; — Scipion l'Africain, de trois pieds de hauteur ; — Jules Cesar, de deux pieds et demi de hauteur ; — l'empereur Adrien vieux et Adrien vieux ; — l'empereur Marc Aurèle jeune ; — un Jupiter ; — l'empereur Albin ; — Lucius Verus ; — une tête de Venus dormante ; un buste d'Antonin Pie ; — un buste de Messaline ; — un buste de Caligula ; — un buste d'Antinoüs ; — un buste de Caracalla ; — un buste de Julie Appia ; — un buste d'Agrippine ; — un buste de l'empereur Vespasien, de pierre de touche, draperie d'albatre orientale.

Parmi les « petites figures » :

Un Harpocrate tenant une corne d'abondance et le doigt sur la bouche ; — une Venus avec l'Amour ; — un petit Hercule qui étouffe un serpent ; une Rome victorieuse, de pierre de touche, haute d'un pied 4 pouces.

Sans parler des « testes antiques », les bas-reliefs suivants sont à retenir :

Une grande pièce de tombeau, en marbre de Paros, en cannelure

torse, avec cinq figures, dont trois au milieu qui sont les Graces, pleurant et desserrant la ceinture de Venus avec l'Amour et l'Hyménée aux deux bouts, et le souflement de fleurons et cornes d'abondance, longue de 6 pieds 8 pouces sur 3 pieds 6 pouces de large.

Un autre bas-relief de quinze figures, représentant les Noces de Bacchus et d'Arianne longue de 6 pieds 8 pouces sur 3 pieds 7 pouces de large.

Un autre représentant l'empereur Trajan à cheval de 4 pieds sur 3.

Un autre, de cinq figures, représentant Vulcain et ses forgerons, long de 3 pieds sur 1 pied 7 pouces.

Une urne en quarré long, représentant des Jeux d'enfans dans les Champs Elysées, de 3 pieds de long en quarré.

Une Venus couchée, d'un pied 6 pouces de long.

Un Amour dormant, de 2 pieds.

Un Trophée d'armes, de 3 pieds 4 pouces de long sur 1 pied 4 pouces, avec la bordure.

Un bas-relief représentant des cabriolleurs dans l'amphithéâtre, de 2 pieds carrés.

Un Jupiter foudroyant, de 2 pieds et demy de haut sur 1 pied et demy de large.

Deux, représentant des Jeux d'Enfans, de 2 pieds de long et 1 pied 4 pouces de haut, bordure de bois dorée.

Le médaillon de Pyrrhus en carré long de deux pieds de hauteur avec la bordure de bois.

Et voici enfin quelques bronzes antiques :

Une Venus antique avec son petit amour, de bronze, haut de 2 pieds 11 pouces, avec sa base de bronze, de 3 pouces.

Un Hercule, avec son pied, en forme de chenet, haut de 2 pieds 9 pouces.

Une Omphale, de même.

Un bras d'empereur.

Une Isis égyptienne, haute d'un pied 8 pouces.

Un Arion sur le dauphin, servant de lampe de 8 pouces et demi de hauteur, large de 9 pouces.

Une petite Victoire, haute de 10 pouces et demi.

Une tête d'Antinous, avec son pied de bronze de Corinthe.

Un Hercule étouffant des serpents, haut d'un pied 3 pouces, sur base de bronze, long d'un pied 5 pouces.

Une figure equestre de Marc Aurele, à cheval, sur son pied d'estal, haut d'un pied 6 pouces.

Un Neptune, haut d'un pied 4 pouces, avec son pied.

Un Paris, avec son pied, d'un pied 2 pouces.

Quand on parcourt cette longue nomenclature, on comprend mieux la vérité du jugement de Dortous de Mairan (1) :

Cette collection d'antiques, marbres, porphyres, bronzes, statues, bustes, bas reliefs qu'il avoit fait revivre et dont il avoit orné son Palais, après les avoir retirés de dessous les ruines de cette ville autrefois maîtresse du monde, ville qu'il connaissait dans toutes ses époques, comme s'il y avoit vécu dans tous les temps, fera éternellement honneur à son goût pour les beaux arts et à son érudition.

Ainsi, suivant l'expression de d'Argenson (2), en revenant à Paris, Polignac paraissait « chargé des dépouilles de Rome, assujettie par son esprit et par son éloquence ». Il les fit installer en son hôtel rue de Varenne (3) et les conserva jusqu'à sa mort (4).

Outre que ces objets étaient pour ses yeux un spectacle cher, ils perpétuaient le souvenir de quelques unes des joies les plus hautes de sa longue existence et ils le consolait dans sa retraite des vicissitudes et des déceptions de la politique en lui rappelant les leçons de l'Histoire.

(A suivre.)

ULYSSE ROUCHON.

(1) Dortous de Mairan, *Eloges des académiciens de l'académie royale des sciences*, Paris, Durand, 1747, p. 84.

(2) *Mémoires*, Paris, 1825, p. 215.

(3) Le 8 janvier 1733, Wlenghels mandait à d'Antin :

« M. Crozat m'écrit qu'il a été ébloui des beautés que M. le cardinal de Polignac a apportées, qu'il en écrivait le même soir à M. le cardinal de Fleury pour l'inviter à porter le Roy à venir voir ces antiques ; il m'a fait, m'écrit-il, une réponse des plus gracieuses, qu'il croit que S. M., voyant de si beaux morceaux, prendra goût pour ces belles choses. Ce sont les propres termes de sa lettre. Véritablement, M. le cardinal de Polignac a emporté du bon ; il y a parmi une petite statue merveilleuse qui représente Julie toute jeune, qui joue au taes ; dans peu, j'enverrai une dissertation à V. G. au sujet de cette petite figure qui est curieuse et bien faite ». (O¹ 1962, fol. 9.)

(4) On sait que la collection, « unique dans l'Europe par sa beauté et sa rareté » (Voltaire), passa, à la mort du cardinal (20 novembre 1741) d'abord à un sieur Petit qui la paya 80.000 livres, puis entre les mains du Roi de Prusse, moyennant 20.000 écus blancs de six livres.

Frédéric II écrit le 13 octobre 1742 de Remusberg à Voltaire :

« ... J'attends tous les jours les beaux antiques de l'abbé de Polignac

Que Polignac, ce savant homme,
Escamota jadis à Rome
Et qu'aux yeux du monde surpris
Nous escamotons à Paris. »

A quoi Voltaire réplique de Bruxelles (novembre) :

« Je me flatte qu'à présent Votre Majesté jouit de la belle collection du cardinal de Polignac.

Roi très sage, voilà donc comme
Vous avez pour vingt mille écus
Tout le salon de Marius !
Mais pour ces antiques vertus
Qu'on ne rapporte plus de Rome,
Le don de penser toujours bien,
D'agir en prince, et vivre en homme
Tout cela ne vous coûte rien. »

Et le 18 novembre, le Roi écrit encore de Potsdam :

« La collection d'antiques du cardinal de Polignac est arrivée à bon port, sans que les statues aient souffert la moindre fracture.

Pourquoi remuer à grand frais
Les décombres de Rome entière,
Ce marbre, et cette antique pierre,
Et pourquoi chercher les portraits
De Virgile, d'Horace et d'Homère ?
Leur esprit et leur caractère
Plus estimables que leurs traits
Se retrouvent tous dans Voltaire.

« Le cardinal apostolique qui pouvait vous posséder avait donc grand tort de ramasser tout ces bustes ; mais moi, qui n'ai pas cet honneur là il me faut vos écrits dans ma bibliothèque, et ces antiques dans ma galerie. » (Correspondance avec le roi de Prusse, 1742. *Œuvres complètes* de Voltaire, Ed. du Siècle, VII, p. 119 et 120.)

M. Seidel a étudié et décrit *les Collections d'Art de Frédéric le Grand* (Berlin, 1900) à l'occasion de l'Exposition universelle de Paris, telles qu'elles étaient conservées avant la guerre de 1914-1918 au Palais de Potsdam. On y rencontre plusieurs pièces ayant appartenu au cardinal de Polignac, notamment le *Neptune*, de Lambert-Sigisbert Adam, et le *Cardinal de Richelieu*, de Girardon.

PROCÈS-VERBAUX

SÉANCE DU 4 OCTOBRE 1923

PRÉSIDENCE DE M. J. BRESCHET.

Présents : MM. le docteur Bachelier, Bodoit, Brenas, Eynac, Eyraud, Falcon, Feuillet, Fournier, Germain, de Malaval, chanoine Mercier, Rioufol, de Séauve, Tardieu, Vidal-Galland.

MM. Gautheron et Girard se sont excusés.

En ouvrant la séance, M. le président indique que pendant les vacances, nos collègues le docteur Louis Martin, le docteur Durand, M. Paul Périès, le baron Raynaud ont été promus ou nommés dans l'ordre de la Légion d'honneur. Il est l'interprète de tous en leur offrant les félicitations de la Société.

Le procès-verbal de la séance de juillet est lu et adopté.

Un certain nombre de volumes, de revues et de mémoires sont parvenus au bureau au cours des derniers mois. Ils feront l'objet d'un dépouillement dont le résultat sera lu à la prochaine réunion.

Il convient de mentionner spécialement le n° de *France et Monde* du premier juillet 1923, qui publie une étude de notre collègue M. d'Anthouard intitulée : « Propagande et renom de la France à l'étranger ».

Les conférences de 1923-24. — M. le président communique un projet dressé par le docteur Balme pour l'organisation de conférences-concerts par abonnements pour la saison d'hiver 1923-24, sous le patronage de la Société, qui s'intercaleraient dans les conférences de la prochaine saison.

Un échange de vues a lieu à cet égard et il est décidé que le conseil d'administration étudiera la question dans les multiples détails qu'elle soulève. Il se réunira à cet effet le lundi 8 octobre, à deux heures.

Une circulaire sera ensuite adressée à chaque membre de la Société ainsi qu'aux personnes susceptibles de s'abonner aux conférences et aux conférences-concerts. Cette circulaire contiendra les conditions de cet abonnement.

Au cas où le nombre des abonnements n'atteindrait pas la somme nécessaire pour couvrir les frais, le projet sera abandonné.

Charles Dupuy (1851-1923). — M. Charles Dupuy, sénateur de la Haute-Loire, ancien président du Conseil des Ministres et de la Chambre des Députés, membre d'honneur de la Société, est décédé le 23 juillet 1923.

Le secrétaire général retrace les diverses étapes de la carrière de notre

compatriote, se défendant d'ailleurs de prononcer un jugement sur des événements et un rôle qui appartiennent à l'Histoire. Il rappelle la naissance du futur homme d'Etat au Puy, rue des Farges, n° 48, son enfance, son passage au lycée (1859-1868), son incorporation comme engagé volontaire au 47^e régiment de ligne et au 7^e d'artillerie en 1870-71 ; ses fonctions de répétiteur au même lycée où il avait fait ses classes (1871-72), ses séjours aux collèges de Nantua, d'Aurillac et d'Auch, son retour au Puy où il enseigna la philosophie de 1875 à 1879, année où il fut reçu au concours de l'agrégation. Il le suit à Saint-Etienne, où il professa encore la philosophie, à Mende, à Caen où il fut inspecteur d'Académie et en Corse où il fut envoyé comme vice-recteur (1883).

Le biographe raconte ensuite dans quelles circonstances Dupuy devint représentant de la Haute-Loire à la Chambre des députés (1885 à 1900), puis sénateur (1900-1923) et il énumère les nombreuses questions dont il s'occupa à ce double titre. Il le suit dans les conseils du Gouvernement : au ministère de l'Instruction publique (1892-93), au ministère de l'Intérieur et à la Présidence du Conseil (1893 ; 1894-1895 ; 1898-1899) ; à la présidence de la Chambre (1893-94) ; il résume les événements importants auxquels il fut mêlé et cite quelques impressions sur « la manière » du président, d'après les témoignages de contemporains. Il le montre enfin dans son rôle récent de « médecin consultant » de l'opinion et dans ses dernières interventions à la tribune en qualité de rapporteur du budget des Affaires étrangères et de président de la commission sénatoriale de l'Enseignement supérieur, ainsi qu'au travers des études et des interviews qu'il donna fréquemment de 1903 à 1920.

Le secrétaire général note l'affection profonde que Charles Dupuy professait pour la Haute-Loire et pour sa ville natale et il indique des faits prouvant que rien de ce qui touchait la vie locale ne le laissait indifférent. Cet attachement lui était rendu par ses concitoyens parmi lesquels il eut des adversaires mais non des ennemis ; il s'est attesté à ses funérailles au cours desquelles M. Laurent Eynac a su traduire éloquemment le sentiment général ; il a rencontré des expressions heureuses dans la décision prise par le conseil municipal du Puy de donner le nom de Charles Dupuy à une avenue de la ville, dans la proposition approuvée par le Conseil général de lui élever une statue. Ces initiatives ont obtenu l'adhésion unanime, mais l'action publique du citoyen, inscrite dans les annales françaises, les vertus de l'homme préserveront surtout son nom de l'oubli : « Stat magni nominis umbra ».

Le monument Chantemesse. — Depuis l'inauguration rue Panessac de la plaque commémorative en l'honneur du professeur Chantemesse (9 juillet-1923), un comité s'est constitué à Paris qui comprend MM. Poincaré, Strauss, Laurent Eynac ; le Maréchal Fayolle ; les D^{rs} Roux et Louis Martin pour élever dans sa ville natale un monument au bienfaiteur de l'Humanité que fut notre compatriote.

Ce monument sera bientôt prêt. La Société, désirant s'associer à l'hommage rendu à l'un de ses membres d'honneur, décide de demander à la municipalité du Puy la concession de l'emplacement nécessaire et d'organiser la cérémonie d'inauguration.

Les fouilles de Saint-Paulien. — Sur rapport très favorable de M. Camille Jullian et sur avis conforme de la section d'archéologie du Comité des travaux historiques, M. le Ministre de l'Instruction publique a accordé à M. Ulysse Rouchon une subvention en vue d'entreprendre des fouilles à Saint-Paulien sur l'emplacement de l'antique Ruessio, en 1923.

Il y a quelques jours, les points de sondage ont été déterminés; M. le maire de Saint-Paulien a été avisé et il a été prié d'obtenir des propriétaires du sol les autorisations écrites indispensables. Dès que ces autorisations seront parvenues, les travaux commenceront. L'on peut prévoir l'organisation rapide des découvertes et la création prochaine du Musée gallo-romain de Saint-Paulien.

Le concours départemental agricole — Ce concours, qui vient d'avoir lieu au Puy sous la présidence de M. Laurent Eynac, sous-secrétaire d'Etat, député de la Haute-Loire, a été organisé sur des formules nouvelles fournies par la Direction départementale des services agricoles. La presse locale en a publié les résultats qui sont satisfaisants et témoignent de l'effort des éleveurs, constructeurs et autres artisans du relèvement économique de la nation.

Elections. — Sont élus MM. Paul Laurent, industriel à Vals; Ernest Julien, négociant au Puy; Rosset, capitaine des sapeurs-pompiers du Puy; Emile Martin, industriel au Puy; de Chazotte, propriétaire au Puy; Schoonherre, directeur de l'Ecole pratique de Commerce et d'Industrie du Puy; Dr Balme, du Puy.

La candidature de M. Louis Gauthier, retraité des Postes au Puy, est présentée par MM. Vidal-Galland et Eynac.

Sur l'observation de plusieurs membres, il est entendu que la Société se fera représenter aux obsèques d'un collègue seulement à la demande expresse de la famille au président.

La séance est levée à 4 heures.

Le Secrétaire général,
ULYSSE ROUCHON.

SÉANCE DU 8 NOVEMBRE 1923

PRÉSIDENCE DE M. J. BRESCHET.

Présents : MM. Badiou-Bauzac, Brenas, Chossegros, Cuoq, Eynac, Eyraud, Falcon, Fournier, Gautheron, Girard, Grellet de la Deyte, de Malaval, chanoine Mercier, Meyer, G. Paul, Rioufol, de Séauve, Tardieu, J. de Veyrac.

MM. Laforest, directeur de l'École normale d'instituteurs, et Germain se sont fait excuser.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

Correspondance. — M. le président donne lecture de la correspondance du mois. Il y figure une demande d'enquête relative aux mœurs du corbeau. M. Tardieu est chargé de présenter un rapport sur ce sujet.

Bibliographie. — M. le président énumère les ouvrages reçus.

Le capitaine Charles Andrieux a envoyé deux brochures intitulées : *Une Auvergnate à la Cour de Louis XIV : Marie-Angélique de Scorailles, duchesse de Fontanges ; Les cases de Monrize.*

M. le président mentionne également plusieurs études parues dans les revues reçues qui intéressent notre région. Ces études seront l'objet d'une notice détaillée dont il sera donné connaissance à la prochaine séance.

Le secrétaire général communique les notes bibliographiques suivantes :

Notre collègue, M. Pierre Fournier, archiviste de la Haute-Loire, a publié récemment dans la Bibliothèque de l'École des Chartes une étude sur les affiches d'indulgence manuscrites et imprimées des ^{xiv}^e, ^{xv}^e et ^{xvi}^e siècles. Il cite deux de ces documents conservés aux archives de l'Hôtel-Dieu du Puy : le premier de la fin du ^{xv}^e ou du commencement du ^{xvi}^e siècle qui comporte l'annonce des indulgences concédées par les papes, depuis Innocent IV jusqu'à Innocent VIII, en faveur de l'église de l'hôpital et de la Confrérie Notre-Dame du Puy, à gagner depuis la vigile de Pâques fleuries jusqu'au jour de Pâques : le second, du temps du pape Jules II, mentionnant les indulgences concédées par ce pontife aux bienfaiteurs et aux confrères de l'hôpital Notre-Dame du Puy, dont nous avons imprimé le texte dans nos *Documents linguistiques de la Haute-Loire* (1912).

M. Fournier a de plus analysé et édité dans son travail une charte-affiche pour la collégiale Saint-Agrève, au Puy, conservée aux archives départementales. Par cet acte, daté d'Avignon, 5 février 1338, douze évêques concèdent quarante jours d'indulgences à ceux qui visiteront dans certaines conditions et à certaines fêtes l'église collégiale Saint-Agrève ou qui feraient quelque don en sa faveur.

Depuis l'impression de cet article, une nouvelle annonce d'indulgence en faveur de l'Hôtel-Dieu a été découverte dans une reliure de la bibliothèque de Riga par Mlle Luckin. Malheureusement elle est en fort mauvais état et ne peut être datée avec précision. On en trouvera une copie aux archives départementales et elle sera insérée dans le *Bulletin*.

La *Revue du Vivarais* (juillet-août 1923) continue la publication des notes héraldiques sur quelques familles du Vivarais, de R. Le Sourd. Certains noms appartiennent aussi au Velay : Châteauneuf-Randon, Châteauneuf de Rochebonne, Clermont, Colombet, Debicki, Delmas de Poinsac, Desprès de la Suchère.

Le *Bulletin historique et scientifique de l'Auvergne* (septembre 1923) donne un travail du marquis de Carmejeane-Vesc sur Aimar (alias Adhémar), évêque du Puy, et les Adhémar, qui précise la parenté du prélat. L'évêque du Puy eut pour frères Lambert-François, seigneur de Syrens, dont la postérité ne nous est pas connue, et Guillaume-Hugues, seigneur de Monteil. Ils eurent pour mère Ahaldisie et pour père Armann Rothboldus. La maison d'Adhémar s'éteignit au début du ^{xvi}^e siècle dans celle de Castellane, par le

mariage de Blanche Adhémar avec Gaspard de Castellane, seigneur d'Entrecastaux. Au début du xix^e siècle, deux familles d'Asemar ou Azémar ont prétendu se rattacher aux Adhémar de Lombers, branche des Adhémar éteinte en 1307.

Les *Mémoires de l'Académie de Vaucluse* (XXIII, 1923) continuent la publication des recherches du docteur Colombe sur le Palais des Papes. Il y est question de la Tour des Trouillas et M. Colombe s'efforce de déterminer la signification de Trouillas. Le « trulhatium », dit-il, paraît être un enclos, un local, peut-être un quartier. « Trouia » en provençal signifie fouler, patauger : « se trouia » et se crotter sont équivalents : « trouio » est un résidu ; « truelh » est la fosse d'un tanneur.

Ces indications s'appliquent au pont des Trouillas, du Puy, dont l'appellation, dénaturée par une orthographe fantaisiste, a fait l'objet d'explications peu satisfaisantes. Nous proposons de lui attribuer celle de pont des immondices, en considération de l'habitude locale, sans doute séculaire, de déverser en ce point des rives de la Borne les déchets de toute nature dont on veut se débarrasser.

Dans la *Revue Celtique* (t. XXXIX, 1922, p. 334-337), M. Antoine Thomas étudie un petit nombre de noms de lieu qui paraissent dériver d'un type onomastique « Tannoialum » non encore signalé et restitué par conjecture ; le sens en est vraisemblablement « chênâie », du radical TANN, commun au celtique et au germanique ». L'un des deux témoignages assurés de ce type est Tanaüs, commune de Saint-Pierre-Duchamp (anciennes formes : Tanoi-yolh, 1331 ; Tanneoux, 1500, etc...).

Dans la *Revue Mabillon*, 1923, t. XIII, p. 105-140, M. J. Régné étudie « la Chartreuse de Bonnefoy de 1179 à 1500 » (avec, en appendice, un catalogue d'actes comprenant 58 n^{os}). Cette étude intéresse le Velay (notamment les seigneurs du Mézenc, l'abbaye de Saint-Chaffre) presque autant que le Vivarais.

Par les soins de M. Grellet de la Deyte ont été réintégrés aux archives départementales des documents qui en avaient été autrefois empruntés irrégulièrement par l'historien Mandet et qui ont été retrouvés chez les héritiers de ce dernier. Ces documents provenaient des fonds de l'abbaye de la Chaise-Dieu (entre autres un inventaire des archives de 1778) ; de l'évêché (description du palais épiscopal du Puy, s. d. ; inventaires des meubles de l'évêché, 1705, et du château de Monistrol, 1706) ; des administrations révolutionnaires (inventaires des meubles, titres et revenus des dominicains du Puy et de Pradelles, des capucins, carmes, cordeliers et pénitents du Puy, de l'évêché, de la cathédrale et du séminaire du Puy, des églises Saint-Georges, Saint-Vosy et Saint-Jean-de-Jérusalem, du chapitre de Brioude, des chartreuses de Brives et de Bonnefoy, des abbayes de la Chaise-Dieu et de Doue et du prieuré de Sainte-Croix de La Voûte, 1790-an 3 ; dénombrement du personnel composant les communautés religieuses des deux sexes du district du Puy, s. d., etc...).

M. Grellet de la Deyte a donné aussi quelques notes provenant de Mandet.

M. de Vaux a fait don aux archives départementales de plusieurs registres provenant du château de Chadernac. Ce sont : un terrier en faveur de François-Armand, vicomte de Polignac (1537), le projet et la grosse de Costaros en faveur de Jean-Claude de La Colombe (1786); 3 estimés du mandement d'Artias (1605, 1606 et s. d.).

Le chanoine Ulysse Chevalier. — Le secrétaire général fait part du décès du chanoine Ulysse Chevalier, membre de l'Institut, officier de la Légion d'honneur, survenu à Romans (Drôme) le 27 octobre.

M. Chevalier était né le 24 février 1841. Sa longue existence fut tout entière consacrée à l'archéologie et à l'histoire, et personne mieux que lui n'a mérité dans notre région le beau titre d'érudit.

« On s'est plu à dénigrer l'érudition, déclarait le savant ecclésiastique dans un discours qu'il prononçait le 1^{er} octobre 1912 devant ses collègues de la Société d'archéologie de la Drôme; des esprits superficiels ont prétendu qu'elle consiste à gratter des textes, à mesurer des manuscrits ou dresser des listes bibliographiques; le nom de compilateur est presque devenu un terme de dédain. Et si, d'aventure, quelque voix écoutée s'élève en notre faveur, nous restons inaccessibles à la foule; elle nous honore de loin comme les Athéniens adoraient le dieu inconnu jusqu'au jour où elle brisera l'idole, si nous sommes assez cruels pour lui arracher le doux oreiller de ses songes.

« Qu'il nous soit permis de le proclamer, l'érudition est la maîtresse de l'histoire. Lorsque celle-ci piétine sur place, s'épuise en redites, l'érudition la régénère en apportant, à la lumière des faits ignorés, des témoignages inattendus et lui ouvre des perspectives nouvelles. L'ère des chercheurs présage celle des grands écrivains ou coïncide avec elle... J'oserai dire en songeant à une poétique image : les érudits ont retrouvé les pierreries éparses du collier de la reine, d'habiles praticiens les ont ensuite rajustées et se sont attribué toute la gloire de la découverte. Il n'en demeure pas moins vrai ce beau mot de Lucrèce : « Juvat integros accedere fontes atque haurire. »

Les sources virginales dont parle le poète, Ulysse Chevalier est parvenu à s'y abreuver et il a puisé à ce contact avec les documents la matière d'une production étonnamment abondante, variée et solide. Chacun connaît le *Répertoire des sources historiques du moyen-âge* et la *Topo-bibliographie* dont le laborieux chanoine a doté les bibliothèques du monde entier. A côté de ces entreprises magistrales, auxquelles il convient de joindre la *Gallia christiana novissima* et le *Regeste dauphinois*, de multiples questions ont occupé les veilles du chercheur et Mgr Bellet, président de la Société d'archéologie de la Drôme, comptait en 1912, 519 numéros de livres, articles ou compte-rendus parus sous sa signature, chiffre qui a dû s'augmenter d'une cinquantaine au moins depuis dix ans.

Le Velay a occupé sa place dans cette contribution prodigieuse.

M. le chanoine Chevalier était en relations d'amitié avec quelques-uns de nos aînés : les abbés Arsac et Payrard, Lascombe et Ch. Rocher. En collaboration avec eux, il a publié en 1884-1891 le *Cartulaire de l'abbaye de Saint-*

Chaffre et du Monastère de Saint-Pierre du Puy » (in-8°, LIV-244 p.), puis en 1894, le *Prosolarium ecclesiæ Aniciensis*, office en vers de la Circoncision en usage dans l'église du Puy (in-8°, 65 p.).

Comme tout érudit digne de ce qualificatif Ulysse Chevalier était en matière scientifique la conscience même. D'une circonspection extrême, dont nous avons recueilli les preuves, d'une information étendue mais prudente, ses écrits témoignent d'une documentation pleine et contrôlée ; ils peuvent faire foi, et nous ne saurions trouver un plus bel éloge de l'homme modeste auquel l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres avait rendu justice et qui disparaît en laissant le monument durable d'une œuvre belle et utile.

Eugène Lefèvre-Pontalis. — M. Eugène Lefèvre-Pontalis, professeur à l'École des Chartes, directeur de la Société française d'archéologie, est décédé aussi le 27 octobre.

Cette fin prématurée a surpris péniblement tous ceux que les circonstances avaient mis à même de connaître et d'apprécier les qualités de l'éminent défunt : sa science profonde, son affabilité souriante, sa grande distinction de l'esprit et du cœur.

Nous avons bénéficié des unes et des autres depuis le congrès tenu au Puy en 1904. Avec sûreté et clarté, avec bonne humeur, M. Lefèvre-Pontalis avait commenté en termes frappants l'architecture de nos monuments anciens. Le compte-rendu du congrès a conservé son original et vivant exposé des dates de Saint-Julien de Brioude et rendu plus indispensable aux travailleurs de notre pays ce recueil de mémoires où sont examinés quelques-uns des problèmes archéologiques les plus intéressants de notre contrée.

En 1920, notre Société avait inscrit M. Lefèvre-Pontalis sur la liste de ses membres d'honneur. Le directeur de la Société française d'archéologie avait été très sensible à cette marque de reconnaissance. Dans la lettre qu'il nous avait écrite en cette circonstance, il rappelait le plaisir qu'il avait éprouvé à se trouver en Velay et le souvenir qu'il en conservait. Il exprimait le désir d'y fixer une nouvelle fois les assises annuelles de sa Société. Ce projet se réalisera-t-il un jour ? Espérons-le. Ce sera pour nous l'occasion de décerner un solennel hommage à la mémoire du savant auquel nous sommes redevables du progrès de nos études archéologiques.

Monument Charles Dupuy. — Désireuse de s'associer au projet de monument destiné à commémorer le souvenir de l'ancien président du Conseil au Puy, la Société décide de souscrire une somme de cent francs qui sera versée au comité chargé de centraliser les fonds.

Une pièce inédite d'Antoine Clet. — Notre collègue, M. Chossegros, a transcrit le *Borgne*, comédie inédite en français d'Antoine Clet d'après la copie de la Bibliothèque publique du Puy appartenant à M. Jacotin. Ce texte fut étudié en 1892 par Henry Mosnier et il mériterait d'être divulgué en raison des curieuses observations de mœurs locales qu'il traduit en un langage savoureux sinon toujours très poétique. La Société souhaite de pouvoir correspondre au vœu des admirateurs de l'imprimeur de la rue du Collège.

Élection. — Candidatures. — M. L. Gautier, retraité des postes, au Puy, est élu.

Sont présentées les candidatures de MM. Leboulanger, inspecteur, et Guillemot, inspecteur-adjoint de l'Assistance publique, au Puy ; Ch. Allemand, négociant, au Puy. Scrutin à un mois.

La séance est levée à 4 heures.

Le Secrétaire général,
ULYSSE ROUCHON.

SÉANCE DU 6 DÉCEMBRE 1923.

PRÉSIDENT DE M. J. BRESCHET.

Présents : MM. Badiou-Bauzac, Balme, Bodoit, Brenas, de Brive, Cuog, Eynac, Eyraud, Favier, Fournier, Germain, Girard, Grellet de la Deyte, Lauze, de Malaval, chanoine Mercier, Meyer, Pays, Paul, Rioufol, de Séauve, Tardieu, de Veyrac, Vidal-Galland.

MM. Feuillet et Gautheron se font excuser.

Le procès-verbal de la présente séance est lu et adopté.

Correspondance. — Bibliographie. — M. Tardieu dépose sur le bureau de la Société son rapport sur l'enquête entreprise par le comité de recherches agronomiques sur le corbeau. Les conclusions en seront transmises au comité.

Dans la *Revue de la Haute-Auvergne* (janvier-septembre 1922), le chanoine Chaludet continue ses études sur les évêques de Saint-Flour. Il s'occupe plus spécialement de Pierre de Vissac (1383-1396) qui appartenait à une noble lignée d'Auvergne ayant donné de nombreux chanoines au chapitre de Brioude. M. Chaludet étudie le prélat dans son double rôle de chef temporel de la Haute-Auvergne et d'administrateur du diocèse, puis d'évêque de Lavaur. Son étude, très documentée, est une contribution sérieuse à la connaissance d'une époque dont l'histoire n'a pas encore été écrite.

M. le président recommande à l'attention de ses collègues une discussion rapportée par le *Bulletin de l'Académie d'Agriculture de France* sur les moyens à employer pour le retour à la terre. Les vues échangées entre MM. Rendu et Méline n'épuisent pas une question extrêmement complexe, mais elles l'éclairent de suggestifs aperçus qu'il est bon de retenir.

Maurice Barrès. — Le secrétaire général fait part à ses collègues du décès, survenu le 4 décembre, de Maurice Barrès, membre d'honneur de la Société.

Barrès avait accepté avec empressement le titre que nous lui avions offert

car en même temps qu'un hommage il y avait vu une manière élégante de relier le présent au passé, ses ancêtres auvergnats à lui-même.

Si l'on rencontre des Barrès à Blesle dès le ^{xv}^e siècle, on trouve, en effet, Jean-François Barrès parmi les fondateurs de la Société d'Agriculture du Puy dont nous sommes les continuateurs. Homme « d'une moralité reconnue, de réels talents », le maître chirurgien dut à sa réputation de collaborer en 1791 aux opérations du comité de division des départements à l'Assemblée constituante, puis d'être nommé, le 15 frimaire an IV, commissaire du pouvoir exécutif près l'administration municipale de son canton. Au nombre des travaux qu'il présenta à la Société académique, créée le 14 ventose an VII, il faut accorder une mention spéciale à la *Description topographique du ci-devant canton de Blesle*, un *Tableau statistique du premier arrondissement de la Haute-Loire* (Brioude) et un intéressant *Essai sur la culture du Ray Grass*.

Deux des fils de Jean-François Barrès ont honoré leur pays d'origine : Pierre-Maurice Barrès, directeur du séminaire du Puy, professeur de Belles-Lettres à l'École centrale, secrétaire général de la préfecture de la Haute-Loire et enfin vicaire général de Bordeaux ; Jean-Baptiste-Auguste Barrès, capitaine aux chasseurs de la garde impériale, chef de bataillon en 1827, celui-là même qui alla se fixer à Charmes et dont descend Maurice Barrès.

L'écrivain avait le sentiment profond de ses origines et il l'exprimait nettement, il n'y a pas encore un an, dans la préface donnée aux *Mémoires* de son grand-père. Il venait d'ailleurs avec plaisir en Auvergne et Le Puy ne lui était pas inconnu ; il y cherchait pieusement la trace de ses ancêtres. Pour lui plus que pour d'autres « la motte de terre qui paraît sans âme est pleine du passé et son témoignage ébranle les cordes de l'imagination ».

Le secrétaire propose d'adresser les condoléances de la Société à M^{me} Barrès et au fils de l'académicien, M. Philippe Barrès. Cette proposition est adoptée à l'unanimité.

Fragments d'obituaire. — Notre collègue M. Fournier, archiviste de la Haute-Loire, a recueilli dans la reliure de registres provenant de l'administration départementale de l'Enregistrement quinze fragments d'un obituaire d'une église du Puy. Ces fragments semblent avoir appartenu à un texte datant du ^{xiii}^e siècle, rédigé peut-être pour l'église Saint-Pierre-le-Monastier. Malgré les lacunes d'un tel document, il était intéressant d'en faire l'édition qui fournira quelques données historiques dignes d'être retenues.

Conformément à l'art. 16 du titre VII du nouveau règlement, MM. le chanoine Mercier et Rouchon sont nommés commissaires responsables de la publication du travail de M. Fournier dans le *Bulletin*.

Les fouilles archéologiques de Saint-Paulien. — Campagne 1923. — Le secrétaire donne lecture du rapport qu'il vient d'adresser au Ministre de l'Instruction publique pour lui rendre compte de la mission archéologique dont il a été chargé.

La première campagne a été consacrée à des sondages sur trois emplacements présumés de « villae », situées à l'ouest, au centre et au nord-ouest de l'ancienne capitale gallo-romaine du Velay.

Dans la propriété de M. Mourgues, au champ de Pierre blanche, les tran-

chées ouvertes à partir du 29 octobre dans la direction d'est à ouest ont permis de retrouver un puits profond de huit mètres placé non loin d'un corps de bâtiment élevé à l'aspect du sud-est et dont les fondations furent dégagées sur 29 mètres environ. Cette opération permit de recueillir une quantité de tuiles à rebord, des fragments nombreux de poterie commune, des restes de récipients en verre, des carreaux de pavage en marbre, des parcelles d'enduit de couleur rouge foncé, etc. Des vestiges plus importants ont été mis à jour dans les substructions de la villa; le secrétaire cite en particulier un col d'amphore, une lampe en terre, un médaillon en terre habilement traité, des morceaux en poterie samienne d'un art très sûr, une aiguille en cuivre jaune, un poignard à lame plate et triangulaire avec manche en os, des monnaies du haut empire, de l'époque des Antonins et des empereurs gaulois.

Dans le jardin de M. Félix Vidal, l'ouverture d'une tranchée a donné d'abondants fragments de poterie vulgaire, de récipients en verre, de briques striées, les dernières assises d'un mur allant de l'est à l'ouest et rejoignant un pavage bétonné et décoré, précédemment rencontré par le propriétaire qui conserve un fragment important de colonne sculptée et cannelée déterrée sur les lieux et qui supportait sans doute le fronton de l'« atrium » de la « villa ».

Les recherches des vestiges d'une troisième « villa » dans la cour de l'immeuble Ramousse ont été contrariées par le mauvais temps. On est là sur les traces d'une importante construction avec cour intérieure pavée en mosaïque dont il sera sans doute possible de connaître les dimensions et le dessin.

M. Rouchon se plaît à remercier en terminant les membres de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres qui l'ont encouragé dans sa mission et à reconnaître les concours précieux qui lui ont été apportés par M. Bonnefoux, maire de Saint-Paulien, par notre collègue M. Boutaud, entrepreneur des monuments historiques, et son actif collaborateur M. Desolmes, ainsi que par M. J. de Veyrac.

Les objets trouvés au cours de cette première campagne de fouilles seront déposés au musée gallo-romain de Ruessio, fondé par la municipalité de Saint-Paulien dans une salle de l'école des filles.

Usages locaux. — Sur l'exposé de M. Germain, il est décidé que la Société désignera dans sa prochaine séance une commission de membres chargés de collaborer activement aux travaux de codification des usages locaux de la Haute-Loire.

Élections. — Candidatures. — MM. Leboulanger, Guillemot, C. Moulin, Ch. Allemand, présentés à la dernière séance, sont élus membres titulaires résidents de la Société.

Les candidatures de MM. Giraud, juge au Tribunal civil du Puy, et Robert Leleu, directeur des services vétérinaires de la Haute-Loire, sont présentées.

La séance est levée à 15 heures 30.

Le Secrétaire Général,
ULYSSE ROUCHON.

SÉANCE DU 10 JANVIER 1924.

PRÉSIDENCE DE M. J. BRESCHET.

Présents : MM. Alirol, d'Arbaumont, chanoine Badiou, Badiou-Bauzac, Balme, Bayon de la Tour, Bodoit, Bonneton, Brenas, de Brive, Cuoq, Eyraud, Falcon, Favier, Fournier, Gautheron, Germain, Girard, Laforest, Marsset, de Malaval, de Miramon, Pays, E. Rioufol, de Séauve, de Vaux, de Veyrac, Vidal-Galland.

M. Laforest, directeur de l'Ecole normale d'instituteurs, s'est fait excuser.

En ouvrant la séance, M. le Président offre ses vœux à ses collègues et formule le souhait qu'en 1924 l'action de la Société s'exerce pour le plus grand bien de la ville du Puy et du département tout entier.

Le procès-verbal de la précédente réunion est lu et adopté.

Bibliographie. — Dans la *Revue du Vivarais* (septembre-octobre 1923), M. R. Le Sourd continue la publication de ses notes héraldiques sur quelques familles du Vivarais. Il y est fait mention des Deux-Chiens ou Douchanès, Escoffier, Fay-Peraud, Fay-Solignac, Fay de la Tour-Maubourg, Ferrapie, Figon.

L'*Almanach de Brioude* de 1924 offre un choix abondant et intéressant de notices archéologiques, historiques et folkloriques parmi lesquelles il convient de signaler : Les seigneurs de Saint-Illpize et le cardinal de la Rochefoucauld, par G. Paul ; les Salveton, par G. Dillaye ; Blesle, essai de statistique et d'histoire, par G. Segret ; Tableau des principaux minéraux, roches et combustibles de la région de Brioude, par Mlle Grenier : Emile Grenier par A. Casati ; les Fontaines saintes de l'arrondissement de Brioude, par J. Lespinasse ; le dolmen de Tailhac, par A. Bonnefoi ; les artistes instinctifs, par P. Mamet ; l'église St-Laurent d'Auzon, par A. Bonnefoi ; des contes et récits en patois, des notes sur les morts de la grande guerre, etc. Publication à recommander à tous nos compatriotes.

M. Maxime Rioufol fait hommage à la Société de son étude sur J. Vallès qui contient des indications peu connues sur l'existence du Réfractaire.

La Direction des services agricoles offre à la Société pour être distribués un certain nombre d'exemplaires de l'*Almanach du Blé* dont la lecture rendra service à nos collègues agriculteurs.

Rapport sur une communication. — MM. le chanoine Mercier et Rouchon chargés de rapporter la communication de M. Fournier sur des fragments d'obituaire du xii^e siècle, concluent à son insertion dans le *Bulletin* de la Société.

Ils demandent en outre qu'une note de Mlle Luckin sur des fragments de pancarte d'indulgence intéressant l'hôpital du Puy retrouvés dans la reliure

d'un livre de la bibliothèque de Riga soit accueillie par la Société. Il en est ainsi décidé.

Ernest Babelon. — M. Ernest Babelon, conservateur du département des médailles de la Bibliothèque nationale, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, est décédé le 3 janvier.

Archéologue et numismate consommé, M. Babelon était universellement connu et estimé autant pour son érudition que pour son extrême courtoisie. On n'avait jamais recours en vain à son inlassable obligeance et l'on peut dire que cet aimable savant était le conseiller des chercheurs et des numismates de province trop souvent déroutés par l'infini détail de la production monétaire à travers les siècles.

Nous ne saurions oublier que le défunt a écrit la préface du tome premier du catalogue du Médaillier du musée Crozatier rédigé par notre collègue, M. Achille Montelhet et paru en 1912, sous forme de lettre adressée au bienfaiteur et conservateur de cet établissement.

« Ces vingt mille monnaies, médailles, jetons et méreaux que vous installez au musée de votre capitale provinciale, écrivait M. Babelon, quelle bonne fortune scientifique pour tous les archéologues et amateurs du Velay et de la région avoisinante ! Quel guide précieux ils trouveront dans ce médaillier pour s'initier à la numismatique ; pour classer leurs propres collections ; pour identifier les pièces qu'on découvre chaque jour ; pour se garantir, par un examen comparatif, contre les pièces fausses qu'on peut leur apporter ! Grâce à vous, Le Puy est plus favorisé que la plupart de nos grandes villes universitaires, et votre pittoresque cité, déjà si intéressante par ses souvenirs archéologiques, se classe désormais au premier rang de nos centres d'études numismatiques. Vos compatriotes apprécient déjà cet honneur. Ils en sentiront davantage encore tout le prix, lorsque, par les études que ne manquera pas de susciter votre médaillier, ils constateront tout le parti qu'on peut tirer, pour l'histoire locale, de séries telles que les vôtres, où abondent surtout les pièces trouvées sur le sol du Velay ou qui se rapportent à quelque épisode de ses annales, ou encore qui rappellent les traits de personnages liés à son passé ».

Nous souhaitons que l'on juge partout d'une manière aussi équitable la contribution scientifique de M. Montelhet et que la méditation de cet acte si louable amène à considérer les musées non comme des palais de l'Ennui mais comme des conservatoires nécessaires de l'Art et de l'Histoire.

Don aux Archives de la Haute-Loire. — Mme Joseph Martin, de Saint-Pal-en-Chalencon, a fait don aux Archives départementales de plusieurs milliers de pièces concernant quelques familles de Saint-Pal, Tiranges et autres lieux, depuis le xvi^e siècle et la municipalité de Saint-Pal à l'époque de la Révolution, de l'Empire et de la Restauration.

Parmi ces documents, il y a lieu de mentionner spécialement : un fragment de registre des délibérations de la municipalité de Saint-Pal (au 3) ; des fragments de registres paroissiaux de Saint-Pal (1603-1622, 1661-1663, 1792) ; des minutes des justices de Tiranges (1698-1780), Chaumont (1653-1654)

Apinac (1751-1755) ; des minutes des notaires suivants : Tricaud (1716-1718), Rousset (1725-1760), Cheyssac (1689-1690), Boucher (1653-1698) et Louis Chastelle (1644-1700), de Saint-Pal-de-Chalencou ; Richard (1676-1678), de Saint-Hilaire-Cusson la Valmitte ; Tourton (1638-1649), d'Aurec ; Barthélemy Choula (1567-1610) et Ribéron (1631-1772), de Tiranges. Mme Martin a joint la *Vie civile et politique de Jean-Pierre Foucherand*. C'est un court récit de ses campagnes.

Né le 29 juin 1786, il fut, en 1806, désigné par le sort « pour servir sous Bonaparte », fut en Prusse et en Pologne en 1806, 1807 et 1808, et en Espagne en 1809. C'est sur cette campagne que Foucherand donne le plus de détails en particulier sur le siège de Saragosse. Réformé le 29 mars 1811 et renvoyé en France, il rencontra à Madrid un nommé Pompel et ils y firent « une ribote en amis ». Mais peu de jours après, il fut pris par les Espagnols et interné aux « îles Baléariennes ». Il n'en fut rapatrié qu'après l'abdication de Napoléon.

Album archéologique du Velay. — Dans la séance du 11 janvier 1923, la Société avait décidé de confier à M. de Veyrac la constitution de l'album archéologique du Velay. Notre collègue s'est occupé de réaliser ce vœu et il soumet un premier fascicule composé de 24 épreuves.

Voici la nomenclature de ces photographies parfaitement réussies : Impriprimerie Clet, rue du Collège ; maison Renaissance de la rue Courrierie (3 clichés) ; fontaine du Plot ; pavillon de Veyrac, place du Clauzel ; maison Lambert, rue Panessac ; maisons Renaissance de la rue Panessac ; les cornards de la rue du Chamarlenc ; les « folies » de la maison dite du chanoine, rue Panessac ; la Tour Panessac ; la rue du Consulat ; un portail de la rue de l'Ouche ; la façade de l'église St-Laurent avant sa restauration ; le pont des Troullas ; maison Renaissance rue des Farges (2 clichés).

Le maréchal de Vaux en Franche-Comté. — Notre ancien collègue, M. Louis Villat, professeur à l'université de Besançon, vient de présenter à l'académie bisontine une étude originale et vivante sur les séjours du maréchal de Vaux en Franche-Comté.

Le comte de Vaux a résidé à deux reprises à Besançon : la première fois de 1749 à 1757 comme maréchal de camp sous les ordres du duc de Randan ; la seconde après l'expédition de Corse, comme commandant en chef de la Comté (1781-1788). M. Germain résume le discours de M. Villat et y ajoute quelques détails empruntés à ce que nous savons ici du caractère et des goûts du maréchal.

« Gouverneur de province prudent et intègre, rigide observateur de la discipline, le maréchal de Vaux était bon pour les soldats, humain envers ses inférieurs sans morgue ni familiarité, et ainsi c'est non seulement environné des traits fulgurants de la gloire militaire, mais aussi auréolé de bonté, de justice, de désintéressement que nous apparaît Noël Jourda, comte de Vaux, gouverneur de Franche-Comté, maréchal de France, l'une des meilleures gloires de notre Velay ».

Monuments historiques. — Le secrétaire fait connaître qu'un arrêté du Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts en date du 3 janvier

1924 l'a nommé correspondant de la commission des monuments historiques (section des antiquités et objets d'art) pour le département de la Haute-Loire. Il est appelé en cette qualité à rechercher les objets d'art ou d'histoire qui sont dignes de figurer au nombre des monuments historiques et qui ne bénéficient pas encore de cette protection et à se rendre compte de la situation des objets classés.

Dans cet ordre d'idées, M. Rouchon invite MM. les maires et MM. les curés du département à lui indiquer les monuments et objets publics (églises, bénitiers, mobilier, croix de carrefour, etc.) qui leur sembleraient de nature à faire l'objet d'un classement, entraînant l'entretien aux frais de l'Etat. Des photographies devront être jointes aux demandes de classement.

Nomination de commission. — L'Assemblée désigne pour composer la commission des usages locaux MM. Badiou-Bauzac, Ch. Balme, Brenas, Ronneton, Eyraud, Gautheron, Marsset, Vidal-Galland.

La dévolution des successions. — Le président expose que la conférence récente de M. J. Malzieu a mis à l'ordre du jour le grave problème de la dévolution des successions. Il lui semble que cette importante question mérite l'examen de la Société. Cet avis est unanimement partagé et il est décidé qu'elle sera inscrite à l'ordre du jour de la séance de février afin que chacun fasse part de ses vues sur la liberté de tester, l'obligation du partage en nature génératrice du morcellement de la propriété.

Elections. — Candidatures. — MM. Giraud et Leleu, présentés à la dernière séance, sont élus.

MM. Eyraud, instituteur honoraire, et le docteur Abrial sont présentés.

Avant la fin de la réunion, le président se fait l'interprète de ses collègues en exprimant à M. le docteur Balme les regrets que cause son éloignement momentané du Puy. M. Balme affirme son dévouement à la Société.

La séance est levée à 3 h. 30.

Le Secrétaire général,
ULYSSE ROUCHON.

MÉLANGES ET DOCUMENTS

Montre de quarante arquebusiers en garnison à Saugues en 1574.

Un bulletin ou catalogue de livres en vente à la librairie Henri Saffroy, 15, rue Guénégaud, à Paris (VI^e arrondissement), mentionnait sous le n^o 1.400 un rôle, sur parchemin, de la compagnie d'Antoine Amargier, sieur de Beauregard, dont la revue fut passée en la ville de Salgues, où ces hommes de guerre tenaient garnison, le 20 août 1574.

L'annonce plaçait ce lieu de Salgues « *en Quercy et dans le Lot* », où il existe, en effet une localité de ce nom. Mais cette désignation du libraire était erronée. Salgues est ici la forme ancienne du nom de Saugues, en Gévaudan, chef-lieu du canton du département de la Haute-Loire. Le fief, aujourd'hui château, de Beauregard en est tout voisin, les Amargier seigneurs de Beauregard étaient mêlés, au seizième siècle, à l'histoire de Saugues depuis plusieurs générations (1), enfin

(1) Cette famille de haute bourgeoisie, agrégée à la noblesse au seizième siècle, par suite d'alliances, était très ancienne et avait donné son nom au village des Amargiers, commune de Landos, canton de Pradelles, dès l'an 1256 : « *Terra domus de Boscheto quam tenent AMARGERII, 1256* ». Arch. dép. du Rhône, la Sauvetat I, 5. — Voir aussi : A. CHASSAING et A. JACOTIN : *Dict. topographique Hte-Loire*, p. 5). Un Amargier était notaire à Saugues en 1425. — Hugues Amargier, bourgeois de Saugues, et Joachim Amargier, son fils, fondent une messe à diacre et sous-diacre, à perpétuité, le jour de la fête de Saint-Médard, en l'église de Saugues, par acte du 7 juin 1484. — Lucas Amargier était bailli de la baronnie de Mercœur, en la ville de Saugues, pour Gilbert de Bourbon comte de Montpensier et baron de Mercœur, en 1490. — (abbé FABRE : *Notes hist. sur Saugues*, pp. 71, 107, 108, 121, 122, 127, 134.) — Pierre Amargier, bailli de Pébrac, vivait en 1563 et Jacques Amargier, écuyer, seigneur du Villard, paroisse de Saint-Privat-d'Allier en 1568. — Noble Pierre Amargier, seigneur de la Rodde, près Saugues, mort avant 1581, avait épousé la fille et héritière, (après son frère Antoine), de Gilbert Beraud de Bar, écuyer, seigneur de Mondasse de Fix et de Jeanne d'Artasse de Mondasse veuve en 1541. — d'où : 1^o Noble Claude Amargier, seigneur de la Rodde, père : de noble Pierre

les noms des quarante soldats de cette troupe, recrutée en grande partie sur place, sont encore, pour la plupart, représentés dans le pays (1). Le doute n'est donc pas possible.

C'est pour ces motifs qu'il m'a paru intéressant d'identifier cette pièce et d'en arrêter la fuite dans une autre province que celle où elle a pris naissance.

E. GRELLET DE LA DEYTE.



Pour servir de rolle à la montre et reveue de quarante hommes de guerre à pied, françois, arquebusiers, en garnison en la ville de Salgues, en charge du sieur de Beauregard cap^{ne}, pour à partir le vingtiesme Jour d'aoust finissant le vingtiesme de septembre MV^e LXXIII, montant leur payement à la somme de IIII^e trente-deux livres.

ROOLLE DE LA MONSTRE ET REVEUE faicte en la ville de Salgues (2), le vingtiesme Jour du mois d'aoust mil cinq cent soixante quatorze (3), de quarantes hommes de guerre arquebuziers à pied, François, estans

cavalier noble dans la compagnie du seigneur d'Apchier, et seigneur d'Andreughol en 1581, de Mondasse de Fix en 1604, et de Louise Amargier de la Rodde, dame de Luchadou, mariée le 21 août 1581 à noble Jean de Fontunie, seigneur des Salettes, Freycenet, la Vialle-des-Tours ; 2^e Messire Pierre Amargier de la Rodde, chanoine de Saint-Médard et curé de Saugues, 1563, 1580 ; 3^e Noble Antoine Amargier de la Rodde, seigneur de Beauregard, capitaine de quarante arquebusiers en 1574 (*Voy. G. PAUL, Armor. du Velay*, p. 10 et 500).

(1) *Communic. de M. le chanoine MERCIER.*

(2) SALGUES, aujourd'hui SAUGUES, chef-lieu de canton, arr. du Puy, Hte-Loire. Avant 1790 cette ville était la capitale du Haut-Gévaudan. Elle dépendait, ainsi que le Malzieu, du duché de Mercœur, primitivement baronnie, qui s'étendait, à la fois, en Auvergne et en Gévaudan et avait donné son nom à l'antique et puissante race féodale des Sires de Mercœur éteinte au quatorzième siècle, par alliance, dans les Dauphins d'Auvergne. Voici (d'après *le Dictionnaire topographique de la Haute-Loire*, par A. CHASSAING et A. JACOTIN, p. 263), les formes anciennes du nom actuel de Saugues : « SALGA, XII^e siècle, (cart. de Pébrac, N^o XLVI, 18). — *Ecclesia S. Mesardi de SALGUE*, 1239 (archiv. du château du Thiolent). — *Le chastiau de SALGUES* 1314 (BAL. ZE, *Maison d'Auvergne*, II, 335). — *Villa de SALGUE*, 1377 (Arch. Haute-Loire, E). — *La ville de SAULGUE*, XV^e siècle (Bibl. N^{le}, ms. fr. 22297, 69). — SAUGUES-LA-MONTAGNE, 1790 ».

(3) Cette date du 20 août 1574 est à remarquer en ce qu'elle correspond à un période intense des guerres de religion. Ainsi s'explique la présence dans la petite ville de Saugues, l'une des places fortes des catholiques du Gévaudan, d'une compagnie d'arquebusiers pour le service du Roi. C'était l'année où la reprise des luttes religieuses obligeait à installer des garnisons non seulement dans les villes mais dans de nombreux châteaux, pour mettre en état de défense le Velay et le Gévaudan.

en garnison pour le service du roy en lad. ville de Salgues, sous la charge et conduicte du capitaine de Beauregard sieur dud. lieu sa personne et celles d'un sergent et deux caporaux tant seulement comprins, — par nous Gilibert d'Arfeuille sieur dudit lieu, commissaire et M^{re} Guillaume Ruat conterolleur extraordinaire des guerres à ce commis et député, pour servir d'acquiet à M. Zacarie Gaudart sieur de la Source conseiller du roy et commis par Sa Majesté à l'exercice de la trésorerie de l'extraordinaire des guerres ou son commis au pays de Gevaldan por le paiement par luy faict ausd. quarante hommes de guerre à pied François de leurs gaiges, solde, estaz, appointements et entretenement d'ung mois entier commençant ce Jor d'huy vingtiesme jour du présent mois d'aoust mil cinq cent soixante quatorze et finissant le semble Jor du prochain mois de septembre. Desquels quarante hommes de guerre leur noms et surnoms s'ensuyvent :

ET PREMIÈREMENT -

Anthoine AMARGIER S^r DE BEAUREGARD, capitaine (1).

dan contre les attaques des protestants du Vivarais et du diocèse de Nîmes commandés par Chambaud et par le terrible capitaine Merle. Dès 1573, Antoine de Saint-Nectaire, évêque du Puy, avait repoussé le capitaine Erard, qui s'était emparé de Fay-le-Froid et avait terrorisé Tence. Le nouveau gouverneur du Velay, Antoine de la Tour baron de Saint-Vidal, succédant, en 1574, au Sénéchal de Rochebonne, entreprenait aussitôt une action énergique. En même temps, le maréchal de Damville — gouverneur du Languedoc, nommait par lettres de 1574, Jean, comte d'Apchier, vicomte de Vazeilles, baron de Sereys, Vabres, la Gorce, Salavas, etc., capitaine de cinquante hommes d'armes, chevalier de l'Ordre du Roi, gouverneur et commandant pour le roi en Gévaudan. Ce chef catholique, qui devait périr les armes à la main, en 1586, au combat de Vissagnet, était entré aussitôt en campagne. Il avait repris sur les Huguenots les châteaux d'Allenc, du Besset, de Serverette. Il signa avec eux une trêve le 26 août 1574 et recouvra le château du Chambon, en 1576. (*Voy. Père ANSELME, t. III, p. 813 et suiv. gén. d'Apchier*). On voit que ces événements étaient étroitement liés à l'établissement d'une compagnie d'hommes de guerre dans la ville de Saugues, et que le gouverneur du Gévaudan avait des raisons de donner la garde de ce poste important à un de ses lieutenants, le seigneur de Beauregard, sur le dévouement duquel il savait pouvoir compter.

(1) Noble Anthoine AMARGIER DE LA RODDE, seigneur DE BEAUREGARD (près Saugues), capitaine de la compagnie d'arquebusiers à pied établie dans la ville de Saugues par Jean, comte d'Apchier, gouverneur du Gévaudan, avait été admis, dans les rangs de la noblesse, à l'assemblée des Etats de cette province, en 1570, comme envoyé du baron de Mercœur. Il siégea en la même qualité en 1583 (*Voy. A. DE BURDIN, I, p. 47*). Il était fils du seigneur de la Rodde et avait épousé, avant 1575, Françoise, bâtarde d'Apchier, dame de Beauregard. Celle ci était la sœur, de la main gauche, de Jean, comte d'Apchier, gouverneur du Gévaudan en 1574, et la fille naturelle de

Jehan Amargier, sergent.

CAPORAUX. — Pierre Paulet ; Claude Villar.

SOLDATS. — Claude Auzerand (1) ; Blaise de Montalier ; Blaise Barthélemy ; Bertrand Ribière ; Barth. la Roche ; Antoine Plantin ; Marc Albenas ; Claude Montave ; André Crespe ; Jacques du Puy ; Anthoine Morgue ; Jehan Corbettes ; Claude Chappel ; Pierre Blanquet ; Anthoine Portal ; Anthoine Bonhomme ; Vidal Regords ; Pierre Ribière ; Estienne

François-Martin, baron d'Apchier, vicomte de Vazeilles, baron de Sereys, Vabres, la Gorce, Salavas, etc. Chevalier de l'Ordre du Roi, gentilhomme de la Chambre, gouverneur du Gévaudan, lieutenant du duc de Joyeuse, en 1562, et d'Antoinette Fabre non mariée. François-Martin, comte d'Apchier, avait épousé, en mariage légitime, le 26 juillet 1526, Claua de Chalencon-Rochebaron (fille de Claude de Chalencon, chevalier, baron de Rochebaron, St-Pal, Tiranges, Ambert, Montauroux, Prades, Esplantas, etc., tué en 1529 à la prise de Pavie, où il commandait l'avant-garde, et de Suzanne de la Tour d'Auvergne-Montgascon, d'où postérité légitime. (voy. P^{re} ANSELME, t. III, p. 813 et suiv. *gén. d'Apchier*).

Antoine Amargier, seigneur de Beuregard et Françoise d'Apchier laissèrent noble Balthazard Amargier de la Rodde, seigneur de Beuregard, la Rodde, Recoules, marié vers 1590 à Antoinette de Chabades dame en partie de Meyronne (sœur de Claua de Chabades qui avait épousé le 19 août 1585 Louis de Suat de Chavaniac, écuyer, seigneur des Brousses) fille de Noble Pierre de Chabades et de Claua de Doreste, dame de Meyronne, Montmonédier, De cette alliance deux filles : 1^o Jeanne Amargier de la Rodde, dame de Beuregard, Recoules, mariée le 15 février 1616 à Jacques de Langlade, seigneur de la Fargette, Freycenet, etc. ; 2^o Anne Amargier de la Rodde de Beuregard, mariée le 7 janvier 1616 à Claude de Sauvage de Servilanges. (abbé FABRE : *Les Seigneurs de Meyronne, Le Puy, 1902*). L. DE LA ROQUE : *Armor. de la Noblesse du Languedoc* : I, p. 175. — G. PAUL : *Armor. du Velay*, pp. 10, 98-99.

(1) Claude AUZERAND (alias AUZERAN), homme d'armes ; est qualifié : « Noble Claude Auzerand, le 24 novembre 1565, dans le Terrier de la Clause, art. 441, p. 62, (*Arch. du comte d'Apchier de Lachapelle*). Il était fils de Jean Auseran (ou Auzerand) seigneur de Benistan, en faveur duquel il y eût investiture de fief et quittance de lods le 17 juin 1526. Il fut le père d'Antoine I, seigneur de Bénistan allié le 22 novembre 1600 à Françoise de Besse, d'où : — Anne Auzerand de Benistan, seigneur de Ventajols, marié le 2 octobre 1623 à Suzanne de Pineton de Chambrun ; d'où : — Claude I, Auzerand de Bénistan, écuyer, maintenu en sa noblesse par jugement du 23 décembre 1669. (L. DE LA ROQUE : *Armor. de la noblesse du Languedoc*, I, p. 31). Il épousa sa cousine : Jeanne de Pineton de Pomiers, d'où : — Antoine II Auzerand de Bénistan, écuyer, seigneur de Pomeirols et de Luchadou-près Sauques, marié à Langeac, le 8 février 1751 à dlle Gabrielle Redon, d'une famille de robe importante à Langeac. (Voy. G. PAUL : *Armor. du Velay*, p. 373-374). — autre Claude Auzerand de Benistan, second fils d'Antoine I et de Françoise de Besse, ut seigneur de Beaupré, marié le 15 novembre 1639 à Gabrielle de Riols et l'aïeul de Louis Auzerand de Benistan, écuyer, seigneur de Beaupré. Veuf en 1737 de Marie-Anne de Vergezac, d'où : — Claude Auzerand de Bénistan, écuyer, seigneur de la Garde. Marié avant 1737, à Catherine d'Aureille, décédée à Vergue paroisse de Saint-Bérain le 1^{er} juillet 1753. (*Reg. de catholicité de St-Bérain, 1737 à 1753*).

Fabre ; Jehan de la Grange ; Mezard Coderc ; Pierre Gibelin ; Pierre Chabanel ; Pierre Molinier ; Antoine Pestel ; André Gibillin ; Georges Lauzanyes ; Jehan Bessegon ; Bernard Privat ; Denys Pages ; Anthoine Basset ; Ciste Barrandon ; Jehan Chardenoux ; Pierre Chardenous ; Privat Laurent ; Claude Alméras.

Nombre de quarante hommes de guerre à pied.

NOUS ANTHOINE AMARGIER, seigneur DE BEAUREGARD, capitaine d'une compagnie de quarante hommes de guerre arquebuziers à pied François, cy-dessus escripts et nommés estant en garnison, pour le service du Roy, en la ville de Salgues, sous nostre charge et conduite, nostre personne et celles d'ung sergent et deux caporaux tant seulement compris, CERTIFFIONS à tous qu'il appartiendra les dits quarante hommes de guerre à pied avoir esté par nous présentés et mis en bataille en bon et suffisant estat et équipaige de guerre pour fère service à sa Majesté à la monstre et reveue que ce jourd'huy en a esté faicte en lad. ville de Salgues pardevant les commissaires et conterrolleur extraordinaires des guerres à ce commis et deputés.

ET NOUS GILBERT D'ARFEUILLE (1), sieur dud. lieu, commissaire extraordinaire des guerres ; CERTIFFIONS aussi avoir veu et visité lesdits quarante hommes de guerre arquebuziers à pied François tennant garnison pour le service du Roy en ladite ville de Salgues soubz la charge et conduite dudit sieur de Beauregard capitaine sa personne et celles d'ung sergent et deux caporaux, tant seulement compris à la monstre et reveue que ce jourd'huy en a esté faicte en lad. ville auxquels après les avoir entrouvé cappables et en bon et suffisant estat et équipaige de Majesté et d'eux prins et receus le serement en tel cas requis et accoustumé les avons fait payer, bailher et deslivrer contant, par M^{re} Zaccarie Gaudart sieur de la Source, conseiller du Roy et commis par sa Majesté à la cour de la trésorerie de l'extraordinaire des guerres ou son commis au pays de Gevauldan, la somme de cinq cents trente quatre livres tournois pour leurs gaiges, solde, estaz, appointements et entretenement d'ung mois entier commençant ce jourd'huy vingtiesme jour du présent mois d'aoust mil cinq cents soixante-quatorze et finissant le semblable Jour du prochain mois de septembre ensuyvant, qu'est assavoir : au capitaine L livres et ung, sergent XX livres et deux caporaux chacun XVI l. XXXII livres, et à trente-six hommes de guerre à pied François, chacun XII livres III^e XXXII livres, montant et revennant les paiements et sommes ensemblement à lad. première somme de

(1) Arfeuilhete, près de St-Chély.

cinq cents trente-quatre livres l' [tournois]. ET EN LA PRÉSENCE de moy Guillaume Rual contreroleur extraordinaire des guerres, lesd. quarante hommes de guerre à pied François et subs escripts et nommés ont confessé avoir eu et reçu comtant du susd. M^{re} Zacarie Gaudart sieur de la Source, conseiller du Roy, trésorier de l'extraordinaire des guerres lad. somme de cinq cents trente quatre livres et pour leurs gaiges, solde, estat,z, appointements et entretennements du susd. mois d'aoust, commençant et finissant que dessus, de laquelle somme de V^c XXXIII l' lesd. quarante hommes de guerre à pid, chacun d'eulx particulièrement, se sont tenus, se tiennent pour contans, bien paie, et satisfait, et en ont quicté et quiclent led. sieur trésorier et tous aultres. En foy et tesmoing de ce nous sommes soubz signés.

A Salgues vingtiesme Jor du mois d'aoust mil cinq cent soixante quatorze.

A. de Beauregard, capitaine.

Sur le repli : Cap^{ne} Beauregard

IIII^e XXXIV L^a. XL homes

Aoust 1574.

Le Secrétaire général-gérant, ULYSSE ROUCHON.

LE ROI PHILIPPE-LE-BEL ET SON CONSEIL

AU PUY, A LA TOUSSAINT DE 1285

I. — MENTIONS D'ODO DE GISSEY, DU FRÈRE THÉODORE ET DE DOM VAISSÈTE.

LE voyage de Philippe-le-Bel est mentionné par presque tous nos historiens locaux; mais aucun d'eux n'en a connu les détails exacts et complets; aucun d'eux surtout n'a su que le Conseil du Roi « Concilium domini nostri regis Francie » tint ici, à cette occasion, une séance dont le procès-verbal nous est parvenu.

Odo de Gissey, dans son *Histoire de N.-D. du Puy*, écrit ce qui suit dès 1620 :

[p. 476]. « Il [l'évêque Frédole de Saint-Bonnet, 1284-1289] vit en ses jours Philippe le Bel, Roy de France au Puy, retournant de Navarre, l'année 1286, ayant espousé Jeanne, unique fille d'Henry, Roy de ce royaume là, Comte Palatin de Champagne, Brie et Bigorre. »

Or, le mariage de Philippe avec Jeanne de Navarre avait eu lieu deux ans auparavant, en 1284, et l'on verra que le roi, au lieu de venir de Navarre, retournait de l'expédition de Catalogne où était mort son père Philippe III (1).

(1) Chabron, l'historien des Polignac, écrit seulement la phrase suivante : « Le plus grand heur et honneur qu'eut Armand IV (1274-1289) fut de voir et recevoir dans son château de Polignac et dans la ville du Puy... Philippe IV, dit le Bel, en l'an 1286, à son retour du royaume d'Aragon et comté de Roussillon contre Pierre, roy d'Aragon, ennemi de Charles, roy de Sicile. » (*M^s 41 de la bibliothèque du Puy*, p. 345.)

Odo de Giséy n'avait pas même indiqué la source où il avait puisé ses renseignements. Aussi, le Frère Théodore, en 1693, changea-t-il la version en s'inspirant de *Robert Guaguin*, un auteur du xv^e siècle. Son texte contenait une date sûre et rattachait le voyage à l'expédition de Catalogne.

Histoire de l'église angélique de Notre-Dame du Puy, p. 304 :

« Le monarque de France [Philippe III-le-Hardi] étant mort à Perpignan nouvellement ôtée aux Arragonais, Philipès le Bel que ce changement rappeloit au cœur de l'état, s'écarta du plus commode chemin pour venir donner un calice d'or au Puy, suivant le vœu qu'il en avoit fait peu auparavant, dans le danger qu'il courut avec son père, quand le Peuple de la Place se révolta du temps d'une attaque imprévue de l'Admiral de Sicile. » — (Robertus Guaguin de Haillan du Plex. an 1285.)

Le nouveau récit donne la date exacte de 1285. Mais il indique que Perpignan avait été « nouvellement ôtée aux Arragonais. » C'est une erreur. Perpignan appartenait au roi de Majorque, Jaime I^{er} (1276-1311), allié de Philippe III, et ne fut pas conquise par les Aragonais. C'est dans cette ville, au contraire, qu'après son retour de Girone, Philippe III était mort le 6 octobre 1285, et avait reçu de pompeuses funérailles de la part de son allié, le roi de Majorque.

Le Frère Théodore rappelle ensuite une révolte de la Place [de Perpignan] où Philippe aurait couru un danger qui lui aurait fait faire un vœu à Notre-Dame du Puy. La révolte dont il s'agit est celle de Girone que le roi de France avait assiégée et conquise. Quant au vœu du roi, nous pouvons y croire, étant donnée la dévotion réelle du monarque, mais nous n'en avons, je crois, aucune autre mention que celle de l'historien dont je viens de relever les erreurs. Enfin, il est plaisant de voir le Frère Théodore dire que le chemin de Perpignan au cœur de l'état, c'est-à-dire à Paris, par Le Puy, n'était pas le plus « commode », et formait un détour. C'était, au contraire, le plus direct, et déjà deux fois en trente ans, nos rois, partant du bas Languedoc pour se rendre à Paris, avaient adopté l'itinéraire Nîmes-Alais-Le Puy-Clermont. C'est l'itinéraire de Saint Louis en 1254, et celui de Philippe III en 1283, deux ans à peine avant la date de 1285 qui nous occupe.

Au milieu du ^{xviii}^e siècle, Dom Vaissète, avec sa fidélité habituelle, a donné au voyage une physionomie plus sûre et ajouté un fait nouveau au don du calice. Il rappelle (v. nouvelle édition Privat, t. IX, p. 114) que le jeune Philippe-le-Bel (il avait dix-sept ans), après avoir assisté aux funérailles de son père à Perpignan, prit le commandement de l'armée et se dirigea sur Narbonne où il fit inhumer une partie du corps du roi défunt et lui éleva un tombeau dans l'église de Saint Just (9 oct. 1285). De Narbonne, Philippe se rendit à Carcassonne où, le 18 octobre, il nomma les commissaires qui devaient recevoir, pour lui, dans ses quatre sénéchaussées du Midi, Carcassonne, Toulouse, Beaucaire et Rouergue, le serment de fidélité des populations. Le 25 octobre, il était à Nîmes (p. 121). Et c'est de là qu'il gagna Le Puy par la route d'Alais. Dom Vaissète écrit alors : « Nous apprenons que ce prince étoit au Puy en Velay le vendredi 2 de novembre, d'un ordre qu'il y donna alors au sénéchal de Carcassonne de payer à Guillaume de Saint-Martin, chevalier, sa pension annuelle de cinquante livres tournois, et il paroît par là qu'il passa la fête de tous les saints au Puy. On assure qu'il offrit alors à l'église de Notre Dame de cette ville un calice d'or d'un grand prix. »

Ce nouveau récit a été naturellement remarqué par le consciencieux Arnaud, qui l'a résumé fidèlement dans son *Histoire du Velay* (t. I, p. 184).

Depuis, à ma connaissance, personne n'a repris l'examen de la question. Caillau (*Gloires de N.-D. du Puy*, p. 222) répète ce qu'avait dit le Frère Théodore, et, fait assez piquant, L. Pascal, dans sa *Bibliographie de la Haute-Loire* (p. 697), reste incomplet et semble avoir ignoré le texte de D. Vaissète : « En 1285, dit-il, Philippe III, dit le Hardi, qui s'était emparé d'Elne et de Girone (7 septembre) retira ses troupes de Catalogne, et mourut le 6 octobre à Perpignan. Philippe IV, qui avait fait la campagne avec son père, fut appelé précipitamment à Paris. Il se détourna néanmoins pour venir en pèlerinage au Puy, où il arriva la veille de la Toussaint, qui a toujours lieu le 1^{er} novembre. Il accomplissait un vœu : dans une révolte des habitants de Girone, son père et lui promirent une riche offrande à Notre-Dame du Puy s'ils sortaient sains et saufs de l'imminent danger que leur fit courir une attaque imprévue de l'amiral de Sicile. Philippe-le-Bel apportait

un calice d'une grande valeur, qu'il déposa sur l'autel de la Vierge noire. »

On voit que L. Pascal n'a guère fait que reproduire encore, en le corrigeant heureusement au début, le récit du Frère Théodore, et que la version de D. Vaissète, résumée par Arnaud, paraît lui être restée inconnue. Je n'ose point penser qu'il l'a dédaignée. N'a-t-il pas aussi embelli légèrement le don du calice en affirmant que le roi lui-même le « déposa sur l'autel de la Vierge noire ? » En matière historique, le moindre embellissement, le plus innocent, peut dénaturer les faits.

En tout cas, à moins que mes recherches ne soient restées incomplètes, voilà tout ce que l'on sait au Puy sur la visite de Philippe-le-Bel en 1285. Or, cette visite eut une tout autre portée.

II. — ARRÊTS DU CONSEIL DU ROI CONCERNANT LES ÉVÉNEMENTS TRAGIQUES DE 1276, AU PUY, ET DIVERSES QUESTIONS INTÉRESSANT NÎMES, AIGUES-MORTES ET MONTPELLIER.

Le roi arriva ici avec son Conseil, c'est-à-dire avec les légistes les plus distingués, et quelques-uns des plus grands seigneurs et des plus hauts prélats de son royaume, et la haute assemblée tint, la veille de la Toussaint, 31 octobre, un mercredi, une séance où elle examina les questions urgentes qui se posaient au Puy même ou dans la région de Nîmes. Elle délibéra en présence du sénéchal de Beaucaire, Guillaume d'Amplepuis, du juge de Nîmes, Etienne Sabatier, et du juge du Velay.

Le Puy, vous le savez, avait fait en 1276, une révolution malheureuse où avaient trouvé la mort Guillaume de Rochebaron, *baile* de l'évêque Guillaume de la Rouë, le viguier du même évêque, et quatre sergents. Ces meurtres avaient eu des suites déplorables. Philippe-le-Hardi, conformément à l'avis de son parlement, avait, non seulement fait châtier les meurtriers, mais supprimé le consulat, qui existait depuis 1219, et frappé la ville consulaire d'une *taille* extraordinaire et ruineuse de 30.000 livres tournois. La levée de cette taille avait provoqué bien des réclamations. Elle avait été imposée à tort à des gens qui étaient soustraits à l'administration consulaire et dépendaient exclusivement

de l'autorité ecclésiastique. Les réclamations avaient été portées à la cour même du roi, ou devant le sénéchal de Beaucaire. Elles n'avaient pas encore reçu de solution, et ce fut justement dans la séance du 31 octobre 1285 qu'elles en eurent une par les décisions du Conseil du roi, au Puy même.

La première réclamation émanait d'un haut personnage *Pierre Chambafort*, dont l'aïeul, qui s'était aussi appelé Pierre, avait reçu dans sa maison, en 1254, le roi Louis IX, et dont le père, Barthélemy, avait hébergé Philippe-le-Hardi en 1283 (1). Ces hauts services n'avaient pas empêché que Pierre Chambafort et sa mère fussent astreints, par les collecteurs de la taille, à payer leur part de contribution. Mais, disaient-ils, ils n'avaient point, au temps de l'assassinat des officiers de l'évêque, leur domicile au Puy ni dans le district de la ville. Ils n'y avaient point la majeure partie de leurs biens et de leur fortune. Ils avaient donc réclamé auprès de la cour même du roi et avaient obtenu un arrêt en leur faveur. Mais cet arrêt n'était pas respecté. Le Conseil du roi enjoignit au sénéchal de Beaucaire d'observer les termes de l'arrêt, et, en attendant, de suspendre la contrainte.

Guigo de Pinu (du Pinet) était clerc (*clericus*). Néanmoins, les collecteurs de la taille (*collectores condemnationis facte contra cives Anicienses, occasione curialium Aniciensis episcopi occisioni*) le contraignaient à contribuer au payement de cette taille; en vertu d'une certaine sentence du juge mage de la sénéchaussée de Beaucaire. Il avait fait, disait-il, légitimement appel contre cette sentence. Le Conseil du roi ordonna au sénéchal d'examiner si l'appel était réellement légitime, et, dans ce cas, de cesser toute contrainte, et de faire restituer les gages (*pignora*) déjà perçus.

Le Conseil prit une décision analogue à l'égard de tous ceux qui

(1) Ces renseignements sur les Chambafort (Pierre et Barthélemy) ont été conservés par le poète Peire Cardinal (*alias Chardonat*), auquel Estève Mège (*alias Etienne de Médicis*) les a empruntés au xvi^e siècle :

Libre de Podio (manuscrit), t. I, feuillet xxviii, et table, f. 40 : « L'an mil II^e LIIII, tornet lo reys Loys d'oultra mar, el mes de mars, el Peu, en la maiso de Peire Cambafort. »

Ibid., feuillet xxx. — « L'an .m. II^e LIIII^e et III, venc el Peu lo reys Philipz .X. dias avant la Tous Sainctz, ung sabtes, e s'en anet lo lus. Et moss. Guillaume de Montrevel, prebost del Peu, e li autre chanoni rendront li las claux de la viala et de la claustra a la maiso de Barthoulmieu Cambafort. »

avaient fait appel (*aliis qui appellaverunt*); mais les noms des intéressés ne sont pas mentionnés dans le procès-verbal de la séance.

D'autre part, seize taxateurs de la taille n'avaient point été dédommagés de leurs dépenses, et payés de leur travail. Ils avaient réclamé auprès du roi lui-même et obtenu des lettres (*litteras*) reconnaissant leurs droits. Mais ces lettres n'étaient point exécutées (*nundum essent executæ*). Le Conseil du roi enjoignit au sénéchal de convoquer l'évêque du Puy et toute autre autorité responsable, et de faire « observer le contenu des lettres royales », (*contenta in littera domini nostri regis faciat observari*.)

Ainsi, rien qu'en ce qui concerne l'histoire du Puy, la visite du roi eut une autre importance que celle qu'on lui attribuait, c'est-à-dire la remise d'un calice précieux à la cathédrale, et le payement d'une pension à Guillaume de Saint-Martin. Elle régla définitivement les conséquences pénibles d'un événement tragique qui remontait à neuf ans en arrière et qui eut pour la ville des résultats désastreux : suppression du consulat pendant soixante-huit ans, sans compter une taille ruineuse de trente mille livres.

Voilà, je crois, une page qui mérite de prendre place dans nos annales et que je suis heureux de soumettre à la bienveillante attention de la Société Académique.

Le Conseil du roi régla, en outre, six autres affaires concernant la région de Nîmes, d'Aigues-Mortes et de Montpellier.

1. Bermond d'Aramon, damoiseau de Nîmes, obtint la restitution de la leude enlevée à son père.

2. Les consuls de Nîmes obtinrent que les marchands toscans et lombards, qui demeuraient dans leur ville, fussent tenus d'apporter leurs marchandises au poids du roi, et d'exercer leur commerce conformément aux conventions qu'ils avaient passées avec Philippe III, et sous la direction d'un capitaine qu'ils devaient nommer.

3. Le Conseil ordonna au sénéchal de Beaucaire d'examiner s'il était utile, comme le demandaient les Consuls de Nîmes, de construire aux dépens du roi, mais avec le concours financier des marchands italiens et de la région, un canal navigable (*robina*) par lequel arriveraient d'Aigues-Mortes les marchandises italiennes.

4. Le Conseil enjoignit au Sénéchal d'obliger les commerçants,

originaires du royaume de France, qui demeuraient à Montpellier (ville du roi de Majorque) de se fixer à Nîmes, conformément à une promesse qu'ils avaient faite et aux ordres qu'ils avaient reçus des nonces du roi.

5. Les marchands qui ne se soumettraient pas devaient être punis par la saisie de leurs biens et de leurs personnes, si cela était nécessaire.

6. Enfin, le sénéchal devait réprimer toute fraude de la part des marchands de Montpellier.

III. — LA CHARTE QUI A CONSERVÉ LE PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE DU CONSEIL DU ROI.

Et maintenant, voici dans son texte, d'ailleurs mutilé, le procès-verbal de ces assises du Conseil du roi au Puy. Cette charte ne se trouve pas dans le recueil des *Ordonnances des rois de France*. Elle n'a pas été relevée, non plus dans les *Historiens des Gaules et de la France*. Le document, à ma connaissance, n'a été reproduit que par Ménard dans son *Histoire de Nîmes* (1750) [t. I. Preuves, pp. 110-111]. Ménard en avait trouvé l'original ou un vidimus dans les archives de l'hôtel de ville de la vieille cité. On comprend, en effet, que la charte, intéressant surtout le sénéchal de Beaucaire, ait été conservée jusqu'au XVIII^e siècle, dans les papiers de la sénéchaussée.

Mais Ménard ne rechercha dans le document que ce qui intéressait sa ville natale. Aussi, lui donna-t-il un titre analytique singulier : « Mandement du Conseil du roi au sénéchal de Beaucaire, pour faire exercer à Nîmes le commerce des marchands italiens; des conventions royaux de cette ville. »

C'était réduire la charte à de bien modestes proportions. Et, dans son analyse de la page 384, Ménard, en effet, n'alla guère plus loin. Il est visible qu'il ne négligea pas seulement, par système, les arrêts concernant Le Puy, mais qu'il ne comprit pas à quels événements ils faisaient allusion. Les mots « *collectores condemnationis facte contra cives Aniciensis, pro curialium Aniciensis episcopi occisione* (1) » ne pouvaient avoir un sens

(1) « Collecteurs de la condamnation faite contre les citoyens du Puy à cause du meurtre des fonctionnaires de l'évêque du Puy. »

qu'aux yeux des érudits bien au courant des événements tragiques de 1276 et de leurs suites. Or, en 1750, le récit de ces événements, et surtout de leurs résultats, était encore inconnu au Puy même. Le *Livre de Podio*, qui contient ce récit, était encore un manuscrit presque ignoré, que Chassaing n'a édité qu'en 1874, et Odo de Gissey, ainsi que le Frère Théodore n'avaient rien dit de la taille extraordinaire imposée à la ville. Les récents éditeurs de l'*Histoire générale de Languedoc* se sont encore trouvés dans l'impuissance de comprendre ces mots. Au tome IX (p. 122), l'un d'eux, le savant A. Molinié, mentionne bien en note la charte relevée par Ménard; mais, quoiqu'il fasse cette mention au sujet du séjour de Philippe-le-Bel au Puy, voici ce qu'il se borne à dire : « Voyez divers arrêts du parlement (*sic*) tenu au Puy pour les marchands italiens de Nîmes, du 31 octobre 1285. Ils parlent notamment d'un canal navigable allant de la mer à Nîmes, que voulaient faire établir les marchands de Languedoc. » [A. M.] Quand on s'occupe du Puy, on ne saurait interpréter la charte ainsi, et il vaudrait mieux avouer qu'on n'en a pas compris le texte. Un tel aveu n'est pas un crime, mais un gage méritoire de modestie et de respect pour la vérité.

TEXTE DE LA CHARTE

(Ménard. — *Histoire civile, ecclésiastique et littéraire de la ville de Nîmes*. Paris, M.DCC.L. — Preuves, pp. 110-111).

Anno Domini M. CC. LXXX. V. die vigilia festi omnium sanctorum, apud Anicium, fuerunt facte expeditiones ...

De petitione quam faciebat Petrus Chambafort et domina ... mater, super eo quod dicebant collectores condempnationis facte contra cives Anicienses, pro curialium Aniciensis episcopi occisione, eos de novo compellere ad contribuendum in dicta tallia, et dicerunt se habuisse super hoc arrestum à curia domini regis, scilicet quod si inveniretur, ipsos, tempore dicte occisionis, habere domicilium et majorem partem rerum seu fortunarum suarum extra dictam civitatem Aniciensem et ejus districtum, quod non compellerentur ad contribuendum in tallia supradicta : injunctum est senescallo quod tenorem predicti arresti faciat observari, et interim non permitat eos ad contribuendum compelli.

Item, super eo quod Guigo de Pinu, clericus, dicebat collectores condemnationis facte contra cives Anicienses, occasione curialium Aniciensis episcopi occisorum, eum compellere ad contribuendum in tallia condemnationis predictæ, pretextu cujusdam sententiæ late per judicem majorem domini senescalli Bellicadri, a quo extitit appellatum legitimè, ut dixit : ordinatum est quod si ita sit, dabitur judex : et injunctum senescallo legitimum appellaverit, non permitat eum compelli ad contribuendum ; et si compulsus est, restituantur sibi pignora, donec de ipsius appellationis meritis sit discussum ; et idem est injunctum de aliis qui appellaverunt.

De petitione Bremundi de Aramone, domicelli Nemausi, super facto leude, de qua dicit patrem suum diffizatum, loquendum est in concilio. Et post modum fuit injunctum domino senescallo ut ex integro restitui faciat patri dicti Bremundi partem integram dicte leude sibi contingentem, de hiis de quibus leuda prestatur.

Item, super eo quod sexdecim taxatores condemnationis facte contra cives Anicienses dicerent eis non fuisse satisfactum de sumptibus et labore, et super hoc impetrassent litteras à dicto domino nostro rege, et nondum essent execute ; injunctum est senescallo, quod, vocato episcopo Aniciensi et aliis qui fuerint evocandi, contenta in littera domini nostri regis faciat observari ; si eum invenerit in defectu

Item, super eo quod consules civitatis Nemausi peterent mercatores Tuscie et Lombardie comorantes Nemausi compelli deferre suas mercaturas in dicta civitate, et ibi ponderari pondere domini regis ; item, exercere suas mercaturas in dicta civitate, prout in eorum capitulis et conventionibus quas habent cum domino nostro rege continetur, et prout per capitaneum predictorum ultramontaneorum extitit ordinatum ; item, compelli ad creandum capitaneum ex se ipsis, per quem dicta capitula observentur, et sic jus regis melius observetur, et ut fraus possit melius evitari et puniri contra facientes : injunctum est senescallo quod servari faciat conventiones contentas in dicta lictera domini nostri regis, item capitula facta per capitaneos et consules eorum olim et observari faciat que invenerit rationabilia et non damnosa domino nostro regi.

Item, peterent quod fieret robina, expensis domini nostri regis, et mercatorum predictorum, et hominum dicte civitatis et terre, per quam possit navigari a mari usque Nemausum, et defferri res dictorum mercatorum, ut mercatura possit in dicta civitate plenius exerceri, et ut ville Aquarum-Mortuarum possit per homines dicte terre cicius, si necesse fuerit, subveniri : injunctum est senescallo quod addiscat si mercatores et dicti homines terre consenciant in hoc, et velint contribuere in

dicta robina facienda, et quantum, et si esset utilitas domini regis et hominum dicte terre, si dicta robina fieret; et super hoc certifiet, quantum cicius poterit, curiam domini regis.

Item, peterent quod mercatores regni Francie qui suum caput faciunt exercendo suam mercadariam in Monte-Pessulano veniant ad dictam civitatem Nemausi pro faciendis et exercendis suis mercadariis, ut promiserunt, et ut fuit eis præceptum per nuncios deputatos ex parte domini nostri regis : injunctum est senescallo ut compellantur juxta id quod promiserunt, et quod requirantur bajuli et domini sub quibus predicti morantur, ut predictos prout promiserunt, venire faciunt Nemausi pro mercaturis faciendis et exercendis.

Item, est injunctum senescallo quod mercatores qui contra conventiones inthas cum domino rege mercaturas exercent, quod eos puniat, et per captionem bonorum et personarum, si necesse fuerit, compellat, ne similia attemptent facere in futurum.

Item, injunctum est senescallo ut provideat ne aliqua fraus possit comitti in victualibus que deferuntur in Monte-Pessulano, portando ea alibi, seu fraudem aliter comitendo.

Hec sunt arresta expedita apud Anicium per *Concilium domini nostri regis Francie*, in presentia nobilis viri domini Guillermi de Amplo-Putheo, militis dicti domini regis et nostri, Stephani Sabbaterii, judicis Nemausi Judicis Vellavie.

In cujus rei testimonium sigillum nostrum duximus apponendum.

(Archives de l'hôtel-de-ville de Nîmes).

IV. — LE VOYAGE DU ROI ET DE SA SUITE D'APRÈS LES TABLES DE CIRE DE PIERRE DE CONDÉ.

Il est à remarquer que le texte relevé par Ménard ne donne pas les noms des membres du Conseil du roi. J'ai naturellement essayé d'en retrouver au moins quelques-uns dans les historiens du temps. Mais je n'ai pas pu arriver à une information précise.

Cela ne veut pas dire qu'il faille désespérer de ressusciter, même sur ce point, la belle page d'histoire qui a eu Le Puy pour théâtre à la Toussaint de 1285, et qui est une des premières du grand règne de Philippe-le-Bel. Il nous est parvenu sur le voyage du roi de Nîmes au Puy, des renseignements très détaillés qui nous font connaître l'importance du cortège royal, et surtout les dépenses qu'occasionna la chevauchée.

Le compte de ces dépenses a été établi par le trésorier du roi, « maître Pierre de Condé », dans des *Tables de cire* qu'a publiées en 1894 le grand et savant recueil des *Historiens des Gaules et de la France*, sous la direction de Léopold Delisle (T. XXII, pp. 430-501. — Voir pour le voyage du Puy, pp. 448, 454, 462, 467, 484). Et le comptable mentionne, au Puy même (*ad Podium*), jusqu'à soixante-quatre personnes de la suite du roi. A ces personnes il en faut joindre au moins une vingtaine d'autres qui sont signalées dans le cortège à Nîmes, puis à Issoire, à Clermont, etc. et qui, par conséquent, passèrent aussi par notre ville.

Mais les professions de tous ces personnages sont très rarement indiquées, et il est ainsi impossible de distinguer, dans la longue liste, les Conseillers du Prince.

Le plus grand nombre est formé par des « écuyers », des « valets », des « servientes armorum ». Il y a aussi un grand nombre de nobles chevaliers qui ont fait la guerre d'Aragon, et qu'on retrouvera, pour la plupart, quinze ans après, dans les rôles des guerres de Flandre. Mais, à côté de ces guerriers, figure tout un lot de hauts administrateurs ou baillis de provinces, qualifiés le plus souvent de *magistri*. Enfin, des ecclésiastiques, archidiacres, moines, etc. paraissent à leur tour, et, parmi eux, « Nicolas de Guorren, frère, confesseur de Philippe IV ».

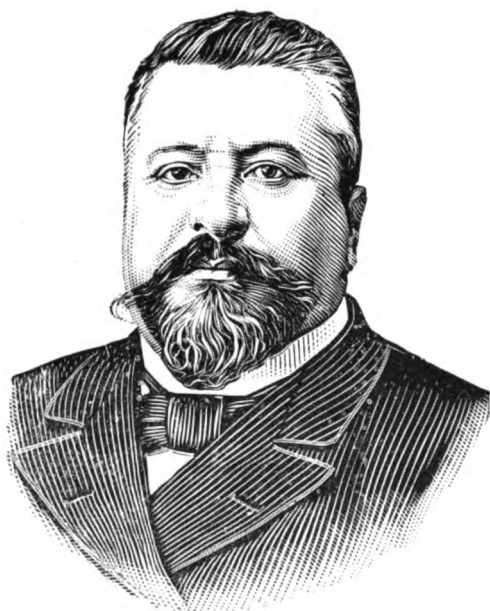
Je signale spécialement un Julianus, « maître orfèvre », (*magister aurifaber*), parce que sa présence dans la maison du roi au Puy rend au moins vraisemblable le don du calice d'or signalé par le Frère Théodore.

Enfin, je ne saurais passer sous silence un cousin du roi, Philippe, comte d'Artois et mari de Blanche de Bretagne. Ce haut seigneur était certainement membre du Conseil, quoique les textes ne le disent point. En tout cas, il était le petit-fils du vaillant Robert 1^{er}, comte d'Artois et frère de Louis IX, qui était mort en Égypte, en 1250, à cause de sa témérité, dans ce triomphe de La Massoure qui se changea en désastre. Le père de Philippe, Robert II, surnommé le Bon ou le Noble, venait de s'illustrer en Italie au service de son oncle Charles d'Anjou. Après la mort de ce roi (en 1284) il avait été créé régent du royaume de Naples. Philippe lui-même avait suivi le roi de France en Aragon et s'était distingué dans l'expédition. Il ira combattre en Flandre en 1297, sera blessé, et mourra, jeune encore, avant son père, en 1298.

Ainsi, l'on peut dire que Le Puy vit passer, à la Toussaint de 1285, avec le Conseil du roi, l'élite de l'armée et de la noblesse de France. Mais la cour était en deuil et la Toussaint fut célébrée avec recueillement mais sans éclat particulier. Les textes laissent simplement supposer que la dévotion fut exemplaire et que des dons nombreux furent faits, non à la cathédrale elle-même, mais à l'Hôpital.

Les tables de Pierre de Condé indiquent exactement l'itinéraire du roi. Celui-ci est réellement venu de Nîmes par la route d'Alais, comme le voulait D. Vaissète. Le 30 octobre, un mardi, il se trouvait à Pradelles (*Pradellas*), où le cortège paya pour cent livres tournois de pain. Le séjour au Puy est mentionné jusqu'au vendredi suivant, 2 novembre, « in crastino Omnium Sanctorum » et comprit trois journées. Le dimanche, 4 novembre, la cour était déjà à Issoire : « Dominica, post omnes Sanctos, apud Ysiodorum ».

C. FABRE.



CHARLES DUPUY
(Photographie faite vers 1890)

CHARLES DUPUY

(1851-1923)

CHARLES-ALEXANDRE Dupuy, qui est décédé à Ille-sur-la Têt (Pyrénées-Orientales) le 23 juillet 1923, naquit au Puy, rue des Farges, n° 48, le 5 novembre 1851.

Le père du futur homme d'Etat, Léonard Dupuy, originaire de Sainte-Eulalie d'Ans, canton d'Hautefort (Dordogne), amené dans la Haute-Loire par M. de Marpon, receveur général des finances, se maria le 22 février 1851 avec M^{lle} Louise Robert, du Puy, et s'y établit définitivement en passant l'année suivante à la Préfecture comme huissier (1).

Malgré cette situation modeste de ses parents, le jeune Charles-Alexandre, dont l'intelligence était précoce, entra en 1859 au lycée où devait le rejoindre en 1863 son frère Adrien, né le 14 août 1854 (2); il y commença en qualité d'externe et en

(1) Léonard Dupuy resta en service de juillet 1852 à décembre 1871.

(2) Adrien Dupuy fut successivement professeur dans divers lycées de province et de Paris et aux écoles normales supérieures de filles, à Sèvres et à Fontenay. En 1895, il quitta l'enseignement actif pour accepter un poste d'inspecteur d'académie à Paris et en 1899 il fut promu inspecteur général de l'Instruction publique. Entre temps, il avait exercé les fonctions de chef de cabinet auprès de son frère pendant la présidence de la Chambre et du Conseil des Ministres et celles de directeur du cabinet du président du Conseil lorsque Charles Dupuy revint pour la troisième fois au pouvoir. Il a publié, outre des articles dans les journaux d'enseignement : *l'Etat et l'Université* ou la vraie réforme de l'enseignement secondaire (1890) et une *Histoire de la littérature française au XVII^e s.* (1892).

Cf. P. Boyer, *Adrien Dupuy écrivain* (Le Puy, 1907) et *Adrien Dupuy, inspecteur général de l'Instruction publique* (1854-1906) [curriculum vitae et recueil de discours prononcés aux obsèques et à la cérémonie de l'inauguration d'un buste dans le parloir du lycée de garçons du Puy] (Le Puy, 1907).

compagnie de L. Champavère, de Charles Pellissier, de Germain Boyer, de Louis Durand, d'Edmond Brives, de Francisque Gazanion, des études brillantes (1) qui devaient s'achever au lycée Charlemagne.

On était alors en 1870. Charles Dupuy venait de passer quelques mois à la préfecture de la Haute-Loire comme simple expéditionnaire quand éclata la guerre avec la Prusse. Le 4 septembre, l'étudiant, devançant l'appel de sa classe, s'engageait et était versé successivement au 49^e régiment de ligne puis au 7^e d'artillerie à Rennes, « poussant maladroitement à la roue, écouvillonnant à la diable, humble servant de gauche (2) ».

Au lendemain du traité de Francfort, Charles Dupuy revint habiter près de ses parents devenus titulaires du bureau de tabac du boulevard Saint-Louis et il entra au lycée pour y remplir les fonctions de maître répétiteur (7 avril 1871-30 octobre 1872), puis, après un rapide passage aux collèges de Nantua, d'Aurillac et d'Auch, celles de professeur de philosophie (17 avril 1875-6 octobre 1879).

« C'est ici, déclarait-il avec émotion en 1887 (3), que je recevais des couronnes dont le prix s'accrut pour moi de la satisfaction qu'en éprouvaient un père que je pleure toujours et une mère conservée du moins à mon affection. D'ici j'aperçois cette classe de philosophie dans laquelle, pendant cinq années, j'ai eu l'honneur d'enseigner mes jeunes compatriotes; c'est ici, enfin, dans cette cour, que j'ai passé tant d'heures de ma jeunesse, heures douces et bonnes entre toutes, parmi des compagnons d'étude dont plus d'un, hélas! manque aujourd'hui à notre affection ».

Sur cette époque des débuts universitaires de notre compatriote, nous avons les souvenirs d'un observateur (4) dont le témoignage est digne d'être retenu :

Dans une maisonnette de la ville du Puy habitait en 1872 une famille, modeste d'origine, simple de mœurs, mais admirée, mais aimée, et

(1) En 1868, étant en rhétorique, Charles Dupuy obtint le deuxième accessit d'Histoire au Concours général des lycées.

(2) Discours du Puy du 2 janvier 1893.

(3) Discours à la distribution des prix du lycée de garçons du Puy.

(4) Aimé Giron, *Le Figaro*, 17 avril 1893.

citée pour sa vie laborieuse, son honnêteté proverbiale, sa remarquable distinction intellectuelle et morale. Le père était la probité, la bonté, le bon sens aiguë de finesse, l'inébranlable fidélité aux principes et même la piété. De traits, d'attitude, de caractère, la mère rappelait une matrone romaine, avec des sévérités douces et des délicatesses un peu froides. Une petite fille était par là — la grâce, le charme, l'esprit (1). Enfin deux frères — Charles et Adrien Dupuy — de robustes jeunes gens, luttant d'intelligence, de labeur, de précocité, et, d'une classe à l'autre, remportant tous les premiers prix du lycée.

La maisonnette avait une fenêtre haute dont la lampe bien connue s'éteignait toujours fort tard, quand il n'arrivait pas à l'aube de la surprendre. C'était celle de Charles Dupuy qui — nuit et jour — avec sa tenacité de tempérament, ses énergies de volonté, sa puissance de santé et de travail, ses ambitions aussi, « piochait ». Je ne sais pas de mot qui lui convienne mieux. C'était un garçon déjà grave et déjà mûr, se formant — comme il le disait — un idéal de tous les devoirs auquel conformer sa vie. Cet idéal, il en cherchait la formule dans les axiomes philosophiques capables de faire l'honnête homme et le grand citoyen... Il avait un triple culte : la philosophie, son petit pays et la liberté. Dans les obligations de la vie, même les plus vulgaires, il glissait un grain de philosophie, ce qui donnait à tous ses actes, à toutes ses paroles, un je ne sais quoi de réfléchi, de digne, d'obligeant, qui le faisait estimer, respecter, chérir de tous.

Passé presque aussitôt du banc de l'écolier dans la chaire du maître, il esquissait à grandes lignes ses leçons de philosophie, qu'il s'étudiait ensuite à développer à haute voix entre les quatre murs étroits de la même petite chambre. Chaque année, il élargissait son cours à mesure que les sciences physiologiques, psychologiques, économiques, élargissaient le champ des découvertes et les champs de vision, cherchant la vérité avec sincérité, avec passion, partout où il pouvait rencontrer quelques fragments du grand miroir brisé. Il me souvient de sa grande joie le jour où il m'annonça qu'il venait de faire sa leçon de philosophie avec un chapitre de *l'Imitation de Jésus-Christ* ; heureux — dans sa scrupuleuse équité d'avoir trouvé un élément de vérité philosophique où son esprit universitaire ne l'eût pas été chercher.

En ce temps-là — presque tous les jours et à heure fixe — dans un cabinet se réunissaient quelques littérateurs, des artistes, un journaliste, un ingénieur, un maître ès jeux floraux et rare poète latin, puis

(1) M^{lle} Louise Dupuy, devenue M^{me} Régis Artaud, et dont le mari, inspecteur d'Académie, directeur du Cabinet du Ministre de l'Instruction publique puis du Président du Conseil des Ministres, est décédé à Paris le 20 mai 1893.

— présidant le tout — certain Père jésuite, assez original et grand savant. Il est mort; je puis le nommer : le P. Champon. C'était un esprit très vaste, très ouvert, très éclairé, se qualifiant de *Sémite* après quinze ans de séjour en Orient, dont il connaissait toutes les langues et fumait continuellement dans une énorme tête de zouave en racine de bruyère.

Charles Dupuy venait souvent dans le petit cénacle où on le pressentait, où on l'encourageait. Il s'était fortement épris du P. Champon dont il aimait les récits de voyage, les dissertations de linguistique, la gaieté. De même qu'il avait fait entrer l'*Imitation* dans sa philosophie, il laissait entrer — carrément alors — un jésuite dans ses admirations.

Entre le jésuite et le philosophe c'était un vrai ciel oriental, jusqu'au jour où, le jésuite accusant formellement la Renaissance d'avoir faussé les études en France, le philosophe, au nom de l'*Alma parens*, la défendit orageusement, avec une logique serrée, une véritable artillerie de textes et des ripostes de malin bon garçon... C'était le moment où Charles Dupuy rêvait pour sa thèse de doctorat une étude sur Schopenhauer alors à peu près inconnu en France. Je soupçonne Charles Dupuy d'avoir renforcé sa volonté personnelle de cette volonté philosophique que Schopenhauer déclare « la substance du monde et qui, de toute force dans la nature, fait une manifestation du vouloir ». C'est bien là Charles Dupuy, il me semble.

Un soir d'automne, le petit cénacle se trouvait dans les ruines d'un château à pic autour duquel *volte* la Loire au fond d'un vaste entonnoir de bois de sapin. C'est là que le cardinal de Polignac est né et qu'il avait même été abandonné par sa nourrice sur un tas de fumier. Entre des pans de salles écroulées, on soupait à la lueur de torches crochettées dans les murailles. Sous les flamboiements désordonnés, dans les murmures tristes qui descendaient des sapins troublés par la bise, dans les bruissements monotones qui montaient du courant de la Loire, on causait de toutes choses *et quibusdam aliis*. C'est le *quibusdam aliis* qui fit — ce soir-là — les frais de la conversation. On sortait de 1871 et l'on politiquait ferme. Charles Dupuy, de philosophie en liberté, et de liberté en humanité, se laissa glisser comme un navire tout neuf sur sa cale de lancement et flotta tout à coup en pleine République. Il venait de se révéler orateur, lutteur, fêru de patriotisme et de démocratie. — Philosophe, un de ces quatre matins, vous verserez des hauteurs spéculatives dans la députation, conclut le jésuite, en attisant vivement dans les ténèbres la fameuse tête de zouave. Va pour la députation ! Ce ne sont pas les gens de votre sincérité que je crains.

— Moi je bois au futur ministre ! dit quelqu'un.

Tout le monde éclata de rire, excepté ce quelqu'un et Charles Dupuy.

Si le professeur de philosophie songeait déjà à la politique, il savait aussi attendre son heure, et cette heure n'était pas encore venue.

En 1879, il passait le concours de l'agrégation et allait occuper une chaire au lycée de Saint-Etienne où il resta une année seulement.

Envoyant le 31 décembre 1879 ses vœux de bonne année à son camarade et ami Henri Cuoq, Charles Dupuy lui écrivait :

Me voilà forcé pour justifier ta confiance et celle de mes amis de bûcher plus ferme encore et d'arriver au plus tôt; je n'ai pas un seul prétexte pour me reposer. Eh bien donc, en avant; je suis tenace, je vais me mettre à marcher sans arrêt. C'est lourd tout de même d'être ainsi estimé qu'on soit forcé de travailler toute sa vie pour ne pas démentir ceux qui vous estiment. Mais ce qui par dessus tout me soutient, c'est la pensée de faire honneur à la maison et à cette bonne ville du Puy dont j'ai été un peu l'enfant gâté.

Le Ministère lui ayant ensuite confié un poste d'inspecteur d'académie, il résida successivement à Mende et à Caen, puis il fut nommé vice-recteur de la Corse (1883) et c'est là que vinrent le pressentir deux ans après les sollicitations de ses compatriotes préoccupés de trouver des candidats républicains aux élections législatives. Ses anciens condisciples, ses élèves l'encouragèrent. Des camarades le poussèrent, il écouta le secret désir de son cœur. Le vœu de la Voûte allait se réaliser. Pendant trente-huit ans la confiance des électeurs devait maintenir Charles Dupuy au premier rang des mandataires de la Haute-Loire au Parlement.

Voici des chiffres :

Aux élections législatives du 18 octobre 1885 (scrutin de liste), Charles Dupuy obtint 36.038 suffrages; à celles du 22 septembre 1889 (scrutin d'arrondissement), 10.225 voix; à celles du 20 août 1893, 14.513 voix; à celles du 8 mai 1898, 12.145 voix.

Candidat au Sénat le 24 juin 1900 à la suite de la mort de Clément Allemand, Charles Dupuy fut élu par 569 voix. Le 7 janvier 1906, il était réélu par 480 voix, et le 11 janvier 1920 par 374 voix.

Nous n'avons pas à juger ici la conduite politique du député et du sénateur en tant que représentant du département, mais

nous devons mentionner qu'au cours de ses mandats renouvelés, auxquels se joignit, le 21 juillet 1901, celui de conseiller général de Vorey et la présidence de l'assemblée départementale, Charles Dupuy fut l'éloquent avocat et le persévérant défenseur de toutes les causes susceptibles d'intéresser le progrès économique et social de la Haute-Loire.

On a cité justement (1) son utile effort dans les questions suivantes : route de la vallée de la Loire ; ligne de Darsac à la Chaise-Dieu ; ligne de Sembadel à Craponne ; ligne du Puy à Langogne ; ligne du Puy à Nieigles-Prades ; — amélioration des hospices du Puy, d'Allègre, de Saugues ; étude et amendements des tarifs de douane concernant les malts et les orges de la Haute-Loire, la dentelle du Puy ; — création du lycée de jeunes filles du Puy et de nombreuses écoles ; ouverture de bureaux de poste ; concessions artistiques au Musée Crozatier, etc., etc.

Il est naturel de dire que si le département bénéficia souvent de l'intervention de son représentant, c'est que le député du Puy avait conquis rapidement à la Chambre une situation considérable et bientôt prépondérante.

Voici ce qu'écrivait de lui en 1891 (2) A. de la Berge, le distingué chroniqueur du *Siècle* et du *Voltaire* :

M. Charles Dupuy, rapporteur du budget de l'Instruction publique, est un Auvergnat de la lisière ; il est né dans le Velay et il a de ce rude pays le caractère laborieux et tenace.

Ancien professeur, ancien recteur d'Académie, il est entré à la Chambre il y a une dizaine d'années, mais il est resté aussi bon universitaire que le premier jour. L'Instruction publique est son domaine et il n'en sort guère (3). Le nombre des projets et des propositions de loi qu'il a rapportés est considérable (4), et presque tous concernent l'enseignement. Il a partagé autrefois cette spécialité avec Burdeau, Jaurès, Compayré, Fabre, Lenient ; aujourd'hui que Burdeau s'adonne plus volontiers aux questions de finances et d'économie politique et

(1) Peyriller, *La Haute-Loire*, 25 juillet 1923.

(2) *Le Voltaire*, 25 septembre 1891.

(3) De 1890 à 1892, Charles Dupuy collabora régulièrement au *Siècle*, à l'*Union universitaire*, au *Volume*. Ses articles ont été reproduits par *La Haute-Loire*.

(4) On trouvera dans la *Bibliographie du Velay et de la Haute-Loire*, d'Ad. Pascal, p. 179-187, un relevé de ces propositions jusqu'à 1894.

que Jaurès, Compayré, Fabre et Lenient sont sortis du parlement, M. Dupuy est le grand protecteur de l'Université au Palais Bourbon.

Aucun budget de l'instruction publique, aucune loi d'enseignement un peu importante ne passent sans un rapport ou un discours du député de la Haute-Loire. Et son autorité devant la Chambre est d'autant plus grande qu'il ajoute à une compétence indiscutable une clarté de parole, une modestie et une courtoisie qui sont plus rares qu'on ne pense.

M. Charles Dupuy n'est pas seulement un compétent et un laborieux, c'est un dévoué. Il ne borne pas son travail à la besogne parlementaire, il est l'avocat consultant de milliers d'instituteurs et de professeurs qui s'adressent à lui comme à un ami. Sa clientèle est énorme et répandue sur tout le pays. Il y a certainement peu d'hommes aussi populaires dans le monde de l'enseignement, surtout parmi les maîtres d'école.

Il doit du reste cette popularité à sa bienveillance autant qu'à sa science de législateur. Il convient de dire que cette popularité est d'excellent aloi, car M. Dupuy est un des rares universitaires qui ne sont pas imbus des préjugés du milieu pédagogique. Il n'est pas de ceux qui estiment que l'Université est parfaite et ne poussent point la reconnaissance envers l'*Alma mater* jusqu'à vouloir lui sacrifier le budget. Ajoutons, mérite trop rare également, qu'il n'abuse pas de sa situation pour se livrer à des excès de librairie et inonder les classes de ses volumes (1).

Ce sont les députés comme M. Charles Dupuy qui font les bonnes assemblées...

Ce qui classe le député de la Haute-Loire dans notre élite parlementaire, c'est d'abord que, dans sa spécialité, il possède la pratique autant que la théorie, ayant appartenu non seulement au corps enseignant, mais à l'administration universitaire; c'est ensuite qu'il a le sentiment des intérêts généraux du pays et qu'il ne les subordonne pas à ses intérêts personnels et aux intérêts exclusifs du milieu qui l'occupe particulièrement. On ne l'a jamais vu mêlé à aucune intrigue de groupe, et quelque soit son amour pour l'Université, il a montré à diverses reprises qu'il n'admettait pas qu'on en fit un corps privilégié.

M. Dupuy rappelle ces constituants d'il y a un siècle, qui avaient si bien la conscience de leur responsabilité et qui étaient plus préoccupés de cultiver l'arbre révolutionnaire et de le faire grandir que d'en

(1) En 1892, Charles Dupuy dirigea à la librairie Armand Colin une série de tableaux et de livrets scolaires publiés sous ce titre général : *L'Année du Certificat d'études*. Il rédigea lui-même le Livret de morale.

recueillir les fruits eux-mêmes. Ces hommes sont les vrais artisans du progrès, les autres n'en sont que les clairons ou les marchands.

Nos lycées et collèges végétaient, minés profondément par la concurrence, indiquait l'*Union universitaire* de décembre 1892 ; un sourd mécontentement régnait parmi le personnel que des promotions dérisoires semblaient vouloir exciter contre ses chefs. M. Dupuy ne cacha pas la vérité ; il la cria hautement. Le péril, dénoncé à la tribune, fut conjuré, momentanément au moins, par quelques mesures pressantes ; les professeurs furent satisfaits par la promesse formelle, donnée par les Chambres, sur l'instigation du courageux rapporteur, de terminer la péréquation en quatre années.

La cause de l'Université ne pouvait que gagner, en effet, à être défendue par M. Dupuy. Tour à tour répétiteur, professeur de collège et de lycée, inspecteur d'Académie, vice-recteur, le nouveau ministre a gravi successivement tous les échelons de la hiérarchie universitaire, apprenant et comprenant mieux à chaque degré nouveau les besoins des études et des maîtres. Il a ainsi acquis cette haute compétence, unanimement reconnue et admirée, et qui le désignait naturellement comme le successeur de M. Bourgeois. Cette succession ne pouvait tomber en de meilleures mains.

De telles qualités assignaient une place à Charles Dupuy dans les Conseils du gouvernement. Le 6 décembre 1892, il devenait ministre de l'Instruction publique dans le cabinet Ribot et le restait jusqu'au 4 avril 1893.

Pendant les cinq mois qu'ont duré pour lui les fonctions de grand maître de l'Université, Charles Dupuy n'a eu qu'un souci, constatait le 11 juillet 1893 Paul Segonzac dans l'*Écho de la Semaine*, n'a poursuivi qu'un but : justifier la confiance qu'on a mise en lui et réaliser les espérances que son arrivée rue de Grenelle a fait concevoir aux amis de l'Instruction nationale. La griserie du pouvoir n'a pas eu de prise sur sa simplicité : il n'a rien oublié, ni de lui-même ni des autres, ni des promesses faites ni de l'attente éveillée. Il est resté simple et droit, travailleur robuste et administrateur sans faiblesses ; donnant à tous l'exemple du dévouement et de la foi, il n'a été et n'a voulu être que le premier ouvrier de la grande usine intellectuelle où s'élaborent, à la diffusion sagement ordonnée des lumières, les destinées de la France libre...

Au lendemain de la chute du ministère Ribot, Charles Dupuy

fut chargé par le président Carnot de la constitution d'un nouveau cabinet. Le 4 avril 1893, il était président du Conseil des Ministres et ministre de l'Intérieur. Il allait le rester jusqu'au 3 décembre, date à laquelle il était élu président de la Chambre des Députés par 251 voix contre 213 à Brisson.

Cette ascension rapide du représentant de l'arrondissement du Puy fit l'objet de nombreux commentaires plus ou moins passionnés.

Le 7 décembre 1893, Paul Bosq écrivait dans le *Petit Marseillais* une longue chronique dont nous extrayons les passages suivants :

La fortune politique de M. Dupuy a été brillante et rapide ; quelques semaines lui ont suffi pour passer du ministère de l'Instruction publique à la présidence du Conseil et de celle-ci à la présidence de la Chambre.

M. Dupuy est un homme tout rond ; il a dit, autrefois, en parlant de lui-même : « Je suis un paysan, mais qui sait ce qu'il veut », et l'on en a conclu que sa rondeur n'était pas sans analogie avec celle d'un boulet : ce qui n'est pas un crime, tant s'en faut, chez un homme d'État paysan. Il y va d'ordinaire à coups de fourche et si cet entrain semble désobligeant à ses adversaires, il provoque une évidente sympathie chez tous ceux qui aiment à être gouvernés, à sentir une main ferme à la barre du navire. Nous sommes ainsi faits en France : que notre humeur frondeuse s'accompagne assez bien d'une poigne solide.

On s'accorde généralement à reconnaître chez M. Dupuy deux qualités qui sont l'énergie et l'obstination. La seconde, dans le train ordinaire de la vie, ne passe pas toujours pour une vertu et se confond parfois avec l'entêtement ; il n'en va pas de même dans la vie publique... Le programme dont il a récemment donné lecture à la Chambre, et qu'une majorité de quatre cents voix acclamait, a bien prouvé qu'il y a chez M. Dupuy l'étoffe d'un lutteur et que, quand sa volonté s'est une fois fixée sur un point, il a plus de penchant à briser les obstacles qu'à les retourner.

Ses adversaires lui ont fait un crime de cet entrain militant ; ils ont prétendu qu'il ne savait ni se posséder ni se contenir, qu'il prenait son entêtement pour de la volonté et qu'il confondait l'arrogance avec l'autorité ; ils ont soutenu que son humeur belliqueuse et son tempérament énergique faisaient du tort à sa cause, qu'ils en faisaient à lui-même, qu'ils étaient incompatibles avec l'art de gouverner ; plaisante raison, car il n'est point vrai que le monde appartienne aux flegmatiques et l'Histoire nous apprend que les grands hommes d'État ont presque tous été des violents.

Comme il ne faut rien exagérer, je ne veux pas prétendre que M. Dupuy soit un grand homme d'État; je dis simplement qu'il s'est révélé ministre courageux, lutteur énergique, défenseur de l'autorité et restaurateur des principes. Ennemi des révolutionnaires, il ne demandait qu'à partir en guerre contre la dynamite et à l'écraser. On sait comment il est sorti du ministère et comment il est monté au fauteuil. Étant données les habitudes violentes des socialistes, la prétention qu'ils affichent d'acclimater au Palais Bourbon les procédés révolutionnaires des clubs, M. Dupuy aura cent occasions pour une de faire preuve de courage, d'énergie, et son instinct de combativité ne lui sera point inutile.

Deux jours après, Charles Dupuy donnait à la Chambre une preuve de ce courage et de cette énergie.

Le 9 décembre, en effet, vers quatre heures et demie du soir, au moment où M. Mirman descendait de la tribune, un projectile, lancé du côté droit des tribunes du public par l'anarchiste Vaillant, faisait explosion, blessant un certain nombre de personnes, à la galerie et sur les bancs des députés, à la droite de l'assemblée.

La plus vive émotion s'emparait de l'assistance, mais, au fauteuil présidentiel, Charles Dupuy était déjà debout.

— Messieurs, dit-il, la séance continue.

« Il est de la dignité de la Chambre et de la République, que de pareils attentats, d'où qu'ils viennent et dont, d'ailleurs, nous ne connaissons pas la cause, ne troublent pas des législateurs ».

Les applaudissements prolongés de l'auditoire prouvèrent que le président avait tenu avec un sang-froid admirable le langage dicté par les circonstances, et que son attitude très ferme et très digne était unanimement appréciée.

Elle le fut aussi dans le pays comme à l'étranger et le mot est resté historique (1).

Les fonctions exercées dans la suite par Charles Dupuy appartiennent également à l'Histoire et nous ne saurions faire autre chose que de donner des dates précises destinées à servir de points

(1) A la suite de l'attentat de Vaillant, Charles Dupuy fut nommé caporal de la 3^e C^o des tirailleurs soudanais.

Au nom des soldats, le capitaine Bohin lui envoya les insignes du grade ayant appartenu à Mahmoudou Koulé en s'excusant de ne pas les lui adresser neufs et en lui indiquant qu'ils avaient vu le feu.

de repaire à ceux qui chercheront plus tard dans les annales françaises de la fin du dix-neuvième siècle et dans les volumes de Mémoires et Souvenirs des vues d'ensemble sur une période particulièrement mouvementée de la vie nationale (1).

Il suffira donc de mentionner que le député de la Haute-Loire, resté à la présidence de la Chambre jusqu'au 29 mai 1894, fut président du Conseil pour la seconde fois et ministre de l'Intérieur du 30 mai 1894 au 27 janvier 1895 et, pour la troisième fois, du 3 novembre 1898 au 23 juin 1899. D'autre part, il conviendra de rappeler simplement que, de 1894 à 1899, ce furent : à l'intérieur, les attentats anarchistes, l'assassinat de Sadi-Carnot, la démission de Casimir Périer, la mort subite de Félix Faure; le jubilé de Pasteur, la visite de l'escadre russe, le procès Dreyfus; — à l'extérieur, l'alliance franco-russe, Fachoda, Madagascar.

Dans une note publiée au lendemain de la mort de l'ancien président du Conseil, *Le Temps* a caractérisé assez heureusement selon nous la trace laissée par lui au gouvernement dans les années troublées qui suivirent le boulangisme et les débats politiques et judiciaires du Panama.

La France manifestait alors — vers 1892-1893-1894 — une sourde impatience qui se traduisit bientôt par des violences anarchistes. L'aventure boulangiste avait épuisé sa passion et quelque peu déconsidéré le parlementarisme réduit à se défendre par l'arbitraire. La fièvre nationale avait été guérie, mais les remèdes employés avaient laissé beaucoup

(1) Cf. spécialement : E. Lavisse, *Histoire de France contemporaine depuis la Révolution jusqu'à la paix de 1919*. In-4°, Hachette.

Tome VIII. L'évolution de la 3^e République (1875-1914) par Ch. Seignobos. Chap. VI. La scission définitive des républicains en deux partis opposés, pp. 168-192 et chap. VII. La formation du bloc républicain, pp. 193-206.

La planche huit du volume donne une reproduction d'après l'*Illustration* de la scène de l'attentat du 9 décembre 1892. La légende doit être corrigée, le nom de Burdeau ayant été imprimé par erreur au lieu de celui de Charles Dupuy.

Histoire de France contemporaine Larousse, p. 191-241.

Lieutenant-colonel Rousset, *Trente ans d'Histoire*, 1871-1900. Paris, J. Tallandier, 1912.

Saint-Simonin, *Propos de Félix Faure*. Paris, Ollendorff, 1902.

Joseph Reinach, *Histoire de l'affaire Dreyfus*. Paris, Fasquelle, 1904.

A. Meyer, *Ce que mes yeux ont vu*, Paris, Plon, 1911; *Ce que je peux dire*, Paris, Plon, 1912.

Emile Simond, *Histoire de la 3^e République de 1897 à 1899*. Ch. Lavauzelle, 1921.

d'amertume. L'anarchie gagna les esprits autant que les caractères. Le quartier latin entra en effervescence sans rime ni raison et les étudiants dressaient des barricades derrière lesquelles ils ne savaient quelle cause défendre. La dynamite fit son apparition. Une sorte de brute romantique, Ravachol, disposait dans Paris des « marmites » qu'il promenait sur l'impériale des tramways ; un jeune stendhalien, Emile Henry, bombardait par vanité impuissante de malheureux consommateurs à la terrasse d'un café ; un révolutionnaire barbu, Vaillant, s'en prenait à la Chambre et n'atteignait que le clergé en la personne du respectable abbé Lemire ; la guillotine jouait sans merci, irritant la fausse bonté des intellectuels, et les esthètes, victimes eux-mêmes comme Laurent Tailhade, se ralliaient à ce qu'ils appelaient « la beauté du geste » sacrificateur de la société. Enfin, un maniaque solitaire, un de ces régicides à l'âme placide et absurde, assassinait le président Carnot...

C'est pendant ces jours obscurs que M. Charles Dupuy fut appelé au gouvernement. Il se heurta immédiatement à l'extrême gauche, qui professait que « l'anarchisme est l'avant-garde de la révolution ». Pour les socialistes, le président du Conseil était « un Auvergnat en rupture de poêle à marrons » ; tout était bon pour le terrasser. La situation était pour les hommes pleine de périls.

M. Charles Dupuy opposa alors les qualités de tempérament qui lui permirent de renverser la situation à son profit. A la fois bonasse et autoritaire, impassible et ferme sous des dehors faciles et aisés, il ne se laissa pas dominer. Il avait à résoudre au jour le jour une série de petits problèmes policiers dont il se tira au mieux, jusqu'au moment où il obtint de la Chambre, malgré une opposition violente, le vote des fameuses lois contre les menées anarchistes, qui depuis...

Puis, ce furent pour M. Charles Dupuy les luttes incessantes des partis et les rivalités personnelles qui aboutirent à la démission de M. Casimir Perier. On est bien surpris de devoir se rappeler aujourd'hui que, sur une interpellation de M. Millerand demandant la mise en accusation de M. Reynal pour crime commis dans l'exercice de ses fonctions — lequel crime consistait à avoir signé les garanties d'intérêt des compagnies de chemins de fer sans limitation de durée, paraît-il — M. Charles Dupuy dut démissionner, entraînant du même coup le départ du président de la République, M. Casimir Perier, qui ne pouvait pas supporter d'être exposé en cible aux injures de l'univers avec la complicité, craignait-il, de son chef de gouvernement. Tous ces temps sont révolus et paraissent bien minimes à la lumière des événements qui suivirent.

M. Charles Dupuy, qui avait toujours fait preuve de bon sens, de clarté

et de finasserie, se laissa prendre en défaut par l'affaire Dreyfus où il voulut voir non le drame de conscience qui allait déchirer la France, mais une intrigue dont il importait de sortir par des moyens d'astuce. Cette politique le conduisit au dessaisissement de la Cour de cassation qui reste une des plus grandes faiblesses que la République ait à se reprocher.

Il en fut puni par la perte de la présidence de la République, qui lui fût revenue presque de droit trois semaines plus tard, à la mort inopinée de Félix Faure, si M. Clémenceau, leader des troupes dreyfusistes, n'avait à ce moment fait voter pour M. Loubet.

Après avoir vu disparaître trois présidents de la République, M. Charles Dupuy, qui jouait les Warwick, devait périr lui-même, à la suite des incidents qui dressèrent à Autenil la jeunesse dorée contre l'élú des gauches. Ce fut pour M. Charles Dupuy l'éclipse définitive.

Charles Dupuy était un homme qui ne s'étonnait de rien et le montrait par sa bonne humeur. De formation assez rude, il avait en outre les vertus montagnardes qui reposent sur la maîtrise de la force. Pour la répression, il s'attribue lui-même « le tour de main nécessaire » ; pour la manœuvre politique, « il change son fusil d'épaule ». Avec son scepticisme paysan, sa volonté « poignante » et sa franchise d'universitaire, il réalisait le type du ministre de l'intérieur qui ne se laisse pas embarrasser de billevesées libérales. En fait, il ne leur sacrifia rien et c'est ce qui le condamna. Quand l'affaire Dreyfus prit des développements et qu'il fallut l'orienter avec gravité, Waldeck-Rousseau prit en juriste la place de Charles Dupuy qui ne voulait être qu'un politique.

Quelques impressions sur la « manière » du président compléteront la documentation que nous désirons grouper dans ces pages ; nous les empruntons à Chantilli, du *Journal* (1) :

Le philosophe optimiste Condorcet eût considéré avec intérêt le philosophe pratique Charles Dupuy. Je doute même qu'il ait pu observer, à l'appui de ses théories, un cas plus probant de la perfectibilité du caractère comme du talent.

J'ai le souvenir très net des débuts du président du Conseil au pouvoir et à la tribune. Eminentes dès lors et même fines pour un observateur, ses qualités foncières s'entachaient dans la pratique d'un débordement de forces qui en masquaient le vrai jeu au vulgaire.

Il montait les degrés de la tribune avec une gravité un peu pesante, s'y installait avec une autorité légèrement provocante, calant son buste

(1) N° du 31 janvier 1899.

solide du double arc-boutant de ses bras en équerre ; parlait d'un ton parfois trop décisionnaire, scandant ses phrases des saccades de sa tête ; se tassait en cariatide sous l'averse des interruptions, la face parfois blanche d'émotion, mais toujours tournée à l'ennemi ; puis ripostait par des coups de massue, achevant l'adversaire avec les tenailles d'un dilemme, mais non sans faire trophée de sa dépouille. Et quelle dépouille, quels débris,

Lorsque vous empoignâtes
L'éloquent tel ou tel de vos mains auvergnates !

Moins de deux ans après, dans la séance du 28 novembre 1894, au cours d'une riposte du tac au tac à Jules Guesde, où il ramassa et rétorqua les arguments de l'orateur socialiste avec une bonhomie déjà froide et cette vigueur dont il n'avait à craindre que l'excès, je prenais sur lui cette notule de curieux de la parole : « Enorme, prodigieux progrès dans le sens de la netteté et de l'improvisation ; n'est plus détonant, se dépouille tout près de la véritable éloquence ».

Puis, il y a quelques jours, lors de sa triomphante réplique à M. de Cassagnac et à sa théorie du coup d'État, mon sentiment fut, pendant la première moitié au moins de son discours, celui d'une admiration sans réserves, et j'ai pourtant l'habitude d'en faire sur ce chapitre. J'admirais la force dialectique de cette évidente improvisation, sa noblesse et sa chaleur que les circonstances rendaient poignantes, la limpidité autant que la tension de sa volonté, la propriété et la franchise du langage, l'air à la fois trapu et fin de l'orateur, la sobriété et l'aisance juste de ses gestes, avec celui fréquent de l'index levé et démonstratif. Combien je goûtai surtout cette bonhomie dans la force brochant sur le tout, assaisonnant tout, qui décèle la vertu de conciliation et la large provision de bonté, cette tête de si claire ordonnance où le bon sens s'aiguise en esprit et se donne le luxe d'un *humour* tour à tour héroïque ou plaisant, qui s'exclame sous la bombe de Vaillant que la séance continue, ou se risque à boire à la santé de l'explosif M. Baudry d'Asson et fait de lui, Charles Dupuy, tantôt le Sarcey de la tribune, tantôt le Boissy d'Anglas du fauteuil présidentiel.

Dans l'exercice du pouvoir, même et non moins curieuse évolution que dans la manière de monter le *cheval d'acajou*, comme ils appellent la tribune au Salon de la Paix.

D'abord, même pléthore et même poigne. On le sait et même on exagère là-dessus bien injustement.

Mais vite, il évolua vers cette mesure, cette harmonie de ses facultés que les philosophes comme lui appellent du mot bien fait et trop rare

de *synergie*. Certes, les hommes de sa race, moins malléables que ceux du Midi pur, ont un tempérament pléthorique qui met plus de temps à s'affiner, mais ils ne gagnent pas la finesse au détriment de la vigueur originelle : tel leur vin de Cahors, si rouge-bord en sa verdeur, mais si capiteuse pelure d'oignon après la bouteille.

Ce temps de bouteille pour le crû de M. Charles Dupuy a duré trois ans. C'est en 1893 que le pouvoir le quitta. A personne la retraite n'aura mieux profité.

Cela était déjà évident pour qui l'entendit, pantoufles aux pieds et calotte en tête, dans son cabinet du quai de Béthune, modeste et clair, à son image, alors qu'il y dissertait sur la chose publique et son train. Ses propos et son air respiraient une bonhomie et une dignité naturelle, une philosophie indulgente, nourrie de pratique et confite en mépris des choses fortuites, mais toujours en fond d'énergie pour le devoir prochain. On avait bien là sous les yeux un modèle du républicain sorti de charge, du *consularis* d'une démocratie, se passant très bien de ce *petit fumet de pouvoir* dont le duc de Saint-Simon affirmait rageusement qu'on ne peut s'en passer.

Là enfin purent se donner carrière les qualités trop peu connues qui lui ont valu de si solides amitiés. Derrière les énergies dont les circonstances et le devoir catégorique lui avaient commandé l'emploi, apparurent, puis vinrent au premier plan, sa rarissime droiture et sa foncière bonté. Point d'intrigues, point d'embuscades parlementaires, mais la plus discrète des attitudes, la plus sacrée des besognes, celle de la conciliation.

Quand cette œuvre de salut public fut mûre, on lui demanda d'en être publiquement l'ouvrier. Il rentra, suivi de son cadet, son « double » par la tête et par le cœur, qui réalise près de lui la vieille définition de l'ami donné par la nature, toujours là pour lui souffler virilement, au seuil de l'action, comme Brutus à Cicéron : *Tu es in scena* !

Combien changé il a paru alors. Au moral comme au physique, l'excès d'embonpoint est fondu. Il ne reste que le muscle et la tête. Plus d'inutiles étalages de vigueur. Toujours ferme mais plus souple est la main qui a ressaisi le gouvernail. C'est que difficile est la passe à franchir ...

Décidément, Charles Dupuy est, suivant la formule de Carlyle, une vaillante espèce d'homme.

L'entrée de Charles Dupuy au Luxembourg et surtout l'évolution sociale qui s'est accusée, en France, au début du vingtième siècle marquèrent la fin de la période militante de cette existence

vouée à la lutte énergique pour le bien public. Comme tant d'autres, l'ancien ministre devint alors une sorte de médecin consultant de la démocratie, et cet emploi assez ingrat ne déplaisait pas au rapporteur du budget puis vice-président de la Commission des Affaires étrangères ou au président de la Commission de l'Enseignement supérieur.

C'est ainsi qu'en 1902-1903, il se déclarait partisan de la liberté de l'Enseignement (1) ; qu'en 1905, il se faisait l'avocat enthousiaste de la Mutualité (2) et le défenseur des décorations, qu'il demandait la reprise des relations avec le Saint-Siège (3).

En 1906, nous le voyons se prononcer très nettement contre la suppression du baccalauréat (4), en 1907 pour celle de l'absinthe (5), en 1914 pour le service militaire de trois ans (6) et pour la liberté de l'enseignement supérieur (7), — toutes questions envisagées avec une perspicacité que la guerre allait mettre en lumière, et qui légitimaient en somme ce jugement du sénateur Louis Martin écrivant en 1917 :

Voici Charles Dupuy. On ne le voit d'aucun groupe, d'aucune intrigue, d'aucune conjuration ; il siège modestement à son banc ; il ne fait partie que d'une seule commission, ayant à cœur de ne prendre la place de personne et de se consacrer tout entier aux tâches parlementaires et aux utiles besognes qu'il a assumées. S'il jouit, dans le monde sénatorial, d'une très grande et très légitime considération, il ne la fait point servir à aggraver les difficultés gouvernementales, et c'est pourquoi il est regardé par beaucoup comme l'un des hommes autour desquels se feront les concentrations nécessaires d'après guerre (8).

L'interview qu'il donnait en mai de la même année à Gayot, de la *Dépêche* de Toulouse (9) sur la politique de demain confirme

(1) *La liberté d'Enseignement*, dans la *Revue politique et parlementaire* du 10 mai 1903 ; *Les Instituteurs*, même revue, n° du 10 nov. 1903.

(2) *Almanach des Mutualistes français* pour 1906.

(3) *Le Concordat et la Séparation des Églises et de l'État*, dans la *Nouvelle Revue* du 1^{er} septembre 1903.

(4) Lettre au directeur du *Journal des Débats*, 2 décembre 1906.

(5) *Le Matin*, 14 juin 1907. Cf. aussi *l'Alcoolisme au point de vue social* dans la *Revue hebdomadaire* du 15 juin 1907.

(6) *Le Temps*, 14 avril 1914.

(7) *Le Temps*, 11 juin 1914.

(8) *Courrier du Parlement*, 25 février 1917.

(9) N° du 2 mai 1917.

cette opinion. Une fois encore, Charles Dupuy y exprimait ses principes essentiels : la tolérance, la sécurité, l'ordre, l'esprit de concorde partagé par tous les citoyens, gouvernants et gouvernés, confiance et encouragement aux initiatives individuelles, travail, volonté... surtout volonté.

Mêmes théories également dans la réponse faite à *La Renaissance* (1) qui n'avait pas cru, au cours d'une enquête sur la révision de la Constitution, omettre l'avis de celui dont « l'expérience, la sûreté des vues, la jeunesse de l'esprit, le goût de l'action dissimulé sous la prudence de la pensée » faisaient « une grande autorité politique ». Mêmes espoirs, même foi dans les destinées de la France : « Oui, concluait-il, je suis optimiste ; oui, je crois à la victoire ! »

L'interview étant une autre tribune d'où les opinions peuvent s'extérioriser et se transmettre avec une rapidité au moins égale à celle du discours officiel, Charles Dupuy ne s'y était jamais dérobé. Parfois même il s'y était prêté avec une familiarité et un abandon précieux pour nous.

Le 11 novembre 1903, l'*Echo de Paris* publiait le récit de l'entrevue que venait d'avoir avec l'ancien ministre son collaborateur Paul Acker à propos de la liberté de l'Enseignement.

Le chroniqueur notait la simplicité et la courtoisie du sénateur dans son modeste cabinet du quai de Béthune, — connu de beaucoup de nos compatriotes qui en ont souvent fait l'ascension, — et relatait avec soin des réflexions opportunes sur le passé et sur le présent.

L'article de P. Acker contenait aussi ce pittoresque croquis que nous devons citer :

Le ventre proéminent et le dos arrondi, le visage un peu rouge aux pommettes et autour des narines, les cheveux gris et hérissés, la figure large, solide et maligne, allongée d'une barbe rectangulaire, Charles Dupuy, les mains étalées sur son portefeuille fermé, est assis devant sa table de travail, dans un fauteuil qu'il emplit tout entier de sa vaste personne, tandis que sur la cheminée, au-dessus de laquelle pendent au mur les portraits de Loubet et de ceux qui le précédèrent, le buste d'une République athénienne sourit avec grâce et fierté. Il

(1) N° du 4 août 1917.

feuillette sa vie comme un livre qu'il aimerait, certains soirs, à relire sans en ressentir un vain orgueil. Une petite lampe éclaire à demi son visage et laisse toute la chambre dans une indécise obscurité. Par la fenêtre, on distingue, qui passe au pied du quai, l'eau noire de la Seine.

— Je m'étais présenté, continue-t-il, comme opportuniste, ou comme progressiste si vous voulez. Je suis entré au Sénat avec le même programme. Cassagnac, un jour, m'a dit que je changeais mon fusil d'épaule. Ce fusil, mon Dieu ! Quand on ne sait plus que me reprocher aujourd'hui, on me le lance à la tête. Pourtant, à la Chambre, il m'avait tout juste fourni une comparaison. Mais voilà, en France, on aime les formules portatives, celle-là l'était. C'est comme : *la séance continue !* c'est mon autre bête noire. Sans cesse on me met en sandwich entre ces deux phrases, et j'en ai assez : elles ne résument pas toute ma carrière.

Sans se fâcher, souriant et riant, amusé, Charles Dupuy, ami, comme on le voit, des figures pittoresques, dédaignait ces mots historiques, que d'autres eussent demandés à des spécialistes, s'ils ne les avaient d'abord trouvés. Soucieux à juste titre de détruire la peu ressemblante image que des esprits paresseux se dessinent de lui, il retraçait ses ministères, ses présidences et ses œuvres brièvement mais avec précision. Cependant l'ancien professeur, l'ancien inspecteur d'académie, ne pouvaient disparaître tout entiers : ils demeurèrent toujours sous la redingote du ministre, et les voilà maintenant qui avouent leur existence et leur influence.

— Ce sont toujours les questions d'enseignement que j'ai préférées.

Ces préférences n'allaient pas sans une affection particulière pour la petite patrie.

Dans le calme de son appartement parisien, décoré de maint souvenir de ses campagnes politiques, dans l'apaisement de ses villégiatures annuelles à Ill-sur-la Têt, — où il avait mis au point les chapitres de mémoires racontant le détail et les dessous des affaires auxquelles il fut mêlé, et que nous connaissons peut-être un jour, s'ils ne sont pas détruits, — que de fois sa pensée n'est-elle pas revenue vers le Velay, vers la ville du Puy, à laquelle il a voulu léguer son buste en bronze par Bernstein, vers ce vieux boulevard Saint-Louis qu'il ne traversait jamais sans que son regard ne cherche instinctivement le n° 56, la maison paternelle jusqu'en 1881, témoin de tant d'efforts, de tant de légitimes

ambitions, foyer d'affections maintenant anéanties ou dispersées (1)!

Rien de ce qui touchait la vie locale ne laissait Charles Dupuy indifférent. Non seulement il se faisait une joie d'encourager les débuts des jeunes, de les guider, d'applaudir à leurs succès, d'aider ses concitoyens, de présider leur groupement dans la capitale, mais il voulait participer à toutes les manifestations de l'existence communale, joies comme deuils, et il mettait une certaine coquetterie à venir au Puy dans les circonstances importantes où sa présence lui paraissait nécessaire : inaugurations de monument, cérémonies funèbres, concours, fêtes, banquets, etc. Et il avait le secret de trouver chaque fois le discours qui allait au cœur, faisait naître la confiance, inspirait le respect.

(A suivre.)

(1) Léonard Dupuy est décédé le 22 novembre 1882 au n° 32 du boulevard Saint-Laurent où il s'était retiré; Adrien Dupuy est décédé à Paris le 15 janvier 1906; Mme Léonard Dupuy est décédée à Paris le 29 avril 1919.

ÉTUDES SUR L'HISTOIRE DE L'ART DANS LA HAUTE-LOIRE

PEINTRES ET SCULPTEURS DU VELAY

(Suite)

Les voyages d'études et le long apprentissage étaient bien dans les mœurs du temps : jusqu'à trente ans le sculpteur s'intitule « garçon sculpteur » et tantôt travaille dans l'atelier d'un maître du Puy, tantôt, lorsque ses finances le lui permettent, dans un grand centre d'instruction artistique, avant de pouvoir figurer dans le rôle des maîtres charpentiers et maçons.

Il est bien certain que plusieurs de nos sculpteurs doreurs du ^{xviii}^e siècle ont vu les églises d'Espagne ; ils en ont rapporté le goût et la science du bois doré et de la sculpture polychrome, dont la région du Velay a conservé la tradition longtemps après que cet art eut disparu partout ailleurs.

Pierre Vaneau ne semble pas, du moins dans une partie de son œuvre — la plus ancienne —, avoir suivi d'autres modèles que les maîtres de la Renaissance italienne. — Et encore eut-il le bon goût de choisir pour guides, non pas le colossal Michel Ange ou le charmant et dangereux Bernin, le grand sculpteur du ^{xvii}^e siècle, mais les vrais maîtres de l'art moderne, les initiateurs de génie, Verrochio et Donatello.

A chaque instant c'est une draperie, une attitude, une façon de modeler l'anatomie, une manière savante d'étagier les plans par /

des différences de reliefs presque insensibles, enfin un art de composition qui rappellent le souvenir de ces grands modèles.

De nos jours chaque jeune artiste est tenté de croire qu'il porte dans sa tête le commencement et la fin de l'art. On trouve souvent chez les artistes en apparence les plus sages, cet état d'esprit dangereux et stérilisant, qui les fait piétiner pendant toute leur carrière au point de médiocrité dont une étude sérieuse de leurs anciens aurait pu les faire sortir.

Le Mythe de Minerve sortant tout armée du cerveau de Jupiter est le plus faux de toute la fable antique. Dans l'art comme dans les sciences, rien n'est une invention personnelle; tout procède d'un effort, lent ou rapide, mais toujours continu, qui doit pour ne pas demeurer stérile être la résultante des efforts précédents.

C'est pourquoi, dans le domaine des arts, l'imitation a toujours été la base de tout progrès durable, et ne diminue en rien la valeur d'une œuvre de génie.

Raphaël, que l'on tient pour un maître inimitable, imite lui-même Léonard, Masaccio, Girlandajo, Botticelli, Perugin (1). Léonard a imité les peintures de Verrochio (2), dont Donatello suit de près les leçons, et l'œuvre la plus célèbre de Michel-Ange, son incomparable Moïse, est influencée sans doute possible par les statues de ces deux maîtres à l'Oratoire san Michele de Florence. Ne prétend-on pas aussi que l'initiateur des précurseurs eux-mêmes Donatello et Verrochio, ne fut autre que le dernier gothique, notre grand Claus Sluter, l'auteur des merveilleuses sculptures de Champmol, le mystérieux ermite des environs de Milan, auquel les artistes allaient demander conseil.

Vaneau a certainement imité les maîtres de la Renaissance, mais on peut se demander où il acquit cette perfection dans le travail du bois qui est vraiment surprenante. Les Italiens de Florence n'étaient pas en mesure de lui enseigner un art qu'eux-mêmes ignoraient, et que seule la Sicile avait vu refleurir (après sa prospérité du xv^e siècle) sous l'influence baroque (3) ou jésuite.

Les erreurs signalées plus haut de Mandet et de Malègue vont ici nous servir. Il est impossible que plusieurs générations aient

(1) *Histoire de l'art*, par A. Michel. Tome IV, 1^{re} partie. Armand-Colin, 1909.

(2) Voir *Verrochio*, par Raymond. Paris, 1906.

(3) *Arte*, 1911, mars-avril. Article de M. Enrico Manuri.

pu être persuadées que Pierre Vaneau était flamand sans que la tradition verbale, encore ininterrompue grâce à la continuité des ateliers de sculpture sur bois au Puy, ait été conforme à cette légende.

Cette tradition pouvait se fonder sur un séjour plus ou moins prolongé de Pierre Vaneau dans les Flandres. — Armand de Béthune, qui devait faire venir au Puy le sculpteur Tireman de Cambrai, avait sans doute en grande estime le talent des sculpteurs sur bois de la Flandre, et ses relations de famille lui donnaient les plus grandes facilités pour permettre à son protégé d'apprendre dans ce pays un art dont lui même avait pris le goût en voyant les œuvres d'Alexandre Colin, d'Adriaan de Fries ou du grand décorateur wallon, Van der Weken, de Tournai, le Van Dyck de la sculpture sur bois, qui vers 1670 travaillait dans les églises de Belgique.

Les œuvres de Vaneau parvenues jusqu'à nous sont trop rares pour qu'il soit possible d'y reconnaître l'influence précise de tel ou tel de ces maîtres (1). Leur caractère général les rapproche des maîtres de la Renaissance du *xvi^e* siècle tels que Germain Pilon, car elles n'ont rien du maniérisme développé au temps de Vaneau par l'influence du cavalier Bernin.

Armand de Béthune avait entrepris de faire de la forteresse épiscopale de Monistrol-sur-Loire un palais. Il agrandit les constructions, édifia le superbe perron du château, et en planta les jardins.

L'intérieur de sa demeure favorite devait aussi faire l'objet de tous ses soins ; il y fit exécuter une décoration considérable. Ce n'était partout que plafonds sculptés, cheminées sculptées et dorées, statues et bas-reliefs, toujours travaillés dans le bois. Il en subsiste une fort belle cheminée conservée dans la partie des bâtiments qui est occupée par une école libre : tout le reste a disparu, détruit en partie par des incendies, en partie brûlé dans un vaste auto-da-fé révolutionnaire.

(1) L'exposition des œuvres d'art mutilées des régions envahies organisée au Petit Palais en 1916 contenait des pièces d'une grande beauté, surtout un saint Jean-Baptiste de l'église de Saint-Walbruge, à Furnes, dont la parenté avec l'œuvre de Vaneau est évidente.

Il existe une sorte d'inventaire partiel de ces boiseries dans un dossier conservé aux archives de la famille de Causans (1), et dans un autre dossier presque identique aux archives de l'Hôpital Général du Puy.

Ces pièces ont trait au procès que fit aux exécuteurs testamentaires d'Armand de Béthune le successeur du prodigue prélat, Mgr de la Roche-Aymon. Ce dernier revendiquait pour l'évêché de Monistrol un certain nombre de meubles, de boiseries et de tableaux qu'il considérait comme immeubles par destination. L'énumération en est assez longue, et permet de comprendre comment Armand de Béthune pouvait avoir besoin d'un sculpteur dans sa domesticité.

Tout ce travail n'était peut-être pas l'œuvre de Pierre Vaneau, qui dans son acte de mariage est indiqué en 1682 comme étant « depuis quelque temps domestique de Monseigneur de Béthune ». Cette expression pouvait correspondre à une durée d'une année environ. On peut supposer que vers 1684, Pierre Vaneau, ayant achevé son apprentissage dans le délai d'usage, vint s'installer au château de Monistrol où, selon toute vraisemblance, il dut travailler à la décoration du château : nombreuses consoles, plafonds sculptés, termes accompagnant les cheminées, dont quinze furent achetés à la vente de la succession de Béthune par le sculpteur Crouzet et restitués ensuite à l'évêché.

Il ne subsiste aucun meuble authentique de Vaneau. Les meubles qu'il a sculptés pour le château de Monistrol sont aujourd'hui sans doute l'ornement de collections particulières où ils doivent représenter l'art du xvi^e siècle et l'école lyonnaise ou bourguignonne. Aucun n'a été signalé dans la région, et cependant, si nous en croyons un superbe dessin de cheminée (2) que possédait M. Paul le Blanc de Brioude, les meubles de Vaneau devaient avoir un caractère décoratif bien particulier qui ne leur permettait pas de rester inconnus.

(1) Communiqué par M. le chanoine Mercier.

(2) Ce dessin fut exécuté pour un château des environs de Brioude, en concurrence avec Gabriel Crouzet. M. Paul le Blanc possédait aussi le dessin de Crouzet, qui est aussi plat que celui de Vaneau est riche.

LE TROPHÉE DU ROI DE POLOGNE.

Le premier travail de Vaneau auquel on peut donner une date est l'ensemble des statues et de bas-reliefs qui fut longtemps désigné sous le nom de « Tombeau de Sobiesky » et qui devait constituer un monument commémoratif des victoires du roi de Pologne sur l'Islam.

Marius Vachon a fait de l'étude de ce monument le sujet de son ouvrage sur la vie et l'œuvre de Pierre Vaneau (1). — Il a sur beaucoup de points approché de la vérité mais il lui manquait les documents qui permettent aujourd'hui de préciser ce qu'était le monument projeté, dans quelles conditions l'exécution en fut poursuivie, et enfin, d'en affirmer l'attribution à Pierre Vaneau, basée jusqu'à ce jour sur la seule tradition.

On nous excusera donc de vouloir reprendre en entier l'étude de ce travail.

Il est bon de commencer par détruire les légendes, et pour cela il est nécessaire de reproduire en entier la page dans laquelle M. Mandet (2) écrit la partie la plus ingénieuse de son petit roman sur Vaneau. Voici le texte de Mandet :

« Vaneau passa presque toute sa vie au Puy ; la généreuse protection de l'évêque et la célébrité qu'il s'était acquise suffisaient à son ambition.

« Plus d'une fois il aurait pu choisir un théâtre plus digne de son talent, plus favorable à sa fortune ; mais il joignait à une modestie extrême des goûts simples et des habitudes paisibles ; aussi n'accepta-t-il que par dévouement la mission, si enviée par tant d'autres, d'aller en Pologne pour y élever le monument consacré à la mémoire glorieuse de Sobiesky. On assure même qu'il ne se serait jamais décidé à ce long voyage, malgré l'honneur qui devait en rejaillir sur son nom, s'il n'y avait été pour ainsi dire contraint par l'évêque. Or, voici comment et pourquoi cette influence fut décisive en cette occasion. — Armand de Béthune

(1) Paris, Charavay, 1883.

(2) *Histoire du Velay*. Écrivains, poètes et artistes. Tome VII, Le Puy, Marchessou, 1861, p. 294 et suivantes.

avait un frère qui venait souvent le visiter et qui s'était pris d'une vive admiration pour notre sculpteur ; ce frère était François Gaston, beau-frère du roi Sobieski. François Gaston, marquis de Béthune avait épousé Marie-Louise de La Grange d'Arquien, sœur de Marie-Casimire, reine de Pologne. En 1696, quand l'illustre souverain fut mort, sa veuve, qui souvent avait entendu parler de Vaneau, le désigna comme celui qu'elle désirait pour exécuter le tombeau de son époux. Ce fut donc naturellement Monseigneur du Puy qu'on choisit afin de décider l'artiste. Celui-ci ne sut pas longtemps résister au noble protecteur qui depuis trente années lui témoignait une si constante affection, et il partit.

« Vaneau mit près de trois ans à élever ce magnifique mausolée, un des plus beaux qu'on admire dans la cathédrale de Cracovie (1).

« Quand il eut terminé, il échappa aux nombreuses sollicitations qui le pressaient de rester en Pologne, et il revint au Puy, apportant avec lui toutes les études composées pour l'exécution de son œuvre. — Ces études sont de grandes et fort belles sculptures représentant les victoires de Jean Sobieski sur les Turcs. Trois appartiennent à Monsieur de Chaumeils, et sont placées dans sa maison de la Haute Ville ; deux, les plus précieuses sans contredit, se trouvent rue Raphaël, chez Monsieur Lauriol. L'une de celles-là figure la statue de la Force victorieuse, couchée sur des trophées de batailles ; l'autre, sans doute spécialement dédiée à Armand de Béthune, puisqu'elle est surmontée de ses armes, représente l'ensemble du monument funéraire de Cracovie ».

Il serait superflu de revenir sur les erreurs de Mandet dans la partie du texte qui se rapporte à l'existence de Vaneau. Telle est toutefois l'assurance de ce récit que M. Marius Vachon lui-même s'y est laissé prendre et n'osant pas laisser complètement de côté le travail de l'historien du Velay, a cherché diverses explications à ses fantaisies. C'est ainsi qu'il suppose un projet de monument commémoratif de la bataille de Vienne projet exécuté en bois pour servir de modèle à un travail définitif de marbre ou de bronze.

M. Marius Vachon avait déjà signalé le caractère du monu-

(1) Note de Mandet.

ment, qui n'est pas un tombeau, mais « un trophée » érigé en souvenir d'une victoire.

Nous avons eu la curiosité de contrôler les diverses affirmations de Mandet, et en dépit de la précision des détails qu'il donne sur le tombeau de Sobiesky, nous avons acquis, grâce à la complaisance du consul de France en Galicie, la certitude qu'il n'existe à Cracovie aucun monument de ce genre. La cathédrale de Cracovie possède deux monuments funéraires de Sobiesky : le sarcophage de la crypte, érigé sous le règne de Stanislas Augusto Poniatowski, cent ans après la bataille de Vienne, et un monument sans caractère, avec les portraits en médaillon de Sobiesky et de sa femme, œuvre d'un sculpteur inconnu du temps d'Auguste II, exécuté sans doute en 1734, lors du transfert des restes de Sobiesky de Varsovie à Cracovie (1).

On arrive donc avec le texte de Mandet à cette conclusion singulière, que Vaneau, deux ans après sa mort, fut en Pologne exécuter un monument qui n'a jamais existé.

La légende du tombeau étant suffisamment détruite, il s'agit maintenant de reconstituer l'histoire ; c'est ce que nous allons tenter de faire.

Armand de Béthune, par son frère François comte de Selles, ambassadeur de France en Pologne, pouvait se considérer comme un allié de Jean Sobiesky ; François de Béthune avait épousé la sœur de Marie Casimire de la Grange d'Arquien, qui avait été mariée à Samoyski, palatin de Sandomir, et, devenue veuve, se remaria avec Jean Sobiesky.

Déjà en 1674, lorsque Sobiesky « destiné du ciel à saper les fondements de la tyrannie Othomane, dit le frère Théodore (2), obtint le sceptre de son pays à l'élection de 74, le prélat, engagé de participer au contentement du septentrion par la relation de sa famille, fit reconnaître le sien dans les inscriptions d'un feu d'artifice à la louange du Héros qui venait de contraindre la fortune à le couronner, après l'avoir si souvent été par la victoire ».

On juge par l'enthousiasme du biographe de l'évêque du Puy

(1) V. Chodzko, *la Pologne pittoresque* — Paris, 1836.

(2) *Histoire angélique de Notre-Dame du Puy*, page 424.

ce que dut être celui d'Armand de Béthune lorsque, le 12 septembre 1683, le roi de Pologne sous les murs de Vienne délivra par un extraordinaire coup de force l'Europe chrétienne du cauchemar de l'invasion turque.

« Sous les murs de Vienne (1), depuis deux mois, 300.000 Turcs et Tartares multiplient les assauts furieux. La résistance a été héroïque : le vieux Stahremberg a fait des prodiges, et soutenus, électrisés par lui, soldats de la garnison et bourgeois de la ville ont rivalisé de courage et de persévérance. Efforts stériles. L'heure suprême, longtemps retardée, est venue. La brèche est ouverte et les janissaires de Kara-Mustafa, le terrible grand vizir, ceux de Kara-Mechmet, le pacha de Mésopotamie, ceux d'Ibrahim, le pacha de Bude, ceux de Mustafa, le pacha de Silistrie, les spahis de Roumélie, d'Anatolie, de Caramanie, les Tartares de Selim-Geret, les Moldo-Valaques de Servan-Cantacuzène, les transylvains de Michel Asafy, les Hongrois de Tokoli n'attendent qu'un dernier signal....

Mais voici que du sein de cette foule une immense clameur — cri d'étonnement et d'épouvante — s'élève. Au loin, sur les hauteurs réputées inaccessibles du Kahlenberg, des bannières ont apparu, des armes ont brillé. Et voici que le long des côteaux plantés de vignes, franchissant ravins, murs d'enceinte et palissades, des êtres fantastiques, centaures ou hippogriffes, descendent comme un torrent vers la plaine. Ils s'avancent, pareils à des fantômes ailés, avec un bruit de fer entrechoqué et de hennissement de chevaux emportés, drapeaux et banderolles flotant au vent. Au centre du camp musulman, au milieu des masses épaisses de cavalerie, une tente rouge — d'un rouge de sang — vient d'être dressée. Là est le poste du Grand-Vizir à l'heure du combat, c'est là qu'ils veulent arriver. En face de la multitude des Turcs, ils ne paraissent qu'une poignée, et pourtant ils avancent mais soudain la muraille vivante qu'ils ont devant eux s'ébranle, elle se rompt et leur ouvre passage. Ils entrent, ils ressortent, ils vont et viennent, — et bientôt autour d'eux tout fléchit, tout se disperse et tout fuit. Et bientôt un cheval mordu

(1) Extrait de l'article : le cavalier Polonais au XVII^e siècle par le capitaine Kubeka — Les lettres et arts — août 1886 — Paris, Boussod et Valadon.

aux flancs par des éperons sanglants, emporte au loin le Grand-Vizir et sa fortune. Et bientôt les cloches de Saint-Etienne changent leur lugubre tocsin en un carillon joyeux de délivrance.

Légende ou vision, tout cela ? Ni légende ni vision réalité historique, vérité précise, appuyée sur les documents les plus certains. Le sept septembre 1683, passant en revue son armée réduite par deux mois de combats, Kara-Mustafa a compté environ cent quatre-vingt mille hommes de troupes effectives bonnes à mettre en ligne, avec vingt-mille prisonniers chrétiens employés aux travaux du siège et cinquante mille valets. Le douze septembre au matin, l'armée chrétienne de secours conduite par le roi de Pologne, Jean Sobiesky, à travers le Kahlenberg, de manière à surprendre le camp Turc et tourner sa position, arrive à déployer sur le versant de la montagne qui fait face à Vienne, environ soixante mille combattants de toutes armes. Ce même jour à midi suivant une tactique traditionnelle, le roi de Pologne, avant d'ordonner l'attaque décisive sur tout le front de la bataille, commande une reconnaissance au centre du camp ennemi, une « reconnaissance par force » comme on l'appelle, et désigne pour l'exécuter un escadron de hussards polonais, celui de son propre fils, le prince Alexandre. Une demi-heure après, cet escadron, après avoir traversé de part en part les lignes ennemies et s'être approché de la « tente rouge », revient ayant perdu un quart seulement de son effectif. »

Après un tel événement, dont le retentissement fut considérable dans toute l'Europe, on peut s'imaginer à quel degré se montra l'admiration du prélat pour son illustre parent.

Sobiesky, nouveau Macchabée, fut au château de Monistrol-sur-Loire l'objet d'un véritable culte.

Il y avait au château de nombreux portraits de ce prince, des tableaux représentant ses victoires, et même une salle entièrement ornée de ses souvenirs. Cette chambre fut appelée « chambre du roi de Pologne ».

Le mobilier en fut en partie détruit en 1711 par un incendie (1)

(1) Vente de Béthune, archives de M. de Causans. Mademoiselle de Menneville, le 3 janvier 1711, rend compte que dans l'incendie a été détruit « le grand tableau du roi de Pologne ».

mais dans le procès-verbal de la vente de Mgr de Béthune et dans les pièces du procès entre ses héritiers et Mgr de la Roche Aymon on en trouve quelques traces ;

On avait vendu le tableau du roy de Pologne avec sa bordure à M. Dauzac 23 livres

Un tableau portrait du roy de Pologne mis sur bordure. 12 livres

Un grand plat fonds du roy de Pologne avec sa bordure de sculpture dorée en partie. 120 livres

Une teste représentant le roy de Pologne, à M. Fornel, avocat du roi. 8 sols

En 1708 on payait à Buffet, peintre sculpteur, « pour deux tableaux qui ont été mis à la chambre, qu'on appelle du roy de Pologne », la somme de vingt-sept livres dix sols pour chacun, revenant à cinquante-cinq livres (1).

Enfin M. Rioufol, avocat à Saint-Etienne, possède une plaque de cierge en cuivre représentant la bataille de Vienne et divers épisodes de la vie du roi de Pologne : c'était l'entrée de Sobiesky à l'église (2).

Armand de Béthune voulut faire mieux encore, et c'est dans la cathédrale du Puy qu'il prétendit élever un monument, ou comme on le dit dans le procès-verbal de l'inventaire « un trophée » en l'honneur du vainqueur de l'Islam. Il fit exécuter ce monument par Pierre Vaneau, entre l'année 1684 et le 29 juin 1687.

Voici les deux pièces qui nous donnent la preuve écrite de ce travail.

« M. Martin, vous payerez à Nohel prochain à M. Vaneau la somme de deux cent vingt et cinq livres pour vôtre terme, qui eschera à la dite Nohel prochain, de l'arentement de la ville, laquelle vous sera allouée en me rapportant le présent billet que

(1) Compte de Girardin — Archives de l'Hôpital-Général du Puy.

(2) Le motif central de la plaque représente le combat, avec une banderolle portant les mots Polonia Krigt, Star Siegt, vezir ligt 12 sept. 1683 (La Pologne combat, Stabremberg vainqueur, le vizir abattu). A gauche, siège de Vienne, à droite, bombardement d'Opena (1686).

vous accepterez quand il vous sera présenté, car c'est mon ordre.

A Monistrol ce 24 juillet 1686.

L'Evesque du Puy.

Pour la somme de deux cent vingt et cinq livres.

J'accepte la présente décharge payable au terme y porté en jouissance de l'arrentement. Au Puy ce vingt neufviemme juillet 1686 — Martin.

J'ay receu contenu en la décharge cy derrière du dict Martin le premier janvier 1687 — Vaneau (1).

(Cette quittance est autographe).

Monsieur Martin, mon fermier, vous payere à Vaneau mon sculpteur la somme de cent cinquante livres à la St-Jean prochen et ce pour reste que je luy dois de deux grand baralief quy m'a fact sur le suget du Roy de Pologne, et en me reportant le présent mandement et quittance dudict Vaneau je vous la passeré en comte. Faict au Puy le troisième Febrier mil six cent quatre vingt sept.

L'eveque du Puy.

Pour cinquante escus j'accepte la présente descharge en jouissance de mon arrentement — Martin.

J'ey reçu de Mon. Martin la dicte somme de cent cinquante livres conteneu en la sucdite décharge de Monseigneur le vint 9^e juin 1687 (2).

Vaneau.

L'attribution des sculptures du monument de Sobiesky à Vaneau étant ainsi vérifiée, il reste à préciser dans quelles conditions ce travail fut exécuté. Une lettre en latin adressée à Sobiesky par Armand de Béthune, et dont une copie se trouve aux archives de la famille de Causans, va nous l'expliquer, en détruisant quelque peu les hypothèses ingénieuses de M. Marius Vachon, et

(1) Inventaire de Béthune cote XXVIII.

(2) Archives de Causans — B. V. et P. cote XXV.

même la reconstitution tentée par l'architecte Corroyer (1). La voici traduite autant qu'il est possible de traduire cette prose fluide « melliflua » suivant l'expression d'un contemporain. Nous donnons le texte latin aux pièces justificatives.

« Roi très auguste,

« Cette exquise bonté de votre royale Majesté que m'a fait connaître le marquis de Béthune me donne l'audace de l'approcher de plus près, et de déclarer plus ouvertement ce que je renfermais dans mon cœur par le souverain respect que je professe pour son autorité suprême. Je n'aurais pas la vanité de croire que, sous tant de lauriers dont votre auguste front est orné, il tourne vers un simple particulier ces yeux dont le regard a su embrasser les intérêts de la chrétienté entière et rendre la liberté à l'Allemagne qui l'implorait (2). — *Le même soleil luit pour tous, il éclaire aussi bien les plus abruptes montagnes que les plaines triomphales que votre majesté, devant l'Europe silencieuse, a illustrées pour l'éternité. Dieu lui aussi, quoique se suffisant à lui-même dans sa Majesté toute puissante et solitaire, se délecte de notre amour, se plait à se glisser silencieusement dans les cœurs des enfants des hommes. et fait ses délices d'être avec eux. Votre majesté, qui si peu ressemble aux autres rois du monde, voudra bien accueillir avec bienveillance cet exposé de nos intentions, et dans sa pitié envers Dieu elle ne dédaignera pas les prières que chaque jour j'offre à l'autel pour demander au ciel de conserver la vie de ce monarque auquel le monde chrétien, déjà affranchi par lui, remet le soin de sa sécurité et de sa tranquillité.*

« Ce que le monde entier admire surtout en vous, prince invincible, c'est que les conceptions de votre puissant esprit, vous les exécutez d'un bras plus puissant encore, et que, chose plus admirable encore, toujours égal à vous-même, prince digne de l'empire, vous accomplissez à vous seul ce que nul n'ose exécuter, et que nous ne trouvons personne qui vous soit comparable.

Vous vivez pour votre propre gloire, et votre majesté n'a pas à redouter qu'un prince étranger vienne lui en ravir la moindre

(1) Pierre Vaneau et son œuvre, par Marius Vachon.

(2) Mots soulignés dans le texte.

parcelle car, tandis que les autres rois travaillent seulement pour une gloire périssable, le but de vos victoires tout différent, bien plus haut, et plus heureusement cherché, c'est de conquérir ce royaume du Christ dont la durée est éternelle.

Ce souvenir de tant de mérite, nous avons eu soin de le perpétuer dans neuf villes de notre diocèse en plaçant près des autels de remarquables statues qui représentent votre majesté foulant aux pieds de son cheval les ennemis de la religion, afin que prêtres et fidèles ayant toujours devant les yeux l'image d'un si grand prince, le recommandent à Dieu de leurs prières incessantes et leurs sacrifices quotidiens pour le bien et le salut de tout le monde chrétien.

En outre nous avons préparé dans notre église cathédrale, qui relève uniquement du siège de Rome et lui est immédiatement soumise, et aussi la plus célèbre des trois basiliques angéliques de l'Europe, l'érection d'une statue équestre en votre honneur, prince très religieux, le soubassement se compose de bas-reliefs représentant au vif les faits les plus célèbres de votre vie presque incroyable, il est orné aux angles de quatre captifs d'une admirable exécution et d'un art singulier, qui semblent pleurer leurs nombreuses défaites et les insignes victoires de votre majesté.

Le travail en est si délicat et tellement achevé, que si telle est votre royale volonté, je vous en enverrai sans retard le dessin exact exécuté par la main d'un très habile artiste.

A cela nous avons ajouté une fondation perpétuelle en solennelle et publique action de grâces envers le Dieu bon qui vous a comblé de bénédictions et a élevé au dessus de tous les autres rois la renommée de votre nom et la gloire incomparable d'un règne si heureux.

Oh, que n'ai je en moi quelque peu de talent et de culture littéraire, je transmettrais à la postérité par mes modestes écrits la vie et les actes d'un si grand héros. Mais la main du seul Appelle sait peindre Alexandre, et quoique Alexandre revive dans notre siècle, il nous manque le peintre d'autrefois. Que si ma médiocrité me prive de cette si douce espérance dont j'adoucissais le chagrin de l'éloignement, au moins, auguste prince, me consolerais-je par le plaisir quotidien de considérer de près votre portrait, o prince qui, supérieur à toute louange humaine, ne pouvez être

loué par personne sinon par vous-même. Je le verrai, je le reverrai encore, je le reverrai souvent, et je dirai avec le poète :

« Ce n'est pas assez de le voir une fois, il me plaît de le considérer sans cesse ».

Il est encore une autre espérance que je réserve pour bercer mes vieux jours, c'est que, lorsque mes yeux viendront à s'éteindre, placé aux pieds de la statue que je vous aurai élevée, je reposerai pour ainsi dire dans le sein ouvert de votre gloire, et par là dans le silence même du sépulcre, mes os apprendront aux siècles à venir ce que vivant je dirai jusqu'à mon dernier souffle, que Dieu a tiré du sein même de sa miséricorde un roi pour l'espoir des chrétiens et le salut du peuple d'Israël, et mes os diront « Seigneur, qui est semblable à toi ? ».

Tels seront, prince très auguste, mes sentiments pendant ma vie et au moment de ma mort, j'écouterai avec le souverain respect que je vous dois, et votre gloire viendra jusqu'à mon âme au fond de la tombe.

En attendant, avec le plus grand respect qui puisse être et de toute la force de ma volonté, excellent roi, je souhaite que continue le cours de vos victoires, et après ces années immortelles passées sur la terre, la couronne qui ne se flétrit ni se corrompt du Dieu qui récompense, pour tant de travaux exécutés et tant de périls surmontés pour la protection de la religion, récompense bien due à vous, prince pieux et père de l'Etat chrétien.

Sans cesse, roi très auguste, de votre Majesté,

Le serviteur le plus humble, le plus obéissant et le plus soumis à votre volonté.

Armand de Béthune,
évêque d'Anis, comte du Velay.

Pour quelle raison ce monument, entrepris avec un si bel enthousiasme, complètement achevé et sans doute d'un aspect satisfaisant, ne fut-il jamais mis en place, et demeura-t-il jusqu'à la mort d'Armand de Béthune à l'état de fragments dispersés dans son château de Monistrol ?

On peut trouver à cette destinée de l'œuvre de Vaneau une raison d'ordre politique, une autre d'ordre intérieur.

En 1686, date à laquelle le monument paraît avoir été terminé,

il n'était plus question du traité de Iawerono, par lequel une étroite alliance était conclue entre Louis XIV et Sobiesky. Le marquis de Béthune, beau-frère de la reine Marie Casimire, chargé d'entretenir les relations d'amitié entre les deux souverains, ne put empêcher le roi de Pologne de s'écarter de la France pour le motif le plus futile. Louis XIV avait refusé de donner au père de la reine le titre de duc et de pair; il n'en fallut pas davantage pour jeter la Pologne dans les bras de l'Autriche, et en 1683 les principaux partisans de la France en Pologne durent s'exiler. Enfin l'ambassadeur de Louis XIV fut insulté chez lui à Varsovie, et le marquis de Béthune, chargé de demander réparation de cette offense, fut reçu fort cavalièrement par Sobiesky.

Ce n'était guère le moment de manifester son admiration pour le héros, et Armand de Béthune agissait fort sagement en exilant à Monistrol l'effigie du bouillant Polonais.

L'autre motif, pour n'être pas d'un ordre aussi relevé, ne laissait point d'être impérieux. Depuis plusieurs années, une petite guerre de forme toute canonique régnait entre l'évêque et les chanoines. Dans de longs mémoires ceux-ci se plaignaient des empiétements commis sur leurs anciens privilèges, des coutumes modifiées et aussi de la façon dont Monseigneur de Béthune encombrait la cathédrale et le chœur.

Ce chœur, limité par le jubé et les orgues du côté des fidèles, était entouré de stalles, orné de bas-reliefs nombreux, coupé par trois autels, et l'évêque l'avait encore garni d'un vaste trône épiscopal orné de statues (1). L'église était à tel point remplie d'autels et de monuments divers que Monseigneur de Béthune fit une nuit enlever tous les ex-votos pour faire de la place. On se demande où l'on aurait bien pu faire tenir la statue équestre avec son piédestal et les statues des quatre esclaves.

On connaît aujourd'hui la plupart des fragments qui devaient constituer le monument de Sobiesky. Ces fragments furent conservés au château de Monistrol jusqu'à la mort d'Armand de Béthune.

(1) Sans doute l'œuvre de Vaneau. Le frère Théodore en parle avec éloge; les chanoines s'opposèrent à l'érection de ce trône. On transigea (Journal de Bergognon 1684. Archives de Causans)

De grands bas reliefs représentant la bataille de Vienne, l'entrée de Sobiesky à Vienne et des sujets allégoriques, formaient le piédestal aux angles duquel étaient les statues de quatre captifs.

La statue du roi de Pologne n'était pas celle qui figure dans la reconstitution de M. Corroyer, mais une statue équestre « *ex equo conculcantis religionis hostes* ».

Le savant architecte ne connaissait sans doute pas les dimensions des statues des captifs et de celle de Sobiesky, car il eût assurément évité de placer sur le socle la statue du roi de Pologne à pied, qu'il a dû grandir pour le mettre en proportions, alors qu'elle est au contraire plus petite que les statues des esclaves.

Ces cinq statues se trouvent au château de Brassac près de Brioude, propriété de la famille de Pruns.

L'un des captifs ressemble fâcheusement au Laocoon ; un autre de type oriental à moustaches tombantes, saisit avec rage au risque de l'arracher, la mèche de cheveux, que tout bon mahométan porte au sommet du crâne ; un troisième, coiffé d'un bonnet, est plus calme ; enfin le dernier, un hercule au front bas, semble rassembler ses muscles pour l'effort qui brisera sa chaîne.

Toutes ces figures sont expressives et si l'on tient compte de la difficulté de traiter le nu dans une matière comme le bois de noyer, il faut admirer l'habileté de l'artiste qui sut ainsi dès ses débuts égaler les célèbres *pasos* (1) de l'espagnol Hernandez.

Ces quatre captifs rappellent singulièrement ceux que Pierre de Francheville avait placés aux angles du piédestal de sa statue de Henri IV sur le Pont-Neuf, et qui furent détruites lors de la Révolution.

Vaneau dut prendre modèle sur ce monument et l'imitation fut poussée assez loin, puisque la statue de Sobiesky était comme nous l'avons dit une statue équestre.

La statue de Sobiesky à pied qui est fort belle, provient, comme les quatre captifs, du château de Monistrol, et il en est fait mention dans la vente de la succession de Béthune.

Il est vrai que la statue équestre ne s'y trouve pas ; peut-être ne fut-elle jamais exécutée.

S'il faut en croire un souvenir bien précis d'un des amateurs

(1) Statues de bois destinées à être portées dans les grandes processions.

d'art et d'histoire locale du Puy, M. le baron de Vinols, une maquette de cette statue aurait existé. M. de Vinols avait le souvenir fort net qu'étant jeune son père le conduisit chez un antiquaire de la rue Raphaël, dans la boutique duquel il admirait une statue de bois représentant Sobiesky à cheval. Malheureusement pour l'histoire de l'art provincial, cette pièce fut acquise par un étranger et la trace en est perdue.

On pourrait se demander si les statues de Brassac sont bien l'œuvre de Pierre Vaneau. Il est possible de les suivre depuis la vente de la succession de Béthune jusqu'à leur possesseur actuel mais il ne faut pas s'en rapporter aux renseignements recueillis par M. Marius Vachon, qui sur ce point sont erronés.

« A la mort de celui-ci (Monseigneur de Béthune) — dit M. Marius Vachon — l'œuvre de Vaneau fut mise en vente. Monseigneur de la Rochefoucauld, ambassadeur près le Saint-Siège, acheta les cinq statues quinze mille francs, un prix assez élevé pour le temps ».

L'acquéreur des cinq statues à la vente de Béthune fut M. le comte d'Ailly ; celui-ci les acquit pour un prix notablement inférieur à celui dont parle l'informateur de M. Vachon, et les transporta au château du Thiolent, d'où elles furent au château de Brassac, sans sortir de la famille.

On trouve en effet dans le compte d'avis de 1717 fourni par Pierre Exbrayat la mention suivante :

« Reçu la somme de cent quarante trois livres pour la vente faite à M. le comte d'Aly de cinq figures de bois noyer, l'une représentant le roi de Pologne, et quatre esclaves ».

Cette somme avait été fidèlement remise par Pierre Exbrayat à Girardin, mandataire des créanciers de la succession de Béthune, ainsi qu'en fait foi la mention suivante :

« Le 24^e novembre (1715) j'ai reçu pour la vente de cinq figures de bois représentant quatre esclaves et le roy de Pologne et si grosses aix noyer 143 livres ».

Ce n'était pas cher.

Il est certain que l'énumération de ces cinq figures de bois correspond si bien aux statues de Brassac qu'il serait inutile d'insister sur leur provenance.

En tous cas, aucun doute n'est possible après la lecture de l'intitulé de la vente et de l'affiche qui l'annonçait.

La vente avait été commencée en 1711, par Gaspard Chrétien Clet, imprimeur au Puy, jadis valet de chambre de Monseigneur de Béthune, sur commission de M. de Lamoignon du 20 mai 1711.

Il avait fait apposer l'affiche suivante :

« On fait scavoir à tous qu'il appartiendra que vendredi dix neufviesme jour du présent mois entour deux heures après midy et autres jours suivants.... on continuera la vente des effets de ladite succession, parmy lesquels sont les *pièces du trophée du roy de Pologne en sculpture* ».

Le procès intenté par Mgr de la Roche Aymon, successeur d'Armand de Béthune, pour revendiquer les objets qu'il considérait comme appartenant à la décoration du château de Monistrol, arrêta la vente, et plusieurs objets déjà adjugés furent restitués à l'évêque.

On fit reporter à Monistrol les bas-reliefs du monument, comme nous le verrons plus loin, et seules les cinq statues furent mises aux enchères en 1712.

Voici la formule d'ouverture des enchères.

« Du neuf du mois de février 1712, devant nous dit de Chabron, commissaire, dans nostre hostel audit Puy autour deux heures après midy ont comparu les sieurs abbé Arcis et de la Tour, président, exécuteurs testamentaires de la succession dudit feu seigneur de Béthune évêque, qui nous ont dit avoir fait afficher et publier à son de trompe aux carrefours de cette ville par ledit Châteauneuf concierge que la vente des effets qui restent de ladite succession, et par exprès les *pièces du trophée du roy de Pologne*, serait continuée cejourd'huy ».

On voit par l'insistance avec laquelle est rappelé le « trophée » que l'on comptait en obtenir un prix élevé. — L'adjudication à 143 livres dût causer une déception.

La partie la plus intéressante du monument de Sobiesky est l'ensemble des bas-reliefs qui en ornaient les quatre faces.

Ces bas-reliefs sont tous connus aujourd'hui, grâce au travail de M. Marius Vachon.

Cet auteur s'est basé pour en affirmer l'attribution sur le caractère des sculptures et la convenance des sujets. Aucun document s'y référant même de loin n'avait été publié jusqu'à ce jour.

Nous avons vu que les reliefs « opera cœlata » représentant les principaux faits de la vie du roi de Pologne sont mentionnés dans la lettre de Mgr de Béthune.

Ces bas-reliefs avaient été apportés du château de Monistrol-sur-Loire au Puy, car on pensait les comprendre dans la vente des biens de la succession. On paya « pour le port d'un autre balot d'escultures pesant 120, 1 livre dix sols ».

« Le 5 octobre (1711) payé au muletier de M. le Président Colomb qui a porté sur un brancard 4 bas-reliefs. 10 l.

« Le six novembre 1711, — dit le comptable, j'ay payé à Jean Poulin d'Araules pour la voiture de deux grands bas-reliefsz qu'il a portés de Monistrol en 4 jours. 10 l.

Mgr de la Roche Aymon s'étant opposé à la vente de certains objets, qu'il considérait comme attachés au château de Monistrol, on comprit dans les objets que l'on devait laisser dans cette résidence épiscopale les bas-reliefs de Vaneau. Sans doute après avoir abandonné le projet du grand trophée, on avait dû les fixer aux murs pour décorer une salle, telle que la « chambre du Roi de Pologne ».

Dans une pièce, intitulée « continuation de ce qu'on a laissé à Monistrol » (page 13), on relève les mentions suivantes :

« Quatre bas-reliefsz des batailles de Vanaux et leurs coronnements, estimés	150 l.
« Un bas-relief en mausolée estimé.	50 l.
« Autres deux bas-reliefs en gorge ».	30 l.

Nous retrouverons plus loin le bas-relief en mausolée; qui devait être important si l'on en juge par le taux de l'estimation.

Il n'est pas douteux que les quatre bas-reliefs des batailles de

Vaneau soient précisément les mêmes que le muletier du président Colomb avait apportées de Monistrol et les deux grands bas-reliefs qui furent amenés par Jean Poulin, joints aux deux bas-reliefs en gorge, simples décorations de moindre importance, complètent la série de ceux qui devaient décorer le piédestal du trophée du roi de Pologne.

En février 1712, on adjugea avec d'autres objets pour 250 livres « deux grands bas reliefs et deux autres plus petits représentant des batailles et victoires du roi de Pologne, le tout bois noyer, vendu et adjugé à sieur André Nolhac l'ainé, marchand ».

L'art du bas-relief, qui avait produit dans l'antiquité de très belles œuvres, fut remis en honneur lors de la grande renaissance italienne par Donatello, Verrochio, Ghiberti. Ce dernier parvint du premier coup à la perfection dans les merveilleuses portes du baptistère de Florence, ces « portes du paradis » dont la beauté n'a pas encore été dépassée.

L'influence néfaste de la Renaissance académique produisit une éclipse prolongée de cet art. Les statues, plus ou moins imitées des modèles païens, envahirent les églises, et même dans la décoration des tombeaux d'autels on abandonna le bas-relief pour les incrustations de marbres précieux. Mais l'excès même de l'académisme produisit une réaction au temps de la réforme.

L'art de la contre-réforme s'effraya de voir les églises peuplées de nudités parfois trop païennes, et toujours de statues dont les yeux admiraient la perfection sans que l'âme y trouvât un enseignement religieux. On remédia par des procédés souvent naïfs ou barbares aux excès de cette décoration, et l'architecture nouvelle de Vignole et de ses disciples, en ramenant la simplicité dans les formes, remplaça la dangereuse statue par le tableau édifiant et instructif, et par le bas-relief.

Ces bas-reliefs sont parfois complétés en France par des groupes de statues, comme ceux de Laurana, de Mazzoni qui en importèrent les modèles, mais le bon goût d'artistes tels que Germain Pilon et Jean Goujon eut vite raison de cette erreur décorative. Le bas-relief redevint ce qu'il était au temps de Ghiberti, un tableau sculpté décorant une muraille et faisant corps avec l'architecture.

L'école flamande, demeurée, semble-t-il, à l'abri de l'influence pernicieuse du Primatice, qui étouffait chez nous l'aspiration française, nous offre à la fin du xvi^e siècle et au début du xvii^e de très beaux types de bas-reliefs. Des artistes comme Adrian de Fries, Alexandre Colin, exécutent dans le bronze ou le bois des morceaux où rien ne manque, ni la science anatomique, ni la vigueur des modelés, ni les savantes perspectives, rien, sinon peut-être la qualité essentiellement française, le goût français.

En somme Pierre Vaneau ne pouvait guère trouver en France de modèles ; l'art du bas-relief n'y avait pris aucun développement. Il lui était difficile de suivre les flamands autrement que par l'acquisition de leur habileté technique, et son talent alors en éclosion devait fort heureusement chercher à l'origine de son art, près des grands Florentins de la Renaissance, les vraies traditions qu'il ne trouvait pas dans son pays.

De là sans doute vient ce caractère général de son œuvre qui l'a fait bien à tort accuser de trop imiter les Italiens. Cette appréciation inexacte, émise à une époque où l'amour de l'antique rendait les archéologues injustes pour l'art du grand siècle, a empêché jusqu'à nos jours Pierre Vaneau de prendre dans l'art français la place qu'il méritait, celle de l'un de nos premiers artistes du bas-relief au xvii^e siècle.

Les bas-reliefs qui devaient décorer le piédestal de la statue de Sobiesky sont au nombre de huit. Les quatre principaux se trouvent au château de Montrésor (Indre-et-Loire) appartenant au comte de Branicki, dont la collection contient un grand nombre de souvenirs du roi de Pologne.

Deux grands bas reliefs de 2 m. 45 sur 1 m. 05 représentent la bataille de Vienne et l'entrée de Sobiesky à Vienne après sa victoire.

Le premier est assurément le plus remarquable. Il groupe plus de cinquante personnages dans des attitudes très variées, et tous ont une physionomie et une expression caractéristiques.

Le plan le plus éloigné est occupé par deux groupes de combattants, chrétiens et turcs, représentés au moment du contact des deux cavaleries avant la mêlée. Quelques cavaliers placés un peu en relief au premier rang de la charge, les attitudes diverses des chevaux, rompent agréablement la monotonie de ce fond de

tableau et le relie au motif principal du second plan, Sobiesky et ses compagnons.

Le roi de Pologne, dans un costume suffisamment polonais, mais bien fantaisiste au point de vue militaire, lève un court sabre à large lame contre un adversaire aux jambes nues, vêtu moitié à l'antique et moitié à la moderne, qui semble prier le ciel de le protéger.

Deux fuyards sont lancés devant lui, l'un d'eux est drapé dans une sorte de chlamyde aux plis gracieux flottant au vent, l'autre — qui pourrait être un poursuivant, le jeune prince Fanfan peut être, aussi bien qu'un vaincu — est plutôt vêtu à la romaine. Son geste du bras gauche semble un geste d'appel autant que de défense (1).

Dans le groupe qui suit Sobiesky on peut remarquer deux cavaliers vêtus presque à l'antique, l'un tenant une lance et l'autre jetant le javelot dans un mouvement plein d'élégance. Un autre cavalier charge à la suite du roi de Pologne.

A leurs pieds sont étendus dans des positions qui justifient les raccourcis plus audacieux, des hommes renversés au milieu des armes et des roues de canons, des chevaux, des morts dépouillés, des têtes coupées. Un jeune blessé forme avec un vieillard, dans l'angle inférieur de gauche, un groupe superbe qui concourt avec les autres personnages immobiles dans l'angle symétrique, à donner à la composition l'équilibre que pouvait détruire le mouvement désordonné du combat.

Le second bas-relief de la même dimension figure l'entrée de Sobiesky dans la ville de Vienne.

Le fond de la composition est formé de guerriers polonais portant les têtes coupées de leurs ennemis. Le sculpteur sans doute pour les rendre plus effrayantes, en a augmenté les dimensions, ce qui produit par endroits des disproportions d'un effet singulier. Les chevaux ont les poses les plus variées, et, chose rare au xvii^e siècle, paraissent étudiés sur nature avec une grande sincérité.

Les chevaux des bas-reliefs de Vaneau sont en général bien

(1) Il paraît bien difficile de reconnaître dans ce groupe les chefs tures énumérés par M. Marius Vachon

supérieurs à ce que nous voyons dans les sculptures contemporaines; ils sont bien vivants et d'une observation parfois très réaliste. Leurs mouvements sont étudiés, conformes au sujet. Au premier abord ils semblent avec leurs grosses croupes rondes rappeler le cheval classique de Bertoldo ou de Colin; c'est que Vaneau a pris pour modèle le cheval de guerre de son temps, monture de grosse cavalerie, dont les formes lourdes donnaient une idée imparfaite de l'énorme cheval des hussards polonais.

C'est du reste le seul point du travail de Vaneau qui représente un certain caractère de vérité documentaire.

Le monument de Sobiesky fut assurément composé sans modèles ni dessins, on peut même dire sans renseignements quelconques sur les hussards polonais. Ni les costumes, tantôt comparés à l'antique, tantôt vaguement polonais, ni les armes, toujours réduites à un court cimeterre, ne sont conformes à la vérité historique. Celle-ci est d'ailleurs singulière, et, interprétée dans un bas-relief, n'eût pas manqué de fournir un curieux document.

Le capitaine Kubeka dans l'article déjà cité, nous donne une description du costume des hussards polonais.

« Chacun de ces hussards, dont la vue a frappé de terreur les Turcs, est une machine de guerre formidable, bizarre à la fois et terrible. C'est un gentilhomme, un szlachcic riche et de bonne maison. N'est pas hussard qui veut. Il s'est équipé et armé à ses frais, et son équipement n'est pas peu de chose : un casque d'acier léger et sans visière, une cotte de mailles que recouvre une cuirasse d'acier avec épaulettes, genouillères et brassards, sur l'épaule gauche une peau de tigre ou de léopard, enfin des ailes. A l'origine, partie intégrante et utile de l'armement, simple ornement plus tard, ces ailes furent d'abord des tiges de fer, fixées au dos de la cuirasse et se dressant au-dessus du casque de manière à protéger le cou et la tête du guerrier; on les orna de plumes de vautour ou d'aigle qui leur donnaient une apparence à la fois pittoresque et fantastique; plus tard, les lourdes tiges de fer furent remplacées par des tiges en bois auxquelles s'adaptait ce plumage qui, tout en étant plus qu'un ornement, servait néanmoins à étonner l'ennemi et à épouvanter ses chevaux.

L'arme essentielle du hussard polonais est une lance longue de

quinze à dix huit pieds, creuse en partie, de manière à être rompue au premier choc, et ornée d'une très longue banderolle à deux couleurs : bleu et cramoisi dans l'escadron commandé par le roi sous les murs de Vienne ; noir et jaune dans celui qui exécuta la fameuse charge de reconnaissance. En outre il porte à son côté gauche un sabre recourbé, fixé à la selle ; sous le genou gauche, il a une longue rapière droite pour frapper l'ennemi renversé à terre. Des pistolets à la ceinture ou dans les fontes, et enfin un maillet de fer attaché à une longue courroie et propre à briser les armures, complètent cet arsenal ».

Au second plan se trouve le groupe principal, formé du cortège royal.

En tête marche Sobiesky, richement vêtu, un manteau de parade sur l'épaule, la couronne en tête ; il tient en main un sabre court. Le prince Jacques, reconnaissable à son jeune visage, le suit ; il est vêtu d'un costume fantaisiste, de forme antique. Suit un cavalier vêtu à la romaine, puis un groupe dans lequel on peut reconnaître le duc de Lorraine. Tous tiennent le même sabre à lame courte et large, dans une position fort incommode.

Le devant de la composition est occupé par des personnages et des animaux groupés en des poses variées, avec les raccourcis les plus audacieux. On sent dans cette partie du bas-relief l'ardeur d'un jeune artiste impatient de montrer tout ce dont il est capable.

Au milieu est un cheval tombé, la tête en avant, vu en perspective. A côté de lui sont deux vaincus ; l'un est assis, inerte, l'autre se défend contre les convulsions d'un cheval tombé, le ventre vu de face. Dans le coin de gauche on voit un cadavre, et des têtes coupées.

Du côté opposé, dans l'angle, un soldat achève un blessé ; un cheval sans cavalier se retourne pour mordre un musicien tombé sur le dos, la tête renversée du côté du spectateur, effet de raccourci d'une audace extraordinaire.

Sur le cadre on lit l'inscription suivante :

*Toto solus in orbe est
Qui velit ac possit victis præstare salutem.*

Deux autres bas-reliefs dont le sujet paraît aussi important sont de moindres dimensions que les précédents.

Le premier représente Sobiesky glorifié :

Sur un fond de pilastres ornés de volutes entre lesquels on distingue dans des niches simulées deux statues qui semblent être Vénus et Neptune, et dans l'angle un monument qui paraît être la Basilique de Saint-Pierre, se détachent sur un même plan quatre personnages. Un guerrier lauréat (Mars sans doute) et une femme ailée (Victoire ou Renommée) ordonnant d'un geste symétrique à la paix et à la Concorde de couronner Sobiesky vêtu du costume royal, et appuyé sur un écu orné de l'aigle hérissé. Le groupe est porté sur un pavois que supportent quatre captifs asiatiques. Deux d'entr'eux placés sous le pavois ont une position d'écrasés qui motive des raccourcis de torse et de jambes d'une grande difficulté.

Les deux angles du premier plan sont occupés par la figure du Danube et celle d'un vieux captif.

L'autre panneau est traité dans le même esprit, la partie supérieure formant le motif principal, en faible relief, et la partie inférieure avec de violentes oppositions d'ombres et de lumières.

La Gloire et la Paix soutiennent un médaillon encadrant le portrait de Sobiesky. Au-dessous le Temps porte un médaillon contenant le portrait du duc de Lorraine. Six captifs occupent le bas de la composition. Leurs poses ne sont pas moins audacieuses que celles des captifs du panneau précédent ; l'ensemble de la décoration est plus gracieux.

Les bas-reliefs représentant la défaite et la mort d'Islam, qui font partie de la collection de M. de Chaumeils, sont d'un caractère très différent où l'on doit voir sans doute la raison du sort distinct que leur firent les enchères. Ils sont plus exclusivement décoratifs. Les attributs divers, aigles, boucliers, étendards, carquois, cuirasses, casques, mêlés de têtes coupées ou de corps mutilés en forment le sujet principal. Sobiesky à cheval ne paraît que dans le fond. Certaines disproportions très apparentes peuvent provenir soit de la main d'un aide, soit d'une position élevée ou quelque peu « plafonnante » du panneau. On ne peut guère s'expliquer autrement la perspective qui place un tout petit Sobiesky sur un cheval dont les pattes semblent énormes par comparaison, non plus que les proportions de l'Islam renversé dont l'aigle polonais dévore le cœur.

Un autre panneau, composé dans le même esprit, représente Atlas portant le monde sur ses épaules ; dans la frise est un aigle tenant une massue, au milieu d'attributs divers.

On peut considérer comme symbolisant le Droit victorieux un hercule assis, se détachant sur un fond formé d'un bouclier et d'une draperie. Ce panneau est, comme les précédents, accompagné d'une frise sculptée.

Tels sont les restes connus du monument préparé par Vaneau. Tous n'y furent peut-être pas destinés ; il est bien possible que plusieurs d'entre eux aient fait partie d'un autre ensemble, tel que la « chambre du roi de Pologne » au château de Monistrol. Cette destination paraît mieux convenir aux motifs plafonnants de la défaite et de la mort de l'Islam.

Un essai de reconstitution paraît devoir demeurer impossible tant que l'on n'aura trouvé aucun document sur la forme et les dimensions de la statue équestre qui couronnent le monument. La reconstitution tentée par M. Corroyer pêche, non par la base, mais par le sommet, puisqu'il place sur le monument un Sobiesky à pied, et d'ailleurs de trop petites proportions.

Toutes ces sculptures sont fort belles. L'artiste y montre un savoir très étendu, une science parfaite de la perspective et des formes, de la vérité dans les attitudes, un sens décoratif très sûr. De nombreuses réminiscences ont pour cause la jeunesse de l'auteur, dont l'imagination restait meublée de souvenirs rapportés de Flandre ou d'Italie.

PORTE DE L'HÔTEL DIEU.

Il est probable que Vaneau dut transporter son atelier de Monistrol au Puy dès l'année 1683, date de la naissance au Puy de Louis Vaneau l'aîné.

Dans ce déplacement le protégé de l'évêque Armand de Béthune ne fit que suivre son patron, car il ne semble pas avoir jamais abandonné le titre et les fonctions de sculpteur de l'évêque. Dans les deux actes dont le texte va suivre, Vaneau est indiqué comme étant « de la ville de Monistrol » mais habitant le Puy.

Il ne revint au château de Monistrol qu'au début de l'année

1688, pour retourner au Puy dans la même année. Ces dates sont précisées par celle de la naissance de Louis Vaneau, son troisième enfant, né à Monistrol le 1^{er} février 1688, et du quatrième né au Puy le 1^{er} février 1689.

On a vu qu'en 1686 Vaneau travaillait à terminer les bas-reliefs du monument de Sobiesky, mais à côté de ses travaux pour l'évêque nous le trouvons cette même année occupé à l'exécution d'une porte monumentale de l'Hôtel-Dieu du Puy.

L'acte de prix fait se trouvait aux minutes du notaire Chamaury, et figure en double copie sur les registres de l'Hôtel-Dieu; l'une des copies est complète. En voici le texte :

« L'an mil six cent quatre vingt six et le cinquième jour du mois d'apvril heure de midy establys en personne Messieurs M. Claude Genestet et Benoit Daurier prêtres chanoines en l'église cathédrale N.-Dame du Puy maistres administrateurs des pauvres de l'Hostel Dieu de ladite Eglise, lesquels de leur bien et libre volonté ont bailhié et bailhent soubz la garantie et approbation de messieurs du bureau dudit hospital à priffaict à s^r Pierre Vaneau maitre sculpteur, et à Estienne Chazalelz m^e menuisier habitans de ladite ville présents et acceptants, scavoir est de faire la porte de l'entrée de l'Hostel Dieu Notre-Dame du Puy du costé du grand degré montant dans ladite Eglise N.-Dame du Puy suivant le dessain faict par ledit sieur Vaneau qui a esté approuvé par ordre par lesdits sieurs maistres et signé au pied dudit dessin pour la validité d'icelluy comme aussi de faire une porte dans l'enclosz dudit hostel Dieu vis à vis de ladite grande porte d'entrée pour le service de la cave de la maison dudit Hostel-Dieu, comme aussi d'avancer le planchier de la galerie en entrant dans la salle des malades jusques à la pille tirant vers ladite porte d'entrée, comme aussi de blanchir les deux pilles et arcade depuis lesdits degrés à Notre Dame ainsi que la voulte jusqu'à la porte et chapelle de S^t Gilles jusques les deux pilles dudit degré et murailhe dudit hospital et ce pour et moienant le prix et somme de deux cent soixante quinze livres payables scavoir cent livres dans huit jours prochain et le surplus à la feste de la pentecoste prochain que lesdits preneurs solidairement l'ung pour l'autre et le seul pour le tout sans division d'action ny ordre de discussion a quoy ont expressément renoncé ont promis avoir

faict et parfaict à lad. feste de la pentecoste et moiennant ladite somme de 275 livres iceux preneurs s'obligent de fournir tout le bois de ladite porte, deux pila(s)tres, consolles figures et ornemens suivant ledict dessin comme aussi faire l'architecture de lad. porte en façon dorée de marbre et l'escripteau sur ladite porte escript en lettres d'or « Hostel Dieu » avec les cloux nécessaires pour ledit dessain.

Et lesdits sieurs maistres seront tenus de fournir le bois nécessaire pour avancer led. plancher du côté du degré jusques à la pille tirant sur la porte et ainsin lesd. parties l'ont promis et juré... (suit la formule d'usage) présens M. M. Anthoine Valantin prêtre et curé dudit Hostel-Dieu et M^e André Bonnet praticien dudit Puy » (1).

A la date du 20 avril 1686, Vaneau reçoit cent livres, pour le premier terme du contrat de prix fait.

Cette commande avait été donnée, comme il est indiqué dans l'acte, avant l'autorisation du bureau de l'Hôpital.

L'autorisation fut donnée seulement le 26 avril « . . . ont aussy proposé que suivant précédente deslibération le galletas de ceste hospital a esté fait au dessus de la porte de la salle des malades mais comme il est nécessaire de faire la porte d'entrée dudit hospital et le pavé au proche de ladite porte tant pour la seureté dudit galletas que pour marquer l'entrée dudit hospital et qu'il y a quelques légats qui sont destinés pour cella et en estat de recepvoir et que par ce moyen la réparation ne sera pas beaucoup à charge audit hospital ont requis d'y deslibérer, comme aussi aux reparations qu'il convient faire au pigeonnier de ceste maison, etc. . . Sur quoi a esté deslibéré que lesdites porte et pavé seront faicts du costé des degrés de l'église Nostre Dame sur lesdits legas et en cas d'insuffisance diceulx aux dépens de cet hospital. »

Lors de la fête de Pentecôte, le 21 mai 1686, la porte était terminée, Vaneau reçut un acompte de cent livres. Voici les deux pièces constatant ce versement. La quittance est un des rares autographes de Vaneau.

(1) Archives de l'Hôpital Général, 5^{me} livre blanc, folio 63.

« M. Bonnet, receveur des revenus de l'hôpital, vous baillerez au sieur Vaneau sculpteur la somme de cent livres en déduction de son prix fait de la porte de l'hospital, laquelle somme vous sera tenue en compte, etc...

J'ai reçu ladicte somme de cent livres dudict M. Bonet, le susdict jour et ans le 21 may 1686 pour cent livres — Vaneau. »

L'importance relative de la somme de deux cents livres remise à Vaneau permet de supposer que le travail du menuisier Chazalet n'était qu'un accessoire, et que la partie sculptée de la porte devait constituer une œuvre d'art d'une certaine valeur.

On aurait pu supposer que la porte, transportée dans les bâtiments de l'Hôpital Général, pouvait être celle de la chapelle de cet Hôpital. Cette porte dont le tympan présente bien les caractères de l'école de Vaneau, est postérieure à l'année 1686 ; elle a dû être exécutée vers 1750, et nous verrons plus loin que le tympan n'est pas plus ancien que les vantaux.

Pour en revenir à la porte de l'Hôtel-Dieu, il faut croire que le prix total assez maigre de 275 livres avait fait lésiner quelque peu sur la décoration car le chanoine Daurier y fit ajouter à ses frais deux anges.

Le neuf juillet 1686, Vaneau reçoit de « Benoit Daurier, administrateur de l'Hôtel-Dieu, la somme de vingt-deux livres, et ce pour la fasson et fourniture du bois de deux anges en beau relief que ledit sieur Vaneau a fait et sera tenu de poser à la grande porte de l'entrée dudit hospital et ce oultre le contenu de son prix fait. »

Il ne reste plus aucune trace de la porte ni des anges ajoutés après coup. Il paraît même difficile de se rendre compte de l'emplacement que la porte devait occuper.

LA CHAIRE DE SAINT-PIERRE-LE-MONASTIER.

L'église paroissiale du Collège du Puy possède une chaire dont les diverses parties sont fort dissemblables. L'ensemble du monument, tout en conservant par endroits, comme dans les statues d'enfants qui servent de cariatides, les traces d'une bonne école,

présente dans l'ornementation la sécheresse qui caractérise les œuvres de la fin du ^{xviii}^e siècle.

Aussi n'est-ce pas sans surprise que l'on voit autour de la chaire une série de cinq bas-reliefs de belle allure, dont l'un représente saint Pierre, et les autres les quatre évangélistes.

La vigueur des modelés, l'habileté de l'exécution, le caractère des figures, l'exactitude de l'anatomie ne rappellent en rien les platitudes et les maladresses, non plus que la pauvreté de dessin dont les bas-reliefs de la fin du siècle donnent l'exemple dans la région du Velay.

Enfin le caractère de l'exécution, faite d'un vigoureux coup de gouge, sans reprises et sans hésitation, et aussi le travail bien particulier des terrains et des végétaux, font penser à première vue à l'école de Vaneau.

Si l'on examine de près les panneaux dans lesquels ont été sculptés ces bas-reliefs, il est facile de reconnaître que ces panneaux ont été rapportés et que leur exécution est antérieure à celle du reste de la chaire. Ils ont assurément fait partie de quelque monument plus ancien, et nous allons voir quelle est leur provenance la plus probable, en même temps que leur attribution.

Dans le registre des marguilliers de Saint-Pierre-le-Monastier se trouve au folio 424 le prix fait suivant, daté du 5 juin 1686.

« L'an mil six cent quatre vint six et le cinquiesme jour du mois de juin avant midi par devant le notaire royal de la ville du Puy soussigné et témoins bas nommés établis en leur personne messieurs maître Ignace de Mombrac conseiller du roi et magistrat de la sénéchaussée du Puy, seigneur de Briges, André Julien Irailh, Pierre Chazallet avocat audit sénéchal, sieur Jean Vachon bourgeois, Jean Farigoules, Michel Barthélemy, Jean Chapat, Antoine Pascal et Jacques Dulac, Pierre Liotard, Jacques Brun marchand et Jacques Benoit maître boulanger habitants du Puy et iceux marguilliers de l'église St Pierre le Monastier de ladite ville, lesquels de leur gré et libre volonté ont par ces présentes bailhé à prix fait à sieur Pierre Vaneau maître sculpteur de ladite ville présent et acceptant, savoir est la chaire à prêcher de la dite église Saint-Pierre suivant et conformément au dessin qui a été fait par ledit sieur Vaneau signé et paraphé par lesdits

sieurs marguilliers et par lui, resté entre les mains dudit sieur Vaneau, à la charge par lui d'exécuter ledit dessin du côté qui a été paraphé ; et outre et par dessus ce qui est contenu dans ledit dessin, le dit sieur Vaneau sera tenu de faire deux petites guirlandes aux angles de la petite chaire qui sont entre les panos (*sic*), représentant saint Pierre et les quatre évangélistes, comme aussi de faire une guirlande à l'impériale de ladite chaire de la manière qu'est contenue audit dessin, le tout bois noyer et posé en place sans que lesdits sieurs marguilliers soient tenus de payer autre chose que la fermante, faire abattre la chaire qui est présentement.

Ledit prix fait baillé par les dits sieurs marguilliers audit sieur Vaneau pour et moyennant le prix et somme de deux cent quarante livres que les dits sieurs marguilliers ont promis de payer audit sieur Vaneau, à trois paiements savoir le premier qui sera de la somme de 40 livres à la fête prochaine de la dédicace, cent livres au vingt cinquième novembre prochain jour et fête S^{te} Catherine, auquel temps ledit Vaneau sera tenu comme a promis d'avoir achevé et posé ladite chaire, et la somme de cent livres aussi à la fête prochaine de Pâques le tout à peine de dépens moyennant serment prêté, etc., fait au Puy dans la maison curiale de ladite église S^t Pierre le Monastier, présents Monsieur maitre Marian Damase Calemard prêtre et curé de ladite église et Claude Parnier clerc du Puy soussigné, avec lesdits sieurs Mombrac, Irailh, Chazallet, Vachon, Farigoule, Barthélemy, Chapat, Dulac, Liotard, Brun et Vaneau, lesdits Pascal et Benoit illettrés de ce enquis et requis, et moi notaire royal recevant Ouvrier notaire etc.

L'an mil six cent quatre vingt sept et le dixième jour du mois de juiu avant midi par devant le notaire royal de la ville du Puy soussigné et témoins bas nommés établis en personne, sieur Pierre Vaneau, esculpteur de la dite ville, lequel de gré et libre volonté a confessé avoir eu et reçu ci devant comme a dit des sieurs marguilliers de ladite église S^t Pierre le Monastier de la dite ville, l'année dernière, par les mains de sieur Jean Chapat marchand et trésorier desdits marguilliers, présent et acceptant, la somme de deux cent quarante livres pour le contenu au contrat de prix fait baillé par les dits marguilliers audit sieur Vaneau le

cinq juin seize cent quatre vingt-six reçu par moi notaire et ce en divers paiements de laquelle somme de deux cent quarante livres ledit sieur Vaneau comme bien payé content et satisfait en a quitté et quitte lesdits marguilliers et promis ne la plus demander, etc... »

Il fut en outre payé « au valet du sieur Vaneau, trois sols six deniers ».

Nous avons plusieurs raisons de supposer que les panneaux de cette chaire ne sont autres que ceux de l'église du Collège.

Il est à remarquer d'abord que la représentation de saint Pierre et des quatre évangélistes est une anomalie. A l'ordinaire la chaire à prêcher, ne comportait que quatre panneaux décorés, le cinquième servant de porte ; et sur ces panneaux étaient représentés les quatre évangélistes. S'il faut en modifier le nombre, les quatre évangélistes disparaissent pour faire place à d'autres sujets de décoration. Or, nous trouvons à l'église du Collège de Saint-Pierre dans le panneau central, à sa droite saint Luc et saint Mathieu, à sa gauche saint Jean, et saint Marc est relégué sur la porte de l'escalier où son rôle décoratif est nul ; il n'est donc pas à sa place, et provient comme les autres bas-reliefs de cet ensemble à cinq pans.

Il est aussi anormal de trouver sur la chaire d'une église de jésuites, qui n'est point dédiée à saint Pierre, l'image du prince des apôtres, et cela tout près d'une église importante spécialement dédiée à ce saint, et dans laquelle son culte était très vivant.

Il est donc probable que les cinq bas-reliefs de l'église du Collège sont bien ceux de Saint-Pierre-le-Monastier.

Peut-être ne furent-ils pas entièrement exécutés de la main de Vaneau, mais les inégalités que l'on peut observer dans leur exécution s'expliquent aussi bien par la différence de qualité de la matière que par la collaboration d'un élève.

Saint Pierre et saint Jean sont incontestablement de la main du maître.

Saint Pierre est vu de face, dans une position qui présente pour le bas-relief les plus grandes difficultés, et cependant les creux sont si bien disposés que la figure paraît traitée en ronde

bosse lorsqu'elle est bien éclairée. Le fond est formé de pilastres cannelés. Saint Pierre, la tiare en tête, est assis dans une chaire romane au dossier historié, aux pieds à torsades ; il tient dans la main gauche les clefs et le globe du monde. De la main droite, qui soulève une lourde chape, il bénit, mais la main est brisée. La figure au front proéminent, à la barbe rude, aux pommettes saillantes, est traitée avec une extrême vigueur, une recherche des ombres puissantes tout à fait dans le style des bas-reliefs du monument de Sobiesky.

On peut faire la même observation pour les figures de saint Luc, de saint Marc et de saint Mathieu.

Saint Mathieu est représenté de profil, les cheveux flottants, drapé dans les plis d'un manteau ; il écrit son évangile : le fonds du bas relief est coupé par un meuble aux lignes architecturales, formant bibliothèque et cabinet. L'exécution de ce personnage, plus rapide que celle de saint Pierre, n'est pas moins habile, et l'on peut encore observer à l'appui de l'attribution de cette œuvre la ressemblance de la tête avec celle de plusieurs personnages de la passion de saint Maurice (1).

Le costume de saint Luc est celui d'un artisan : les manches étroites, le col rabattu, la robe courte laissant voir les genoux, les demi bottes dont les revers retombent sur les mollets, les traits épais de la figure, les cheveux drus et frisés lui donnent un aspect bien particulier, et l'on devait assurément reconnaître dans cette figure quelque artisan contemporain. La facture du panneau est un peu lourde et l'ange peut sembler bien épais, mais on retrouve Vaneau dans la sûreté du modelé, la vigueur de l'expression, l'audace des raccourcis, et aussi dans la ressemblance de la tête de l'apôtre avec celles de quelques turcs ou tatars du monument de Sobiesky.

Le panneau de saint Jean est peut-être le plus intéressant de tous. Le saint est représenté suivant la tradition sous les traits d'un jeune homme. Il est assis sur un rocher, les jambes croisées et écrit dans un livre qu'il tient sur les genoux.

La robe, qui laisse le bas de la jambe découvert et dessine les genoux, est recouverte d'un manteau qui retombe sur le bras gau-

(1) Voir au chapitre suivant.

che. Les longs cheveux ombragent le fin visage et se détachent sur un fond d'arbres et de rochers. Il est difficile d'imaginer une façon plus gracieuse de traiter ce sujet, et un plus heureux balancement des lignes décoratives.

Le beau saint Jean en ronde bosse de la chaire de Saint-Etienne ressemble assez à celui-ci pour qu'on ait pu raisonnablement attribuer à Vaneau l'œuvre de Claude Désiré. Cette ressemblance peut fournir un argument de plus à l'hypothèse que nous avons proposée de l'éducation de Vaneau par le maître Stéphanois.

Il reste à expliquer comment ces panneaux purent de la chaire de Saint-Pierre-le-Monastier passer à celle du Collège.

A l'époque révolutionnaire, l'église de Saint-Pierre-le-Monastier qui menaçait ruine fut démolie et son mobilier dispersé. On démonta aussi la chaire et les rétables du Collège qui furent ensuite reconstitués tant bien que mal. On put à ce moment mélanger les fragments des deux chaires.

Mais il est possible aussi que ces panneaux aient été transférés au moment même de la construction de la chaire du Collège, à la fin du XVIII^e siècle.

L'église de Saint-Pierre, très ancienne, était ornée d'un clocher qui paraît avoir été perpétuellement à l'état de ruine, et occasionna souvent par sa mauvaise construction des démolitions partielles de l'église. Il en résultait le déménagement périodique du mobilier. Le mercredi des Cendres de l'année 1782, dit un mémoire du temps (1), « l'église menaçant ruine, à la requête de messieurs les consuls et de messieurs les marguilliers de la paroisse par ordonnance de Monseigneur l'évêque, le service paroissial fut transporté en l'église du Collège ». Il fallut démolir le clocher, et cette démolition put rendre nécessaire le déménagement du mobilier de l'église et son transport à l'église du Collège. On put avoir alors l'idée d'utiliser pour la construction d'une chaire les panneaux de la chaire, sans doute détériorée, de Saint-Pierre-le-Monastier. Le style écadent de l'ensemble de la chaire du Collège permet de la dater de cette époque.

(1) Archives municipales du Puy, registre E, 95.

DÉCORATION DE LA CHAPELLE DU REFUGE.

L'année 1687 est une date importante dans l'œuvre de Vaneau. Pendant cette année toute entière il dut travailler au grand ensemble décoratif, unique peut-être dans son genre, qui ornait l'intérieur de la chapelle du Refuge, aujourd'hui enclavée dans le couvent de la Visitation du Puy.

L'œuvre du Refuge pour les filles repenties, fondée par saint François-Régis, fut continuée par l'abbé Spert de Volhac, abbé de Saint-Pierre-Latour, qui en 1644 lui donna le nom d'œuvre de Sainte-Agathe, et en confia la direction aux religieuses Augustines dont le couvent se trouvait à l'entrée du village de Vals.

Monseigneur de Béthune acheta pour loger les repenties au Puy les terrains et maisons situés entre Gouteyron, Saint-Joseph, le jeu de paume et la Boucherie-Haute, fit construire la chapelle dédiée à Saint-Maurice et à Sainte-Madeleine, « où l'œil réjouit des proportions — dit le frère Théodore — se perd entre l'éclat de l'or et la perfection des sculptures » (1).

Le généreux évêque dépensa sans compter suivant son habitude, pour l'ornement de cette chapelle. Il paya pour le retable de l'église et sa dorure.	2146 livres.
pour les deux figures de saint Maurice et de saint Victor aux costés de l'autel.	400 livres.
pour les tableaux de l'église.	1837 livres.
pour les orgues.	1200 livres.
pour la facture du jubé.	413 livres.
pour les six bas reliefs du maistre autel et des deux petit sachetés du sieur Vaneau vingt et deux écus la pièce.	276 livres.
pour le soleil et ciboire achetés à Montpellier.	518 livres.
Total de l'ornement de laditte église, y compris. .	269 livres.
pour la sculpture ou ferrure de la porte d'entrée, se montant à la somme de neuf milles six cent quarante et huit livres.	

Dans le même acte Armand de Béthune se réserve le droit de

(1) Histoire, p. 426.

retirer quand il lui plaira les œuvres de Vaneau, et l'énumération qu'il en fait va nous servir à retrouver une partie au moins de cette importante décoration.

« et attendu que dans les dites choses cy dessus énoncées ledit seigneur évêque n'a pas entendu comprendre l'ouvrage de la sculpture qu'a faite le sieur Vaneau, notre sculpteur, et n'est dans l'église dudit monastère que par deposit, ledit seigneur de Béthune s'est réservé et réserve par ces présentes, les deux mausolées ou grands reliquaires posés aux deux ailes du cœur, mesme les six du grand autel et des deux petits autels, dorures desdits mausolées, ensemble les deux figures du saint Maurice et du saint Victor, scises aux coins du maistre autel, pour les enlever, transporter et en disposer, quand et comme il plaira audit seigneur, s'estant expressement réservé les orgues, le tableau original du guide de saint Sébastien qui est sur le maître autel, y mettant un autre tableau de saint Maurice à sa volonté (1).

Cette donation est du 18 octobre 1687. M. Lascombe l'ayant publiée en entier (2), il est inutile d'en reproduire ici les dispositions étrangères au sujet.

Recherchons maintenant les vestiges de la décoration de saint Maurice.

La sacristie de la cathédrale conserve un grand bas-relief et six petits dont les sujets correspondent aussi bien que possible avec ceux que l'on peut imaginer dans une telle église.

Armand de Béthune avait une dévotion spéciale non seulement pour saint Maurice, mais aussi pour ses compagnons de la Légion thébaine. Aussi devons-nous trouver dans les bas-reliefs de la chapelle du Refuge le sujet du martyre de la légion thébaine et non seulement le martyre de saint Maurice.

Or tel est précisément le sujet des bas-reliefs conservés à la cathédrale du Puy.

Ces bas-reliefs sont doubles. Ils traitent en deux panneaux quatre scènes.

(1) Le tableau « du guide Saint-Sébastien » ou plutôt de *Sebastiano del Piombio* fut retiré et remplacé par un Saint-Maurice qui existe encore.

(2) Mémoires de la Société Agricole et Scientifique, 1879-80, p. 197.

Dans le premier panneau le bas-relief de gauche représente Maurice et Victor refusant de sacrifier aux idoles.

Maximin se trouvant en Helvétie avec son armée avait donné l'ordre de sacrifier aux dieux. Les soldats de la légion Thébaine refusèrent et se réfugièrent à Agaune (Saint-Maurice-en-Valais). Dans le premier bas-relief Vaneau représente Maximin couronné, le sceptre en main, assis sous un dais drapé, sur un trône élevé de deux marches. Du bras gauche, aujourd'hui privé de sa main, il fait un geste de commandement. Devant le trône deux jeunes gens amènent un bœuf enguirlandé pour le sacrifice. L'un d'eux tient la hache du sacrificateur. Dans le fond Maurice, représenté sous les traits d'un homme âgé (il commandait la légion) et Victor, le jeune porte étendard, semblent se parler, pour se concerter dans leur résistance. Un homme âgé coiffé, d'un chapeau et armé d'un bâton qui se tient à côté du trône, paraît n'avoir d'autre utilité que de donner une note pittoresque. On pourrait y voir toutefois Victor l'ancien, celui qui passant au moment du massacre s'en indigna et voulut partager le sort des soldats martyrs.

Le second bas-relief est la suite de la scène précédente. Saint Maurice vient de répondre à l'envoyé de l'empereur ; le porte étendard Exupère fait à son tour répondre à l'empereur que ses compagnons sont décidés au martyre, et jette ses armes. Il a les cheveux flottants et ne porte pas de cuirasse.

On remarquera que saint Maurice devrait avoir été déjà martyrisé : cette liberté qui consiste à réunir dans un tableau des scènes successives a été fréquemment employé dans les arts. C'est un procédé bien connu pour donner de la vie à une composition, et la sculpture en particulier l'emploie fréquemment, de même qu'elle emploie des mouvements simultanés alors qu'ils devraient être successifs pour donner l'impression de leur continuité et donner de la vie réelle une image qui sera toujours plus vraie que celle que donnera la photographie (1).

Le sculpteur a voulu certainement représenter les cinq porte étendards de la Légion, car les étendards que l'on voit au dernier plan sont précisément au nombre de cinq.

(1) Voir la Marseillaise de Rude et le Maréchal Ney, du même.

Ces deux bas-reliefs sont d'un aspect très agréable. Leur relief très finement dégradé par la succession de plans bien établis leur donne une couleur blonde qui se caractérise pour la première fois dans l'œuvre de Vaneau. Les belles draperies, les morceaux agréables comme le jeune homme du second plan dans le premier bas-relief, — ou de grande virtuosité comme le bras de saint Maurice faisant le tour de sa lance, en atténuent la sévérité.

L'autre panneau ne devait pas avoir la même place que le premier, car la facture et la composition en sont très différentes et rappellent davantage les bas-reliefs du monument de Sobiesky. Les ombres plus violemment accusées et la composition simplifiée donnent à supposer que cette scène ne devait pas être vue d'aussi près que la précédente.

Dans la première partie du panneau on assiste au massacre de la légion, représentée par quatre groupes de bourreaux et de victimes dont l'une porte un bouclier orné de quatre lions rampants.

Le second bas-relief, le plus remarquable, représente les corps de huit soldats au-dessus desquels une petite troupe d'anges porte des couronnes et des flambeaux ; l'un d'eux souffle dans une trompette. Cette gracieuse petite troupe forme une joyeuse ronde qui contraste avec le reste du bas-relief dans lequel l'artiste a voulu faire oublier le côté macabre du sujet en se livrant à des tours de force dans les raccourcis. Un soldat tombé avec son casque à la main rappelle par son audacieuse perspective le Christ mort de Mantegna.

Avec les deux panneaux que nous allons reconnaître comme se rapportant à la vie de sainte Madeleine, nous aurons retrouvé les six bas-reliefs qui furent payés vingt-deux écus chacun. Leur petite dimension explique leur bas prix.

L'un de ces bas-reliefs représente les saintes femmes au tombeau. Elles se désolent en le trouvant vide, et l'ange les regarde. La femme vêtue en petite bourgeoise qui se penche dans le sépulcre en laissant tomber une natte de son chignon donne une note réaliste assez rare dans l'art du xvii^e siècle. La femme debout enveloppée de longs voiles et celle qui est accoudée au tombeau sont vêtues de draperies du plus grand style, mais

certains détails d'anatomie insuffisante comme les bras arrondis de l'ange, permettent de supposer qu'il faut voir par endroits la main de quelque apprenti tel que Mathieu Bonfils (1).

Le sujet de ce panneau se rapporte à la vie de sainte Madeleine dont-il est dans l'iconographie chrétienne un épisode populaire.

L'autre bas-relief a été considéré par ceux qui n'y ont pas apporté une suffisante attention, comme une assomption, M. Aymard lui-même s'y est trompé (2). Ce n'est pas une assomption, mais bien le ravissement de sainte Madeleine. Trois grands anges emportent la sainte en la soutenant de tout son poids par le corps et par les jambes; l'ange qui la tient du côté gauche fait même un effort violent pour la porter. On voit que l'artiste a voulu insister sur les caractères qui devaient empêcher toute confusion; la Vierge de l'Assomption n'est pas enlevée par les anges; elle est seulement accompagnée. « Sainte Madeleine, dit la légende dorée, était tous les jours élevée par les anges dans les airs, où pendant une heure elle entendait leur musique; après quoi, rassasiée de ce repas délicieux, elle redescendait dans sa grotte sans avoir le moindre besoin d'aliments corporels. » Il est facile de reconnaître cet épisode dans le sujet de notre bas-relief.

Dans ces petits travaux on commence à sentir, par une liberté toute nouvelle dans la composition plus variée et dans l'exécution modifiée suivant la nature du sujet, que Vaneau se dégage des souvenirs de son apprentissage, et se crée une manière personnelle qui dès ce moment le rapproche des œuvres de la sculpture française du début du xvii^e siècle.

Par la sobriété des attitudes et les belles lignes des draperies, il paraît même plus près de Jean Goujon et de Prieur. Ses œuvres ont quelque chose de la grâce antique de ces maîtres.

Ces qualités se développent avec ampleur dans un bas-relief plus important que ceux dont nous venons de parler, bas-relief qui se trouve aussi à la sacristie capitulaire de Notre-Dame du Puy. Le sujet représenté est l'ensevelissement du Christ.

Le Christ, soutenu par les épaules, est à demi étendu sur une

(1) Bonfils venait d'entrer dans l'atelier de Vaneau. Il avait 18 ans.

(2) Album archéologique d'Aymard et Malègue.

planche au coin de laquelle, près de deux beaux petits angelots, sont les clous de la croix, la couronne d'épines, des tenailles et un marteau. Dans l'angle de la composition un ange est en prières. Sur le même plan sont un homme fortement musclé, entièrement couvert d'amples vêtements, qui soutient le corps, et dans l'autre angle la Vierge agenouillée dans une attitude de prière et de désolation ; au second plan, derrière une Madeleine éplorée aux cheveux épars, un homme à turban dont on ne voit que la tête, et un troisième entièrement chauve qui semble vouloir écarter de ce spectacle une des saintes femmes.

Trois petits angelots et un chérubin apportent dans le ciel une couronne.

Si l'on passe sur quelques fautes de proportion dans les personnages du dernier plan, il faut reconnaître que ce bas-relief est fort beau : les draperies, traitées avec cette habileté qui est la marque de Vaneau et de son atelier, sont variées et toutes heureusement disposées ; elles sont pour beaucoup dans l'effet général. Les figures ont du caractère et leur expression de douleur est variée en même temps que de l'observation la plus juste.

Le panneau porte les armes d'Armand de Béthune, ce qui pourrait confirmer l'attribution à Vaneau, si quelque doute pouvait subsister.

Comme on a fait observer cependant que ce bas-relief ne pouvait être l'œuvre de Vaneau il suffira de renvoyer les lecteurs de l'Album archéologique à comparer la Vierge et l'ange priant avec la Vierge et l'un des anges du rétable de Saint-Julien-de-Brioude ; les personnages sont identiques.

La présence de sainte Madeleine dans le sujet représenté permet de placer ce bas-relief parmi les œuvres de Vaneau qui décoraient l'église du Refuge ; et l'importance de ce travail nous fait supposer qu'il faisait partie de l'un des reliquaires en forme de mausolée.

L'autre reliquaire était celui de saint Maurice. On trouve dans les comptes de la vente de la succession de Béthune la mention d'un bas-relief qui pourrait avoir fait partie de ce reliquaire : on vendit à M. Gaillard un « autre petit bas-relief représentant le mausolée de saint Maurice » pour le prix de 25 livres.

Ce bas-relief a disparu. M. Mandet en donnait dans son ouvrage (1) une description enthousiaste. Il l'avait vu chez M. Lauriol, rue Raphaël (ancienne maison des consuls), où il se trouvait avec d'autres bas-reliefs —, sans doute ceux de la collection Branicki. Il décrit ce travail comme représentant le tombeau de Sobiesky; or l'examen d'une photographie, à défaut de l'original, permet d'y voir un tout autre sujet, peut-être le « mausolée de saint Maurice ».

Sur un tombeau formant sarcophage, est à demi couché un jeune homme costumé à l'antique, dont les traits ne rappellent nullement ceux de Sobiesky. Devant le tombeau est assis un esclave enchaîné. Sur les côtés on voit deux termes faisant fonction de cariatides pour soutenir la frise, et deux personnages, l'un assis, l'autre dans une position acrobatique (un pied levé à la hauteur du visage), tous faisant saillir des muscles puissants, habilement traités. Une vieille femme filant, un vieillard écrivant, sont soutenus par des groupes d'anges fort gracieux. Sur l'entablement, quatre personnages tiennent des couronnes et deux autres appuyés sur les glacis du fronton accompagnent un écusson, dans des poses contorsionnées. Tout cela est très habile, mais quelque peu désordonné; l'artiste paraît avoir songé bien plus à faire preuve de savoir que de bon goût.

On pourrait voir soit un devant d'autel, soit un des côtés du reliquaire de sainte Madeleine, dans le bas-relief qui orne depuis longtemps le devant d'une petite chaire dans la chapelle de la Visitation. Ce bas-relief représente la Madeleine chez le Pharisien.

Les caractères de son exécution et la ressemblance de certaines figures avec divers personnages d'œuvres authentiques permettent de suivre la tradition qui l'attribue à Vaneau, mais l'examen en est rendu bien difficile par des réparations sans doute anciennes qui introduisent dans cette œuvre de belle allure des fautes grossières, dont l'auteur du panneau ne peut être chargé.

C'est ainsi que le Christ assis dans l'angle de gauche est fort bien traité, mais semble avec le linge qu'il tient se disposer à fermer la bouche du disciple le plus voisin. Sa main est dispo-

(1) *Histoire du Velay*. Tome VII, p. 297 et 298.

portionnée au point de paraître ridicule, et l'impression d'une réparation grossière est accentuée encore par la lourdeur des lignes de la servante du dernier plan. Le domestique qui l'aide possède deux bras droits ; cela fait espérer un bon service, mais, comme dit Molière à propos de maris, c'est trop pour la coutume.

Aussi lorsqu'on voit ce bas-relief après en avoir lu la description dans l'œuvre de Mandet, éprouve-t-on une désillusion qui pourrait faire douter de l'authenticité de l'attribution à Vaneau, si l'on ne se rendait compte des modifications subies par le panneau, qui a été taillé pour être rétréci et raccordé tant bien que mal. Ajoutons que les reliefs en sont empâtés par une épaisse couche de vernis, et l'on comprendra que l'œuvre ne puisse être étudiée qu'à titre fragmentaire.

La Madeleine prosternée est assurément un bon morceau de sculpture. Les disciples, le quatrième surtout, sont bien traités ainsi que le Pharisien aux besicles auquel ce bas-relief doit sa popularité.

Un autre panneau de la chaire représente saint Jérôme en prières devant la croix. A côté de lui est un lion enchaîné. Le caractère de la sculpture permet de l'attribuer à Vaneau ou plutôt à son atelier. Il est comme le précédent, raccourci et verni.

Après la Révolution, les religieuses de la Visitation, dépossédées de leur ancien couvent, trouvèrent asile dans celui des repenties. La chapelle de Saint-Maurice fut englobée dans les dépendances du couvent, et remplacée de nos jours par une élégante construction. On voit encore sur la petite place Saint-Maurice, l'ancienne entrée de la chapelle qui ne conserve aucun caractère.

Tout ce que contenait la première église ne fut pas détruit ou dispersé. Il y a peu d'années le grenier de la Visitation était encore encombré de statues et de colonnes dont on faisait, suivant le goût du temps fort peu de cas. Parmi ces statues il en était une qui dut faire sans doute partie du reliquaire de sainte Madeleine. C'est une Madeleine couchée sur un rocher où son bras gauche est appuyé ; le bras droit est ramené devant le visage éploré suivant la tradition. Elle est vêtue à l'antique, d'une robe et d'un manteau à plis serrés. L'anatomie est un peu lourde, mais comme il paraît évident que cette figure devait former le dessus du reliquaire, on peut l'attribuer à Vaneau. Cette statue a été vendue, et son possesseur actuel est inconnu.

Le contenu du grenier fut partagé en deux lots : l'un fut revendu par son acquéreur et l'autre heureusement échu à un amateur éclairé (1) qui céda au musée religieux de la Cathédrale deux des statues acquises par lui et conserva les deux autres.

Ces statues, de grandeur naturelle, ont subi des réparations, mais elles ont été soumises à de telles épreuves que leur état de conservation est surprenant. Peut-être faut-il l'attribuer à la couche de peinture blanche dont on les avait revêtues.

Ce sont des guerriers costumés à la romaine. On les sortait du grenier de la Visitation pour les placer aux angles d'un grand reposoir que l'on dressait pour les processions sur la place du Martouret.

À l'époque révolutionnaire et même plus tard, on les fit présider à des feux de joie et prendre part à des rondes joyeuses : ils remplissaient le rôle des Jayants ou des Ommeganks de Flandre dans les fêtes populaires.

Aussi laissèrent-ils dans ces aventures les cimiers de leurs casques, leurs armes et quelque peu de leur anatomie. Leur état actuel est cependant assez satisfaisant pour qu'on puisse les considérer dans leur ensemble comme des œuvres intactes.

Il est certain que ces quatre soldats romains sont des martyrs de la légion thébaine, parmi lesquels on est tout naturellement porté à chercher les statues de saint Maurice et de saint Victor qui sont réservées dans la donation de la chapelle du Refuge.

L'un d'eux, le plus âgé, dont le visage maigre est orné d'une barbe courte, entouré de cheveux longs, est appuyé d'une main sur un bouclier aux armes de la ville du Puy et de l'autre sur une lance absente. Il est vêtu d'une armure à l'antique dont l'ornementation sobre mais riche fait supposer que nous sommes en face du portrait d'un chef. Cette observation est encore fortifiée par la particularité du baudrier qui est un baudrier long et mince destiné à supporter une épée, tandis que ceux des trois autres soldats sont des baudriers larges de porte étendards.

Cette statue est donc bien celle du seul des martyrs dont le nom est conservé qui ne soit pas un porte étendard, et ce ne peut être que saint Maurice.

(1) M. Maxime Rioufol.

On peut s'assurer par un procédé tout matériel que cette statue est bien celle qui ornait un des côtés de l'autel dans l'église du Refuge : la hauteur de la statue est d'un mètre 85 centimètres, et cependant celle de la tête ne dépasse pas dix-neuf centimètres, C'est donc au lieu des sept à huit têtes traditionnelles une proportion de dix têtes, canon d'une longueur qui serait excessive si l'on ne supposait qu'il avait pour but de compenser la déformation visuelle causée par la hauteur à laquelle la statue devait être placée.

Lequel des trois autres soldats, représentant saint Victor, faisait-il pendant à saint Maurice ? Aucun signe bien certain ne peut le faire connaître. Celui dont la physionomie paraît le mieux correspondre à cet emploi paraît être le guerrier du musée religieux du Puy, qui porte une riche cuirasse du style Renaissance, ornée de rinceaux et de chimères affrontées, avec une écharpe élégante nouée sur des lambrequins. Ce guerrier, qui a subi des réparations, est comme les autres privé de sa lance ou de son étendard, ainsi que du cimier de son casque. L'absence de ces accessoires nuit beaucoup à l'aspect des statues.

L'autre statue du musée religieux est celle d'un soldat drapé dans les plis d'un long manteau. On a refait le bras droit identique à celui du précédent, sans tenir compte de la position différente de l'épaule. Ne vaudrait-il pas autant lui faire appuyer la main sur son épée comme le fait la dernière statue qui appartient ainsi que la première à M. Maxime Rioufol ? Ce guerrier porte le même costume que le précédent, moins orné que celui des deux premiers. Il est taillé en hercule, et sa main droite devait reposer sur la garde d'une épée (1).

Toutes ces statues sont traitées avec une grande habileté, et malgré la difficulté de la matière les détails anatomiques sont très exacts. Saint Maurice et saint Victor sont sur ce point particulièrement remarquables ; ils possèdent en outre un réel sentiment religieux, chose rare dans l'œuvre de Vaneau comme dans celle des artistes contemporains.

(1) M. Hector Falcon possède deux petites statuettes qui semblent bien être des maquettes de statues. L'une d'elle représente la statue du guerrier à l'épée de la collection Rioufol ; l'autre un jeune homme dont le mouvement inverse paraît indiquer une intention de symétrie. Les deux statuettes portent au casque un grand cimier formé d'un aigle surmonté d'un panache.

Une légende très répandue grâce à la popularité de l'œuvre de Francisque Mandet veut que ces quatre statues aient fait partie d'un tombeau de Monseigneur de Béthune.

Mandet ne faisait lui-même que répéter, suivant en cela les fâcheuses traditions de l'histoire du genre littéraire, — une affirmation non contrôlée de Duranson, un contemporain de la Révolution, auquel on doit quelques renseignements utiles sur l'histoire locale, et aussi plusieurs indications fausses.

De même qu'il attribue à Guy François un tableau de la cathédrale qui est signé Jean François, qu'il fait des frères Michel les contemporains de Vaneau, Duranson déclare sans plus de critique que dans l'église de Saint-Maurice. Vaneau qui est mort à quarante ans et qu'il fait vivre du reste fort longtemps, aurait exécuté le tombeau d'Armand de Béthune. Or nous savons par les termes de la curieuse lettre au roi de Pologne que l'évêque pensait faire placer son tombeau dans la cathédrale du Puy. Une confusion avait pu être créée par l'expression de « Mausolée de Saint-Maurice » qui désignait non pas son tombeau, mais le reliquaire, œuvre de Vaneau. Il est peu vraisemblable que le sculpteur, qui a vécu dix ans de moins que l'évêque, ait pu faire le tombeau de celui-ci alors surtout que son âge ne devait pas encore lui inspirer de funèbres pensées.

La porte de l'Hôtel-Dieu, la chaire de Saint-Pierre-le-Monastier et la décoration de Saint-Maurice, avec les derniers travaux du trophée de Sobiesky, durent occuper Vaneau pendant toute l'année 1687.

Dans le même grenier du couvent de la Visitation se trouvaient d'autres statues qui pouvaient provenir de Saint-Maurice. Grâce à l'obligeance de M. Maxime Rioufol, il a été possible d'en voir des photographies. Ce sont : un Moïse sans intérêt, un Saint Mathieu assis et écrivant, très détérioré, mais d'un bon caractère, étranger pourtant à l'école de Vaneau, un Saint Jean l'évangéliste écrivant, la tête tournée à droite pour écouter. Cette statue est fort belle ; le visage d'une expression majestueuse, est modelé par plans largement établis et les draperies sont très habiles. C'est probablement une œuvre de Vaneau.

Il faut lui attribuer aussi deux autres statues de la même pro-

venance qui représentent deux hommes accoudés sur les glacis d'un fronton disparu. L'une des statues est celle d'un homme barbu à la musculature vigoureuse. Il est privé de l'attribut qui pourrait permettre d'identifier le sujet. Il en est de même de l'autre personnage, un jeune homme presque nu, à demi convert d'une peau de bête. Il est assis le visage tourné de face ; la main droite enlevée devait tenir un attribut. Le geste et le costume font penser à un saint Jean-Baptiste jeune ; la pose élégante, le savant modelé, la beauté de la figure et sa ressemblance avec celle du jeune serviteur du premier panneau de Saint-Maurice permettent d'y voir une autre œuvre de Vaneau.

Il y a dans cette figure une souplesse qui marque un progrès nouveau du sculpteur : il se dégage de plus en plus des formules académiques, pour retrouver bientôt un modelé donnant par la vérité des formes le sentiment de la vie qui était le secret de la statuaire antique.

(*A suivre.*)

ÉMILE GAUTHIERON.

LA MISSION
DU
Cardinal Melchior de Polignac
A ROME (1724-1732)

(Suite)

DOCUMENTS

I

COMPTE DE LA DÉPENSE FAITE PAR ORDRE EXPRES DE M. L'ÉVÊQUE DE SISTERON, A
RAISON DE LA CELLULE ÉCHUE A S. E. MONSIEUR LE CARDINAL DE POLIGNAC DANS
LE DERNIER CONCLAVE (1724) AUX FRAIS ET AVANCES DU S^r DE PRESSIAT.

L'ordre original de M. l'Evêque de Sisteron a été remis ès mains de
S. E. Monsieur le cardinal de Rohan avant son départ de Rome.

Payé au S^r Marc Pison, marchand drapier pour serges,
draps et autres fournitures de sa part, comme par son compte
réglé à quatre cent vingt écus et 63 baioques. 420 63

A Jacques Casini, menuisier, tant pour la boiserie fournie
que son travail et façons dans le conclave, comme par son
compte réglé comme dessus, quarante sept écus et 46 baioques 47 46

A Dominique de Carolis, tapissier, pour ses fournitures et
façons, comme par le compte propre et celui du festarole
employé à tendre, 73 écus 73 »

A Fabien Passi, doreur, pour armoiries et peintures, trente
écus. 30 »

A Nicolas Gaspari, pour coffres et paniers par lui fournis, comme par son compte réglé comme ci-dessus, trente écus. . .	30 »
A Camillo Camilli, tonnelier, pour les meubles de sa façon, cinq écus et 70 baioques.	5 70
A Philippe Bartoli, marchand toilier, pour fournitures de toiles, coutils, laines, crins et autres de sa compétence, comme par son compte réglé à quatre vingt quatre écus et 10 baioques	84 10
A Joseph Aureille, vitrier, neuf écus et 30 baioques.	9 30
A Jacques Chevalier et Georges Bonnet, serruriers, pour la ferraille fournie et leurs ouvrages, vingt deux écus et 20 baioques.	22 20
A Joseph Agazzi, tourneur, six écus et 30 baioques.	6 30
A Anze Grassi, passementier, pour ses fournitures, soixante quinze écus.	75 »
Au nommé Samuel, pour une partie de franges d'occasion estimées et payées quinze écus.	15 »
A Pierre Ravagiolo, pour les paillassons de pied par lui fournis, onze écus.	11 »
A Nicolas Montelli, pour prix de ferrailles par lui fournies. .	2 93
A Vincent Marconni, pour tapis de cuir, trois écus et 93 baioques	3 93
A François Soli, polier d'étain, pour ses fournitures, huit écus et 43 baioques.	8 45
A Deodato di Modena, pour louage d'une tapisserie de brocette avec chaises qui ont servi pour la chambre de dessus la cellule, dix écus.	10 »
A Alexandre Sforza, maître-maçon, accommodage, carrelage et autres façons, deux écus, 30 baioques.	2 30
A un matelassier, pour façon de neuf matelas et six demi-paillasses de lit, trois écus et 10 baioques.	3 10
Aux faquins et charretier, pour port et report de tous les meubles, ustensiles, tant de la cellule que de la cuisine et office du conclave, onze écus et 30 baioques.	11 30
A Jean Scribani, pour divers menus frais par lui avancés pour carrosse, nourriture au Vatican et autres extraordinaires à raison de son assistance, comme par son reçu, vingt six écus et 10 baioques.	26 10

Somme totale : Neuf cents écus et 6 baioques. 900 06

Il est ainsi, sauf erreur de calcul, à Rome, le 7 septembre 1723.

Signé : DE PRESSIAT.

Archives du Ministère des Affaires Étrangères, Rome, t. 653.

II

RELATION DU CONCLAVE DE 1724 PAR MELCHIOR DE POLIGNAC.

Si le récit d'une bataille qui se donne au grand jour est difficile à bien faire parce la droite ne peut voir ce que fait la gauche, on peut juger que celui d'un Conclave l'est encore plus. Une assemblée de personnes dont tous les intérêts sont différents, et qui prennent grand soin de les cacher, n'est pas aisée à bien démêler, encore moins à suivre dans tous ses mouvements. Il n'y a que Dieu qui puisse les savoir au juste. Il ne faut donc en espérer qu'une relation imparfaite, dont le mérite ne consiste pas à tout dire, mais à ne rien dire que de vrai.

Pour entendre ce dernier Conclave où la vigilance de Dieu sur son Eglise a paru, je crois, plus manifestement que dans aucun autre, il faut dire un mot de celui qui l'avoit précédé, car il a donné le branle à l'autre. Les uns s'en étoient fait une règle pour agir comme ils avoient déjà fait, et les autres l'ont toujours eu devant les yeux pour en éviter les inconvénients.

On se souviendra qu'après la mort de Clément XI, le cardinal Albani, son neveu, camerlingue de l'Eglise Romaine, se trouvoit à la tête d'une faction qui comprenoit presque tout le Sacré Collège. Il restoit peu d'anciens, qui ne pouvoient espérer le Pontificat, qu'autant qu'il lui plairoit de le leur accorder, et il n'étoit pas vraisemblable qu'il voulut élever un sujet qui ne fut pas sa Créature. Cependant le Card^e Paolucci qui l'étoit d'Innocent XII eût d'abord tous ses suffrages, parce qu'il avoit été plus de 20 ans Secrétaire d'Etat, et confident de son oncle. C'étoit un homme d'ailleurs si généralement applaudi, et si digne de l'être qu'on pouvoit l'appeler le Pape de tout le Monde. Il devoit cette grande vogue à la droiture de son cœur, à son expérience, à sa douceur, à sa piété, on peut dire encore à sa bonne mine, car tout en luy contribuoit à le faire désirer. Le Card^e d'Althane, Ministre de l'Empereur, luy donna l'exclusion et par là déplût infiniment. Il fallut cependant songer à un autre. Il fût un peu question de Gozzadini que D. Carlo, frère du Camerlingue, n'aimait pas, et on passa tout d'un coup à Conti, frère du Duc de Poli, d'une maison peu rich- mais très illustre. Il étoit honnête homme, doux et noble; mais de talents médiocres et d'une santé faible. Il avoit été longtemps Nonce en Portugal, et s'y étoit trouvé dans le temps de l'archiduc, aujourd'hui Empereur. Il luy avoit même rendu quelques services, et ses par-

tisans n'étoient pas sans crainte, que la France ne luy donnât au moins une demi-exclusion. On sonda la-dessus les Card^s français qui n'y firent aucune difficulté, pourvu qu'il voulut s'engager à deux choses, l'une à faire M. du Bois cardinal; l'autre à ne rien dire sur la Constitution pendant la minorité du Roy.

Ces sortes de pactes peuvent avoir icy quelques exemples, mais ils sont de leur nature abominables, très expressément défendus par les Bulles, dont on jure l'observation et peu distingués de toutes les autres espèces de simonies. Il étoit fâcheux pour celui qui avoit le secret qu'on l'eût chargé de pareilles choses; mais enfin Conti prit ces engagements. Il y mit la meilleure tournure qu'il pût, et fit stipuler par Scaglioni, son conclaviste, que le secret en seroit toujours inviolablement gardé. Il n'y alloit pas moins que de la perte de son honneur, qui doit être cher à tous les hommes, et principalement à un Pape; il y alloit même de la déposition, si l'affaire étoit relevée avec de bonnes preuves. Par ce moyen, Innocent XII fut exalté sans que d'abord la chose fût connue. Il tint ses paroles et fit redemander ses billets originaux. On ne voulut point les luy rendre, apparemment pour le tenir plus en respect tout le reste de sa vie. On assure même que Riviera, secrétaire du Sacré Collège, s'en étoit plaint et avoit dit, *qui a receu le payement doit vendre la promesse*, mais qu'on lui avoit répondu que *tout ce qui venait de Sa Sainteté paraissoit d'un trop grand prix pour vouloir s'en défaire*. Quoiqu'il en soit, il arriva, je ne sais par quel malheur, que ces billets furent lus par bien des gens, et que le pauvre pape en trouva la copie un matin sur sa table. Il en fut au désespoir, et soit que le chagrin qu'il en concût ayt causé sa mort, ou qu'il l'ayt seulement avancée, il est certain que dans ses derniers jours, il ne parloit d'autre chose avec ses plus fidèles amis, témoignant une crainte effroyable des Jugemens de Dieu, un repentir proportionné à sa faute et une indignation contre ceux qui pouvoient l'avoir trahi.

Quand il fut mort on ne parla dans Rome que de cette affaire. Les Zélants protestèrent de mourir plutôt que de souffrir une 2^e fois de semblables pratiques et les moins zélés se demandoient comment on pouvoit se fier à quelqu'un après ce qui venait d'arriver. L'exclusion de Paolucci et cette aventure ne mirent pas les Couronnes en bonne odeur dans le Sacré Collège ni même dans le public. On fut persuadé qu'elles ne songeoient qu'à corrompre le Saint Siège pour le décréditer. Il étoit désagréable aux nationaux d'arriver à Rome dans ces circonstances où l'on étoit si prévenu contre eux.

Avant que de parler des premiers manèges qui furent faits pendant les obsèques et à l'ouverture du nouveau Conclave, il sera bon d'expli-

quer les forces que chaque parti croyait avoir, et les caractères attribués aux principaux personnages.

Quoique le Pontificat d'Innocent XII eût été court, et que ce Pape n'eût fait que trois Cardinaux, dont un étoit frère du Camerlingue, la faction albane se trouvoit diminuée par la désertion des deux Spinola, de Ruffo, d'Orighi, de Piazza et de quelques autres, qui tous ensemble avoient résolu contre la coutume de faire un petit corps à part et de ne se donner qu'à celui qui leur feroit un meilleur parti, sans néanmoins se déclarer d'abord, et faisant toujours semblant d'adhérer à leur chef afin d'en connaître les intentions secrètes. Spinola de S^{te} Agnès commandait ce détachement; il avoit marqué peu d'estime et moins encore d'amitié pour le Camerlingue pendant qu'il étoit le Maître sous Innocent XIII, mais il ne s'étoit pas luy-même attiré l'affection du public par un extérieur méprisant, qu'on ne peut souffrir en cette Cour et par une application continuelle à partager seulement avec Riviera son amy, la faveur et les bienfaits du feu Pape. L'autre Spinola, son cousin, est un assez bon homme, qui le suivoit par complaisance. Ruffo a de l'esprit et du manège, de la politesse, et des manières nobles, mais il ne suit que la fortune, et passe aisément du côté qu'il croit le plus fort, comme il a fait dans la Révolution de Naples. Orighi a de l'esprit et de la capacité. Il sait feindre à merveille, et quoiqu'il ayt été longtemps le favori de Clément XI, il n'a pas laissé d'oublier ce qu'il luy devait pour se joindre à S^{te} Agnès par le crédit duquel il obtint la Préfecture du Concile. Davia se joignit à eux, mais ce ne fut que dans la suite. C'est un homme éclairé mais malin et qui pour arriver à ses fins ne s'embarrasse pas des règles.

Il falloit encore ôter de la faction de Clément XI deux absents qui étoient Fieschi et Caraccioli de Capoue, aussi bien que tous les nationaux. Il ne restoit donc aux Albanes que Pignatelli, Corsini, Spada, Vallemanni, Fabroni, Gozzadini, Pico, Cusani, Zondadari, Bussi, Corradini, Tolomei, Odescalchi, Carracioli d'Averse, Leotti, Patrizi, Borromey, Barbarigo, Salerno, Colonna, et Olivieri. Ce sont 23 voix, en comptant les 2 frères, qui par là se voyoient assurées au moins de l'exclusion, quand même quelques-uns viendroient à leur manquer; et pourroient espérer l'inclusion en se joignant à une Couronne, ou même au vieux Collège.

Ce vieux Collège consistoit en onze Cardinaux, Tanara, Orsini, Giudice, Barberini, Paolucci, Boncompagni, Sacripante, Pamphilio, Otthoboni, Imperiali et Albini. Mais il ne fesait point un corps séparé, chacun d'eux voulant avoir la liberté de se porter où il jugerait à propos.

A l'égard des Couronnes, l'Empereur n'en avoit précisément que trois,

Giudice, Cienfuegos et Pereyra, parcequ'aucun des Card^x Allemands n'avoit voulu venir au Conclave, excepté Czaki hongrois qui vint jusqu'à Trente, où il apprit l'Election, et s'en retourna. Saxe Schwottembak, Schœnborn, Alface, Althann et Dacunha étant demeurés chez eux, Cienfuegos se trouvait fort dénué de suffrages, mais il comptoit de s'en dédommager tant par les Napolitains et les Milanais que par la puissance exorbitante de l'Empereur. Il se trouva trompé dans ces deux points comme on le verra dans la suite.

Les deux Couronnes étoient beaucoup plus fortes, quoyque Noailles et Gesvres fussent demeurés à Paris. Elles avoient encore 12 ou 13 voix, Aquaviva, Gualtieri, Rohan, Bissy, Belluga, Borgia, Polignac, Othobon (qui donnait Altieri et Priuli), Bentivoglio, Alberoni et Marini, ces 3 derniers ayant déclaré qu'ils vouloient suivre la France.

Telle étoit la disposition du Conclave, lorsqu'il fut plein, et qu'on y compta 32 Cardinaux. Mais il fut quelque tems à se remplir. Néanmoins on commença dès les premiers jours à faire quelque tentative, et à poser les fondements de l'Election.

La première vûe et presque générale fut d'obtenir s'il étoit possible que l'Empereur levât l'exclusion de Paolucci, jugé plus digne que jamais du pontificat par la manière dont il avoit soutenu depuis trois ans l'injure qu'on lui avoit faite. On pria Cienfuegos d'en écrire à Vienne et il le promit. Apparemment il ne le fit pas avec beaucoup de chaleur car il avoit bien d'autres idées, et d'autres ordres. Mais pour se ménager du crédit parmy ses Confrères, il crut devoir leur témoigner de l'empressement pour une chose si juste, et leur en donner même l'espérance en affectant de rejeter sur la seule impétuosité d'Althann la faute qui avoit été faite et qu'il assuroit n'avoir jamais été du goust de sa cour.

Ce ministre est d'un assez grand travail et d'un très grand mouvement. Il a de l'esprit et du feu, les manières aisées, polies, ce qui donne à tout ce qu'il dit un air de sincérité; mais dans le fond il n'est pas candide, et par ses actions autant que par ses discours précipités, il paraît un peu étourdy. La grandeur de son Maître l'enivre et luy fait souvent négliger les véritables moyens de réussir. D'ailleurs il se remplit volontiers la tête de fantaisies et les suit avec ardeur. Il est dans ses négociations comme dans son livre sur la Trinité, et dans l'Eptre Dédicatoire, où l'on voit une abondance confuse de pensées téméraires et indigestes. Tout le monde sait qu'il était Jésuite et Confident plustost que Confesseur de l'amirante de Castille, auquel il fit faire la mauvaise démarche de passer en Portugal, au lieu de venir en France, après avoir reçu les instructions et l'argent du Roy Catholique. L'amirante mourut à Lisbonne. Il fit Cienfuegos Executeur de son

testament, où il y avoit beaucoup de legs pieux. L'Archiduc arriva dénué de moyens et Cienfuegos ne fit autre chose que vendre tout ce qu'il avoit en dépôt de la succession de l'amirante, pour en donner la valeur à ce Prince sous la promesse de restituer, ce qui n'est point encore exécuté aujourd'hui. Un pareil service a commencé sa fortune que d'autres intrigues ont achevée mais n'a pas augmenté sa réputation. C'est toujours un rebelle ambitieux, qui ne fait pas grand cas des règles.

En attendant la réponse de Vienne sur l'affaire de Paolucci, il fut question d'Imperiali. Ces deux sujets partageaient l'estime et le goût du public. Imperiali passa avec raison pour un homme d'un plus grand génie et Paolucci le surpasse en douceur. Celui-ci a plus d'égalité d'âme, l'autre plus de talents. C'est dommage que les maximes de son oncle, l'état de sa famille, et son propre penchant l'ayant porté autrefois dans les intérêts de la maison d'Autriche préférablement à ceux de la maison de France il n'ait pas à s'en repentir, quoiqu'il peut être un peu trop tard.

Les préliminaires d'un Conclave sont ordinairement pour les plus dignes, et la fin pour les moins attendus : parce qu'il est rare que les meilleurs sujets ne soient craints par quelque puissance et ne trouvent un écueil en chemin. Cela fit que malgré l'applaudissement d'Imperiali et de Paolucci, les prétendants inférieurs en mérite ne se rebutèrent pas, dans l'espérance que Paolucci ne se relèveroit jamais de l'exclusion de l'Empereur et qu'Imperiali auroit celle de la France. On ne sait même si le dernier ne l'auroit pas eue des deux cours à la fois, car Cienfuegos disait de luy, *Es' mas hombre, queremos un buen muchacho*.

Le cardinal Otthobon n'avoit parmi le peu de créatures qui luy restent qu'Imperiali à proposer (car Priuli n'est pas encore assez mûr) et il s'estimoit heureux de l'avoir, comptant que la division qui s'étoit formée dans la faction albane l'énerveroit et qu'après avoir balotté bien des sujets, on reviendrait au plus capable. Il ne savoit pas encore les sentiments de la France, et quoiqu'il les craignist un peu, il doutoit que cette Couronne voulut suivre l'exemple de la Maison d'Autriche qui s'étoit attiré beaucoup de hayne par l'exclusion de Paolucci. On disoit aussi que le Roy Jacques, pour lequel toute cette Cour a beaucoup de respect et de defférence, recommanderoit Imperiali parce qu'il est Protecteur d'Irlande, mais ce Prince, qui sait bien qu'en se déclarant pour un sujet on en désoblige beaucoup d'autres, ne voulant offenser personne dont il pût dans la suite avoir besoin, il se tint là dessus dans un parfait silence et protesta qu'il ne se mêleroit jamais d'aucune élection.

Le Camerlingue souhaitoit fort que l'exclusion de Paolucci fut

levée afin de gagner le combat qu'il avoit perdu dans le dernier Conclavé. Mais il la souhaitoit plus qu'il ne l'espéroit, connaissant la Cour de Vienne, de sorte qu'il craignit très sérieusement la grande vogue d'Impériali, que plusieurs de ses Créatures jugeoient digne du Trosne Apostolique et il se flattoit de pouvoir à force de suffrages y porter Olivieri son oncle à la mode de Bretagne, l'un des plus honnêtes hommes et des plus aimables qu'on puisse voir mais non pas des plus forts, il témoignoit assez franchement sa peur à tout le monde. Il étoit impatient de voir arriver les François avec qui dans le dernier Conclave il avait été fort uny. Pendant les obsèques mêmes d'Innocent XIII il s'étoit assuré de la même liaison par le moyen de Gualtieri et de l'abbé Tencin, qui ne luy avoient laissé aucun doute, que la France ne prist Olivieri plus volontiers que tout autre. Il comptait que les 13 voix des deux Couronnes, jointes aux 23 qu'on ne pouvoit pas luy disputer, feroient l'inclusion parfaite. Il n'avoit donc à craindre qu'une Élection précipitée d'Impériali avant l'arrivée des François. Il communiqua son trouble à Gualtieri qui, pour le rassurer, et le mettre encore mieux dans les intérêts de la France, lui fit voir un ordre qu'il avoit d'exclure Impériali dans le cas de nécessité. Le Camerlingue fut content, mais il ne fut pas discret, car pour oster dans sa faction l'alarme qui s'y estoit glissée, il confia le secret qu'on luy avait confié, de sorte que ce ne fût plus un secret, mais un bruit dans le Conclave qui passa bientôt à la Ville, et qui malheureusement indisposa tous les esprits contre la France. Cienfuegos fut ravy que les deux Couronnes eussent bien voulu partager avec luy ce que l'exclusion des bons sujets a d'odieux et il en triompha publiquement quoy qu'il y eût encore quelque différence entre une exclusion solennellement prononcée, et celle qui ne se dit qu'à l'oreille.

Il est toujours désagréable d'avoir à blâmer les gens de mérite, et qui nous sont attachés ; mais il n'est pas possible d'excuser en ce point la trop grande facilité de Gualtieri. Il pouvoit, ce me semble, consoler le Camerlingue sans venir à la déclaration d'un ordre, qu'on ne doit faire connoître qu'à la dernière extrémité. Il devoit juger que le Camerlingue homme vif, léger et passionné, quoyque corrigé de plusieurs défauts depuis la mort de son oncle, étoit trop intéressé à révéler ce secret pour le garder fidèlement. On en estoit là, lorsque les Cardinaux de Rohan et de Bissy arrivèrent.

Malheureusement à leur suite arrivèrent des lettres de plusieurs Villes de Lombardie, qui disoit que la France allait faire Olivieri Pape, qu'on étoit assuré d'un nombre de voix qui passoit les deux tiers, et que dans trois jours l'affaire seroit faite. Je ne say qui s'étoit vanté mal à propos d'une telle victoire, mais quand on auroit fait exprès

pour la manquer, on n'y pouvait pas mieux réussir. On a soupçonné que le Cardinal de Rohan, à qui on a disputé en Italie l'honneur qu'on luy attribuoit en France d'avoir fait Conti Pape, avoit été bien aise de semer par avance dans ces petites Cours ce qu'il alloit faire à Rome, afin que le succès, qu'il regardoit comme infaillible par les mêmes raisons qui flatoient le Camerlingue, personne ne pût douter qu'il eût fait ce qu'il avoit annoncé par avance. Si cela étoit ce seroit une grande faute et j'aime beaucoup mieux ne l'en point croire capable ; car doit-on mettre en danger une affaire importante pour satisfaire un peu de vanité ? N'est-on pas trop heureux de trouver des facilités à ce qu'on désire, sans se glorifier avant que de le tenir ? Rien n'est plus casuel que l'élection d'un Pape ; une nuit, un quart d'heure suffit pour renverser la pratique la mieux concertée ; et quand elle réussit, nul homme ne peut dire que la gloire luy en soit due tant il y a d'autres gens qui participent au succès, et de hazards qui le produisent.

Ce qui fit le plus de tort au Cardinal de Rohan la dessus fut la distribution qu'il s'avisait de faire d'un livre qu'on luy avoit dédié. Il le repandit dans toutes les Cellules, et on trouva dans l'épître dédicatoire que l'auteur l'élevoit aux nues, sur ce que dans le dernier Conclave, ayant trouvé tous les esprits divisés, il avoit marqué du droit celui qu'il vouloit exalter, à quoy tout le S. College s'étoit fait comme un devoir de souscrire. Peut-être n'a-t-il jamais lu ces louanges, mais s'il y avoit un lieu dans le monde, où elles ne dussent jamais paraître, c'estoit assurément le Conclave.

Le premier qui se reveilla sur le bruit d'Olivieri fut le Cardinal Giudice. Il étoit ennemy des Albanes et s'étoit plus lassé qu'aucun autre du long règne de Clément XI. Il voyoit qu'Olivieri, âgé seulement de 65 ans, alloit remettre ses neveux sur le Trône, et pourroit les y tenir longtemps. Qu'ainsy le Pontificat seroit perpétué dans cette Maison, comme par droit hereditaire. Il ne manqua pas d'exagérer cette considération mais le plus cruel, inventé, je crois, par les Ennemis de la France, fût ce qu'on publia d'abord avec emportement, que D. Carlo Albani avoit promis par écrit trois Chapeaux, le 1^{er} pour M. de Fréjus, le 2^d pour M. l'Archevêque de Reims et le 3^e pour l'abbé de Tencin ; outre cela qu'on ne parleroit plus de la Constitution, ny de l'effet au futur Concile, ny de l'Instruction pastorale de M. le Card^e de Noailles. On inventoit tous les jours de nouveaux articles ; il en couroit des listes dans Rome ; c'estoit la seule matière des conversations ou plutôt d'un dechainement universel, qui passa bientôt dans le peuple. On les affichoit au coin des rues avec des satires terribles contre les personnages de la pièce. La canaille un jour s'attroupa fort près du palais Albane, et menaça de le brûler ; les Enfants jetoient des pierres contre

les carrosses de cette famille ; mais les plus modérés se contentoient de dire qu'on ne recevoit point un Pape simoniaque et qu'après ce que la France avoit fait avec Conti, on ne pouvoit pas douter qu'en venant faire Olivieri, elle ne se fust assurée des mêmes choses. Le pauvre Olivieri avec qui certainement on n'avoit point traité, fut au désespoir d'apprendre toutes ces nouvelles et s'estima bien malheureux, s'il étoit vray que quelqu'un de ses parents luy eût attiré cet orage. Il comprenoit encore moins, s'il y avoit eu le moindre pacte, comment il étoit devenu public, et on a crû, dans la supposition qu'il y avoit quelque chose, que cette publicité avoit été l'origine de la hayne qui se mit bientôt après entre les Albanes et Tencin, et qui s'augmenta bien dans la suite.

Polignac aprist ce fracas à une poste de Rome par Conty, missionnaire françois, qui crut devoir l'en avertir. Il en fut affligé, mais il n'en put savoir la véritable cause par l'abbé de Tencin, qui le remit à ce que luy en droit le Card^l de Rohan. Celui-cy attaqué de la fièvre sortit du Conclave. Polignac luy demanda des nouvelles. Il le remit au lendemain et deux jours s'étant passés sans rien dire, il se contenta le 3^e de luy faire lire les instructions du Roy, sans autre éclaircissement. Polignac entré dans le conclave interrogea Gualtieri pour savoir ce qu'il avoit à dire ou à faire ; il fut renvoyé de même à la rentrée de Rohan. Aquaviva se contenta de luy déclarer qu'il avoit ordre du Roy d'Espagne de suivre en tout la France, et qu'il s'en rapportoit à Rohan. S'étant donc enfin adressé au Card^l de Bissey, il le trouva moins informé que luy-même sur ce qui regardoit les opérations précédentes, mais très instruit de l'état présent dont il luy fit part avec amitié. Les Albanes et plusieurs autres Card^x Italiens lui apprirent l'état des choses, et il connut facilement que la résolution avoit été prise avec Gualtieri, Aquaviva et Rohan de luy cacher tout ce qu'on pourroit.

Othobon lui fit de grandes plaintes contre Gualtieri et Rohan de ce qu'il n'avoit eu jusques là aucun commerce avec luy, quoyqu'il fust toujours prêt à servir le Roy, et à luy donner tous ses adhérents, dont il exageroit un peu le nombre. Il attribua même le decry où l'on étoit tombé dans ces commencements au peu de confiance qu'on avoit eue en luy. Sa vûe étoit de s'accréditer mieux dans la faction des deux Couronnes pour l'engager à force de soumissions et de services à détruire en France la mauvaise opinion qu'on y avoit d'Imperiali. Il esperoit que les François, après avoir échoué dans toutes leurs entreprises, seroient enfin obligés à y revenir, et se feroient un mérite de rétablir un homme de cette réputation. Il voulut avoir une conférence là dessus avec Bissey et Polignac qui n'ignorant pas son dessein lui promirent de le mettre mieux avec Rohan. Ils dirent à celui-cy lorsqu'il rentra dans

le Conclave qu'il ne fallait pas se priver des secours qu'on pouvoit tirer d'Otthobon, qu'on ne risquoit rien à l'écouter, et qu'on étoit toujours le maître de suivre ou de négliger ses conseils. Rohan l'écouta, mais ce qu'il y eut d'extraordinaire, c'est que depuis ce moment Otthobon ne parla plus à Polignac jusqu'au jour de l'Election. Son conclaviste confident nommé Coltrolini, homme d'esprit mais dangereux et très imprudent, qui ne quitoit point Polignac jusqu'à ce que son maître se fust lié avec Rohan, cessa de le voir, et ne fesoit plus que le saluer quand il le rencontroit. La conduite de l'un et de l'autre devint tout-à-fait comique.

Le Camerlingue désolé du mauvais succès de sa pratique pour Olivieri ou plutost de la bombe qui étoit venue tomber sur sa famille avant qu'il eust mis l'affaire en état, se résolut à la nier et à dire partout que jamais il n'avoit pensé à faire Pape son parent, encore moins à s'y prendre par des voyes iniques, et qu'il n'étoit pas responsable des calomnies qui s'étoient publiées à ce sujet. On croyoit bien qu'Olivieri n'étoit point coupable, et pour faire mieux éclater la justice qu'on lui rendoit la-dessus, il venoit tous les soirs dans sa Cellule autant de Cardinaux du p^r ordre qu'il y en pouvoit tenir pour faire la conversation, mais on ne pensoit pas si charitablement du Camerlingue, et de son frère D. Carlo, surtout du dernier qu'on croyoit très capable d'avoir voulu profiter de l'exemple de Conti.

Cette opinion fortement enracinée excita tous les cardinaux qui se piquent de religion à faire entre eux une espèce de ligue pour couper court à ces intrigues de simoniaques. Ce fut là l'esprit qui régna parmy eux jusqu'à la fin du Conclave, qui en forma toutes les difficultés et qui en fit le dénouement. Le Camerlingue, pour se justifier et pour ne pas perdre ses forces, prit le sage party de se jeter entre leurs bras par le conseil de Corradini et tous lui promirent de ne le pas abandonner, pourvu qu'il ne voulut comme eux que le bien de l'Eglise.

Cienfuegos triomphoit de voir les deux Couronnes regardées d'un si mauvais œil comme si c'étoit leur faute. Il fit sonner bien haut le zèle de l'Empereur et le sien pour une élection sainte et canonique. Il fit confirmer ces sentiments, qui n'avoient nulle réalité, par le comte de Cauwitz, ambassadeur de S. M. I. nouvellement arrivé de Vienne, et qui fit un assez beau discours au guisquet en présentant des lettres aux Chefs d'Ordres et à tous les Cardinaux à peu près sur le même ton. Le hazard fit que Paolucci fut obligé par son tour à luy répondre, comme Orsini avoit répondu à Rohan. Cienfuegos alla plus loin car il offrit publiquement trois mille escus de la part de son maître à quiconque apporteroit la preuve de tous ces pactes, dont on avoit tant parlé. Ces démonstrations luy attirèrent beaucoup d'applaudissements

Mais il fut un peu diminué, quand il déclara que ses instances pour Paolucci n'avoient point eu de succès, et que l'Empereur avoit répondu qu'il n'avoit jamais approuvé l'éclat fait par Althann mais que le trouvant fait, il croyoit devoir le soutenir à l'exemple du feu Roy, qui ne s'étoit jamais rendu sur Marescotti, et qui s'étoit bien repenty d'avoir pardonné à Odescalchi. Cette nouvelle chagrina le S. Collège, qui avoit voulu se flatter jusques là d'obtenir un changement, et on vit bien au travers de la douleur que Cienfuegos affectoit la-dessus, que dans le fond, il en étoit bien aise.

Ce ministre alla trouver le Camerlingue, et luy dit que les François avoient ruiné Olivieri par leur faute, qu'il seroit beaucoup mieux de s'unir avec luy, puisqu'aussi bien il étoit pensionnaire de l'Empereur et qu'il luy promettoit de ne prendre aucun sujet que dans sa faction. Le Camerlingue fut bien aise de cette ouverture, et l'assura qu'il n'avoit avec les François d'autre liaison que celle qui lui étoit indispensable pour le service de ses créatures. D'un autre côté Gualtieri craignant les forces de l'Empereur, se méfiant un peu trop des nôtres, parce que Borgia et Belluga n'étoient pas arrivés, et voyant le tintamarre que Cienfuegos avoit fait sur Olivieri, crût qu'il n'y avoit point de ressource pour la France ni pour l'Espagne qu'en se joignant à Cienfuegos. Il fit goûter à Rohan cette pensée, qui demeura secrète entre eux, et se chargea de l'entremise. L'intention étoit bonne, mais elle s'exécuta trop servilement. On y fit, ce me semble, deux fautes essentielles qu'on auroit pu éviter avec un peu plus de communication. La 1^{re}, que, devant avoir 13 voix, il n'étoit pas naturel de les livrer à son émule, qui n'en avoit que trois par luy-même, sans faire mieux ses conditions. Cela n'étoit ny décent, ny utile et ne servoit qu'à réchauffer la gloire de l'Empereur, qui fesoit pour la p^{re} fois marcher dans un Conclave les deux Couronnes à son service. Car Cienfuegos en les recevant ne s'engageoit pas à convenir d'un sujet également bon; mais elles s'engageoient à le prendre de sa main. De sorte que ce fût une dépendance plustôt qu'une véritable union; une ligue offensive dont il étoit le chef, plustôt qu'une ligue défensive; et Cienfuegos auroit paru dans ce marché très habile, si les autres avoient passé pour l'être un peu davantage. Sa 2^{me} faute fut de se croire invincible après cette confédération au lieu que les Couronnes doivent attendre et voir venir ceux qu'on propose pour les protéger ou leur nuire suivant l'intérêt qu'elles y ont, elles se mirent en tête d'avoir l'inclusion, et crurent que tout leur devoit céder. Dans cette supposition Cienfuegos interrogea Rohan pour savoir de luy quels sujets il vouloit éloigner, et Rohan les luy dit avec confiance. Cienfuegos en usa de même, et il résulta de cet aveu réciproque et sincère. qu'en deux jours tout le

Conclave seût à point nommé le secret des deux instructions. On se disoit l'un à l'autre : un tel est exclu par l'Empereur, celui-cy par la France, l'autre n'a qu'une demi-exclusion. Chose qui ne doit jamais arriver, parce qu'elle fait autant d'ennemis qu'il y a de prétendus écartés, et de leurs parents ou amis. On en porta bientôt la pène.

Cienfuegos ne vouloit naturellement aucun de ceux que la France excluait. Il craignoit la fermeté d'Impériali, l'esprit fin et rusé de Scotti qui se roidit quand il veut, et plie suivant l'occasion. Il craignoit Spada précisément à cause de Scotti. Il craignoit Corsini comme nous à cause de la Toscane, que ce Cardinal ne voit qu'avec un extrême chagrin devenir fief de l'Empire. Ses favoris étoient Gozzadini, Ruffo et Piazza. Je les nomme tous trois, parce qu'il les nommoit ainsy ; mais dans la vérité il ne se soucioit point du premier, peu du second, et infiniment du troisième. Ruffo qui s'en appercevoit, se trouvant jeune encore, ne voulut point être exposé. Gozzadini, âgé de 74 ans, permit qu'on parlât de luy ; mais Cienfuegos savoit bien par le dernier Conclave que les Albanes le rejetteroient. Pour assurer donc suivant son espérance la fortune de Piazza, créature d'Albane, il crut n'avoir autre chose à désirer que le consentement de la France.

Il proposa ce sujet à Rohan avec Gozzadini, qui fût d'abord accepté. Rohan s'excusa sur l'autre, parce qu'il n'avoit aucun ordre à son égard ny pour, ny contre. Il fut prié de le demander au plustôt, et, en attendant le retour du Courrier, ils convinrent tous deux de proposer Gozzadini.

C'est un homme de bien et d'honneur, qui s'est toujours tenu retiré pour éviter les écûeils où les affaires de Rome exposent quand on y demeure. Il a fait rondement son devoir dans sa légation et dans son Evêché ; il a du savoir et des talents, mais il n'a jamais été regardé comme un grand zéléateur de la discipline. Ceux qui le font, et ceux qui le veulent paroître, ne le croyoient point incapable de faire ce qu'on a reproché au pape Innocent XIII et ce qu'on avoit cruellement publié d'Olivieri. Dès que la France parut y concourir, on dit aussy tost : *Voilà des pactes ; ce n'est pas notre homme*. De plus comme il est bouloinois, les Vénitiens se déclarèrent hautement contre luy à cause de l'affaire du petit Rhein, qui tient Venise et Boulogne dans une jalousie et dans une aversion continuelle. D'autres gens redoutoient Davia son parent, son compatriote, et son grand amy, dont la capacité se fait craindre, parce qu'elle n'est pas exempte de duplicité. On y ajoutoit le Médecin de l'Empereur, Boulonois aussy, avec lequel Gozzadini est en correspondance, et qui passe pour être ennemy du St-Siège et même de la Religion. Mais son plus grand malheur est venu d'une ancienne querelle entre luy et D. Carlo lorsqu'il étoit un

des favoris de Clément XI. On en raconte des circonstances, mais qui sont puérides, et selon toute apparence, il y avoit quelque chose de plus fort, que l'un et l'autre n'ont jamais voulu dire ; puisque D. Carlo écrivit à son frère, qui vouloit un peu le fléchir, que si Gozzadini était Pape, il sortiroit de Rome, et de l'Italie pour n'y revenir qu'après sa mort. Le Camerlingue fut donc obligé de dire à Cienfuegos, qu'il étoit bien fâché de ne pouvoir servir Gozzadini ; mais qu'il ne pouvoit se résoudre à faire un si grand déplaisir à son frère. Cienfuegos alors se découvrit, et ne fit pas la moindre instance en faveur du malheureux, à qui Polignac fit bien remarquer dans la suite la manière aisée dont les Impériaux l'avoient abandonné. On doit à Gozzadini cette louange qu'il ne parut point atterré de sa disgrâce. Je l'aurois admiré beaucoup plus, si cette fermeté apparente n'étoit ordinaire aux Italiens, comme le mépris de la mort aux Anglais. Il semble qu'on les ayt dressés à cela dès leur enfance.

Cienfuegos retourna chez le Camerlingue, et luy dit que puisqu'il ne vouloit point de Gozzadini, il falloit chercher dans sa faction quelqu'autre sujet. Il feignit de l'indifférence et le Camerlingue luy montra sa liste. Comme cette conférence fut un tête à tête, et qu'elle produisit après de grands troubles, il faut savoir nécessairement les deux manières différentes dont chacun des témoins l'a racontée, aucun autre n'ayant pu décider. Cienfuegos prétend que le Camerlingue luy nomma cinq sujets auxquels il donnoit la préférence sur tous ceux de sa faction, savoir : Corsini, Spada, Ruffi, Piazza et Corradini. Le Camerlingue dit au contraire n'avoir fait autre chose que répondre à ses interrogations, qu'il n'avoit contre eux nulle inimitié personnelle, mais qu'avant que d'en préférer un, il vouloit consulter toutes ses Créatures, sa force ne consistant que dans les égards qu'elles avoient pour luy. Quoyqu'il en soit, Cienfuegos n'en voulut pas davantage. Il écrivit à Vienne, et dit à Rohan qu'il avoit la parole du Camerlingue pour Piazza, mit sur ce fondement Sainte-Agnès et Orighi dans ses intérêts, ne se gouverna plus que par les conseils de l'abbé Riviera tous amis de Piazza et attendit impatiemment les réponses de France pour s'assurer de la victoire.

Cependant tout languissoit dans le Conclave, parcequ'on ne parloit plus d'aucun sujet après la défaite de Gozzadini. On alloit aux deux scrutins à l'ordinaire, les suffrages se répandoient sur toute la feuille qui contient les noms des Cardinaux, l'accès étoit plein de *Nemini* ; les chaleurs commençoient à se faire sentir, tout le monde s'ennuyoit. Orsini devenu Doyen par la mort de Tanara, qu'il auroit dû précéder autre fois, s'il avoit voulu quitter sa résidence pour se trouver présent à la mort d'Astalli, disoit continuellement au Sacré Collège que c'estoit

une honte de convertir en jeu l'action la plus sérieuse de la vie. On alloit à Cienfuegos comme à l'oracle luy demander pourquoy on ne fesoit rien. Il répondoit que Rohan luy avoit demandé du tems pour avoir des réponses de sa Cour, et on se fâchoit contre la France de ce qu'elle apportoit un retardement dont Cienfuegos étoit la principale cause. Bissy et Polignac entendoient avec douleur des plaintes si peu méritées de leur part, et se trouvoient forcés de répondre à tous ceux qui leur en demandoient raison, qu'ils ne savoient pas un mot de tout ce que fesoit leur chef. En effet, on ne leur avoit pas communiqué la moindre chose; et c'estoit par le tiers et par le quart qu'ils étoient informés de tout. Enfin après plusieurs jours d'attente, il arriva des nouvelles de Versailles favorables à Piazza. Rohan les fit savoir à Cienfuegos, le Pape dans leur idée se trouva fait dans un moment; Sainte-Agnès, Orighi et Riviera étoient déjà dans le palais. La nouvelle en fut portée au dehors, c'estoit un vray triomphe. Polignac étant allé voir à une heure de nuit Rohan qui avait la goutte, apprit de luy que Piazza seroit déclaré le lendemain avec les Ministres et qu'un Courier partoît dans l'instant pour l'annoncer au Roy. C'estoit l'onze de May. Polignac le pria de ne se point tant presser, et d'attendre que la chose fut faite avant que de la répandre, parce que les Albanes et les Zélants luy avoient paru d'un sentiment fort opposé. Il luy dit que ceux-la ne pouvoient guère désirer un Pape de 61 ans dont le pontificat pouvoit être aussi long que celui de Clément XI et par conséquent éteindre toute leur faction, que ceux-cy vouloient un homme de la première force; enfin qu'il falloit peu de tems pour ruiner une affaire de cette nature. Rohan luy répondit que le Camerlingue en avoit donné sa parole à Cienfuegos et que c'estoit une chose faite. C'est la seule confidence dont Rohan ayt honoré Polignac dans le Conclave.

Rohan appella le Camerlingue et luy parla comme il avoit fait à Polignac. L'autre se récria tout d'un coup, et luy dit : *Monsieur, ce n'est pas ainsy qu'on fait les Papes. Je n'ay consulté aucune de mes Créatures, et j'en trouveray plusieurs qui s'opposeront à Piazza. Cela ne fait rien,* lui dit Rohan, *vous avez donné votre parole à Cienfuegos et vous la tiendrés s'il vous plaist.* Le Camerlingue nia le fait, et courut au plus vite chez Cienfuegos qui lui soutint la même chose et luy dit au nom de l'Empereur que bon gré mal gré il falloit élire Piazza le lendemain. Le Camerlingue fit ses protestations, courut à son conseil, y donna l'alarme, on se révolta contre cette surprise, et on se distribua pour courir toute la nuit de Cellule en Cellule, afin de parer le coup.

Cela n'étoit pas difficile, puisque tous les vieux prétendans ne pouvoient consentir à un Pape de 61 ans. Les vrais Zélants trouvoient Piazza trop homme du monde et trop courtisan, quoyque d'ailleurs

plein de bonnes qualités pour réparer les brèches faites à la Discipline sous Innocent XIII et surtout pour refuser des promesses à qui luy en auroit demandé ; car c'estoit là le grand point, et auquel on fesoit le plus d'attention. Chacun disoit : *seroit-il possible que ceux qui représentent les deux Couronnes se fussent humiliés jusqu'à recevoir un Pape des mains de Cienfuegos ; un Pape favory de Joseph et de Charles VI sans y trouver quelques avantages et en peut-on soupçonner d'autres que ceux qu'on a exigés d'Innocent XIII et proposés nouvellement à D. Carlo ? Les Couronnes n'auront-elles qu'à s'unir pour donner la Tiare à qui elles voudront, sans consulter les Electeurs, et suffit-il de nommer un sujet à quelque chef de faction pour y entraîner par force la faction même ?* Ces discours firent tant d'impression qu'en trois heures l'exclusion fut assurée, et le matin les Albanes parurent dans la Chapelle avec un grand air de confiance. Il ne falloit que 17 voix. On en fit paraitre 19, partagées entre Orsini et Paolucci ; ce qui annonçoit que le Camerlingue n'avoit rien à craindre.

Les Couronnes se crurent insultées, mais se réduisirent à faire de grandes plaintes contre luy. On le traita de perfide et d'ingrat. Rohan épousa la querelle de Cienfuegos, et appela le Camerlingue Enemy des trois Couronnes. Il n'y eût pas jusqu'à Pereyra qui le déclara ennemy de la quatrième, car c'est sa folie de vouloir que le Portugal figure toujours avec les autres. Mais pendant qu'on s'évaporoit en déclamations, Piazza ne s'élosoit pas, et néanmoins le Courier marchoit toujours qui en portait l'espérance prochaine. Une lettre laissée à Boulogne y produisit un triste effet. Le Marquis Monti qui la reçut la fit voir aux Sénateurs de la Ville, qui députèrent deux des leurs au marquis Piazza leur voisin, frère du Cardinal, pour luy en faire des compliments. D'un autre costé les billets avoient couru dans la ville de Rome ; le peuple s'était assemblé dans la place de St Pierre ; on croyoit voir à tout moment le Chef des Diacres à la Loge ; le Marquis Buffalo, Général des postes, demanda s'il pouvoit donner des chevaux à tous ceux qui en demandoient pour porter la nouvelle de l'Election et tout cela s'évanouit, parce que le fondement étoit fragile.

Rohan et Guallieri voyant le coup manqué, mais ne voulant pas désespérer, prirent enfin la résolution de faire une assemblée générale des Nationaux ; car jusques-là tout s'étoit passé furtivement entre les chefs, qui ne vouloient communiquer à personne la gloire de leur entreprise. Bissy et Polignac furent mandés pour la première et dernière fois. Cienfuegos, apparemment honteux de n'avoir sceu que présumer et non se servir des forces que luy donnoient volontairement les deux Couronnes, aima mieux ne s'y pas trouver. Pereyra qui sait un peu le droit canon mais qui dans tout le reste est au-dessous du

médiocre y tint sa place. Rohan y présida ; Gualtieri et Otthobon s'y trouvèrent, c'estoit dans la cellule d'Aquaviva. Rohan fit le narré de tout ce qui s'étoit passé entre Cienfuegos et luy depuis qu'il étoit entré au Conclave, établit les avantages de l'union dont il n'y avoit point jusqu'alors d'exemple ; dit la proposition qu'il avoit faite au Roy sur Piazza, l'ordre qu'il avoit eu d'y concourir, parla des qualités admirables de ce Cardinal, de l'opposition qu'il avoit trouvée dans le Camerlingue lorsqu'il s'en doutoit le moins et de la nécessité de s'en venger. Il conclut qu'il falloit pour cela dès le lendemain donner à Piazza toutes les voix, dont on étoit le maître, et l'emporter de vive force. Aquaviva dit que les ordres de l'Espagne n'étant que d'exécuter ceux de la France, il ne pouvoit faire autre chose que de suivre en tout les intentions de Rohan. Il fit les mêmes éloges du sujet proposé, donna les mêmes blâmes au Camerlingue et témoigna la même résolution. Gualtieri enchérit sur luy, Pereyra sur Gualtieri, Bissy dit qu'il n'étoit là que pour faire ce qu'on souhaiteroit de luy ; Otthobon fit un grand discours sur son attachement inviolable au Roy ; il avoua que ses vœux avoient été pour Imperiali qui étoit sans contredit la meilleure teste du Sacré Collège mais qu'aussy tost qu'il avoit appris le malheur qu'un si grand homme avoit d'être exclu par le Roy, il avoit aussy tost exprimé ses désirs, et sacrifié tout ce qu'il pouvoit prétendre à Sa Majesté ; que Piazza prenoit dans son cœur la place d'Imperiali, puisqu'il étoit si cher aux deux Couronnes et qu'il iroit à l'assaut de bon cœur sans aucun ménagement pour les Albanes.

Polignac, qui s'étoit appliqué soigneusement à connoître les intentions de tous les Cardinaux autant qu'il est possible de le faire, et qui depuis un jour s'en étoit encore instruit plus profondément, fut très étonné de voir qu'il n'étoit question d'autre chose que de délibérer si on feroit l'affront au Camerlingue d'élire un pape à sa barbe, que tous les opinants s'en croyoient les Maîtres pendant qu'il en savoit l'impossibilité.

Il crut devoir à son zèle et à sa fidélité quelques avis sur le faux pas qu'on alloit faire. Il ne craignit point de heurter la prévention et dit avec sincérité que sans perdre du tems à répéter des louanges et des plaintes qu'on avoit suffisamment traitées, il s'arrêtoit à un seul point, dont personne n'avoit parlé, qui étoit la possibilité du succès. Il ajouta que l'honneur des deux Couronnes demandoit au moins qu'on ne fit pas une entreprise de hauteur, pour en avoir le démenty ; qu'il ne savoit pas jusqu'où ces Messieurs fesoient aller leurs forces, puisqu'on ne luy en avoit jamais parlé, mais qu'il étoit persuadé que Piazza, quelque digne qu'il parût, ou qu'il fût, d'être Pape, ne le pouvoit être dans la conjoncture présente. Aussy tost toute l'Assemblée fit une

exclamation. Bissy seul demanda qu'on écoutât Polignac, parce qu'il savoit aussi que la nuit précédente avoit gâté bien des choses. Polignac recommença donc, et dit que cecy étoit une affaire de calcul ; qu'on monstrast clairement 36 voix, et il n'auroit plus rien à dire. Aquaviva luy donna la liste générale, où il avoit marqué tous les Cardinaux dont on se croyoit assuré, ceux qui étoient contraires, et enfin les douteux. On fesoit monter à 32 le nombre des premiers mais Polignac n'en voyant que 27 demanda où étoient les autres. On luy dit que les douteux s'y joindroient infailliblement. Polignac qui vit parmy les uns et les autres les noms de plusieurs qu'il savoit ou par eux mêmes, ou par les Albanes, vouloir plutôt périr que de consentir à Piazza, ne cessa de marquer sa surprise d'une telle confiance, et demanda si véritablement on vouloit élire Piazza ou le ruiner ; car si l'on avoit ce dernier dessein on ne pouvoit mieux faire, et si l'on avoit le premier, on ne pouvoit faire plus mal. Tout le monde répondit en se levant qu'on vouloit sérieusement l'élire, et qu'on l'éliroit le lendemain. Il répondit : *allons donc à la brèche, j'y feray mon devoir ; mais je proteste de tout ce qui en arrivera*. Rohan lui dit : *vous craignés et moy je ne crains point ; vous croyez tout savoir et je say bien des choses que vous ne savés pas*. Polignac expliqua qu'il craignoit de voir l'honneur du Roy commis, et qu'il croyoit qu'on feroit mieux de traiter avec les Albanes que de songer à les écraser. Rohan et Gualtieri dirent : *Dieu nous garde de jamais traiter avec eux, ce seroit leur donner le tems de se reconnoître, et nourrir leur orgueil*. Polignac se retournant vers celui-cy dit à son tour : *préparons-nous donc au combat, demain quelqu'un de nous sera désabusé*. Gualtieri luy répliqua : *Nous allons voir ce qu'ordonnera Cienfuegos*.

Cienfuegos, après avoir tout entendu de Gualtieri, Rohan et Pereyra, fit ses réflexions, et recomptant ses voix, il avoua qu'il n'étoit pas asses fort pour hasarder la bataille et qu'il falloit traiter avec les Albanes. Après avoir cherché un médiateur, ils jetèrent les yeux sur Paolucci, qui par son attachement à la mémoire de Clément XI seroit bien receu des Albanes, qui par sa parenté avec Piazza étoit intéressé à le servir fidèlement, et qui par son mérite autant que par son âge imposeroit aux deux partys. Il se chargea de cette commission avec beaucoup de générosité, laissant voir néanmoins qu'il étoit assés plaisant que les Allemans qui l'avaient exclu fussent obligés de venir à luy pour les aider à faire un Pape.

Cette médiation, quoique respectable, cependant ne fût pas heureuse. Le Camerlingue lui dit ses raisons, dont la plus forte étoit qu'il ne trouvoit pas une seule de ses créatures fidèles, qui voulut Piazza ; que dans le Vieux Collège, il y trouveroit encore moins de disposition et qu'en un mot il en falloit proposer quelqu'autre. Pao-

lucci s'adressa aux Créatures d'Albane. Il trouva ce qu'on luy avoit dit, et qu'il n'ignoroit pas auparavant. On luy representa qu'il y avoit trois sortes de sujets dans le Collège, des incapables, des médiocres et des excellents. Que Piazza, tout son parent qu'il étoit, ne se trouvoit que dans la classe du milieu ; que le Vaisseau de l'Eglise avoit besoin d'un grand Pilote, par rapport à la France, où il falloit étouffer un schisme ; à l'Allemagne où les protestants prenoient le dessus ; en Italie, où tout étoit sous le joug, à Rome même où les mœurs de la Prélature s'étoient extrêmement relâchées ; qu'enfin les diverses aventures de ce Conclave avoient tellement scandalisé le monde, que le Sacré Collège étoit deshonoré, s'il en sortoit autrement que par une Election qui pût édifier l'Univers. Il trouva tant de gens d'un même avis là-dessus qu'il fût contraint de rapporter pour réponse à ceux qui l'avoient employé que l'élection de Piazza lui paroissoit impossible.

Ruffo, qui ne vouloit point être proposé dans un tems où les mêmes raisons luy pouvoient être appliquées, et qui ne pensoit qu'à s'acquérir un mérite auprès de toutes les Couronnes pour une autre occasion, quoyqu'il vit l'affaire de Piazza désespérée, ne laissa pas d'offrir ses services à Cienfuegos pour succéder à Paolucci qu'il disoit n'avoir osé par modestie parler avec assés de force en faveur d'un parent. On l'accepta, il se mit en campagne, mais on le renvoya bien loin. Ces tentatives infructueuses auroient dû lever le bandeau qui couvroit les yeux de Cienfuegos et de ses alliés. Mais ils n'en furent que plus opiniâtres. Sainte-Agnès, Orighi et Riviera, qui ne pouvoient renoncer à l'assurance du Ministère, les encourageoient toujours en leur disant que dans les anciens Conclaves c'estoit l'émulation des deux grandes Maisons, qui avoit rendu les Elections si balancées, et qu'on n'avoit jamais vu comme aujourd'huy ces deux maisons réunies pour un seul Candidat. Que ce seroit une honte à trois grands monarques de plier sous de petits garçons comme les Albanes, et de s'effrayer de quelques bigots, qui dans le fond s'embarrassoient peu de l'Eglise, mais qui sous un vain prétexte de réforme aspiroient tous à la papauté.

On recevoit cela, on s'en infatuoit, et on persistoit dans sa volonté. Comme il falloit pourtant chercher des remèdes et qu'on étoit résolu à ne jamais changer d'objet, voicy les trois expédients qui furent proposés dans la conférence secrète. Le premier fut de menacer les Albanes, et tous leurs partisans de l'indignation de l'Empereur à perpétuité. Le second de déclarer à tous les Papables, de quelque âge, faction ou mérite qu'ils fussent, qu'ils étoient tous exclus, afin que leur espérance une fois bien éteinte, rien ne les empêchât de venir à Piazza. Le troisième de déclarer solennellement qu'on ne recevoit parmy les Couronnes aucune proposition nouvelle ; qu'on vouloit Piazza seul *hunc et non*

alium, et qu'on demeureroit plutôt deux ans enfermé que de s'en départir.

On ne pouvoit prendre une résolution plus efficace pour achever de se perdre ; et il est malaisé de comprendre que des gens d'esprit, et versés dans ces sortes d'affaires n'ayent pas vu le précipice qu'ils ouvroient sous leurs pieds. Cependant les flatteurs applaudirent, et cela fut promptement exécuté. Voicy quel en fut le produit.

Tout ce qui n'étoit point avec lui fit un cry contre la violence faite à la liberté du Collège. On dit que si ces menaces et ces protestations avoient lieu, c'étoit au Congrès de Cambray qu'il falloit désormais faire les Papes, et non au Conclave de Rome, qu'on auroit toujours, comme on y étoit obligé, un très profond respect pour les Couronnes de la Terre, et qu'il y paraissoit bien, puisqu'on ne parloit plus de Paolucci, ny d'Imperiali, qu'on avoit souhaité si passionnément, mais qu'elles permettroient aussy qu'on n'oubliât pas dans l'Election ce qu'on devoit à la Couronne d'Epines ; que les trois grands monarques avoient écrit et fait dire par leurs Ministres qu'ils vouloient avant tout la gloire de Dieu, le Dieu de l'Eglise, et la liberté de l'Election. Qu'ainsy des discours contraires aux déclarations des Maîtres ne pouvoient venir que de leurs Ministres et ne méritoient pas qu'on abandonnât pour cela l'œuvre de Dieu.

Quand on ne voudroit pas regarder ces réponses dans la bouche du plus grand nombre comme des expressions sincères des sentiments de cœur, on ne peut cependant refuser à quelques-uns la justice de croire qu'ils pensoient comme ils parloient. Car il seroit difficile, malgré tout ce qu'on en dit, de trouver ailleurs parmy 32 hommes plus de vrais gens de bien qu'on en voit icy. Mais enfin quoyqu'il en soit ce langage devenoit tous les jours le plus commun, et véritablement on les mettoit tous dans la nécessité non seulement de le tenir, mais encore d'agir en conséquence.

Car s'ils avoient plié sous la verge de fer qu'on avoit prise en main c'en étoit fait du Sacré-Collège. Il faut pardonner à des gens, dont toute la grandeur réelle consiste à choisir les Souverains Pontifes et à participer au gouvernement de l'Eglise sous l'autorité du Maître qu'ils se sont donné, et d'être un peu jaloux de cette prérogative.

Outre cela ce n'étoit pas connoître le système présent de l'Italie que de faire tant sonner le nom de l'Empereur. La crainte amoureuse et presque filiale que ces gens-cy avoient autrefois dès qu'on leur parloit de la Maison d'Autriche s'est tournée en terreur, et la terreur ne va point sans la haine. Ils ont approuvé tout ce qu'il y a de plus dur, de plus fier et de plus intéressé dans la domination allemande, en sorte

que le Cardinal Pignatelli, dont les sentiments empressés pour le Roy d'Espagne se changèrent en trahison dans la Révolution de Naples, disoit dernièrement que les Napolitains avoient aux Allemands l'obligation de ne plus craindre la mort, parcequ'elle les délivroit de tels Maîtres, *N'est-ce point assez, disoit-on, que l'Empereur ayt le Milanois, le Mantoüan, le Royaume de Naples et la Sicile en propriété; la Toscane et le Parmesan à foy et hommage; faut-il encore luy livrer l'Etat Ecclésiastique par les mains d'un de ses favoris, afin qu'il n'y ayt plus aucun recoin de l'Italie où l'on ne soit pas Esclave! Plus il s'obstine à le vouloir Pape, plus il nous découvre son dessein, et par conséquent plus nous devons nous y opposer, et si les deux Roys y donnent les mains, nous devons les servir malgré eux.* Cela fait voir combien il étoit facile aux ministres des deux Couronnes de se concilier le S. Collège sans se jeter à la tête du ministre de l'Empereur. Et veritablement le S. Collège a bien fait connoître que son goust présent n'étoit pas d'idolâtrer la Cour de Vienne. Car ces menaces de la vengeance impériale, qu'il étoit assez nouveau d'entendre de la bouche des Français et des Espagnols, n'ont fait d'autre impression sur le Camerlingue, sur les Milanois et sur les Napolitains que de les animer davantage à suivre les Zélants au hasard de tout ce qui en pouvoit arriver. Ruffo seul demeura dans les fers de Cienfuegos, mais Orsini ne voulut s'attacher qu'à Dieu seul. Pignatelli, Carracioli et Salerna firent de même. Scotti, qu'on croyoit si Allemand, Odescalchi, Borromeo et Cusani, qui porta le courage plus loin qu'un autre, se déclarèrent pour la liberté du Collège, et pour le meilleur sujet.

L'expédient d'ôter toute espérance aux Papables ne fut pas plus heureux, ni mieux imaginé. Il arriva de cette déclaration ce qu'il étoit tout simple et tout naturel d'en attendre; c'est que ceux qui jusques là s'étoient flatés, en conçurent plus de haine contre ceux qui les vouloient perdre et, bien loin d'adhérer à Piazza qui par son âge les excluait assez sans qu'on prit la peine de leur en parler, aimèrent mieux l'exclure à leur tour, et se faire au moins le mérite de servir l'Eglise. Tels furent Imperiali, Barberini, Boncompagno, et quelques autres, qui se trouvèrent doublement engagés à suivre la fortune du Camerlingue; dès qu'il eût eu le bon esprit de signifier à tout le monde qu'il ne vouloit plus être considéré comme un Chef de faction mais comme un des Zélants, et que, pour le prouver, il eût déclaré par écrit qu'il consentoit avec les siens à l'élection de quelque Pape que ce pût être, même hors de sa faction, pourvu que ce fut un serviteur de Dieu, on peut juger si celui qui pour se faire des amis ouvroit à tout le monde le Chemin du Trône, n'étoit pas mieux conseillé, que ceux qui le fermoient.

Le 3^e expédient, qui étoit de ne point sortir du Conclave jusqu'à ce que Piazza feust élu, fut regardé comme une tyrannie, et méprisé, parce qu'on savoit bien que ceux qui parloient ainsy ne s'ennuyoient pas moins d'être en prison que tous les autres, et ne seroient pas plus insensibles à la chaleur étouffante, qui commençoit à causer beaucoup d'incommodités. Mais le plus grand mal est que cet air impérieux révoltoit et donnoit si fort une figure d'esclaves à tous les Cardinaux, qu'ils résolurent enfin de faire voir qu'ils étoient véritablement les maîtres. On s'aperçut trop tard dans le Conseil des Couronnes qu'on avoit fait une faute énorme de mettre ainsy le pied sur la gorge au public, et pour s'en justifier on eût recours à une subtilité qui fût de soutenir que ce n'étoient pas les Couronnes qui forçoient le Collège, mais le Collège qui vouloit forcer les Couronnes en les obligeant d'abandonner Piazza. On leur répondit que ceux qui n'excluoient que deux ou trois sujets, parce qu'on les trouvoit trop minces pour remplir la chaire de S^t Pierre, étoient moins contraignants que ceux qui de 32 cardinaux en excluoient 31. La réponse étoit sans réplique.

Ainsy ne songea-t-on plus à raisonner, mais à procéder tout de bon pour en venir à une fin. Bissy et Polignac voyoient avec douleur un si triste spectacle. On leur demandoit comment il étoit possible que les Couronnes se gouvernassent d'une façon si étrange. Ils répondoient, comme auparavant, que ce n'étoit pas leur fait, et qu'on ne les avoit pas consultés ; que lorsqu'ils représentoient ces choses, on leur répondoit qu'Albane avoit manqué de parole, et qu'il falloit l'en punir. *Mais, leur disait-on, est-ce icy une assemblée de Maréchaux de France pour juger le point d'honneur ? Il s'agit de faire un Pape, et de faire le meilleur qu'on pourra.* Ils prièrent les plus échauffés de ne s'en point prendre à la Nation ny au Roy, mais à celui qui gouvernoit la ligue et surtout de prendre bien garde qu'en suivant leurs transports, ils n'allassent pas se jeter sur quelque sujet désagréable à leur Maître. Ils auroient eû bonne envie de servir en cette occasion Corradini, mais Rohan luy vouloit beaucoup de mal, et menaçoit de l'exclure, parce qu'il avoit été l'un des grands acteurs du Camerlingue dans la fatale nuit qui détruisit Piazza. De plus, il luy reprochoit d'avoir excité Innocent XIII à faire quelques pas pour la Constitution. Mais on luy répondoit qu'à l'égard du 1^{er} article, on ne devoit point le blâmer d'avoir suivy les motifs de sa conscience et de sa gratitude. Que pour l'autre point, il n'étoit point extraordinaire que dans la place où il étoit il témoignât quelque vivacité pour l'honneur du S^t Siège.

Véritablement il étoit difficile de trouver un sujet papable qui convint parfaitement au Roy. On ne le pouvoit choisir qu'entre ceux qui avoient par eux-mêmes des suffrages, et ceux-là se réduisoient princi-

palement à quatre : Paolucci, exclu par l'Empereur, Imperiali, exclu par la France et craint par l'Empereur, Corsini, homme de très bon sens, d'une probité reconnue, ferme et poly tout ensemble, peu savant à la vérité, mais habile dans les finances et dans le gouvernement, qui avoit le malheur d'être également suspect à toutes les couronnes, à cause de la Toscane, circonstance fatale pour lui jusqu'à l'âge de 74 ans où il est, il ne puisse guère survivre au Grand Duc, enfin Spada mort depuis, homme d'un vrai mérite et qui n'avoit contre luy que d'être parent de Scotti, car sur la Constitution il auroit été plus doux que Fabroni dont il estoit l'élève. Depuis la chute d'Olivieri et de Gozzadini, on ne voyoit à proposer que Corradini et Barbarigo, mais le premier, quoyque très estimé par sa droiture infinie et par sa grande capacité, ne plaisoit pas à tout le monde, à cause de quelques manières un peu rudes qui rendent sa vertu moins aimable à ceux qui ne le connaissent pas à fond. Pour le second il étoit après Orsini réputé le plus saint; mais on luy trouve peu de talents, et d'ailleurs on sait que l'Empereur et les Boulonois ne vouloient pas de Vénitien.

On s'est peut-être un peu trop tost dégousté de ces deux sujets pour embrasser Piazza. On pouvoit au moins en faire l'épreuve. Mais quand on auroit eu autant de raisons pour préférer celui-cy que l'Empereur en avoit, il falloit, selon moy, le porter d'une autre manière. Je ne donne pas mes avis pour bons, mais seulement pour réfléchis et fondés sur un peu d'expérience. On auroit dû premièrement tenir caché le consentement du Roy, et ne le confier à Cienfuegos que sous un profond secret, 2^{ent} au lieu de ne songer qu'à prendre le Camerlingue au mot et de croire la chose faite avant qu'elle fût digérée on devoit prévoir, malgré les discours, que ny luy ny les vieux Papables, ny les Zélants, n'y concourroient pas facilement, 3^e le faire proposer par quelqu'autre comme parent de Paolucci, en laissant douter si la France y consentiroit, et y venir après comme par complaisance, en sacrifiant quelque chose au désir des autres. Je ne say pas si le crédit extrême de Paolucci auroit pû l'emporter, mais je say bien qu'il n'y avoit que cette voye à prendre pour y réussir. L'empressement et la confiance ont tout gâté.

Pour la réprimer, le Conseil des Albanes, composé de gens de tête, résolut de montrer encore aux Couronnes qu'ils avoient toujours en main l'exclusion de Piazza, pendant qu'elles se vantoient d'avoir l'inclusion toute preste. Ils firent une montre de 17 voix qu'ils mirent sur la tête d'Orsini, n'ayant alors aucun autre dessein que d'honorer le Saint Vieillard, doyen du Sacré Collège, et d'une autre faction que la leur. C'estoit proprement un signal de leur volonté déterminée

contre Piazza, de leur zèle pour la gloire de Dieu et de leur parfait désintéressement.

Comme il n'en falloit pas davantage pour exclure, cet objet effraya les Couronnes. Sainte-Agnès attendoit les Cardinaux au sortir de la chapelle pour demander à chacun s'il avoit donné sa voix à Orsini. Cette question inusitée ne plut à personne, plusieurs passèrent sans luy répondre, quelques-uns luy répondirent ce qu'ils jugèrent à propos, et il alla de ce pas consoler les affligés, en leur disant qu'il y avoit eu pour Orsini des voix de hasard, sur quoy ils reprirent courage. Ce bruit s'étant répandu, les Albanes résolurent de faire une montre beaucoup plus forte, et de ne plus ménager leurs adversaires. Il parut donc le lendemain au matin 26 voix sur le même nom d'Orsini, et 27 l'après dinée. Le 3^e jour, ils en auroient pû faire 30, mais la nouvelle de la mort du Prince de Soubise les arrêta. Ils crurent qu'il y auroit de l'inhumanité à pousser Rohan dans cette triste conjoncture. Ils aimèrent mieux luy laisser le tems de pleurer une si grande perte et de faire ses réflexions sur ce qu'il venoit de voir. Les scrutins reprirent donc leur première forme et tous les Cardinaux allèrent chez luy prendre part à sa juste douleur.

Rohan se glorifioit d'avoir Orsini à la tête de son party, je ne say pourquoi, si ce n'est parce que le Saint homme ne disoit aucun mal de Piazza selon sa charité ordinaire, et sur le même fondement, il comptoit sur tous ceux qui gardoient le silence et ne se déclaroient pas en public contre ce Prétendant. Tels étoient Imperiali, Barberin, Buoncompagni et quelques-uns des plus âgés. Il est vray qu'ils ne se déclaroient pas à Rohan ny à ses confidants, mais ils s'étoient ouverts à d'autres ; et quand on luy disoit qu'il étoit dans l'erreur, il ne le vouloit point croire. Un soir, Orsini vint voir secrètement Polignac et croyant qu'il dut enfin être écouté de Rohan, il le pria de vouloir bien ouvrir les yeux à son collègue, et luy représenter avec amitié qu'il n'étoit ny utile ny decent de vouloir ainsy forcer la liberté du Collège ; qu'il s'opiniâtroit pour une chimère ; que Piazza ne réussiroit jamais parce que tout bon qu'il étoit, on en vouloit absolument un meilleur ; que cela sautoit aux yeux par les trois montres consécutives où il n'avoit servy que de ce qu'on appelle icy la tête de fer. Comme il ne se méloit jamais d'aucune intrigue il ne voulut point être nommé. Belluga venoit d'arriver très instruit de tout ce qui s'estoit passé jusque là par les lettres qu'il avoit reçues à Gênes et sur la route. Il n'avoit jamais vu Polignac ; cependant sur ce qu'il avoit oui dire à ses amis, il le vint voir, le même jour, et luy parla précisément de la même façon qu'Orsini. C'est un homme de bien, très zélé pour la réforme des Ecclesiastiques, vif et capable dans son métier. On sait d'ailleurs ce que son ardeur pour

le Roy d'Espagne, et celle qu'il a pour l'immunité luy ont fait faire de singulier dans son pays. Ces deux bons cardinaux n'avoient point concerté leurs discours mais ils l'avoient puisé dans ce qu'on entendoit depuis le matin jusqu'au soir. Les Albanes avoient déjà parlé sur le même ton à Polignac et ajouté de plus qu'ils étoient prêts à servir quiconque la France voudroit, pourvu que ce ne fust point Piazza. Il s'étoit acquitté de sa commission, et avoit conseillé de faire entendre raison à Cienfuegos; mais Rohan et Gualtieri luy avoient répondu que c'étoient de vaines tentatives pour désunir les Couronnes, et un panneau dans lequel ils ne donneroient pas; qu'il falloit attendre de Dieu qu'il voulut bien illuminer Cienfuegos mais que, pour eux, ils ne se détacheroient jamais de luy.

Quoyque Polignac pût être rebuté par une déclaration si précise, il crut néanmoins ne pouvoir se dispenser de rapporter encore le discours d'Orsini et de Belluga sans les nommer comme il l'avoit promis. Il en auroit pu citer beaucoup d'autres, mais comme ils étoient déclarés pour les Albanes, cela ne fesoit plus d'impression, au lieu que ceux-ci passaient dans le Conseil secret pour être favorables à Piazza. Rohan luy répondit : *Je say bien qui vous fait parler; ce sont deux hommes, dont l'un veut être Pape, et l'autre secrétaire d'État.* Polignac vit bien qu'il jetoit son soupçon sur Spada et Scotti. Il l'assura que c'étoient deux personnages très détachés de toutes prétentions et qu'il regardoit comme ses adhérents. Rohan dit à Bissy ce qu'il avait appris de Polignac mais sans en faire aucun cas, à moins qu'on ne luy nommât les masques. Bissy, dont les remontrances n'étoient pas moins vaines, crut que pour donner plus de force à celles de ces deux cardinaux il falloit nécessairement qu'ils consentissent à être nommés. Polignac lui en demanda la permission et l'obtint. Belluga même luy dit qu'il alloit de ce pas ouvrir son cœur au cardinal Aquaviva. Polignac, après ces précautions, fit la confidence entière à Rohan, qui parut surpris et ne répondit rien. Le seul effet que cela produisit fut que le lendemain Orsini eût un message pour le prier de faire au moins semblant d'être pour Piazza, s'il ne vouloit pas y adhérer véritablement. Il répondit qu'il ne savoit pas feindre. A l'égard de Belluga qui fit sa déclaration fort nettement, il ne parut point qu'Aquaviva luy en sceut aucun mauvais gré. Celuy-cy étoit amy de Gozzadini et ne désespéroit pas de le faire revivre, quand Piazza ne seroit plus sur les rangs. Les circonstances le favorisoient. Il voyoit bien que tost ou tard, il falloit abandonner celuy-cy, dont les partisans diminoient de jour en jour. Il craignoit que Pignatelli, qu'il avoit ordre d'exclure, ne fût proposé par les Albanes. D. Carlo, qui depuis longtems étoit malade et ne croyait avoir que la gravelle, s'étoit fait sonder. On avoit trouvé la pierre, et il avoit résolu

de se faire tailler. Son Confesseur luy avoit représenté qu'en cet état il devoit pardonner à Gozzadini pour qui ses frères ne marquoient pas une si mauvaise volonté que luy. C'étoit un dénouement pour mettre à couvert l'honneur des deux partis, puisque l'un ne plioit point sous l'autre mais qu'ils cédoient également. Les Couronnes revenoient à un sujet qu'elles avoient elles-mêmes proposé le premier, et les Albanes en le relevant après l'avoir ruiné fesoient assez voir qu'ils étoient les maîtres de sa destinée. Mais Cienfuegos ne voulut aucun tempérament, ou Piazza ou la mort. Les confédérés suivirent sans savoir comment ils en sortiroient.

Dieu avoit préparé l'issue, et véritablement on n'a jamais veu de Conclave où son assistance particulière ayt plus éclaté que dans celui-cy. Du milieu de ce chaos où régnoient l'animosité, la confusion et le désordre il tira la lumière comme au premier jour de la création. La feste de St-Philippe de Néri arrivoit, c'estoit le 26 de May. Orsini avoit orné l'autel du Saint auquel il a tant d'obligations, dans la chapelle Pauline, et commençoit une neuvaine pour obtenir du ciel la paix entre les Électeurs. Il ne croyoit pas prier pour luy-même. Cependant plusieurs cardinaux qui n'avoient jamais pensé à luy jusqu'à ce moment, comme par une inspiration divine vinrent demander au Camerlingue s'il étoit bien vray qu'il feust capable de sortir de sa propre faction pour faire un Saint Pape. Il répondit que tout luy étoit bon hors Piazza et qu'il s'en rapporteroit à eux. Ils lui dirent : *mais en faisant vos montres sur Orsini, n'avez-vous point pensé que ce seroit l'homme qu'il nous faudroit pour le bien de l'Église, et pour la réputation du Collège. Je le veux, si vous le voulez, dit le Camerlingue. Il n'y a qu'à changer en réalité ce qui s'est fait pour l'apparence.* Dès qu'il eût proposé la chose à ses plus fidèles Créatures, elles y applaudirent tout d'une voix. Il n'étoit plus question que de savoir s'il accepteroit, et c'estoit la grande difficulté. Personne n'osoit luy en faire la proposition tant on le connoissoit humble, détaché, mort à toutes les grandeurs humaines. On pria Polignac, qu'il aimoit particulièrement depuis un grand nombre d'années, de le tâter là-dessus. Il le fit le soir même. D'abord il ne luy parla qu'en termes généraux de l'embarras où l'on étoit, et peu à peu luy témoigna le désir qu'il auroit de voir tomber le choix sur luy. Le saint homme rejetta cette proposition qu'il crût vague, comme une expression de tendresse indiscrete, mais l'autre luy disant que cela n'étoit peut-être pas si éloigné qu'il pensoit, et qu'il y avoit beaucoup d'honnêtes gens qui le désiroient de même, il prit son sérieux, se fâcha et pria Polignac, si on luy en parloit, d'éloigner de luy ce calice. Il entra dans le détail de son indignité prétendue, mais l'autre ne recevant point ces raisons, et persistant à le conforter, Orsini se

mit à genoux, lui baisa la main, luy demanda son secours afin d'obtenir l'exclusion des François, dit qu'il l'espéroit de Cienfuegos comme Jésuite, s'il ne pouvoit l'avoir autrement. Polignac lui apprit que Tolomei et Salerno le vouloient absolument avec beaucoup d'autres. Il fut désespéré. Mais comment est-il possible, dit-il, que des Molinistes veuillent un Thomiste, qu'Albane veuille une Créature de Clément X ayant chez luy tant de bons sujets. Polignac luy répondit que c'estoit Dieu qui vouloit tout cela pour le bien de son Église; que les disputes de France ne pouvoient cesser que par un Pape de l'école de St-Thomas qui sceut distinguer luy-même, et faire distinguer aux autres le Thomisme du Jansénisme, que ces deux Cardinaux zélés en étoient convaincus, aussy bien que Bissy leur amy; que l'Empereur ne pouvoit exclure un Napolitain, ny la France un homme de la maison des Ursins; qu'enfin Notre-Seigneur avoit bû le calice, et qu'il devoit l'imiter.

Le Camerlingue encouragé trouva que le nombre des suffrages en faveur d'Orsini étoient plus que suffisants pour l'inclusion. Il alla chez Cienfuegos et envoya Corradini chez Rohan pour leur déclarer le véritable état de leurs forces, excuser leur conduite et demander le concours pour la dernière fois des Couronnes, sans nommer encore le sujet. L'intention de ce party supérieur étoit, s'il ne pouvoit vaincre l'obstination de l'autre, d'avoir une lettre signée de 40 Cardinaux, à Paris et à Vienne, pour tâcher d'obtenir des maîtres ce qu'ils n'auroient pu gagner sur les ministres. Le Camerlingue et Corradini, après avoir parlé, sentirent bien qu'ils avoient ébranlé chacun leur homme quoiqu'ils n'en eussent pas triomphé. Cela suspendit la lettre projetée.

Polignac fut encore chargé de demander à Rohan s'il consentiroit à Orsini. Rohan répondit : *Je n'ay rien contre luy; mais c'est un homme incapable d'être Pape, et les Albanes seroient bien fâchés de le vouloir, et ils n'en font semblant que pour retomber sur Olivieri dont ils ne se détacheront jamais.* Polignac répliqua : *Si vous en êtes persuadé, vengés-vous d'eux, en les prenant au mot.*

Cienfuegos et Rohan ne pouvoient se rendre. Ils voulurent au moins faire un dernier effort. Ils firent avertir tous les nationaux que le jour de l'assaut étoit venu et qu'ils eussent à distribuer leurs voix sur Piazza, Ruffo et Belluga. Cela fut fait. Hélas ! il ne s'en trouva que 14 ! Les Albanes s'en aperçurent et voyant que tout le reste étoit à eux, ils résolurent de finir dès le lendemain sans autre cérémonie, que d'aller après le scrutin et l'accès du matin chez les trois ministres pour leur proposer Orsini dans les formes. Pendant la nuit, Riviera fut chargé par les siens de porter au vieux Collège une liste de 12 ou 13 Cardinaux Italiens qu'on supposoit ne vouloir point Orsini, pour tâcher d'en

grossir le nombre. Cet artifice n'alla pas loin ; car Boncompagno l'arrêta tout court, et luy dit qu'il n'en croyoit rien à moins qu'il ne vit leur propre signature. Riviera vit bien que cette intrigue n'auroit point de succès et s'en retourna sans rien faire.

Le Camerlingue alla le 29 après la Chapelle chez Cienfuegos et Rohan et leur parla de la manière dont on estoit convenu. Comme ils virent que c'estoit tout de bon, qu'ils n'avoient plus de ressource, et qu'il étoit dangereux d'exclure un Saint, qui n'avoit jamais fait mal à personne, ils donnèrent leur consentement. On courut à la Cellule d'Orsini, mais on ne l'y trouva pas, il s'étoit échappé dans celle de Corradini pour le supplier au nom de Dieu d'empêcher son Election. Il fut trouvé là dans les larmes, il se mit à genoux pour prier tous les Cardinaux de le laisser mourir dans le mépris et dans l'abjection, au lieu de l'élever sur le Trône. Il déclara son incapacité dans les affaires temporelles, dit qu'on se méprenoit en luy croyant de bonnes qualités, qu'il n'avoit au plus que des vertus de moine, qui ne suffisoient pas pour un Chef de l'Eglise ; qu'on devoit se souvenir de Pierre Moron qui gâtoit tout autrefois en voulant bien faire, faute de talents et d'expérience. Il attendrissoit tout le monde par ses refus, et ne fesoit qu'augmenter l'ardeur qu'on se sentoit pour luy. Enfin il s'avisa de dire qu'il avoit un empêchement spirituel. On luy répondit que tous les empêchements étoient levés par l'Election Canonique. Ce combat dura jusqu'à l'heure du second scrutin où il fallut le trainer de force. Là, toutes les voix furent pour luy sans qu'il fût besoin de venir à l'accès, hors la sienne qu'il avait donnée à Paolucci. Ce qu'il y eût de singulier c'est que les trois scrutateurs, tirés au sort, selon la coutume, furent ce jour-là Cienfuegos, Sainte-Agnès et Piazza.

Les pleurs du saint Pape recommencèrent dès qu'il se vit unanimement élu. Il demanda qu'on luy fit la grâce de l'écouter encore, et que personne ne sortît de sa place. Il dit qu'une Election n'estoit point consommée sans l'acceptation de l'Eslu ; que l'empêchement spirituel dont il avoit parlé ne pouvoit être levé que par un Pape actuel, qu'il n'y en avoit point, et que par conséquent il prioit à mains jointes qu'on recommençât l'Election pour un Autre. On eût beau dire que si c'estoient des irrégularités il en étoit absous *ipso facto*, et que si c'estoit un vœu les canons le déclaroient téméraire, et par conséquent nul ; qu'enfin ou il estoit Pape réellement, ou il ne l'estoit pas ; que s'il l'estoit il n'y avoit plus rien à faire ; que s'il ne l'estoit pas, le S. Collège étoit son maître et son supérieur auquel il devoit obeyr. Alors levant les yeux au Ciel d'une manière extrêmement touchante, il demanda qu'il luy fut permis de se mettre à genoux devant l'autel et de consulter Dieu. Après une assez longue méditation, il se

leva et dit qu'il ne croyoit pas que Dieu voulut de luy ce sacrifice. Les instances, les pleurs et les gémissements de tous les Cardinaux redoublèrent. Tolomès demeura prosterné à ses pieds luy prouvant qu'il ne pouvoit en conscience refuser le Pontifical. Il le menaça de luy faire venir le Général de son ordre et son Confesseur pour luy soutenir la même chose. Bissy pour le convaincre luy fit des arguments théologiques auxquels il répondit, comme s'il avoit été sur les bancs. Polignac enfin s'approcha, et luy dit : *Voulez-vous en refusant le Pontifical rejeter le Conclave dans toutes les horreurs que vous avez vues, et qui ont si fort scandalisé le public ?* Il témoigna que cette raison luy paroissoit forte mais qu'enfin on devoit élire le plus digne, et qu'il ne l'estoit pas. Il le pria par son ancienne amitié de l'assister dans son agonie au lieu de luy porter le dernier coup. Il seroit trop long de répéter tout ce qu'il dit encore pour se défendre; mais enfin ne pouvant plus résister à tant de persuasions, il accepta, mais d'une voix si tremblante et avec tant de larmes qu'il fendit le cœur à tout le monde. Ainsy fut eslu en trois jours par le déconcertement de toutes les passions humaines le plus saint homme, je crois, qui se soit jamais assis dans la Chaire de saint Pierre.

Archives du Ministère des Affaires Etrangères, Rome, t. 653,
fol. 266-300.

(A suivre.)

ULYSSE ROUCHON.

PROCÈS-VERBAUX

SÉANCE DU 7 FÉVRIER 1924.

PRÉSIDENCE DE M. J. BRESCHET.

Présents : MM. Alirol, Badiou-Bauzac, Baldit, Bergeron, Bodoit, Brenas, Cuog, Eynac, Eyraud, Falcon, Flamand, Fournier, Gautheron, Germain, Girard, Giraud, Laforest, Lauze, Marsset, chanoine Mercier, Moulin, Pays, Rioufol, Tardieu, de Seauve, de Veyrac, Vidal-Galland.

En ouvrant la séance et après adoption du procès-verbal de la réunion précédente, M. le président annonce le décès de M. J. Vignon et offre à la famille du défunt les condoléances de la Société. Il indique également les deuils qui viennent d'éprouver M. d'Arbaumont et se fait l'interprète de l'assemblée en priant notre président d'honneur d'agréer le témoignage de la sympathie unanime de ses collègues.

Le président mentionne d'autre part la mutation dont a été l'objet M. Fournier. Il rend hommage aux qualités professionnelles de l'archiviste de la Haute-Loire et il exprime le vœu que dans son nouveau poste, il veuille bien se souvenir de la Société académique du Puy.

Correspondance. — La correspondance comprend notamment une notice sur Victor Lemoine, de Nancy, à la mémoire duquel il est question d'élever un monument, et une circulaire de la Société de Géographie de l'Anjou relative à une fédération des Sociétés départementales s'occupant de travaux communs de statistique et de géographie et demandant à la Société d'y participer. Il est convenu d'attendre de nouveaux renseignements avant de prendre une décision.

Bibliographie. — La *Revue du Vivarais* (nov. et déc. 1923) donne la suite des notes héraldiques sur quelques familles du Vivarais de M. René le Sourd. Nous y relevons un certain nombre de mentions concernant des noms connus dans notre histoire locale : Forestier, de Pradelles, Frachon, de Frevol d'Aubignac, Gouy, Eyraillh de Poinsac.

Les notes sur la situation économique du Vivarais en 1464 publiées par la même revue désignent Chaudeyrolles. « La paroisse de Chaudeyrolles se

trouve rattachée au mandement de Mézenc, lit-on dans ce texte, et située sous la montagne de même nom, pays très froid et aride. Le grain y est modique et rare. Une tenure moyenne se compose d'une chaumière, avec courtilage et petit jardin, de 5 à 6 prés, de pâturaux, de deux à quatre terres labourables, dont l'une de 14 cartes de blé à la mesure de Mézenc, enfin de quelques petits bois. Le laitage et l'élevage constituent les deux principales occupations des Montagnards. Un petit tenancier déclare 9 vaches, une jument, 2 « anolhes » à microît; un paysan moyen : 2 bœufs ou bravats de labour, 16 vaches, 13 veaux, 4 génisses, 2 juments, cent brebis; le plus riche : 24 vaches, 3 paires de bœufs, 6 juments, 3 poulains ».

Dans la *Revue Mabillon*, 1923, XIII^e année, p. 211-238, M. l'abbé de Lacger étudie « l'Abbaye Saint-Michel de Gaillac en Albigeois de sa fondation à sa sécularisation, du milieu du x^e siècle à l'année 1534 ».

Cette abbaye, fondée vers le milieu du x^e siècle par un comte de Toulouse dont on ignore le nom, avait, au siècle suivant, assez souffert des usurpations féodales pour qu'il fût devenu nécessaire de l'unir à une abbaye étrangère. Elle le fut d'abord à Cluny, mais pour très peu de temps, et ensuite à la Chaise-Dieu. C'est en 1080 que le pape Grégoire VII confirma l'affiliation de l'abbaye de Gaillac à celle de la Chaise-Dieu. Alors commença pour les moines de Gaillac une ère de régénération spirituelle en même temps que de prospérité temporelle. On en a deux témoignages : « d'abord la multiplication de leurs prieurés-cures, puis la reconstruction de leurs églises et monastères ». C'est cette union qui fut cause que deux prieurés de l'Albigeois, tous deux dépendant de Gaillac, ont été placés sous le patronage du saint fondateur de la Chaise-Dieu : Saint-Robert de Rives, paroisse de Saint-Cirgue, près de Lavaur, et Saint-Robert des Filles, près de Rabastens.

Dès la seconde moitié du xiii^e siècle, l'harmonie, qui paraît avoir existé jusqu'alors, cessa entre les moines de Gaillac et l'évêque d'Albi. L'abbaye, en vertu de son union avec la Chaise-Dieu, était exempte de la juridiction de l'ordinaire. En 1276, après la mort de l'abbé de Gaillac, Bernard de Riom, des procureurs envoyés à la Chaise-Dieu procédèrent, comme d'habitude, à l'élection de son successeur. L'évêque excommunia nouvel élu et moines. Mais l'abbé de la Chaise-Dieu prit l'affaire en main, fit reconnaître son bon désir et l'évêque dût céder. Pour venir à bout de l'exemption, l'évêque d'Albi n'eut d'autre ressource que d'acquiescer le droit de l'abbé de la Chaise-Dieu. Cela eût lieu en 1304.

L'album archéologique du Velay. — M. J. de Veyrac présente le deuxième fascicule de l'album qui lui a été demandé par la Société académique.

Ce fascicule comprend les photographies suivantes : cour intérieure de l'hôtel de Miramon, rue des Farges; vestibule et cour intérieure de l'hôtel de Coubladour, rue des Farges (3 clichés); entrée de l'immeuble Alix, rue des Farges; fontaine de la rue des Tables : maison Tharin, rue Adhémar de Monteil; immeuble de Courbières, rue Vaneau; tourelle de Chaumeils, rue Rochetaillade; porte Renaissance, rue Séguret; ancien hôtel de Mailhet, place du Greffe (2 clichés); porte de la chapelle de l'Hôpital Général, rue de Becdelièvre; rue Grasmanent, entrée de la rue; portes anciennes de l'Hôtel-Dieu

(quatre clichés); vues du couvent des sœurs de Saint-François, rue St-Mayol (3 clichés); porte de la chapelle des Pénitents; porte romane de la rue du Rocher.

La dévolution des successions. — Sur cet important problème, des aperçus sont fournis par MM. Germain, Laforest et le docteur Bachelier.

Au nom de ce dernier, M. Marsset donne lecture d'une note très substantielle. A son sens, le régime successoral actuel imposé par le Code civil doit être envisagé sous deux aspects d'ailleurs parfaitement conciliables mais qu'il importe de distinguer avec soin pour plus de clarté; d'une part, on doit le juger dans ses rapports avec l'intérêt de l'Agriculture, d'autre part, on doit le considérer dans ses rapports avec l'expression d'une justice idéale, fondée sur la notion d'égalité.

Sur le premier point, M. Bachelier conclut avec Méline qu'il y a là une grande réforme à faire, déjà réalisée dans les principaux pays de production agricole faisant preuve dans leur législation d'une logique et d'une hardiesse qui nous manquent. En Angleterre, aux Etats-Unis, règne depuis longtemps le principe de la souveraineté du père de famille pour la disposition de sa fortune. Si l'on veut que notre production agricole prenne son essor et atteigne son plein développement, il faut lui ôter ses lisières.

Du point de vue d'une justice idéale, fondée sur le principe d'égalité, la question paraît plus complexe, mais à côté des utopies il reste cette affirmation que le partage forcé est mortel pour la collectivité familiale, puisqu'il la place dans l'alternative également funeste ou bien de restreindre les naissances ou bien de se dissoudre à chaque succession.

Notre collègue demande en terminant que la Société porte à son ordre du jour l'étude systématique des remèdes qu'exige l'état inquiétant de l'agriculture dans notre pays.

Après un long échange de vues, on conclut à l'examen de l'un des aspects de ce problème malaisé à résoudre : le remembrement de la propriété. M. Laforest présentera sur ce sujet un exposé à la prochaine séance et les sociétaires seront appelés à donner leur avis.

Le tremblement de terre du 17 janvier. — M. Baldit résume les indications qu'il a recueillies sur cette secousse sismique ressentie dans l'ensemble du département, sauf peut-être dans la partie nord-ouest avec des intensités de propagation différentes. L'heure est généralement voisine de 5 h. 45 et l'intensité a été en moyenne de 3, c'est-à-dire de la nature des ébranlements constatés par plusieurs personnes au repos, assez fort pour que la durée et la direction puissent être appréciées. Les effets ressentis ont été généralement ceux d'un grondement sourd semblable au bruit d'un camion automobile se rapprochant peu à peu. On a enregistré aussi des vibrations de vitres et craquements de boiseries ou de planches et des chûtes de menus objets. La secousse elle-même s'est traduite soit par une sorte d'ondulation, soit par un balancement, soit par un choc de bas en haut. La direction semble avoir été de nord-ouest vers sud-ouest.

M. Baldit rappelle les dates des secousses ressenties ces dernières années

dans le département : 11 juin 1909, 3 octobre 1920, 29 mai 1921, 19 novembre 1923 qui se groupent autour de 4 à 5 heures du matin.

Subsidiairement, notre collègue demande aux membres de la Société de lui signaler les instruments d'astronomie anciens qu'ils pourraient connaître dans la Haute-Loire.

Les assurances contre les accidents du travail agricole. — M. Lauze parle des assurances mutuelles contre les accidents du travail en agriculture. La loi du 16 décembre 1922 étendant aux exploitations agricoles la législation sur les accidents du travail devant entrer en application à partir du 1^{er} septembre 1924, il est utile qu'elle soit connue. Elle n'assujettit pas les exploitants qui, d'ordinaire, travaillent seuls ou avec l'aide des membres de leur famille, même s'ils emploient occasionnellement un ou plusieurs collaborateurs salariés ou non, mais il importe que tous les autres constituent des mutuelles d'assurances qui seront d'ailleurs pécuniairement encouragées par l'Etat. Ils feront acte de solidarité et de prévoyance.

M. Laforest, commentant cette communication, fait part de son intention de créer dans le département des mutuelles cantonales susceptibles de rendre les plus grands services aux cultivateurs en face des prescriptions de la loi.

MM. Vidal-Galland, Lauze et Pays représenteront la Société à la commission chargée d'étudier pratiquement la question à l'Office agricole.

Monument Charles Dupuy. — Le Comité du monument Charles Dupuy ayant demandé au président de solliciter des souscriptions individuelles parmi les membres de la Société, nos collègues sont prévenus qu'ils peuvent adresser leur obole au trésorier de la Société qui la transmettra au bureau du Comité.

Elections. Candidatures. — MM. Eyraud, instituteur honoraire, et le Dr Abrial, au Puy, sont élus membres titulaires résidents.

Sont présentées les candidatures de MM. Chaussat, professeur agrégé au lycée de garçons du Puy; Crouzet, agriculteur, maire d'Ours-Mons; Jalade, desservant à Sanssac-l'Eglise.

La séance est levée à 3 h. 30.

Le Secrétaire général,
ULYSSE ROUCHON.

SÉANCE DU 6 MARS 1924.

PRÉSIDENCE DE M. J. BRESCHET.

Présents : MM. Badiou-Bauzac, Ch. Badiou, Bodoit, Brenas, de Brive, Cuq, J.-B. Eyraud, Fabre, Favier, Girard, Giraud, Guillemot, Germain,

Laforest, Le Boulanger, Moulin, Nain, de Ribains, Rioufol, de Séauve, de Veyrac, Vidal-Galland.

MM. Leleu et Tardieu s'excusent de ne pouvoir assister à la séance de ce jour.

M J.-B. Eyraud remercie la Société de son admission. Le président lui souhaite la bienvenue et lui demande de collaborer aux travaux de ses collègues.

Le procès-verbal est lu et adopté.

Correspondance. — Le président donne lecture d'une lettre de l'Office départemental agricole relative aux crédits mis à la disposition de la Société pour l'exercice 1924.

Il fait connaître également une communication du ministère de l'agriculture sur les tarifs douaniers et un vœu de la Société centrale d'agriculture du Gard touchant les mêmes problèmes.

Ces diverses questions sont renvoyées à l'examen de la section d'Agriculture et seront rapportées à la séance d'avril.

Le remembrement de la propriété. — Sur ce problème difficile, M. Laforest fournit quelques précisions et soumet ses observations personnelles.

Pour arriver au remembrement désirable de la propriété, il y a deux catégories de mesures possibles : les palliatifs tels que les échanges individuels, l'emploi des soultes entre héritiers, le droit de retrait exercé par un voisin en cas d'aliénation de parcelles ; les remèdes catégoriques, c'est-à-dire le remembrement obligatoire, organisé depuis longtemps en Allemagne et appliqué avec succès. Mais ce remembrement est réglé en France jusqu'à présent par des lois inopérantes.

M. Laforest passe en revue les thèses récentes d'économistes ruraux tels que Cassiot et Borel dont la base essentielle consiste dans la création d'une Caisse nationale de la propriété paysanne, de Sociétés foncières régionales qui achèteraient les tenements délaissés et les concéderaient suivant les modalités accessibles aux travailleurs. Le directeur des Services agricoles conclut au remembrement d'office, solution capable de combattre efficacement l'abandon des campagnes.

Un échange de vues a lieu à cet égard. En ce qui concerne le département, l'Assemblée est d'avis qu'avant tout essai, il y a lieu de préparer l'opinion publique par des conférences montrant les avantages à retirer pour les intéressés de divisions nouvelles des domaines. M. Germain insiste sur l'aide puissante apportée dans la solution du retour à la terre par la réforme souhaitée du Code Civil accordant la liberté de tester.

Un vœu est adopté demandant qu'un organe d'exécution soit créé pour la mise en application de la loi du 24 novembre 1918.

Philippe le Bel et son conseil au Puy à la Toussaint de 1285. — Des mentions plus ou moins exactes d'Odo de Gisse, de Théodore, de dom Vaissète ont perpétué jusqu'à nous le souvenir du passage au Puy du roi Philippe le Bel et de son conseil à la Toussaint de 1285, et le consciencieux historien, Arnaud, a résumé Vaissète dans son Histoire du Velay (I, 184).

M. C. Fabre reprend cette question en l'examinant à la lumière de documents négligés par les annalistes ; une charte reproduite par Ménard dans son *Histoire de Nîmes* (1750), et dont l'original, autrefois aux archives municipales de cette ville, est perdu ; les tables de cire de Pierre de Condé (Historiens des Gaules et de la France, XXII).

Ces textes permettent de mesurer l'importance du passage en Velay du roi à son retour de Catalogne.

Une solennelle séance du Conseil eut lieu, en effet, au Puy, la veille de la Toussaint, 31 octobre, au cours de laquelle furent étudiées les affaires urgentes qui se posaient au Puy même et dans la région de Nîmes, cela en présence du sénéchal de Beaucaire, Guillaume d'Amplepuis, du juge de Nîmes et de celui du Velay. On s'y occupa des répercussions du soulèvement populaire anicien de 1276 qui avait amené la suppression du consulat et l'imposition à la ville d'une « taille » de 30.000 l. tournois. La levée de cette taille avait provoqué des réclamations, notamment celles de Pierre de Chambafort, de Guigon du Pinet. Ces réclamations furent prises en considération et il fut décidé de restituer les gages déjà perçus au cas de légitimité des appels. Il fut également résolu de faire droit aux requêtes des taxateurs de la taille non dédommagés de leurs dépenses.

Le Conseil régla en outre six autres affaires concernant la région de Nîmes, Aigues-Mortes et Montpellier.

Le voyage du roi et de sa suite est relaté dans les tables de cire de Pierre de Condé, qui ont enregistré le compte des dépenses occasionnées par cette chevauchée. L'escorte du souverain était composée de soixante-quatre personnes environ ; des écuyers, prélats, juristes et même un maître-orfèvre, au premier rang desquels venait Philippe, comte d'Artois, le mari de Blanche de Bretagne. La route suivie fut celle d'Alais et l'on passa par Pradelles où le cortège paya cent livres tournois, pour gagner Le Puy et de là Issoire.

L'intérêt de la communication de M. Fabre fait désirer son impression dans le *Bulletin* de la Société et il en est ainsi décidé.

Echange de publications. — La demande d'échange des *Annales* de la Faculté des Lettres d'Aix-Marseille contre le *Bulletin* de la Société est prise en considération et approuvée.

Elections. — Candidatures. — MM. Chaussat, professeur au lycée de garçons ; Crouzet, maire d'Ours-Mons ; l'abbé Jalade, curé de Sanssac-l'Eglise, sont élus.

La candidature de M. Trioullier, à Haut-Charnier, commune de Chadrac, est déposée sur le bureau de la Société. Scrutin à un mois.

La séance est levée à 4 heures.

Le Secrétaire général,
ULYSSE ROUCHON.

SÉANCE DU 3 AVRIL 1924

PRÉSIDENTE DE M. J. BRESCHET.

Présents : MM. Badiou-Bauzac, Bodoit, Brenas, de Brive, Chaussat, Cuoq, Eyraud, Fabre, Falcon, Gautheron, Germain, Grellet de la Deyte, Giraud, Guillemot, Lafont, Laforest, Le Boulanger, Leleu, chan. Mercier, Marsset, Moulin, E. Rioufol, de Séauve, Thévenon, de Veyrac, Vidal-Galland.

MM. Lauze et de Ribains se sont fait excuser.

En ouvrant la séance, M. le président rappelle le succès obtenu samedi par la Comédie-Revue locale représentée au théâtre et qui a clôturé la septième série des conférences et concerts hiver 1923-24. Il interprète le désir de l'Assemblée en offrant aux auteurs MM. Chapelon et le docteur Balme, ainsi qu'à leurs collaboratrices et collaborateurs, les félicitations et les remerciements de la Société.

Un échange de vues a lieu pour l'organisation de l'exercice 1924-25.

Bibliographie. — M. Grellet de la Deyte offre à la Société un exemplaire du tirage à part de son travail sur Louis de Montlaur paru dans le *Bulletin* et enrichi de reproductions nombreuses de portraits, de vues et de sceaux.

M. Georges Paul a envoyé son travail sur le cardinal de la Rochefoucauld dont une partie a été imprimée dans l'*Almanach* de Brioude de 1924 mais qui a été complété par l'adjonction de notes héraldiques et généalogiques intéressantes ainsi que par des reproductions phototypiques particulièrement bien venues.

Ces ouvrages seront déposés à la Bibliothèque de la Société. Des remerciements sont adressés aux donateurs.

La *Revue du Vivarais* (février 1924) continue l'impression des notes sur quelques familles du Vivarais de M. René Le Sourd dans lesquelles sont mentionnés des noms qui se rattachent à l'histoire régionale : Lestrangé, Levis, Lhermite de la Faye, Liogier de Pieyres, Malartre

Revision des tarifs douaniers. — Au sujet de l'enquête entreprise par l'Etat sur la revision des tarifs douaniers, M. R. de Ribains envoie une note examinant spécialement la situation au point de vue local.

M. de Ribains pense que les tarifs d'importation devraient être les mêmes pour le blé, l'orge et les lentilles et au minimum 10 francs par cent kilogs. La Haute-Loire, qui produit surtout de l'orge et des lentilles, lui paraît sacrifiée par rapport aux régions plus riches de Beauce, de Seine-et-Oise, etc., qui produisent surtout du blé.

Au point de vue général, notre collègue considère que l'on devrait appliquer aux viandes de boucherie les tarifs d'avant-guerre; or, actuellement, les viandes ne subissent aucun droit. En ce qui regarde les produits

manufacturés, l'injustice est encore plus flagrante et une comparaison des taux de 1914 et de 1923 montre un abus dont la plus lamentable conséquence est l'abandon de la terre.

A la suite de la lecture de cette note, des observations sont présentées par MM. Eyraud et Laforest.

Le vieux Puy. — M. J. de Veyrac dépose le troisième fascicule de l'album archéologique du vieux Puy dont l'exécution lui a été confiée.

Ce fascicule comprend 24 reproductions : la maison de la Prévôté (4 cl.) ; la porte de l'Hôtel Saint-Vidal (2 cl.) ; le passage Grateloup ; la porte Saint-Georges ; la porte de l'hôtel de Marcellange (2 cl.) ; la porte de l'hôtel du Villard (2 cl.) ; les tours de la Cure de N.-D. ; le blason des Fillère à l'hôtel de Vinols ; la maison romane de la rue Rochetaillade ; la porte du lycée, rue du Bessat ; la fontaine du Théron ; la croix de la place du Bachat ; Sainte-Claire (2 cl.) ; le portail roman de Vorey au Fer à Cheval ; l'écu de Jean de Bourbon à Espaly ; une porte à Aiguilhe ; la porte Gouteyron.

Les tombeaux de Bernard Brun et de Jean de Langeac dans la cathédrale de Limoges. — Notre région a donné au diocèse de Limoges deux évêques : Jean de Langeac, de 1533 à 1541, et François de la Fayette, de 1627 à 1676. Le premier fut enseveli dans sa cathédrale, le second dans l'église du séminaire des missions.

A Saint-Etienne, la dépouille de Jean de Langeac voisine avec celle d'un évêque du Puy, Bernard Brun.

Bernard Brun, d'une famille de haute chevalerie d'Auvergne qui fut possessionnée de Saint-Ilpize et donna aux ^{xiv^e} et ^{xv^e} siècles des chanoines au chapitre noble de Brioude, était doyen du Puy en 1326. L'année suivante, à la mort de Pierre Gogueil, il fut élu évêque et reçut le pallium en cette qualité le 18 octobre 1327. Son décanat et son épiscopat ont laissé quelques traces dans les archives locales.

Le 30 novembre 1326, un accord intervenait entre Brun et Olivier de Bescherelle, chanoine et maître des écoles de grammaire et de logique du chapitre, réglant le différend qui s'était élevé entre eux, au sujet des droits respectifs attachés à leurs charges. Il est convenu, par cet acte, que le doyen percevra 10 livres tournois du maître des écoles ; que les revenus des lieux de Saint-Christophe, de Perret et de Saint-Julien-d'Ance lui appartiendront ; que la collation des écoles lui reviendra ; qu'enfin il sera tenu de donner sur les rentes de son doyenné une somme annuelle de 40 l. tournois pour le maître des écoles. (Arch. H.-L., G. 6).

Un autre accord était conclu les 27 juin-22 septembre 1330, entre Bernard Brun et le chapitre de Notre-Dame réglant les droits réciproques de justice et autres des parties contractantes. Cet acte confère à l'évêque les droits de visite et de correction sur le chapitre ; la juridiction sur la personne des clercs, choriers, habitués du chapitre, donats et donates de l'Hôpital, ainsi que sur les prêtres (moins le prévôt, le doyen et les chanoines), qui offenseraient, dans le cloître ou ailleurs, la personne de l'évêque ; le droit de nommer aux prébendes et canonicats, après avis du chapitre et, enfin, l'autorisation de conserver auprès de lui deux chanoines,

pour l'administration des affaires et revenus de l'évêché. Quant au chapitre, il est décidé que sa juridiction s'exercera sur les clercs habitués et donats de l'hôpital, résidant dans l'intérieur du cloître ou dans la paroisse Saint-Pierre-Latour ; que ses pouvoirs sur le fordoynné lui seront maintenus ; que les serviteurs de l'évêque ou de l'official ne pourront pénétrer en armes dans l'intérieur du cloître ; qu'enfin le coupable qui aura trouvé asile dans ledit cloître sera jugé par le chapitre. (Arch. H.-L., G. 7).

D'autre part, les *Preuves de la maison de Polignac* donnent le texte d'une sentence du juge mage de la sénéchaussée de Beaucaire, rendue à Nîmes le 1^{er} juillet 1327, maintenant l'évêque du Puy, à l'encontre d'Armand VII, vicomte de Polignac, en possession de la juridiction de la maladrerie de Brives, et ordonnant la levée de la mainmise du Roi opposée durant leur conflit relatif aux lépreux.

Le 7 des calendes d'octobre 1342, Bernard Brun fut remplacé par Jean de Chandorat et transféré avec le titre de pair de France à Noyon, d'où il devait passer à Auxerre (1349). Il décéda en décembre de la même année ou en janvier 1350 et fut enseveli à Limoges où reposait son oncle le cardinal Raynaud de la Porte, mort depuis 1325.

A la cathédrale, les tombeaux se font pendant dans le collatéral nord du chœur. Le compte-rendu du Congrès archéologique de France (LXXXIV^e session) nous les fait connaître en détail, grâce à M. René Fage.

« Bernard Brun, coiffé de la mitre et tenant la crosse, est couché sur un sarcophage que décorent huit arcades contenant chacune un personnage ecclésiastique. Un dais à deux gables, retombant sur des faisceaux de colonnettes et de pilastres, le recouvre. Le fond est divisé en quatre panneaux qui représentent, en haut d'un côté le couronnement de la Vierge, de l'autre, le Christ, la Vierge et saint Jean ; au registre inférieur, à gauche, sainte Valérie portant sa tête à saint Martial, à droite, le Christ en croix entre la Vierge et saint Jean... Ce tombeau se distingue par son exécution où se mêle au réalisme une certaine naïveté ».

M. Fage a décrit sommairement dans le même recueil, la sépulture de Jean de Langeac que nous connaissons déjà par les indications d'Adrien Lascombe (*Ann. Soc. Acad. du Puy*, XXVIII, 497-520). Elle est située sur le pourtour de l'abside, entre deux piliers du rond-point, du côté de l'Evangile.

« Le sarcophage est couvert par un entablement que supportent quatre colonnes cannelées. Nous ne voyons aujourd'hui que la partie architecturale du monument. La statue en bronze de l'évêque qui était agenouillé et priant, les plaques de bronze sur lesquelles étaient gravées des inscriptions funéraires, furent envoyées à la Monnaie et fondues en 1793. Mais les lignes sont belles et la décoration est admirable. L'illustration n'a fait aucun emprunt au paganisme. L'auteur a puisé son sujet dans l'Apocalypse de Saint-Jean et s'est inspiré, avec un talent merveilleux et une liberté de composition étonnante, des quatorze fameuses planches d'Albert Dürer. Sur l'entablement, quatre panneaux du côté du déambulatoire et quatre du côté du sanctuaire ; sur le soubassement, trois panneaux de chaque côté.

« Rien n'était plus difficile que de traiter en bas-relief ces quatorze scènes

où tant de personnages, tant de monstres, tant d'animaux se pressent et se ruent, où les vents et les fléaux se déchainent, où le sang jaillit, où des villes s'embrasent, où des cavaliers se lancent dans une charge furieuse, où tout est symbole et allégorie. Le sculpteur a simplifié les scènes, supprimé les détails inutiles, mis tout l'ordre possible dans ce chaos de l'Apocalypse.

« Prosper Mérimée a regardé comme un chef-d'œuvre le bas-relief des cavaliers et M. Emile Mâle, appréciant l'ensemble de la composition, a écrit : « Le sculpteur de Limoges était un maître; il ne copiait pas servilement; il y a, dans son œuvre, à la fois une science et une fougue qu'on ne trouve pas au même degré chez Dürer. C'est peut-être bien lui qui a amené l'idée à sa perfection.

D'excellentes photographies du regretté E. Lefèvre-Pontalis complètent ces descriptions.

M. Grellet de la Deyte demande que l'on veuille bien préciser l'authenticité du tombeau de Bernard Brun. M. René Fage sera pressenti à cet égard.

Le respect des monuments historiques. — M. de Veyrac signale que l'un des gisants du clocher de Notre-Dame du Puy a été récemment détérioré par suite du dépôt d'outils fait en cet endroit par des manœuvres. M. l'architecte des monuments historiques sera informé du fait.

Election. — M. Trioullier, présenté à la dernière réunion, est élu membre de la Société.

La séance est levée à 3 heures 15.

Le Secrétaire général

ULYSSE ROUCHON.

SÉANCE DU 1^{er} MAI 1924

PRÉSIDENCE DE M. J. BRESCHET.

Présents : MM. Badiou-Beauzac, Bodoit, Ch. Brenas, de Brive, Falcon, Gautheron, Girard, Grellet de la Deyte, Guillemot, Laforest, Lauze, Leleu, G. Paul, Rioufol, de Veyrac, Vidal-Galland.

S'est excusé : M. Fabre.

En ouvrant la séance, M. le président rend hommage à la mémoire de notre collègue, M. Edouard Terrasse, et rappelle son utile collaboration à la dernière exposition organisée par la Société.

Le procès-verbal de la précédente réunion est lu et adopté.

Correspondance. — Bibliographie. — La correspondance du mois comprend une demande de souscription à la plaquette commémorative d'Eugène Lefèvre-Pontalis par le graveur Vernier. Le regretté directeur de la Société française d'archéologie était membre d'honneur de notre Société il est décidé de répondre favorablement à la circulaire du comité.

Le même accueil est fait à une demande d'affiliation formulée par la Société nationale d'encouragement à l'Agriculture.

Au sujet des tombeaux de Bernard Brun et de Jean de Langeac dans la cathédrale de Limoges dont il a été question à la dernière séance, le secrétaire général a reçu de M. René Fage une lettre relative à l'identification de la première de ces deux sépultures.

« La tradition est constante, indique M. Fage. De plus, un des bas-reliefs sculptés sur le tombeau porte deux écussons représentant un lion brochant sur un champ semé de trèfles. Ces armoiries sont considérées comme celles de la famille de Bernard Brun ».

Le *Bulletin* philologique et historique du Comité des Travaux historiques et scientifiques (1924) donne le compte-rendu du 5^e congrès des Sociétés savantes tenu à la Sorbonne. Il résume un travail de M. R. Jouanne, archiviste de l'Orne, emprunté aux archives hospitalières du Puy.

M. Jouanne a extrait de la correspondance de Barthélemy Eyraud de Chaumarès, secrétaire ordinaire de la reine mère, les passages se rattachant aux événements historiques qui se sont déroulés entre les deux dates 1654-1666 : siège d'Arras (1654) ; fêtes de la cour (février 1655) ; conclave de 1655 ; divertissement en 1655 ; divertissement en l'honneur du duc de Modène (janvier 1656) ; un récit de l'entrevue de Lyon et de la feinte du mariage de Savoie, qui complète celui de Mademoiselle de Montpensier (décembre 1658) ; négociations pour le mariage du roi avec l'infante d'Espagne (1659) ; enfin, deux lettres relatives à la mort d'Anne d'Autriche, au deuil que prirent les officiers de sa maison et aux largesses qu'elle leur fit par testament (1666).

Si Barthélemy Eyraud fut un personnage très effacé, s'il manque de relief, les lettres qu'il reçut et celles qu'il adressa contiennent des détails curieux et inédits et reflètent les événements importants qui marquent la première partie du règne de Louis XIV. Il serait désirable que le travail de M. Jouanne soit publié.

Les *Mémoires* de la commission des Antiquités de la Côte-d'Or (1923) donnent une note de M. Metman sur une montre en forme de croix latine avec monture en or conservée au Musée Crozatier du Puy.

Cet objet de 0 m. 045 de hauteur et 0 m. 032 de largeur comportait deux faces en cristal de roche. La face antérieure a disparu, la face postérieure brisée est incomplète. Le cadran, placé à l'intersection des bras de la croix, n'avait qu'une aiguille, aujourd'hui perdue. Les heures sont indiquées en chiffres romains. Au centre du cadran, on voit gravé un paysage urbain qui paraît être une composition fantaisiste de l'artiste habile qui a décoré de rinceaux finalement ciselés les extrémités de la croix ; dans celle du bas, la plus longue, il a représenté une élégante figure d'enfant nu assis au pied d'une tige d'où partent des rinceaux de feuillage stylisé. Le mécanisme de la montre, qui est à fusée avec chaînette, est aujourd'hui incomplet, il a perdu sa chaînette et deux petites roues. L'objet est signé : Isaac Jemin à Dijon.

M. Metman indique que notre collègue M. Gautheron attribue le bijou à la fin du xvi^e siècle.

Les mesures de contenance en Velay au XVIII^e siècle. — Dans un registre de minutes de Barthélemy, M. Emile Gautheron a rencontré un contrat intervenu le 5 juillet 1728 entre dame Marie Isabeau Roche, veuve de Jacques Hugues d'Agrain, seigneur de Mons, Volhac, Servissac, Lantriac, Jalasset et autres places, et François Perbet de Ribes, conseiller en la sénéchaussée du Puy, aux termes duquel sont déterminées quelques-unes des mesures de contenance alors en usage dans le pays. C'est ainsi que nous apprenons que la mesure du carton de Volhac est composée de huit boisseaux de froment, seigle ou mixture, que la mesure appelée franchise vaut le quart du carton qui est deux boisseaux. Le carton d'avoine est composé de quatorze boisseaux et la franchise du carton vaut trois boisseaux et demi, tandis que le ras d'avoine est composé de huit boisseaux, ce qui met la franchise à deux boisseaux. Ces constatations établissent la franchise comme étant le quart du carton de tous grains.

Le pot huminal et l'huminal (16 litres environ) sont identiques et valent huit pots communs, c'est-à-dire seize pintes, la pinte étant comprise pour deux quarts. Le libral, valant un pot, est la huitième partie du pot huminal.

L'acte mentionne aussi la sagène vin ou sogène, mais sans indiquer sa valeur. M. Gautheron croit qu'elle est la même que le barral saumadal de 18 lials ou 36 bechiers ou libraux.

La papeterie du Teuil. — M. Falcon présente un spécimen du papier sortant de l'usine établie vers 1802 au Teuil, commune des Estables, par Jean Antoine Mariac, du Puy.

La fabrication du Teuil était transportée à la Chartreuse pour y être séchée dans la partie est des bâtiments anciens alors propriété de Mariac.

La fabrique cessa des opérations au décès du papetier, vers 1828.

Les papiers de Mariac portent son nom dans le vergeure où se voit également une coquille.

Albert de Brive (1803-1880). — Notre collègue, M. R. de Brive offre à la Société un portrait dû à M. J. de Veyrac, de son grand-oncle Albert de Brive, qui fut président de notre compagnie de 1847 à 1856 et de 1860 à 1872.

D'abord magistrat, M. de Brive, né au Puy le 13 janvier 1803, se livra après 1830 à l'agronomie dans son domaine de la Darne et ne tarda pas à acquérir une expérience qui lui valut d'être nommé vice-président de la Chambre d'Agriculture de la Haute-Loire. A la Société académique, son rôle fut particulièrement actif et les *Annales* contiennent des notes nombreuses qui manifestent le désir sans cesse en éveil de leur auteur d'adapter au pays les méthodes nouvelles et d'en faire bénéficier l'exploitant. Son effort, en ce sens, allait de pair avec celui de Charles Calemard de la Fayette.

A. de Brive, qui avait été conseiller municipal du Puy et conseiller général, était chevalier de la Légion d'honneur. Sa participation à l'érection de la statue de N.-D. de France sur le rocher de Corneille lui fit conférer, en 1860, le titre de comte romain.

Candidature. — La candidature de M. Kaepelin, notaire au Puy, est présentée. Scrutin à un mois.

La séance est levée à 4 heures.

Le Secrétaire général,
ULYSSE ROUCHON.

SÉANCE DU 5 JUIN 1924.

PRÉSIDENCE DE M. J. BRESCHET.

Présents : MM. Bergeron, Bodoit, Brenas, Cuoq, Eynac, J.-B. Eyraud, H. Eyraud, Fabre, Falcon, Feuillet, Gautheron, Germain, Grellet de la Deyte, Lauze, Leleu, de Malaval, chanoine Mercier, Pays, Rioufol, de Séauve, de Veyrac.

MM. Jean Laforêt et Georges Paul se sont excusés de ne pouvoir assister à la séance.

Par l'organe de M. Germain, notre collègue M. Giraud exprime ses regrets de prendre congé de la Société au moment où il rejoint son nouveau poste à Montluçon.

M. le président est l'interprète de l'assemblée en adressant à M. Giraud les regrets et les vœux de tous.

M. Germain transmet, d'autre part, les remerciements de M. Metman, son beau-père, au sujet de la mention faite à la précédente réunion de la note lue par lui à la Commission des Antiquités de la Côte-d'Or. M. Metman se rattache à la Haute-Loire par sa parenté avec le premier président Grenier, de Brioude, et il nous a été très agréable de marquer l'intérêt témoigné par notre collègue comtois aux souvenirs artistiques communs aux deux provinces.

Les études géologiques et la Denise. — M. Henri Eyraud indique que d'importants travaux de terrassement sont actuellement exécutés à la Denise près Le Puy, à l'endroit même où fut découvert l'homme fossile. Notre collègue pense que la surveillance scientifique de ces travaux s'impose en raison des importantes trouvailles déjà faites. L'entrepreneur ne s'oppose d'ailleurs pas à la libre circulation sur les chantiers des délégués de la Société.

Après échange de vues, MM. Chossegros, Eyraud et Gautheron sont désignés pour représenter la Société académique et rédiger un rapport sur les constatations qui pourront être faites.

Chalencon. — M. H. Falcon signale l'état de décrépitude dans lequel se trouve l'antique bourgade de Chalencon.

La localité est à peu près inhabitée. Les documents archéologiques y sont cependant nombreux et intéressants. Ils mériteraient d'être recueillis avant que le temps n'ait achevé de les faire disparaître. Le duc de Polignac s'est efforcé de conserver les vieilles pierres du château féodal, berceau de ses ancêtres, mais il semble que la Société ait aussi un rôle à jouer dans une œuvre utile, nécessaire, urgente.

A la suite de l'exposé de M. Falcon, le principe d'une excursion à Cha-

lencon est décidé. Les modalités en seront portées à la connaissance des sociétaires par une circulaire spéciale.

La chlorose de la vigne. — M. Lauze a reconnu la présence de la chlorose sur certains cépages du vignoble du Puy. Il recommande aux propriétaires de ces souches de badigeonner, en novembre, les plaies de taille avec une forte solution de sulfate de fer et de mettre actuellement au pied de chaque sujet 250 gr. environ de ce sel.

On peut également appliquer le sulfate de fer en pulvérisation liquide soit en addition avec une bouillie cuprique, soit en dissolution dans l'eau seule.

M. Lauze préconise enfin l'arrosage avec une solution de sulfate de fer à 10 0/0.

Bernard Brun, évêque du Puy. — M. Georges Paul passe en revue les origines attribuées à ce prélat par Nadaud, dans son Nobiliaire de la généralité et diocèse de Limoges, et Arbellot, dans son histoire de la Cathédrale de Limoges. Il rejette les opinions de ces auteurs et, prenant texte des armoiries sculptées sur le monument dont il a été question à une dernière séance, il est d'avis que Bernard Brun devait être de la maison de Bréon, laquelle a produit deux chanoines-comtes de Brioude dont un officier de ce noble chapitre.

M. Grellet de la Deyte fait remarquer que sur le plafond héraldique de la rue de l'Ancienne-Préfecture, relevé par M. Léon Giron et aujourd'hui vendu, le blason sculpté sur le tombeau de Limoges figurait sur l'une des poutres et qu'il pouvait être considéré comme celui des Bréon.

L'incertitude subsiste, bien que le cartulaire de Saint-Sauveur en Rue appelle l'évêque du Puy : « Bernardus Brieu ».

Le vicomte de Becdelièvre. — François, Gabriel, Philippe, Narcisse de Becdelièvre, dont les petites-filles nous offrent aujourd'hui le portrait, exécuté par M. de Veyrac, fut un des restaurateurs de la Société académique à laquelle il appartint de 1826 à 1847, c'est-à-dire presque jusqu'à sa mort, survenue le 1^{er} octobre 1855 à Bigny (Loire).

Issu d'une vieille famille de Bretagne, admise aux honneurs de la cour sous le règne de Louis XVI et qui essaima en Forez et Velay à la fin de l'ancien régime, notre collègue, venu au Puy en qualité de conseiller de préfecture, fut un des hommes les plus actifs qui aient figuré dans nos rangs au cours du XIX^e siècle. L'archéologie et l'histoire de notre province lui étaient chères et il en entretenait avec autorité nos prédécesseurs. Les Beaux-Arts ne le passionnaient pas moins et l'on doit se souvenir qu'il contribua puissamment à la fondation du Musée dont il fut le premier directeur, de même qu'il s'intéressa à la création des écoles industrielles gratuites du Puy.

Becdelièvre était lui-même un artiste. Nos salles de peinture conservent de lui quelques copies de maîtres et des études honorables ; on sait, d'autre part, qu'il avait composé un album de douze photographies représentant des vues pittoresques de la Haute-Loire qui est fort recherché aujourd'hui.

Il convient de remercier vivement M^{lles} de Becdelièvre d'un don qui permettra de maintenir parmi nous le souvenir d'un bienfaiteur intellectuel du Velay.

Elections. Candidatures. — M. Kaepelin, notaire au Puy, est élu membre résident.

Sont présentées les candidatures de MM. Vialet, entrepreneur, au Puy; M. Royet, membre de la Diana, directeur d'Art et Photo, à Saint-Etienne.

La séance est levée à 3 h. 15.

Le Secrétaire général,
ULYSSE ROUCHON.

SÉANCE DU 3 JUILLET 1924

PRÉSIDENCE DE M. J. BRESCHET.

Présents : MM. Alirol, Brenas, Eynac, J.B. Eyraud, Henri Eyraud, Falcon, Feuillet, Gautheron, Germain, Grellet de la Deyte, Malartre, Marsset, de Veyrac.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

M. le Président signale le décès survenu dans le courant du mois de nos collègues : MM. Marie, le colonel Barthélemy, de Chazotte. Il adresse aux familles des défunts les condoléances de la Société.

Bibliographie. — M. le Président indique les ouvrages et revues reçus.

M. Georges Paul a fait hommage de son livre sur l'*Abbaye bénédictine de La Chaise-Dieu* qui vient de paraître.

M. Albert Baldit a envoyé le *Bulletin* de la Commission météorologique de la Haute-Loire.

Des remerciements sont votés aux donateurs.

Le tome I^{er} du *Nobiliaire du Velay* et de l'ancien diocèse du Puy par notre collègue, le vicomte de Vaux, a paru tout récemment. Il comprend les lettres A B et C, qui représentent 226 pages de texte compact. On doit faire des vœux pour que la publication de cet ouvrage soit activée; elle offrira aux chercheurs d'abondants renseignements sur les plus anciennes lignées de la province.

La *Revue du Vivarais* (avril 1924) donne la suite des notes héraldiques sur quelques familles du Vivarais par René le Sourd, où sont citées les familles Nerestang, O'Farrel, Pastel, Pasturel de Beaux, du Peloux, Pinhac de Fours, Polignac, Pradier d'Agrain, ainsi qu'une note de M. Glangeaud sur le cratère du lac d'Issarlès.

La *Revue de Saintonge et d'Aunis* (2^e 1. 1924) résume une étude de M. Louis Bréhier parue dans la *Revue Mabillon* sur les origines de l'architecture romane en Auvergne au cours de laquelle est détruite la légende de la création de cette architecture par les moines de la Chaise-Dieu.

L'excursion à Chalencon. — Le projet d'excursion à Chalencon, dont il a été question à la précédente réunion, a été mis au point par M. Falcon.

Cette promenade en automobile aura lieu le 27 juillet. Les conditions en seront portées directement à la connaissance des sociétaires par circulaire. Les adhésions seront reçues jusqu'au 20 juillet par M. Brenas, trésorier. Les dames et jeunes filles seront admises.

Le Breuil au XVIII^e siècle. — M. Émile Gautheron donne lecture d'une convention du 15 avril 1736 intervenue entre M. de Beringhen, évêque du Puy, et les maires et consuls de la ville, dans le but d'agrandir « la place où se tiennent les foires et former un cours pour la commodité des habitants et étrangers, et pour l'embellissement de la ville, moyennant qu'on se départiroit en faveur dudit seigneur évêque et de ses successeurs de la liberté que les habitants ont d'entrer dans le pré du Breuil les vendredis de mars, les derniers avril et premier mai, et qu'on prorogerait de quelques jours le terme fixé au 24 juin pour faire faucher le foin ».

Il s'agit de la création du cours réalisée par Mgr de Galard et qui fut l'amorce de la promenade et de la place actuelles.

Le document, jusqu'ici inconnu par suite des regrettables lacunes des archives épiscopales et municipales, est intéressant pour l'histoire locale et M. Gautheron a eu raison de l'extraire du minutier d'une étude notariale de la ville où il était resté enseveli.

La Denise. — M. J.-B. Eyraud donne connaissance des constatations faites au cours d'une visite des chantiers d'extraction de pouzzolane établis à Denise par M. Vialet, entrepreneur des Hospices.

Nos collègues y ont reconnu principalement la présence de nombreux blocs plus ou moins arrondis ou ovoides, quelques-uns fusiformes, qui étaient animés d'un mouvement giratoire à leur sortie du cratère. Ces blocs sectionnés montrent dans l'intérieur d'un revêtement scoriacé dû probablement à un refroidissement plus prompt de la partie externe une masse de matière homogène et compacte très dense, d'un bleu noir et d'un faible éclat métallique : augite ou pyroxène des volcans.

Nulle part n'est apparue de trace fossilifère.

Le portrait d'une marquise de la Tour-Maubourg par Largillière. — Le 24 juin dernier, a eu lieu à Amsterdam la vente publique de l'importante collection Louis Fournier, de Paris. Au nombre des tableaux anciens de diverses écoles qui composaient cette magnifique galerie, le secrétaire-général a retenu une toile de Nicolas de Largillière : portrait de la marquise de la Tour-Maubourg.

Ce tableau, qui a 138 cm. de hauteur et 102 de largeur, est ainsi décrit sous le n° 42 du catalogue :

« La jeune femme apparaît dans toute sa beauté, somptueusement parée de sa toilette de cour. Elle porte une robe bleu cendré à grands plis, dont l'échancrure laisse voir les épaules et les bras d'un blanc laiteux. La chemise de linon blanc en sort agréablement, serrée par une étroite ceinture bleue ornée d'un rubis. Sa petite coiffure poudrée est piquée de bleuets. A droite et à gauche, paraît la doublure rose pâle de son manteau dont elle s'est débarassée dans ce fond de feuillage fauve. Elle tient dans la main gauche un œillet. Elle est entre deux Amours potelés et roses. L'un brun, à droite, veut

lui mettre une fleurette dans les cheveux; l'autre blond, à gauche, ceint d'une écharpe vert-de-grisé, lui soutient le bras ».

Quelle est cette marquise de la Tour-Maubourg? Une inscription tracée en petites capitales à l'angle supérieur gauche de l'œuvre et assez effacée nous aidera à le préciser. Elle est ainsi conçue : « La Tour, marquis de Maubourg, chevalier des ordres du Roi, lieutenant général de ses armées, inspecteur de son infanterie ». Il s'agit de Jean-Hector Fay de la Tour-Maubourg, né au château de Maubourg, en 1674, décédé le 15 mai 1764, successivement colonel du régiment de Ponthieu-Infanterie, inspecteur d'infanterie (1718), brigadier (1719), maréchal de camp (1734), lieutenant-général des armées du Roi (1738), chevalier des Ordres du roi (1748), gouverneur de Saint-Malo, maréchal de France (1757).

Le marquis de Maubourg se maria trois fois. Il épousa en 1709 Marie-Anne-Thérèse-Lucie de la Vieuville; en 1716, Marie-Suzanne Bazin de Bezons et en 1731, Agnès-Madeleine de Trudaine.

Il nous semblait d'abord que c'était la seconde que peignit Largillière, la fille du Maréchal de France de Bezons, née le 23 février 1695 et morte le 19 juin 1726 dans sa 31^e année, mais à ce moment La Tour-Maubourg n'était encore ni lieutenant-général, ni chevalier des ordres.

Il faut donc considérer le portrait de la collection Fournier comme étant celui d'Agnès-Madeleine de Trudaine, fille de l'intendant d'Auvergne. Nous ne savons rien de la marquise mais ce que nous révèle Largillière de son sujet permet d'être charmé par la distinction d'une personne qui, suivant l'expression de René Chevance, a permis la réalisation d'un des plus remarquables morceaux du maître au faire prestigieux.

La tour de la Clause. — Divers membres de la Société attirent l'attention sur le péril que court actuellement le donjon octogonal de la Clause, dans la commune de Grèzes.

Des démarches ont été faites d'urgence à ce sujet auprès du ministère des Beaux-Arts et de la Commission de sauvegarde, présidée par M. le duc de Trévise.

Elections. Présentations. — MM. Vialet, entrepreneur au, Puy et Royet, publiciste à Saint-Etienne, présentés à la dernière réunion, sont élus.

Il sera statué sur la candidature de M. Terrasse, industriel au Monastier, en octobre prochain.

La séance est levée à 3 heures. L'exercice 1923-24 est clos.

Le Secrétaire général,
ULYSSE ROUCHON.

MÉLANGES ET DOCUMENTS

Secousse sismique du 17 janvier 1924 dans la Haute-Loire.

Localisation. — Cette secousse a été ressentie dans l'ensemble du département sauf peut-être dans la partie Nord-Ouest, avec des intensités et des directions de propagation différentes comme on le constate ordinairement.

Dans l'arrondissement de Brioude, les cantons de la pointe Ouest (cantons de Blesle, Auzon, Brioude, Paulhaguet, La Voûte-Chilhac-partie, La Chaise-Dieu-partie) forment un groupe dans lequel la secousse ne s'est pas manifestée ou a été excessivement légère.

Sur 7 postes d'observations dans cette région (Cistrières, Chassignolles, Sainte-Florine, Lorlanges, Espalem, Mercœur, Vieille-Brioude), 6 ont répondu négativement. Seul le poste de Vieille-Brioude a enregistré un ébranlement très léger.

Voici la répartition par arrondissement des réponses positives et des réponses négatives :

Arrondissement de Brioude ..	10 réponses	...3 positives, 7 négatives.
— du Puy ...	10 réponses	...9 positives, 1 négative.
— d'Yssingeaux...	7 réponses	...4 positives, 3 négatives.

Heure. — L'heure est généralement voisine de 5 h. 45, mais elle ne peut généralement pas être donnée avec une exactitude suffisante pour servir à une étude de la propagation, car il faudrait au moins la précision de la seconde, précision bien difficile à obtenir d'observateurs isolés et dépourvus de chronomètres.

Cet élément ne présente pas, au point de vue qui nous intéresse, un intérêt primordial. Il ne peut que servir à rattacher une secousse ressentie dans une région à une autre ressentie plus loin.

Intensité. — L'intensité, appréciée suivant une échelle de convention qui comprend 12 degrés, a été en moyenne de 3.

Elle varie entre 2 et 4. Voici les significations de ces 3 numéros :

N° 3. Ébranlement constaté par plusieurs personnes au repos, assez fort pour que la durée et la direction puissent être appréciées.

N° 4. Ébranlement constaté par des personnes en activité, faiblement en plein air, mieux dans les maisons, ébranlement des objets mobiles des portes, des fenêtres, craquement des planchers.

N° 2. Secousse enregistrée par les sismographes et constatée seulement par un petit nombre d'observateurs au repos.

Lorsque le N° 6 de l'échelle est atteint, la secousse est déjà alarmante, bien qu'elle ne provoque pas encore de dégâts aux habitations.

La secousse du 17 janvier a donc été très légère.

Effets ressentis. — Malgré son peu d'intensité, elle a été cependant assez forte pour réveiller bon nombre de personnes endormies. Voici quelques-uns des effets signalés, effets que l'on constate d'ailleurs la plupart du temps dans ce genre de phénomènes.

Grondement sourd semblable au bruit d'un camion automobile se rapprochant peu à peu.

Bruit semblable à un roulement de tonnerre lointain.

Bruit semblable à un fort coup de vent dont la rafale se rapproche peu à peu. Au moment où elle est la plus violente, la secousse se fait sentir.

Quelques vibrations de vitres et craquements de boiseries ou de planchers.

Quelques chutes de menus objets : petits morceaux de plâtre, un cadre en bois suspendu à un clou (St-Just-Malmont) ; un jambon (!) suspendu dans une chambre (village de Pépinet près Venteuges).

Nature de la secousse et direction. — La secousse elle-même s'est traduite soit par une sorte d'ondulation donnant au passage l'impression de chute dans la direction vers laquelle s'éloigne la secousse, soit d'un balancement soit enfin d'un choc de bas en haut.

Le premier effet est celui qui nous a été décrit au Puy (M. Breschet), le second est signalé à Taulhac (M. Paulet), le troisième à Monistrol-sur-Loire (M. Néron-Bancel).

On comprend d'ailleurs que suivant la nature du sous-sol, les effets d'un ébranlement venu de loin puissent affecter des formes très différentes.

Tous les observateurs sont d'accord pour annoncer une seule secousse, et sa durée semble voisine de 2 secondes.

La direction suivant laquelle se propage l'ébranlement est un élément intéressant qui est facile à apprécier, car cette direction est celle du bruit accompagnant le phénomène.

Les quelques réponses données sur ce point sont assez contradictoires, lorsqu'elles ne sont pas absolument imprécises. En retenant les seules observations qui paraissent faites avec soin, on peut assigner à l'ébranlement une direction de propagation Nord-Est vers Sud-Ouest.

Il y a d'ailleurs des observations voisines qui sont absolument concordantes et qui se contrôlent les unes par les autres. Ainsi au Puy, notre collègue M. Breschet assigne au mouvement une direction Nord-Est vers Sud-Ouest. A la pépinière de Taulhac, notre correspondant, M. Paulet, donne la même direction.

A Saint-Just-Malmont, M. Perrin observe une direction Est-Ouest et à Yssingeaux, M. Delage transmet également Est-Ouest.

Nous pensons donc, en résumé, que la secousse simisque du 17 janvier, unique et d'une durée de 2 secondes au plus ayant comme intensité l'intensité 3 de l'échelle ordinaire des tremblements de terre, a traversé notre département en diagonale vers 5 h. 45 se propageant du Nord-Est au Sud-Ouest.

Cette direction expliquerait peut-être pourquoi cet ébranlement a été peu ou pas ressenti au Nord-Ouest de la Haute-Loire.

Cette secousse n'a pas été locale. Elle a été signalée dans les départements voisins, en particulier dans l'Ardèche, la Lozère et le Gard, avec une intensité à peu près égale à celle observée ici.

Nous profitons de cette occasion pour rappeler les dates des quelques secousses simisques ressenties dans ces dernières années dans notre département :

11 juin 1909 vers 21 h. 15 force 4 de l'échelle Rossi-Forel.

3 octobre 1920 vers 4 h. 57 force 4 id.

29 mai 1921 vers 4 h. force 3 ou 4 id.

19 nov. 1923 vers 4 h. force 3 environ id.

17 janvier 1924 vers 5 h. 45 force 3 à 4 id.

Ces diverses secousses ont été éprouvées dans l'ensemble du département.

Je rappelle également les secousses du 25-26 août 1892 qui s'étendirent à tout le massif central.

On remarque que les secousses énumérées ici se groupent autour de 4 à 5 h. du matin et 21 h. le soir. La secousse du 25 août a été ressentie à 22 h. et une de celles du 26 à 4 h. 50.

On ne peut évidemment déduire une loi de ces quelques remarques, mais il y a une coïncidence qui méritait d'être signalée.

ALBERT BALDIT.

TABLE DES MATIÈRES

ÉTUDES HISTORIQUES ET ARTISTIQUES.

GEORGES PAUL. — Anne de Tourzel d'Alègre, Comtesse de Laval, Maréchale de Fervacques	1
ANDRÉ CHANTEMESSE (1851-1919).....	13
LE CHANOINE BONNEFOY (1838-1921).....	29
AUGUSTE SOUCHON (1866-1922).....	36
EMILE GAUTHERON. — Etudes sur l'histoire de l'Art dans la Haute-Loire. Peintres et Sculpteurs du Velay (Suite).....	51, 160
P.-F. FOURNIER. — Fragments d'un Obituaire d'une église du Puy..	72
Mlle LUCKIN. — Fragment d'affiche d'indulgence.....	83
ULYSSE ROUCHON. — La mission du Cardinal Melchior de Polignac à Rome (1725-1732) (Suite).....	85, 206
C. FABRE. — Le roi Philippe-le-Bel et son Conseil au Puy, à la Tous-saint de 1285.	129
CHARLES DUPUY (1851-1923)	141

PROCÈS-VERBAUX

Séance du 4 octobre 1923. — Les conférences de 1923-24. — Charles Dupuy (1851-1923). — Le monument Chantemesse. — Les fouilles de Saint-Paulien. — Le concours départemental agricole. — Elections... 109

Séance du 8 novembre 1923. — Correspondance. — Bibliographie. — Le chanoine Ulysse Chevalier. — Eugène Lefèvre-Pontalis. — Monument Charles Dupuy. — Une pièce inédite d'Antoine Clet. — Election. — Candidatures..... 111

Séance du 6 décembre 1923. — Correspondance. — Bibliographie. — Maurice Barrès. — Fragments d'obituaire. — Les fouilles archéologiques de Saint Paulien. — Usages locaux. — Elections. — Candidatures... 116

Séance du 10 janvier 1924. — Bibliographie. — Rapport sur une communication. — Ernest Babelon. — Don au Archives de la Haute-Loire. —

Album archéologique du Velay, — Le maréchal de Vaux en Franche-Comté. — Monuments historiques. Nomination de la commission. — La dévolution des successions. — Elections. — Candidatures.....	119
<i>Séance du 7 février 1924.</i> — Correspondance. — Bibliographie. — L'album archéologique du Velay. — La dévolution des successions. — Le tremblement de terre du 17 janvier. — Les assurances contre les accidents du travail agricole. — Monument Charles Dupuy. — Elections. — Candidatures.	235
<i>Séance du 6 mars 1924.</i> — Correspondance. — Le remembrement de la propriété. — Philippe-le-Bel et son Conseil au Puy, à la Toussaint de 1285. — Echange de publications. — Elections. — Candidatures . . .	238
<i>Séance du 3 avril 1924.</i> — Bibliographie. — Revision des tarifs douaniers. — Le vieux Puy. — Les tombeaux de Bernard Brun et de Jean de Langeac dans la cathédrale de Limoges. — Le respect des monuments historiques. — Elections.....	241
<i>Séance du 1^{er} mai 1924.</i> — Correspondance. — Bibliographie. — Les mesures de contenance en Velay au xviii ^e siècle. — La papeterie du Teuil. — Albert de Brive (1803-1880). — Candidatures.....	244
<i>Séance du 3 juin 1924.</i> — Les études géologiques et la Denise. — Chalencon. — La chlorose de la vigne. — Bernard Brun, évêque du Puy. — Le vicomte de Becdelièvre. — Elections. — Candidature.	247
<i>Séance du 3 juillet 1924.</i> — Bibliographie. — L'excursion à Chalencon. — Le Breuil au xviii ^e siècle. — La Denise. — Le portrait d'une marquise de Latour-Maubourg par Largillière. — La tour de la Clause. — Election. — Candidature	249

MÉLANGES ET DOCUMENTS

Montre de quarante arquebusiers en garnison à Saugues en 1574.....	123
Secousse sismique du 17 janvier 1924 dans la Haute-Loire.....	252

Le Secrétaire général-gérant, ULYSSE ROUCHON.

**RETURN
TO →**

LOAN PERIOD 1	2	3
4	5	6

ALL BOOKS MAY BE RECALLED AFTER 7 DAYS

DUE AS STAMPED BELOW

INTERLIBRARY LOAN		
JAN 17 1990		
UNIV. OF CALIF. BERK.		

UNIVERSITY OF CALIFORNIA, BERKELEY
FORM NO. DD0, 15m, 2/84 BERKELEY, CA 94720

©s

